
La
France Lyrique.


H SPERLING

LA FRANCE LYRIQUE.

ALBUM

DES MEILLEURES POÉSIES LYRIQUES
DES AUTEURS FRANÇAIS.

PAR

Mme PAULINE FOURÉ.

Loin d'épuiser une matière on n'en
doit prendre que la fleur.

TROISIÈME ÉDITION.

BRUNSWICK.

EDOUARD LEIBROCK,

Libraire de Son Altesse Royale le Duc de Brunswick.

1862.

A Son Altesse Royale

Monseigneur

le Duc de Bordeaux.

Monseigneur!

J'ai l'honneur de déposer aux pieds de Votre Altesse Royale l'hommage qu' Elle a daigné me permettre de lui offrir. En m'accordant cette faveur insigne, Monseigneur, Vous avez assuré le succès de mon ouvrage et comblé les vœux d'un de Vos fidèles sujets en lui donnant la possibilité de prouver à Votre Altesse Royale son très-sincère dévouement.

Soyez assuré, Monseigneur, que la reconnaissance profonde, que m'inspire cette marque de bonté ne peut rien ajouter aux sentiments d'amour et de respect dont je suis pénétrée et qui sont ceux de tous Vos fidèles sujets.

Je suis avec le plus profond respect

Monseigneur,
de Votre Altesse Royale,

la très-humble, très-obéissante et très-fidèle servante

Pauline Fouré.

Préface.

Lorsqu'en 1853 j'avais l'honneur de présenter mon album français au public, j'étais bien loin d'attendre un aussi brillant succès. Maintenant que la troisième édition lui est présentée, je saisis l'occasion de la recommander à sa bienveillance; et en même temps de lui témoigner ma parfaite gratitude de la manière charmante avec laquelle il a apprécié et critiqué mon ouvrage. Cette nouvelle édition est corrigée des fautes d'impression qui s'y trouvaient, et j'espère que rien n'y manque cette fois de ce qui peut contribuer à la rendre digne d'être présentée aux personnes qui, comme je le souhaite, voudront bien s'intéresser à cette petite fleur du Parnasse français ainsi qu'à son dévouée auteur. J'ose donc espérer que nous trouverons plus facilement des

amis que lorsque nous paraissions tous les deux pour la première fois devant la critique du public auquel j'ai l'honneur de témoigner ma reconnaissance de la sympathie qu'il m'a témoignée non seulement comme auteur de ce petit livre, mais aussi comme maîtresse de langue française.

Berlin, le 1 octobre 1861.

Pauline Fouré.

TABLE DES AUTEURS.

A.

G.

N.

O.

P.

R.

TABLE DES MATIÈRES.

La religion.

La nature.

La famille.

La jeunesse.

L'amour.

La vie et l'idéal.

Méditations.

Plaintes.

La patrie.

Ballades et contes.

Poésies diverses.

Traductions.

LA RELIGION.

Fragment du poëme de la Religion.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire,
Mais tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatans devant moi rassemblés!
Répondez cieux et mers; et vous terre, parlez.
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnois un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours;
Est-ce moi qui t'appelle, et qui régle ton cours?

Et toi dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.

La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asyle suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié.

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle.
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne:
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne.
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplir le sein.
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit, le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte mes trésors,
A de moindres objets tu peux le reconnoître:
Contemple seulement l'arbre que je fais croître.
Mon suc dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu;
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais les plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire;
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire,
Elles pourront servir à prolonger tes jours.
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts;
Toute plante en naissant déjà renferme en elle

D'enfans qui la suivront une race immortelle ;
Chacun de ces enfans, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa postérité.

Louis Racine.

Existence de Dieu.

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voûte,
Il a placé de ses mains
Ce soleil, qui dans sa route,
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un epoux glorieux,
Qui dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers, à sa présence,
Semble sortir du néant.

Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et, par sa chaleur puissante,
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles!
Grand Dieu! quels sont tes bienfaits!
Que ceux qui te sont fidelles
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inspire la joie:
Elle assure notre voie;
Elle nous rend triomphants:
Elle éclaire la jeunesse,
Et fait briller la sagesse
Dans les plus faibles enfants.

J. B. Rousseau.

Caractère de l'homme juste.

Seigneur, dans ton temple adorable
Quel mortel est digne d'entrer?
Qui pourra, grand Dieu, pénétrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes saints inclinés, d'un œil respectueux,
Contemplent de ton front l'éclat majestueux?

Ce sera celui, qui du vice
Évite le sentier impur:

Qui marche d'un pas ferme et sûr
Dans le chemin de la justice;
Attentif et fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide et sévère à maintenir ses lois.

Ce sera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité,
Qui sous un air d'humanité
Ne cache point un coeur farouche:
Et qui, par des discours faux et calomnieux,
Jamais à la vertu n'a fait baisser les yeux.

Celui devant qui le superbe,
Enflé d'une vaine splendeur,
Paraît plus bas dans sa grandeur
Que l'insecte caché sous l'herbe;
Qui bravant du méchant le faste couronné,
Honore la vertu du juste infortuné.

Celui, dis-je, dont les promesses
Sont un gage toujours certain:
Celui qui d'un infâme gain
Ne sait point grossir ses richesses:
Celui qui, sur les dons du coupable puissant,
N'a jamais décidé du sort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élus du Seigneur
Partagera la sainte joie;
Et les frémissemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obstacle à sa félicité.

J. B. Rousseau (Psaume 14).

Fragment du dithyrambe sur l'immortalité de l'âme.

C'est cette perspective en grands pensers féconde
C'est ce noble avenir, qui bien mieux que ces lois
Qu'inventa de l'orgueil l'ignorance profonde,
Rétablit en secret l'équilibre du monde,
Aux yeux de l'Eternel égale tous les droits,
Nos rires passagers, nos passagères larmes,
Ote aux maux leur tristesse, aux voluptés leurs charmes;
De l'homme vers le ciel élance tous les vœux.
Absent de cet atome, et présent dans les cieux,
Voit-il, daigne-t-il voir s'il existe une terre,
S'il y brille un soleil, s'il y gronde un tonnerre,
S'il est là des héros, des grands, des potentats,
Si l'on y fait la paix, si l'on y fait la guerre,
Si le sort y ravit on donne des états!
Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps qui, sous ses yeux, marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit a l'espoir du vice
L'asil horrible du néant.
Oui, vous qui de l'olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez! vous êtes immortels!
Et vous, vous, du malheur victimes passagères,

Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
Consolez-vous! vous êtes immortels!

J. Délille.

Fragment de l'épitre à la Marquise du Châtelet.

— — — — — — — — — — — — —

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix:
Vers un centre commun tout gravite à la fois.
Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure:
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

Il découvre à mes yeux, par une main savante
De l'astre des saisons la robe étincelante,
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et confondus ensemble ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidens du Très-haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez, du grand Newton n'étiez-vous point jaloux?
La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;

Mais un pouvoir central arrête ses efforts;
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre:
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours:
Lancez vos feux, volez, et revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux,
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Terre, change de forme, et que la pesanteur
En abaissant le pôle élève l'équateur.
Pôle immobile aux yeux, si lent dans votre course,
Fuyez le char glacé des sept astres de l'ourse:
Embrassez dans le cours de vos longs mouvemens
Deux cents siècles entiers par-delà six mille ans!

Que ces objets sont beaux! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel.

Voltaire.

Cantique du Matin.

La nuit a disparu; déjà l'aube vermeille
Répand sur l'orient un jour sereín et pur:
A l'aspect de ses feux, la terre se réveille,
Et le ciel, de sa robe a déployé l'azur.

Fuyez, sombres vapeurs, dans les forêts antiques!
Réveille-toi, mortel, esclave des cités!
Peux-tu nourrir encor tes songes léthargiques,
Tandis que la nature offre mille beautés?
O temples consacrés aux douces rêveries!
Que l'éclat du matin répand sur vous d'attraits!
Je crois voir la gaîté, l'innocence et la paix
Me sourire partout, du sein de ces prairies,
Du bord de ces ruisseaux, sous ces voûtes fleuries,
Où règne avec l'ombrage un zéphir toujours frais.

Vous qui des vrais plaisirs abandonnez la route,
Pour égarer vos pas dans un marais trompeur,
Vous avez beau construire un tissu de bonheur:
Ce pénible agrément ne vaut pas ce qu'il coûte.
Ah! que je vous préfère au vain luxe des rangs,
Asyles du repos! campagnes fortunées,
Où le sage, éloigné de la foule des grands,
Voit couler comme un jour ses nombreuses années!
Il brille à son réveil d'un éclat rajeuni!
Son esprit est serein comme un ciel sans nuage,
Paisible comme un lac dont le crystal uni
Répète, à nos regards, le plus beau paysage.

Quels chants mélodieux remplissent les bosquets!
C'est l'univers charmé qui t'offre ses cantiques,
Toi, qui dores des monts les stériles sommets;
Toi, qui parfumes l'air d'esprits aromatiques,
Souverain créateur, quels sublimes tableaux
Du jour que tu fais naître, annoncent l'ouverture!
Tel était ce matin où, quittant le repos,

Tu disais au néant d'enfanter la nature.
A ta voix, le chaos ouvrit ses profondeurs;
Le soleil en sortit pour embellir le monde,
Et prêter aux objets ses brillantes couleurs:
La terre, transformée à sa clarté féconde,
Se para devant lui de verdure et de fleurs.

Sur un char enflammé, le voilà qui s'avance!
Comme un dieu bienfaiteur, il monte au haut des airs,
Versant de toutes parts la joie et l'espérance,
Et dispensant la vie à mille êtres divers.
L'univers étonné renaît en sa présence:
Les collines, les tours, les rochers et les mers,
L'horizon s'agrandit; le ciel paraît immense.

O soleil! ô flambeau dont tout sent l'influence;
Fertilise le champ par le juste habité!
Puisse l'or, qu'il répand sur la pâle indigence,
Remonter vers sa source, en ruisseau d'abondance!
Mais de maux et d'erreurs ce globe est infecté.
Que dis-je? tu luiras pour le fils parricide;
Pour le vil séducteur qui flétrit la beauté;
Pour le perfide ami; pour l'oppresseur avide.
Tel est un fleuve pur dans sa course emporté,
Ici parmi des fleurs, là sur un sable aride,
Mais en tous lieux suivi de la fécondité.

C'est toi seul que j'implore, auteur de la lumière!
Daigne entendre mes vœux, quand la nature entière,
Dans ses chants variés t'exprime ton amour;
Quand, des bords du couchant à ceux où naît le jour,

L'homme à ton trône auguste élève sa prière.
Je ne demande point que la divinité
Conforme à mes désirs sa volonté suprême:
Tu prévois, quand ton choix s'oppose à ce que j'aime,
Que mon penchant peut nuire à ma félicité.
Je ne dis point qu'aux bons tu te montres propice:
Qu'auroient à souhaiter ceux qui sont vertueux?
En faveur des ingrats, apaise ta justice:
Le mortel qui t'offense est assez malheureux.
Vois d'un œil indulgent, ô principe des êtres,
Le fils religieux qui rend à ta grandeur
Le culte qu'avant lui t'ont rendu ses ancêtres;
Pardonne, s'il se trompe, à la foi de son cœur.
Pourrais-tu rejeter un innocent hommage?
Ah! quel que soit l'autel d'où l'encens monte aux cieux,
Si cet encens est pur, il doit plaire à tes yeux,
Et pour tous les humains l'amour n'a qu'un langage.

N. G. Léonard.

Hymne.

Quand je contemple la structure
De ce globe à la fois étonnant, enchanteur,
Sublime auteur de la nature!
Mon esprit est toujour d'accord avec mon cœur.

L'astre qui répand la lumière,
Jamais, jamais en vain ne peut frapper mes yeux;
Dès que ce flambeau nous éclaire,
Mes regards attentifs interrogent les cieux.

Un mouvement subit de l'âme
D'un heureux avenir alors vient me flatter;
Et l'espérance qui m'enflamme
Me donne des vertus pour mieux le mériter.

Qu'il est consolant de se dire:
Je renaîtrai pour vivre en l'éternel séjour!...
L'homme sage croit à l'empire
Où nous devons sans cesse aimer d'un pur amour.

Oh! combien il est méprisable
Le philosophe impie et qui croit au néant!
Il est un Dieu juste, adorable;
L'esprit peut en douter, jamais le sentiment.

Croyons à la suprême essence,
A l'enivrant espoir de l'immortalité;
Faisons tous des vœux pour la France,
Et mourons, s'il le faut, pour notre liberté.

Lemarchant-Lavieville.

Priez pour moi.

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait: „Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintemens du beffroi:
Vous qui priez, priez pour moi.

„Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz: „Le jeune malade
„Est délivré de tout ses maux!“
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

„Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le tems;
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage!
Je meurs au printems de mon âge;
Mais du sort je subis la loi:
Vous qui priez, priez pour moi.

„Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour!
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi: „Priez pour moi.“

Millevoye.

Moïse sur le Nil.

„Mes soeurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour!

„Venez: le moissonneur repose en son séjour;
„La rive est solitaire encore;
„Memphis élève à peine un murmure confus,
„Et nos chastes plaisirs, sous ces bosquets touffus,
„N'ont d'autre témoin que l'aurore.

„Au palais de mon père on voit briller les arts;
„Mais ces bords pleins de fleurs charment plus mes regards
„Qu'un bassin d'or ou de porphyre;
„Ces chants aériens sont mes concerts chéris;
„Je préfère aux parfums qu'on brûle en nos lambris
„Le souffle enbaumé du zéphire!

„Venez: l'onde est si calme et le ciel est si pur!
„Laissez sur ces buissons flotter les plis d'azur
„De vos ceintures transparentes;
„Détachez ma couronne et ces voiles jaloux,
„Car je veux aujourd'hui folâtrer avec vous
„Au sein des vagues murmurantes.

„Hâtons-nous... Mais parmi les brouillards du matin,
„Que vois-je? — Regardez à l'horizon lointain....
„Ne craignez rien, filles timides!
„C'est sans doute, par l'onde entraîné vers les mers,
„Le tronc d'un vieux palmier, qui, du fond des déserts,
„Vient visiter les pyramides.

„Que dis-je! si j'en crois mes regards indécis,
„C'est la barque d'Hermès ou la conque d'Isis,
„Que pousse une brise légère.
„Mais non; c'est un esquif, où, dans un doux repos,

„J'aperçois un enfant qui dort au sein des flots,
„Comme on dort au sein de sa mère.

„Il sommeille; et, de loin, à voir son lit flottant,
„On croirait voir voguer sur le fleuve inconstant
„Le nid d'une blanche colombe.
„Dans sa couche enfantine il erre au gré du vent;
„L'eau le balance, il dort, et le gouffre mouvant
„Semble le bercer dans sa tombe!

„Il s'éveille: accourez, ô vierges de Memphis!
„Il crie... Ah! quelle mère a pu livrer son fils
„Au caprice des flots mobiles?
„Il tend les bras; les eaux grondent de toute part.
„Helas! contre la mort il n'a d'autre rempart
„Qu'un berceau de roseaux fragiles.

„Sauvons-le... — C'est peut-être un enfant d'Israël.
„Mon père les proscrit: mon père est bien cruel
„De proscrire ainsi l'innocence!
„Faible enfant! ses malheurs ont ému mon amour:
„Je veux être sa mère; il me devra le jour,
„S'il ne me doit pas la naissance."

Ainsi parlait Iphis, l'espoir d'un roi puissant,
Alors qu'aux bords du Nil son cortége innocent
Suivait sa course vagabonde;
Et ces jeunes beautés qu'elle effaçait encor
Quand la fille des rois quittait ses voiles d'or,
Croyaient voir la fille de l'onde.

Sous ses pieds délicats déjà le flot frémit.
Tremblante, la pitié vers l'enfant qui gémit

La guide en sa marche craintive;
Elle a saisi l'esquif! fière de ce doux poids,
L'orgueil sur son beau front, pour la première fois,
Se mêle à la pudeur naïve.

Bientôt divisant l'onde et brisant les roseaux,
Elle rapporte à pas lents l'enfant sauvé des eaux
Sur le bord de l'arène humide;
Et ces sœurs tour à tour au front du nouveau né,
Offrant leur doux sourire à son oeil étonné,
Déposaient un baiser timide!

Accours, toi qui, de loin, dans un doute cruel.
Suivais des yeux ton fils sur qui veillait le ciel.
Viens ici comme une étrangère:
Ne crains rien: en pressant Moïse entre tes bras.
Tes pleurs et tes transports ne te trahiront pas,
Car Iphis n'est pas encor mère!

Alors, tandis qu'heureuse et d'un pas triomphant.
La vierge au roi farouche amenait l'humble enfant,
Baigné des larmes maternelles,
On entendait en chœur, dans les cieux étoilés,
Des anges, devant Dieu de leurs ailes voilés,
Chanter les lyres éternelles.

„Ne gémis plus, Jacob, sur la terre d'exil;
„Ne mêle plus tes pleurs aux flots impurs du Nil.
„Le Jourdain va t'ouvrir ses rives.
„Le jour enfin approche où vers les champs promis
„Gessen verra s'enfuir, malgré leurs ennemis,
„Les tribus si longtemps captives.

„Sous les traits d'un enfant délaissé sur les flots,
„C'est l'élu du Sina, c'est le roi des fléaux,
„Qu'une vierge sauve de l'onde.
„Mortels, vous dont l'orgueil méconnaît l'éternel,
„Fléchissez: un berceau va sauver Israël,
„Un berceau doit sauver le monde!“

Victor Hugo.

Extase.

J'étais seul près des flots, par une nuit d'étoiles.
Pas un nuage aux cieux, sur les mers pas de voiles.
Mes yeux plongeaient plus loin que le monde réel,
Et les bois, et les monts, et toute la nature,
Semblaient interroger dans un confus murmure
Les flots des mers, les feux du ciel.

Et les étoiles d'or, légions infinies,
A voix haute, à voix basse, avec mille harmonies,
Disaient, en inclinant leurs couronnes de feu;
Et les flots bleus, que rien ne gouverne et n'arrête,
Disaient en recourbant l'écume de leur crête:
— C'est le Seigneur, le Seigneur Dieu!

Victor Hugo.

Espoir en Dieu.

Espère, enfant! demain! et puis demain encore!
Et puis toujours demain! croyons dans l'avenir.
Espère, et chaque fois que se lève l'aurore,
Soyons là pour prier, comme Dieu pour bénir!

Nos fautes, mon pauvre ange, ont causé nos souffrances,
Peut-être qu'en restant bien longtemps à genoux,
Quand il aura béni toutes les innocences,
Puis tous les repentirs, Dieu finira par nous!

Victor Hugo.

La Providence.

O toi dont l'oreille s'incline
Au nid du pauvre passereau,
Au brin d'herbe de la colline,
Qui soupire après un peu d'eau.

Providence, qui les console,
Toi, qui sais, de quelle humble main
S'échappe la secrète obole,
Dont le pauvre achète son pain!

Toi, qui tiens dans ta main diverse
L'abondance et la nudité,
Afin que de leur doux commerce
Naissent justice et charité.

Charge-toi seule, ô providence,
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs!

Notre cœur, qui pour eux t'implore,
A l'ignorance est condamné;
Car toujours leur main gauche ignore,
Ce que leur main droite a donné!

Mais que le bienfait, qui se cache
Sous l'humble manteau de la foi,
A leurs mains pieuses s'attache
Et les trahisse devant toi!

Qu'un vœu, qui dans leur cœur commence,
Que leurs soupirs les plus voilés
Soient exaucés dans ta clémence
Avant de t'être révélés!

Que leurs mères dans leur vieillesse,
Ne meurent, qu'après des jours pleins,
Et que les fils de leur jeunesse
Ne restent jamais orphelins!

Mais que leur race se succède,
Comme les chênes de Membré,
Dont aux ans le vieux tronc ne cède,
Que quand le jeune a prospéré.

Ou comme des eaux toujours pleines,
Dans les sources de Siloé,
Où nul flot ne sort des fontaines,
Qu'après que d'autres ont coulé!

Alph. de Lamartine.

Le Temple.

Qu'il est doux, quand du soir l'étoile solitaire,
Précédant de la nuit le char silencieux,
S'élève lentement dans la voûte des cieux,
Et que l'ombre et le jour se disputent la terre;
Qu'il est doux de porter ses pas religieux

Dans le fond du vallon, vers ce temple rustique
Dont la mousse a couvert le modeste portique,
Mais où le ciel encor parle à des cœurs pieux!
Salut, bois consacré! Salut, champ funéraire,
Des tombeaux du village humble dépositaire;
Je bénis en passant tes simples monuments.
Malheur à qui des morts profane la poussière!
J'ai fléchi le genou devant leur humble pierre,
Et la nef a reçu mes pas retentissants.

Quelle nuit! quel silence! au fond du sanctuaire
A peine on aperçoit la tremblante lumière
De la lampe qui brûle auprès des saints autels.
Seule elle luit encor, quand l'univers sommeille
Emblème consolant de la bonté qui veille
Pour recueillir ici les soupirs des mortels.

Avançons. Aucun bruit n'a frappé mon oreille;
Le parvis frémit seul sous mes pas mesurés;
Du sanctuaire enfin j'ai franchi les degrés.
Murs sacrés! saints autels! je suis seul, et mon âme
Peut verser devant vous ses douleurs et sa flamme,
Et confier au ciel des accents ignorés,
Que lui seul connaîtra, que vous seuls entendrez.

Mais quoi! de ces autels j'ose approcher sans crainte!
J'ose apporter, grand Dieu! dans cette auguste enceinte
Un cœur encor brûlant de douleur et d'amour;
Et je ne tremble pas que ta majesté sainte
Ne venge le respect qu'on doit à son séjour!
Non, je ne rougis plus du feu qui me consume:

L'amour est innocent quand la vertu l'allume.
Aussi pur que l'objet à qui je l'ai juré,
Le mien brûle mon cœur, mais c'est d'un feu sacré;
La constance l'honore et le malheur l'épure.
Je l'ai dit à la terre, à toute la nature;
Devant tes saints autels je l'ai dit sans effroi:
J'oserais, Dieu puissant, la nommer devant toi.
Oui, malgré la terreur que ton temple m'inspire,
Ma bouche a murmuré tout bas le nom d'Elvire;
Et ce nom, répété de tombeaux en tombeaux,
Comme l'accent plaintif d'une ombre qui soupire,
De l'enceinte funèbre a troublé le repos.

Adieu, froids monuments! adieu, saintes demeures!
Deux fois l'écho nocturne a répété les heures
Depuis que devant vous mes larmes ont coulé.
Le ciel a vu ces pleurs, et je sors consolé.

Peut-être au même instant, sur un autre rivage,
Elvire veille ainsi, seule avec mon image,
Et dans un temple obscur, les yeux baignés de pleurs,
Vient aux autels déserts confier ses douleurs.

Alph. de Lamartine.

Espoir en Dieu.

Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres s'écartant de leur routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;

Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit;
Et quand, dernier temoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout: seul, malgré mon effroi,
Être infaillible et bon! j'espérais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Alph. de Lamartine.

Pensée des Morts.

Quoique jeune sur la terre,
Je suis déjà solitaire
Parmi ceux de ma saison;
Et quand je dis en moi-même:
Où sont ceux que ton coeur aime?
Je regarde le gazon.

Leur tombe est sur la colline,
Mon pied la sait; la voilà!
Mais leur essence divine,
Mais eux, Seigneur, sont-ils là?
Jusqu'à l'indien rivage
Le ramier porte un message
Qu'il rapporte à nos climats;
La voile passe et repasse,
Mais de son étroit espace
Leur âme ne revient pas.

Ah! quand les vents de l'automne
Sifflent dans les rameaux morts,
Quand le brin d'herbe frissonne,
Quand le pin rend ses accords,
Quand la cloche des ténèbres
Balance ses glas funèbres,
La nuit, à travers les bois,
A chaque vent qui s'élève,
A chaque flot sur la grève,
Je dis: N'es-tu pas leur voix?

C'est une mère ravie
A ses enfants dispersés,
Qui leur tend de l'autre vie
Ces bras qui les ont bercés;
Des baisers sont sur sa bouche,
Sur ce sein qui fut leur couche
Son coeur les rappelle à soi;
Des pleurs voilent son sourire,
Et son regard semble dire:
Vous aime-t-on comme moi?

C'est une jeune fiancée,
Qui, le front ceint du bandeau,
N'emporta qu'une pensée
De sa jeunesse au tombeau;
Triste, hélas! dans le ciel même,
Pour revoir celui qu'elle aime
Elle revient sur ses pas,
Et lui dit: Ma tombe est verte!

Sur cette terre déserte
Qu'attends-tu? Je n'y suis pas!

C'est un ami de l'enfance,
Qu'aux jours sombres du malheur
Nous prêta la providence
Pour appuyer notre cœur.
Il n'est plus; notre âme est veuve,
Il nous suit dans notre épreuve
Et nous dit avec pitié:
Ami, si ton âme est pleine
De ta joie ou de ta peine,
Qui portera la moitié?

C'est l'ombre pâle d'un père
Qui mourut en nous nommant;
C'est une sœur, c'est un frère,
Qui nous devance un moment;
Sous notre heureuse demeure,
Avec celui qui les pleure,
Hélas! ils dormaient hier!
Et notre cœur doute encore,
Que le ver déjà dévore
Cette chair de notre chair!

L'enfant dont la mort cruelle
Vient de vider le berceau,
Qui tomba de la mamelle
Au lit glacé du tombeau,
Tous ceux enfin dont la vie,

Un jour ou l'autre ravie,
Emporte une part de nous,
Murmurent sous la poussière:
Vous qui voyez la lumière,
Vous souvenez-vous de nous?

Ah! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris de quiconque a des pleurs!
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même:
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs?

En avançant dans notre obscur voyage,
Du doux passé l'horizon est plus beau;
En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

Dieu du pardon! leur Dieu! Dieu de leurs pères!
Toi que leur bouche a si souvent nommé!
Entends pour eux les larmes de leurs frères!
Prions pour eux, nous qu'ils ont tant aimé!

Ils t'ont prié pendant leur courte vie,
Ils ont souri quand tu les as frappés!
Ils ont crié: Que ta main soit bénie!
Dieu, tout espoir! les aurais-tu trompés?

Et cependant pourquoi ce long silence?
Nous auraient-ils oubliés sans retour?
N'aiment-ils plus? Ah! ce doute t'offense!
Et toi, mon Dieu! n'es-tu pas tout amour?

Mais s'ils parlaient à l'ami qui les pleure,
S'ils nous disaient comment ils sont heureux,

De tes desseins nous devancerions l'heure,
Avant ton jour nous volerions vers eux.

Où vivent-ils? Quel astre à leur paupière
Répand un jour plus durable et plus doux?
Vont-ils peupler ces îles de lumière?
Ou planent-ils entre le ciel et nous?

Sont-ils noyés dans l'éternelle flamme?
Ont-ils perdu ces doux noms d'ici-bas,
Ces noms de sœur et d'amante et de femme?
A ces appels ne répondront-ils pas?

Non, non, mon Dieu! si la céleste gloire
Leur eût ravi tout souvenir humain,
Tu nous aurais enlevé leur mémoire;
Nos pleurs sur eux couleraient-ils en vain?

Ah! dans ton sein que leur âme se noie!
Mais garde-nous nos places dans leur cœur;
Eux qui jadis ont goûté notre joie,
Pouvons-nous être heureux sans leur bonheur?

Étends sur eux la main de ta clémence,
Ils ont péché, mais le ciel est un don!
Ils ont souffert; c'est une autre innocence!
Ils ont aimé; c'est le sceau du pardon!

Alph. de Lamartine.

Stances.

Et j'ai dit dans mon coeur: Que faire de la vie?
Irai-je encor, suivant ceux qui m'ont devancé,

Comme l'agneau qui passe où sa mère a passé,
Imiter des mortels l'immortelle folie?

L'un cherche sur les mers les trésors de Memnon,
Et la vague engloutit ses vœux et son navire;
Dans le sein de la gloire où son génie aspire,
L'autre meurt enivré par l'écho d'un vain nom.

Avec nos passions, formant sa vaste trame,
Celui-là fonde un trône, et monte pour tomber;
Dans des piéges plus doux, aimant à succomber
Celui-ci lit son sort dans les yeux d'une femme.

Le paresseux s'endort dans les bras de la faim;
Le laboureur conduit sa fertile charrue;
Le savant pense et lit, le guerrier frappe et tue;
Le mendiant s'assied sur les bords du chemin.

Où vont-ils cependant? Ils vont où va la feuille
Que chasse devant lui le souffle des hivers;
Ainsi vont se flétrir dans leurs travaux divers
Ces générations que le tems sème et cueille.

Ils luttaient contre lui, mais le tems a vaincu;
Comme un fleuve engloutit le sable de ces rives,
Je l'ai vu dévorer leurs ombres fugitives.
Ils sont nés, ils sont morts; Seigneur, ont-ils vécu?

Pour moi, je chanterai le maître que j'adore,
Dans le bruit des cités, dans la paix des déserts,
Couché sur le rivage, ou flottant sur les mers,
Au déclin du soleil, au réveil de l'aurore.

La terre m'a crié: Qui donc est le Seigneur?
Celui dont l'âme immense est partout répandue,
Celui dont un seul pas mesure l'étendue,
Celui dont le soleil emprunte sa splendeur;

Celui qui du néant a tiré la matière,
Celui qui sur le vide a fondé l'univers,
Celui qui sans rivage a renfermé les mers,
Celui qui d'un regard a lancé la lumière;

Celui qui ne connaît ni jour ni lendemain,
Celui qui de tout tems de soi-même s'enfante,
Qui vit dant l'avenir comme à l'heure présente,
Et rappelle les tems échappés de sa main:

C'est lui, c'est le Seigneur: que ma langue redise
Les cent noms de sa gloire aux enfans des mortels:
Comme la harpe d'or pendue à ses autels,
Je chanterai pour lui, jusqu'à ce qu'il me brise...

Lamartine. (Harmonie IX.)

L'Athée.

Il n'y parviendra pas; il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le cœur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur;

La douleur! elle gonfle, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés,
Dans les lieux les plus solitaires,
Sur les bords les plus fréquentés.

Qu'il aille au haut des monts, qu'il aille sur la crête
Du roc le plus retentissant,
Dans le calme ou dans la tempête,
Sur la terre ou sur l'océan,

Il entendra toujours le grand mot qu'il redoute,
Partout, à toute heure, en tout lieu;
Les pierres même de la route
Lui crîront le nom de son Dieu.

Oh! oui, c'est en vain, qu'il espère,
Qu'il implore un sommeil sans fin;
Une voix sourde à sa prière
Lui jette le mot de demain:
C'est en vain qu'il se réfugie,
Dans les ténèbres de l'orgie,
Dans les abîmes de la nuit:
Comme une ardente chasseresse,
Qui toujours le traque et le presse,
Son immortalité le suit.

Et quand sa paupière alourdie
Se ferme au soleil d'ici-bas,
Quand sa voix mourante mendie
Un jour de plus, qu'il n'aura pas,
Oh! c'est là qu'il tremble et recule,
C'est là, qu'un affreux crépuscule,
Lui fait pousser un cri profond:
„A moi, j'ai peur! à moi, je tombe!“
Car il s'aperçoit, que la tombe,
Froide au bord, est brûlante au fond.

Turquety.

La Prière.

Son regard humble et doux est baissé vers la terre;
Elle aime des autels le degré solitaire:
Son cœur, comme l'encens, brûle dans le saint lieu;
Souvent, dans sa fureur, Dieu se léve et menace:
Le pécheur va périr... elle s'offre en sa place,
    Et calme le courroux de Dieu.

C'est elle dont la voix anime la nature;
Libre, on la voit errer dans le vague murmure
Des bois que le zéphir agite mollement,
Dans les parfums des fleurs qui montent en silence,
Dans les nuages purs qu'un vent léger balance
    Aux bords lointains du firmament.

Elle suit dans les airs les brises passagères;
Elle s'éléve à Dieu dans les vapeurs légères
Que la terre arrosée exhale de son sein;
Des sages inspirés elle accorda la lyre;
Et dans les cieux encor c'est elle qui soupire
    Sur la harpe du séraphin.

Souvent des monts altiers elle gravit les cimes;
Elle aime des vieux rocs, ces barrières sublimes,
Du roi de l'univers mystérieux autels.
Là, seule devant Dieu, le front dans la poussière,
Des pleurs du repentir elle inonde la pierre,
    Et s'immole pour les mortels.

C'est là, parmi ces rocs, au bord des lacs immenses,
Que j'écoutais, enfant, du sein des longs silences,
Ses chants harmonieux s'élever dans les airs:

C'est là que, sur ses pas, je volais loin du monde
Chercher les plaisirs purs, et cette paix profonde
Qui repose dans les déserts.

„Seigneur, disais-je alors, que suis-je en ta présence?...
„Les éléments soumis accourent en silence
„Du bout de l'univers se ranger sous ta loi.
„Les mondes que ta main a jetés dans l'espace,
„La terre et les mortels qui couvrent sa surface,
„Grand Dieu! que sont-ils devant toi?...“

Je disais, et tes saints te portaient ma prière;
Alors de plaisirs purs tu semais ma carrière;
Alors comme au bonheur s'ouvrant à ton amour,
Mon cœur était en paix: ainsi la fleur timide,
Dans les airs parfumés levant sa tête humide,
S'entr'ouvre aux rayons d'un beau jour.

Dans quel ravissement mon âme était plongée!...
Le temps a fait un pas ... la terre s'est changée.
Soumise à tes décrets, j'ai vécu pour souffrir:
Que de songes détruits ont trompé mes années!
Que de liens rompus! que de fleurs moissonnées!
Que de tombeaux j'ai vu s'ouvrir!

Mais je n'ai pas cessé de bénir ta justice:
Je n'ai point, ô mon Dieu, repoussé le calice
Que ta main équitable a préparé pour moi!
Je n'ai point déserté le seuil de ta demeure,
Et du fond de l'exil, en tous lieux, à toute heure,
Ma douleur s'exhale vers toi!

Partout mon cœur te cherche et mon âme t'implore:
Quand la voix du matin vient éveiller l'aurore,
Le murmure des vents te porte mes soupirs;
Et quand l'astre du soir commence sa carrière,
Alors encor vers toi ma brûlante prière
Monte sur l'aile des zéphirs.

Souvent pour te louer ma harpe frémissante
S'accorde, dans la nuit, à ma voix gémissante:
Ses sons harmonieux se perdent dans les bois,
Et mêlant, ses concerts à l'hymne de louanges,
Du sein de la forêt, le chœur lointain des anges
S'éveille, et répond à ma voix.

Ainsi, le jour au jour répète mes cantiques,
La nuit dit à la nuit mes chants mélancoliques:
Mais quand dans cet exil, où ta main m'a jeté,
Mon cœur de tes bienfaits repasse la mémoire;
Quand un rayon divin, émané de ta gloire,
Me révèle ta majesté,

Alors, prête à voler vers la plaine éthérée,
Du feu de ton amour mon âme dévorée
Veut briser les liens de sa captivité;
Elle fuit loin du monde, et, déployant ses ailes,
Monte et va s'enivrer aux voûtes éternelles
De gloire et d'immortalité.

Felicie d'Aizac.

La Résurrection.

Il est ressuscité! le linceul de la terre

Ne couvre plus son front! Ineffable mystère!
Du sépulcre désert le marbre est soulevé!
Il est ressuscité! comme un guerrier fidèle,
Que le bruit du clairon à son poste rappelle....
Peuples, le Seigneur s'est levé.

Ainsi qu'un pèlerin à moitié du voyage,
Sous l'abri d'un palmier couché durant l'orage
Se lève et, tout rempli de ses célestes vœux,
Secoue en s'éveillant une feuille séchée,
Qui, pendant son sommeil, de l'arbre détachée,
S'était mêlée à ses cheveux;

Ainsi le mort divin, à l'aube renaissante,
A jeté loin de lui cette pierre impuissante,
Sacrilége gardien de son cadavre-roi;
Quand son âme, du fond de la sombre vallée,
Au corps, qui l'attendait, tout à coup rappelée,
A dit: „Me voici, lève-toi!“

O père d'Israël! quelle voix bienheureuse
Vous a fait agiter votre tête poudreuse?
C'est lui, l'Emmanuel, le Christ libérateur!
Il a vaincu l'enfer frémissant sous ton glaive.
O vous, qui l'attendiez! oui! votre exil s'achève:
C'est lui, c'est lui, le Redempteur!

Quel mortel avant lui, dans le séjour suprême,
Vivant aurait pu voir ce brûlant diadème,
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver?
Patriarches, c'est lui qui, dans le noir abîme,

Des coupables humains volontaire victime,
Est descendu pour vous sauver!

Aux prophètes anciens il voulut apparaître,
Quand ces hommes disaient les jours, qui doivent naître,
Comme un père à son fils raconte le passé;
Tel qu'un soleil brillant dans les déserts du vide,
Il se montrait d'avance à leur regard avide,
Le Christ par Dieu même annoncé!

Quand le juste Isaïe, aux ardentes paroles,
Proclamait sous le fouet, en face des idoles,
Celui qui pour le monde un jour devait venir!
Quand Daniel, confident des sombres destinées,
Roulait dans son esprit les futures années,
Se souvenant de l'avenir!

Or, c'était le matin: Salomé et Madeleine,
Tout bas s'entretenant du sujet de leur peine,
Pleuraient amèrement l'homme crucifié;
Voilà que du saint temple a chancelé le faîte:
Les bourreaux ont pâli, croyant voir sur leur tête
Le Dieu, qu'ils ont crucifié.

Un jeune homme étranger, appuyé sur sa lance,
Au pied du monument est debout en silence;
Ses vêtements sont blancs, son visage est de feu:
„Celui que vous cherchez, ô femme inconsolée,
Dit-il avec douceur, il est en Galilée,
„Allez, il n'est plus en ce lieu!"

Chantons! qu'à la douleur succède enfin la joie;
Que l'or accoutumé, que la pourpre et la soie

Resplendissent encor sur l'autel attristé!
Que le prêtre vêtu de la robe de neige,
A l'éclat des flambeaux, dans un pompeux cortége,
Annonce le ressuscité!

Antony Deschamps.

A la Mort.

Moissonneuse éternelle en la vallée humaine,
Qui n'as pas de repos au bout de la semaine,
Qui fauches sans relâche et ne sêmes jamais,
Où donc as-tu porté les épis que j'aimais?
— O géante maudite aux mamelles pendantes,
Vieille fille ennuyée aux colères ardentes,
Ange déchu, de tous le plus maudit de Dieu,
Qui ne dis qu'un seul mot, un mot terrible: Adieu!
Juive errante, vivant de poussière et de larmes,
Traînant de tous côtés ton cortége d'alarmes,
L'orfraie annonce seul ton passage caché.
Ton arme est une faux, ton sceptre un os séché.
— Quand donc finiras-tu, vieille actrice enrouée,
De baisser le rideau quand la farce est jouée?
Quand donc tomberas-tu dans le gouffre béant
Qui s'ouvre sous tes pas, ô mère du néant?
— Ton empire est partout. Partout où l'on respire
Partout où l'on sourit, partout où l'on soupire,
Depuis le paradis jusqu'au fond de l'enfer,
Partout on te maudit, marâtre au cœur de fer.
— Oui, sois maudite, ô mort, car ton arme fatale,
A coupé trop de fleurs sur ma rive natale;

La plus fraîche est tombée un doux matin de mai:
— Dieu, tu l'as recueilli, ce calice embaumé. —
Mort impie! et pourtant c'est en toi que j'espère;
C'est toi qui m'ouvriras l'asile où gît mon père.
Ton lit, le cimetière, est doux et verdoyant;
Ce pommier généreux au feuillage ondoyant
A des fleurs en avril et des fruits en automne,
L'oiseau vient y chanter, le soleil y rayonne.
Ici point de maisons sans fenêtre et sans seuil
Où l'on scelle les morts pour montrer son orgueil;
Point de colonne en marbre et d'épitaphe vaine,
Mais de l'herbe bénie où fleurit la verveine.
Les hommes sont du moins égaux en cet endroit:
Un pareil manteau vert les préserve du froid.
C'est ici que l'on a, plutôt que dans la vie,
Une place au soleil où ne vient pas l'envie.
— Dieu veuille qu'on m'enterre auprès d'un mort aimé,
Non loin du frais enclos où mon cœur fut charmé,
Sous l'ombre de l'église. — A tous les jours de fête,
Réveillé dans la tombe et soulevant la tête,
N'entendrai-je donc pas le doux cri des enfants
S'ébattant sur mes os comme de jeunes faons,
Le bruit des encensoirs, le chant grave et rustique
S'échappant du portail de l'église gothique,
La ronde du village et le gai violon
Appelant au plaisir tous les cœurs du vallon?
— Pour aller à l'autel le jour de l'hyménée,
La vierge passera, triste, pâle, inclinée,
Sur l'herbe de ma fosse. — Au printemps, le matin,
Je pourrai respirer la rosée et le thym.

— Pour toute ombre j'aurai l'église ou le vieil arbre,
Mais non pas, grâce à Dieu! cette prison de marbre
Empêchant de couler les pleurs dans mon cercueil,
S'il me reste un ami par-delà le grand seuil!

Arsène Houssage.

L'Infini.

(Fragment).

Que m'importe le temps? que m'importe le monde?
Je parle à l'infini; que lui seul me réponde!
Je le vois par-delà les soleils et les jours;
Il est plus que partout, il fut plus que toujours;
Pour ne cesser jamais, à jamais il commence;
L'éternelle étendue et la durée immense
Se perdent dans son être où tout est réuni;
Il est seul, il est tout, car il est l'infini.
. . . .
. . . .
Univers, fils du temps et roi de l'étendue!
Quand, forçant les ressorts de mon âme éperdue
Pour reculer ton âge et ton immensité,
Mes calculs sonderaient leur double obscurité
Jusqu'en des profondeurs aux mortels interdites;
Tu n'es pas même un flot dans la mer sans limites.
Avant la première heure, après le dernier lieu,
Je tombe épouvanté dans l'abîme d'un Dieu.
Que dis-je? épouvanté! n'est-ce point un blasphème?
Dieu n'épouvante pas les cœurs justes qu'il aime;
S'il est le Dieu terrible, il est le Dieu clément,

S'irrite avec douceur et pardonne aisément,
Il soutient dans sa chute une feuille qui tombe;
Du berceau pas à pas il nous guide à la tombe;
Sa loi stable, au milieu du tourbillon des jours,
Nous conserve la vie en nous créant toujours.
Le Seigneur se plaisait aux jeux de notre enfance;
C'est par ses propres dons que notre erreur l'offense;
Il nous a donné l'être, espérons au Seigneur:
Le sentiment de l'être est l'instinct du bonheur
Oui mortels, l'infini, c'est le Seigneur lui-même.
. . . .

Gaspard de Pons.

L'Église.

Voici l'heure; ouvrez-vous, maison de la prière!
Pénétrons dans ces murs encor silencieux:
On n'entend plus ici les vains bruits de la terre,
L'âme y goûte la paix des cieux.

Nautonier las des mers, je viens chercher la rive;
Je souffre et j'ai besoin de respirer l'air pur:
Laissez-moi m'abreuver à la source d'eau vive,
Comme l'Israélite obscur.

Mais la cloche résonne et la foule se presse;
Les enfants, les vieillards entrent dans le saint lieu:
La pauvre villageoise et la noble comtesse
Viennent prier le même Dieu.

Je mêlerai ma voix aux chants sacrés du prêtre;
J'irai m'asseoir au banc des anciens du hameau,

Et de là j'entendrai le Fénélon champêtre
Lisant la bible à son troupeau.

Je verrais vos élus, à la table sacrée,
Venir rompre, ô mon Dieu, le pain des immortels,
Et de son voile blanc l'humble vierge parée
S'approcher de vos saints autels.

Qui peut jeter sans plainte un regard en arrière?
Qui de nous est exempt de secrètes douleurs,
Et ne voudrait pouvoir, au pied du sanctuaire,
Laver ses fautes dans ses pleurs?

Peut-être ici, mon Dieu, quelque âme jeune et tendre
Vous demande un abri contre les vents du nord:
Vous, qui sondez nos maux, Seigneur, daignez l'entendre
Montrez-lui le phare du port.

Ainsi de deux chrétiens la prière se mêle;
Et peut-être au séjour, que nous montre la foi,
J'apprendrai qu'ici-bas, quand je priais pour elle,
Une autre âme priait pour moi.

De Loy.

Fragment.

Je crois en Dieu.
Symbole des Apôtres.

Il est minuit; l'horloge en sursaut vibre et tinte;
Le solennel silence écoute cette plainte.
L'airain pendant le jour avait un autre son
A cette heure dans l'âme il jette le frisson.

C'est le cri du vieillard qui sans relâche veille,
Qui passe nuit et jour sur l'homme qui sommeille;
Et moi je le croyais arrêté cette fois,
Car aussi je veillais, et ma veille aux abois
Ne pouvait supporter le tourment qui m'agite.
Sortons, arrachons-nous à la nuit de ce gîte;
Comme un pâle fantôme échappé du tombeau,
Errons tant que la terre est veuve de flambeau.
Rauque et lointain concert de voix mal étouffées,
Les vents troublent les bois de soudaines bouffées.
Que ce bruit, que cette ombre enivre mieux mon cœur
Qu'un beau chant d'alouette ou qu'un beau ciel moqueur!
O soleil! s'il est vrai que ton disque rayonne,
Impuissant perce donc la nuit qui m'environne! *
Ver de terre ou serpent, répulsif animal,
Je ne connais plus rien que le démon du mal.
Tuez-moi, je mourrai l'âme assez satisfaite
Si je mords le talon qui brisera ma tête.
Mon cœur juste, accablé de malédiction,
Maudit le Créateur et la création!
Le ris d'autrui m'arrache un infernal sourire,
Et je ne suis content que quand je puis maudire.
C'est en vain que le sort pense me trouver las,
Ma bouche ne rend plus d'inutiles hélas!
Saturé de chagrin, si quelque bien m'effleure,
Je le repousse au loin comme un perfide leurre.
Oui, j'aime mes tourments, leur cruauté me plaît,
Ils parlent à grands cris contre un Dieu, s'il en est!...

* Labatut est aveugle.

S'il en est? d'où vient donc qu'à ce mot de blasphème
Mon désespoir recule effrayé de lui-même?

Lafon Labatut.

L'Ange.

Il est, au pied du Christ, à côté de sa mère,
Un ange, le plus beau des habitants du ciel,
Un frère adolescent de ceux que Raphaël
Entre ses bras divins apporta sur la terre.

Un léger trouble effleure à demi sa paupière,
Sa voix ne s'unit pas au cantique éternel;
Mais son regard, plus tendre et presque maternel,
Suit l'homme qui s'égare au vallon de misère.

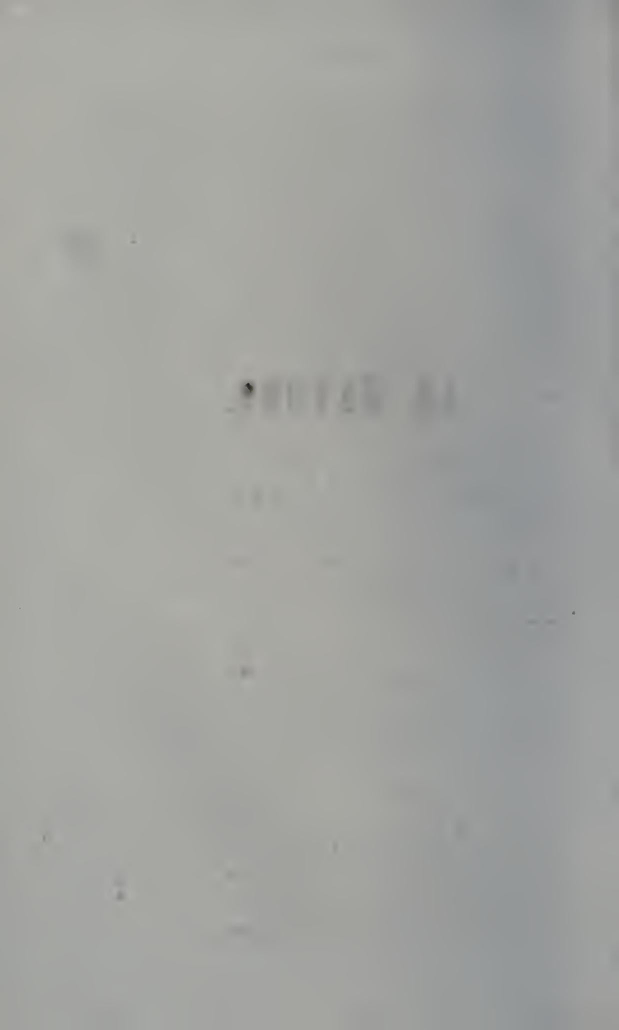
De clémence et d'amour esprit consolateur,
Dans une coupe d'or, sous les yeux du Seigneur,
Par lui du repentir les larmes sont comptées;

Car de la pitié sainte il a reçu le don,
C'est lui qui mène à Dieu les âmes rachetées,
Et ce doux séraphin se nomme: le pardon!

Latour.



LA NATURE.



L'Idylle.

Telle qu'une bergère, au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens:
Telle, aimable en son air, mais humble dans son style
Doit éclater sans pompe une élégante idylle.
Son tour simple et naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers présomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.

Mais souvent dans ce style, un rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la flûte et le hautbois;
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrète,
Au milieu d'une églogue entonne la trompette.
De peur de l'écouter, Pan fuit dans les roseaux,
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les eaux.

N. Boileau. (L'art poétique, 2 Chant.)

Les Moutons.

Hélas, petits moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes.
Aussitôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes;
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs,
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature;

Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage,
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante et sévère,
Elle s'oppose à tout, et ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels et ravissans,
Que sous l'autorité d'un telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudrait-il pas mieux vivre, comme vous faites
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudrait-il pas mieux être, comme vous êtes,
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit et de la beauté?
Ces prétendus trésors dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels.

Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans songer qu'eux et nous passerons comme un songe.
Il n'est dans ce vaste univers
Rien d'assuré, rien de solide;
Des choses d'ici-bas la fortune décide
Selon ses caprices divers:
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ses coups,
Paissez, moutons, paissez, sans règle et sans science,
Malgré la trompeuse apparence
Vous êtes plus heureux et plus sages que nous.

Antoinette Deshoulières.

Chanson.

Printemps aimable et gracieux,
Père des fleurs et des amours nouvelles,
Tu nous renouvelles
Tes dons précieux;
Belle peinture,
Belle verdure,
Par qui tout fleurit,
Par qui tout rajeunit;
Ta grâce
Fait changer de face
A tout ce qui vit.
Hélas! tout change,
Hors le mal étrange
Dont mon cœur languit.

J. R. Segrais.

La Rose.

Rose est des dieux la fleur choisie,
L'ornement du jardin d'amour,
Des nymphes l'innocent atour,
Des mortels rose est l'ambroisie.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Charme de tout ce qui respire,
Qui la rose ne chérirait?
Si tristesse la rencontrait,
On verrait tristesse sourire.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

C'est un ciel de roses écloses,
Qu'offre l'aurore en sa clarté:
Des trois grâces la nudité
S'embellit d'un réseau de roses.
En parfum, en grâce, en couleurs,
Rose est bien la reine des fleurs.

Nymphes, la douce destinée!
Les chansons, les fleurs, le printemps,
Voilà vos plus chers passe-temps;
Sachez comment la rose est née:
De chose si plaisante à voir,
L'origine est belle à savoir.

Par un beau jour la mer fit naître
Vénus, Vénus, objet si beau:
Puis Jupiter en son cerveau

Forma Pallas qu'on vit paraître.
Que fit Vénus? Troie enflamma.
Que fit Pallas? Terreur sema.

Dès à l'instant qu'œuvre pareille
Aux yeux de nature éclata,
Nature en son sein projeta
D'enfanter plus douce merveille:
Fit la rose, amour des zéphirs,
Et qui n'est que paix et plaisirs.

F. A. P. de Moncrif.

Le Hameau.

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
O quelle image!
Quel paysage
Fait pour Vateau!
Mon hermitage
Est un berceau
Dont le treillage
Couvre un caveau.
Au voisinage,
C'est un ormeau,
Dont le feuillage
Prête un ombrage
A mon troupeau;
C'est un ruisseau
Dont l'onde pure

Peint sa bordure
D'un vert nouveau.
Mais c'est Silvie
Qui rend ces lieux
Dignes d'envie,
Dignes des dieux.
Là, chaque place
Donne à choisir
Quelque plaisir
Qu'un autre efface.
C'est à l'entour
De ce domaine
Que je promène
Au point du jour
Ma souveraine.
Si l'aube en pleurs
A fait éclore
Moissons de fleurs,
Ma jeune Flore
A des couleurs
Qui, près des leurs,
Brillent encore....
Comus après
Joint à Pomone
Ce qu'il nous donne
A peu de frais,
Gaîté nouvelle
Quand le vin frais,
Coule à longs traits;

Toujours la belle
Donne ou reçoit,
Fuit, ou m'appelle,
Rit, aime, ou boit.
Le chant succède,
Et ses accens
Sont l'intermède
Des autres sens.
La voix se mêle
Aux doux hélas
De Philomèle,
Qui, si bien qu'elle,
Ne chanta pas.
Telle est la chaîne
De nos désirs,
Nés sans soupirs.
Comblés sans peine
Et qui ramène
De nos plaisirs
L'heure certaine.

O vrai bonheur,
Si le temps laisse
Durer sans cesse,
Chez moi vigueur,
Beauté chez elle,
Jointe à l'humeur
D'être fidèle!
Qu'à pleines mains,
Le ciel prodigue

Comble et fatigue
D'autres humains:
Moi, sans envie
Je chanterai
Avec Silvie;
Je jouirai,
Et je dirai
Toute la vie:
Rien n'est si beau
Que mon hameau.

P. J. Bernhard.

Fragment du Chant premier des Jardins.

Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue,
Des ornemens de l'art l'œil bientôt se fatigue;
Mais les bois, mais les eaux, mais les ombrages frais'
Tout ce luxe innocent ne fatigue jamais.
Aimez donc des jardins la beauté naturelle.
Dieu lui-même aux mortels en traça le modèle.
Regardez dans Milton*. Quand ses puissantes mains
Préparent un asile aux premiers des humains;
Le voyez-vous tracer des routes régulières?
Contraindre dans leurs cours des ondes prisonnières?
Le voyez-vous parer d'étrangers ornemens
L'enfance de la terre et son premier printemps?
Sans contrainte, sans art, de ces douces prémices
La nature épuisa les plus pures délices.

* Les Anglais prétendent, que c'est cette belle description du paradis terreste (chant IV.) qui a donné l'idée des jardins irréguliers.

Des plaines, des côteaux le mélange charmant,
Les ondes à leur choix errantes mollement,
Des sentiers sinueux les routes indécises,
Le désordre enchanteur, les piquantes surprises,
Des aspects où les yeux hésitaient à choisir,
Variaient, suspendaient, prolongeaient leur plaisir.
Sur l'émail velouté d'une fraîche verdure,
Mille arbres, de ces lieux ondoyante parure,
Charme de l'odorat, du goût et des regards,
Élégamment groupés, négligemment épars,
Se fuyaient, s'approchaient, quelquefois à leur vue
Ouvraient dans le lointain une scène imprévue:
Ou, tombant jusqu'à terre, et recourbant leurs bras,
Venaient d'un doux obstacle embarrasser leurs pas;
Ou pendaient sur leur tête en festons de verdures
Et de fleurs, en passant, semaient leur chevelure.
Dirai-je ces forêts d'arbustes, d'arbrisseaux,
Entrelaçant en voûte, en alcôve, en berceaux,
Leurs bras voluptueux et leurs tiges fleuries?

C'est là que, les yeux pleins de tendres rêveries
Ève, à son jeune époux abandonna sa main,
Et rougit comme l'aube aux portes du matin.
Tout les félicitait dans toute la nature,
Le ciel par son éclat, l'onde par son murmure
La terre, en tressaillant ressentit leurs plaisirs;
Zéphire aux antres verts redisait leurs soupirs;
Les arbres frémissaient, et la rose inclinée
Versait tous ses parfums sur le lit d'Hyménée,
O bonheur ineffable; ô fortunés époux!

Heureux dans ses jardins, heureux qui, comme vous,
Vivrait, loin des tourmens où l'orgueil est en proie!
Riche de fruits, de fleurs, d'innocence et de joie!

J. Delille.

Rose d'Amour.

Rose d'amour, nouvelle éclose,
Languit dans le creux du vallon;
Nulle, de mémoire de rose,
N'a tant souffert de l'aquilon.
Epoux sauvage, il la tourmente;
Son amour ressemble au courroux;
Et zéphyr, dont elle est l'amante,
Lui promet des baisers plus doux.

Rose d'amour décolorée
Va succomber à ses douleurs;
Sur sa chute prématurée
L'aurore en vain répand des pleurs.
Demain (triste métamorphose!)
Le premier rayon du soleil
De celle qui fut une rose
En vain attendra le réveil,

Rose d'amour! ta destinée
De l'amour obtint un soupir;
Un mystérieux hyménée
Unit et la fleur et zéphir.
Zéphir, à l'heure où tout repose,
Trompa le jaloux aquilon;

Au plaisir il rendit la rose,
Et son ornement au vallon.

Millevoye.

Le Retour du Printemps.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours
La joie et les amours.

La nature
En ce moment
Reprend
Sa brillante parure;
La verdure
Offre à l'amant
Un trône toujours renaissant.
Chaque fleur
De son odeur
Vient embaumer l'air qui s'épure.
Le ruisseau
De son murmure
Embellit un joli berceau.

Doux printemps
Qui nous rends

Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours
La joie et les amours.

Le vieillard,
D'un air gaillard,
Sort le matin de sa chaumière;
Et de sa petite terre,
En fredonnant
Gaîment
Parcourt
Le tour.
Il vide avec son voisin,
D'un bon vin
Sa vieille
Bouteille,
Et couché sur le gazon
Rajeunit avec la saison.

Doux printemps
Qui nous rends
Le feuillage,
Heureux temps,
Saison du bel âge,
Avec toi renaissent au village
Les beaux jours
La joie et les amours.

Désaugiers.

La Forêt.

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré!
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude!
Prestige de mon cœur! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons, une douce tristesse:
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.
Oh! que ne puis-je, heureux, passer ma vie entière
Ici, loin des humains!... aux bruits de ces ruisseaux,
Sur un tapis de fleurs, sur l'herbe printanière,
Qu'ignoré je sommeille à l'ombre des ormeaux!
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles:
Ces genêts, ornemens d'un sauvage réduit,
Ce chèvre-feuille atteint d'un vent léger qui fuit.
Balancent tour-à-tour leurs guirlandes mobiles.
Forêts, dans vos abris gardez mes vœux offerts!
A quel amant jamais serez-vous aussi chères?
D'autres vous rediront des amours étrangères;
Moi, de vos charmes seuls j'entretiens vos déserts.

Vicomte de Chateaubriand.

Le Retour au Village.

Je vais revoir mon village,
Les lieux, que j'ai tant chéris,
Et la montagne sauvage,
Et les églantiers fleuris:

Douce trêve,
Qu'un long rêve
Qui s'achève
Laisse encor à mes esprits.

Je verrais la croix, qui penche
Au front des rochers alpins,
Et les tapis de pervenche,
Et les halliers d'aubepins,
Et la mousse,
Qui repousse,
Molle et douce,
A l'abri des noirs sapins.

Je verrai la bruyère,
Qui s'incline en gémissant,
Je verrai la clairière,
Où le ruisseau va glissant,
Et son onde
Vagabonde
Qui féconde
Le pacage verdissant.

Voici la vieille ramée
Où, dans ses riches habits,
La lucciole enflammée
Tombe en nuages subits,
Quand son aile
La décèle,
Et recèle
Les feux de mille rubis.

Mais je ne verrai plus Lise,
Après un joyeux banquet,
Essayer devant l'église
Le jeu de son œil coquet.
Et surprise
Par méprise,
A la brise
Abandonner son bouquet.

Mais je ne verrai plus Flore,
Qui chantait tous les matins;
Mais je ne verrai plus Laure,
Boudeuse aux regards mutins;
Clémentine,
Augustine,
Et Justine
Joli trio de lutins.

Le soleil, toujours le même,
Parcourt des chemins tracés;
Et de son beau diadème
Nuls traits ne sont effacés.
Ce qui passe
Et s'efface
C'est la trace
Des plaisirs qui sont passés.

Ch. Nodier.

Invocation à la Lune.

(Ossian).

Ainsi qu'une jeune beauté

Silencieuse et solitaire,
Des flancs du nuage argenté
La lune sort avec mystère.
Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
Tu glisses dans les airs, où brille ta couronne,
Et ton passage s'environne
Du cortége pompeux des soleils de la nuit.
Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
Efface à nos yeux attristés
Ton sourire charmant et tes molles clartés?
Vas-tu comme Ossian, plaintive, gémissante
Dans l'asile de la douleur
Ensevelir ta beauté languissante?
Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur?
Maintenant revêtu de toute sa lumière,
Ton char voluptueux roule au-dessus des monts:
Prolonge, s'il se peut, le cours de ta carrière,
Et verse sur les mers tes paisibles rayons.

Baour Lormian.

Le Réveil de la Terre.

Du soleil, qui renaît bénissez la puissance;
Chantez, peuples heureux, chantez!
Couronné de splendeur, il se lève, il s'avance.
Chantez, peuples heureux, chantez
Du soleil, qui renaît les dons et les clartés!

Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour
Dans les forêts, que leur souffle balance,

Les brises du matin célèbrent son retour;
La mer, qui se soulève, en grondant le salue;
Tourné vers l'orient, où brille un nouveau jour,
Le lion se prosterne et rugit à sa vue;
Pour lui porter ses vœux au céleste séjour,
L'aigle, en poussant des cris s'élance...
Eh! comment garder le silence?
Le réveil de la terre est un hymne d'amour!

C. Delavigne.

L'Automne.

Salut! bois couronnés d'un reste de verdure!
Feuillages jaunissans sur les gazons épars!
Salut, derniers beaux jours! le deuil de la nature
Convient à la douleur et plaît à mes regards.

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encor, pour la dernière fois,
Ce soleil pâlissant, dont la faible lumière
Perce à peine à mes pieds l'obscurité des bois.

Oui, dans ces jours d'automne où la nature expire,
A ses regards voilés je trouve plus d'attraits:
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres, que la mort va fermer pour jamais.

Ainsi prêt à quitter l'horizon de la vie,
Pleurant de mes longs jours l'espoir évanoui,
Je me retourne encore, et d'un regard d'envie
Je contemple ses biens dont je n'ai pas joui.

Terre, soleil, vallons, belle et douce nature,
Je vous dois une larme aux bords de mon tombeau
L'air est si parfumé! La lumière est si pure!
Aux regards d'un mourant le soleil est si beau!

Je voudrais maintenant vider jusqu'à la lie
Ce calice mêlé de nectar et de fiel:
Au fond de cette coupe où je buvais la vie,
Peut-être restait-il une goutte de miel!

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu!
Peut-être dans la foule, une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu!...

La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire;
A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux;
Moi, je meurs; et mon âme, au moment, qu'elle expire,
S'exhale comme un son triste et mélodieux.

Alph. de Lamartine.

Le Chêne.

Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné,
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né.
Un gland tombe de l'arbre et roule sur la terre,
L'aigle à la serre vide, en quittant les vallons,
S'en saisit en jouant et l'emporte en son aire
Pour aiguiser le bec de ses jeunes aiglons;
Bientôt du nid désert qu'emporte la tempête

Il roule confondu dans les débris mouvans,
Et sur la roche nue un grain de sable arrête
Celui qui doit un jour rompre l'aile des vents;
L'été vient, l'aquilon soulève
La poudre des sillons qui pour lui n'est qu'un jeu,
Et sur le germe éteint où couve encor la sève
En laisse retomber un peu!
Le printems de sa tiède ondée
L'arrose comme avec la main;
Cette poussière est fécondée
Et la vie y circule enfin!

La vie! à ce seul mot tout œil, toute pensée,
S'inclinent confondus et n'osent pénétrer;
Au seuil de l'infini c'est la borne placée,
Où la sage ignorance et l'audace insensée
Se rencontrent pour adorer!

Il vit ce géant des collines!
Mais avant de paraître au jour,
Il se creuse avec ses racines
Des fondemens comme une tour.
Il sait quelle lutte s'apprête,
Et qu'il doit contre la tempête
Chercher sous la terre un appui;
Il sait que l'ouragan sonore
L'attend au jour!... ou, s'il l'ignore,
Quelqu'un du moins le sait pour lui!

Ainsi quand le jeune navire
Où s'élancent les matelots,

Avant d'affronter son empire,
Veut s'apprivoiser sur les flots,
Laissant filer son vaste câble,
Son ancre va chercher le sable
Jusqu'au fond des vallons mouvans,
Et sur ce fondement mobile
Il balance son mât fragile
Et dort au vain roulis des vents!

Il vit! le colosse superbe
Qui couvre un arpent tout entier,
Dépasse à peine le brin d'herbe
Que le moucheron fait plier!
Mais sa feuille boit la rosée,
Sa racine fertilisée
Grossit comme une eau dans son cours,
Et dans son cœur qu'il fortifie
Circule un sang ivre de vie
Pour qui les siècles sont des jours!

Les sillons où les blés jaunissent
Sous les pas changeans des saisons,
Se dépouillent et se vêtissent
Comme un troupeau de ses toisons;
Le fleuve naît, gronde et s'écoule,
La tour monte, vieillit, s'écroule;
L'hiver effeuille le granit.
Des générations sans nombre,
Vivent et meurent sous son ombre,
Et lui? voyez! il rajeunit!

Son tronc que l'écorce protége,
Fortifié par mille nœuds,
Pour porter sa feuille ou sa neige
S'élargit sur ses pieds noueux ;
Ses bras que le tems multiplie,
Comme un lutteur qui se replie
Pour mieux s'élancer en avant,
Jetant leurs coudes en arrière,
Se recourbent dans la carrière
Pour mieux porter le poids du vent !

Et son vaste et pesant feuillage,
Répandant la nuit alentour,
S'étend, comme un large nuage,
Les oiseaux y viennent dormir,
Et pour saluer la lumière
S'élèvent comme une poussière,
Si sa feuille vient à frémir !

La nef dont le regard implore
Sur les mers un phare certain,
Le voit tout noyé dans l'aurore,
Pyramider dans le lointain !
Le soir fait pencher sa grande ombre
Des flancs de la colline sombre
Jusqu'au pied des derniers coteaux.
Un seul des cheveux de sa tête
Abrite contre la tempête
Et le pasteur et les troupeaux.

Et pendant qu'au vent des collines

Il berce ses toits habités,
Des empires dans ses racines,
Sous son écorce des cités;
Là, près des ruches des abeilles.
Arachné tisse ses merveilles,
Le serpent siffle, et la fourmi
Guide à des conquêtes de sables
Ses multitudes innombrables
Qu'écrase un lézard endormi!

Et ces torrens d'âme et de vie,
Et ce mystérieux sommeil,
Et cette sève rajeunie
Qui remonte avec le soleil;
Cette intelligence divine
Qui pressent, calcule, devine
Et s'organise pour sa fin,
Et cette force qui renferme
Dans un gland le germe du germe
D'êtres sans nombre et sans fin!

Et ces mondes de créatures
Qui naissant et vivant de lui,
Y puisent être et nourritures
Dans les siècles comme aujourd'hui;
Tout cela n'est qu'un gland fragile
Qui tombe sur le roc stérile
Du bec de l'aigle ou du vautour!
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour!

Et moi, je dis: Seigneur, c'est toi seul, c'est ta force
Ta sagesse et ta volonté,
Ta vie et ta fécondité,
Ta prévoyance et ta bonté!
Le ver trouve ton nom gravé sous son écorce,
Et mon œil dans sa masse et son éternité!

Alph. de Lamartine.

Le Lac.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes;
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés;
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout-à-coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos:

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

„O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices!
„Suspendez votre cours:
„Laissez-nous savourer les rapides délices
„Des plus beaux de nos jours!

„Assez de malheureux ici-bas vous implorent,
„Coulez, coulez pour eux;
„Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent;
„Oubliez les heureux.

„Mais je demande en vain quelques moments encore,
„Le temps m'échappe et fuit;
„Je dis à cette nuit: Sois plus lente! et l'aurore
„Va dissiper la nuit.

„Aimons donc, aimons donc! de l'heure fugitive,
„Hâtons-nous, jouissons!
„L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive;
„Il coule, et nous passons!"

Temps jaloux, se peut-il que ces moments d'ivresse,
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours du malheur?

Eh quoi! n'en pourrons-nous fixer au moins la trace?
Quoi! passés pour jamais! quoi! tout entiers perdus!
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus!

Eternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
Parlez: nous rendrez-vous ces extases sublimes
Que vous nous ravissez?

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous, que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords par tes bords répétés,
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
Que les parfums légers de ton air embaumé,
Que tout ce qu'on entend, l'on voit, ou l'on respire,
Tout dise: Ils ont aimé!

Alph. de Lamartine.

Le Matin.

Le laboureur répond au taureau, qui l'appelle,
L'aurore les ramène au sillon commencé,
Il conduit en chantant le couple, qu'il attelle,
Le vallon retentit sous le soc renversé;

Au gémissement de la roue
Il mesure ses pas et son chant cadencé;
Sur sa trace en glanant le passereau se joue,
Et le chêne à sa voix secoue
Le baume des sillons, que la nuit a versé.
L'oiseau chante, l'agneau bêle,
L'enfant gazouille au berceau,
La voix de l'homme se mêle
Au bruit des vents et de l'eau,
L'air frémit, l'épi frissonne,
L'insecte au soleil bourdonne,
L'airain pieux, qui résonne
Rappelle au Dieu, qui le donne
Ce premier soupir du jour;
Tout vit, tout luit, tout remue,
C'est l'aurore dans la nue,
C'est la terre, qui salue
L'astre de vie et d'amour!

Alph. de Lamartine.

Le Rossignol aveugle.

Pauvre exilé de l'air! sans ailes, sans lumière,
Oh! comme on t'a fait malheureux!
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière!
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux!
Innocent Bélisaire! une empreinte brûlante
Du jour sur ta prunelle a séché les couleurs;
Et ta mémoire y roule incessamment des pleurs;
Et tu ne sais pourquoi Dieu fait la nuit si lente!

Et Dieu nous verse encor la nuit égale au jour.
Non! ta nuit sans rayons n'est pas son triste ouvrage;
Il ouvrit tout un ciel à ton vol plein d'amour;
Et ton vol mutilé l'outrage!

Par lui ton cœur éteint s'illumine d'espoir;
Un éclair qu'il allume à ton horizon noir
Te fait rêver de l'aube, ou des étoiles blanches,
Ou d'un reflet de l'eau qui glisse entre les branches
Des bois que tu ne peux plus voir!

Et tu chantes les bois, puisque tu vis encore;
Tu chantes: pour l'oiseau respirer, c'est chanter.
Mais quoi! pour moduler l'ennui qui te dévore,
Sous le voile vivant qui t'usurpe l'aurore,
Combien d'autres accents te faut-il inventer!

Un cœur d'oiseau sait-il tant de notes plaintives?
Ah! quand la liberté soufflait dans tes chansons,
Qu'avec ravissement tes ailes incaptives
Dans l'azur sans barrière emportaient ses leçons!

Douce horloge du soir aux saules suspendue,
Ton timbre jetait l'heure aux pâtres dispersés!
Mais le timbre égaré dans ta clarté perdue
Sonne toujours minuit sur tes chants oppressés:

Tes chants n'éveillent plus la pâle primevère
Qui meurt sans recevoir les baisers du soleil,
Ni le souci fermé sous le doigt du sommeil,
Qui se rouvre baigné d'une rosée amère.

Tu ne sais plus quel astre éclaire tes instants!
Tu bois, sans les compter, tes heures de souffrance!
Car la veille sans espérance
Ne sent pas la fuite du temps!

Mme Desbordes Valmore.

Le Printemps.

LE DÉPART.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

Avril a secoué le manteau de l'hiver,
Les maronniers touffus dressent leurs grappes blanches:
Partons, le soleil luit et le chemin est vert,
Les feuilles et les fleurs frémissent sur les branches.

Avez-vous reconnu le pinson gazouilleur?
Le rossignol plaintif attendrit les bocages;
Hirondelle, reviens! le pays est meilleur,
Reviens, car nous t'aimons et n'avons pas de cages.

La brise fraîche encor frémit dans les ormeaux,
Le pommier tremble et verse une pluie odorante,
La vigne épanouie étend ses verts rameaux
Et promet une grappe à la coupe enivrante.

LA VALLÉE.

La chaumière qui fume a pris un air vivant,
A l'espoir des moissons elle vient de renaître;

Le pâle liseron grimpe à son contrevent;
Pour voir le blé qui pousse elle ouvre sa fenêtre.

Au bout de ce vieux parc, dans l'étang du château,
Un groupe folâtrant se promène en nacelle:
Que de grâce! On dirait un groupe de Watteau,
Où l'amour se suspend, où l'esprit étincelle,

Dans le lointain brumeux un vieux clocher flamand
S'élève avec notre âme aux régions divines,
Tandis qu'un doux signal, un joyeux aboiement,
Nons appelle à la ferme, au-dessus des ravines.

LA PRAIRIE.

Dans les prés reverdis le troupeau reparaît:
Le jeune pâtre chante et sculpte une quenouille,
La vache qui nous voit jette un regard distrait,
Le grand bœuf nonchalant sommeille et s'agenouille.

A deux pas du troupeau par les chiens arrêté,
Sous le saule éploré qui s'agite à la brise,
Une blonde génisse au beau flanc tacheté
Nous regarde passer, curieuse et surprise.

Que cachent ces haillons sur le bord du ruisseau?
Un jeune vagabond secouant sa misère,
Émiettant son pain bis pour son ami l'oiseau,
Et de sa vie oisive égrenant le rosaire.

Auprès du vagabond un beau narcisse blanc
A mon esprit rêveur vient rappeler la fable;
Il mire dans les flots son calice tremblant
Et semble s'égarer dans un songe ineffable.

LA MONTAGNE.

Traversons ce sainfoin, cette avoine, et montons
Par ce chemin désert que le torrent ravage;
Gravissons la colline où chèvres et moutons
S'éparpillent gaiement dans le trèfle sauvage.

Du haut de ces rochers que nos regards troublés
S'égarent çà et là dans la fraîche vallée,
Le long des clairs ruisseaux, sur les nappes de blés,
Vers le bois assombri par une giboulée.

La blonde au teint bruni qui lave dans le gué
Chante un vieil air de mai d'une voix printanière;
Au bout de son sillon le cheval fatigué
L'écoute en agitant sa puissante crinière.

Allons nous reposer à l'ombre du sentier,
Respirons en passant cette aubépine amère;
Sous le sureau sauvage abritant l'églantier,
Cueille sans t'attrister une pâle éphémère.

LE POËTE.

Le printemps! le printemps! la magique saison!
Le ciel sourit de joie à la jeune nature,
L'aube aux cheveux dorés s'éveille à l'horizon,
Dieu d'un rayon d'amour pare sa créature.

L'hiver avait glacé mon cœur sous son linceul,
Je voyais s'effeuiller l'arbre des espérances;
Je n'attendais plus rien du monde où j'étais seul,
Et je prenais la main de mes sœurs les souffrances.

Le printemps en mon cœur revient après l'exil,
Ramenant sur ses pas mille blanches colombes,
Et mon cœur refleurit au doux soleil d'avril:
L'herbe n'est-elle pas plus verte sur les tombes?

Arsène Houssage.

A une Hirondelle.

Bonjour, ma petite hirondelle:
Allons, jase, et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si joli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis:
„Tu seras pris, tu seras pris."
Oui, cela sera: c'est tout comme;
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats
Goûte en liberté tous les charmes;
Sur tes petits sois sans alarmes,
De doux mets fournis leur repas;
Avertis-moi bien de l'orage:
Suis les zéphyrs, crains nos frimas;
Sois heureuse en tous les climats!
Si tu pars, adieu, bon voyage!
Mais tu reviendras l'an prochain
Recommencer ton petit train
Au haut de mon troisième étage.
Puis, nos emplois nous reprendrons;
Toi, sous des tours, sous des corniches,

Tu chasseras aux moucherons;
Sur le Parnasse aux environs,
Moi, je prendrai des hémistiches.
Comme toi je monte et descends.
Tu fends l'air, parcours les étangs.
Vas, reviens, sans lasser ton aile;
Et tu nous fais voir, en volant,
Oeil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire et fuite éternelle.
Ta liberté m'est naturelle;
Comme toi, j'annonce et pressens,
Et, dans mes rêves innocents,
Je me fais petite hirondelle.
Je te vois souvent dans tes nids
Porter la proie à tes petits,
Par leur bec avide invoquée.
Jadis, à mes pauvres enfants,
Riants, jouants et m'appelants,
J'apportais aussi la becquée.
A nos goûts, nos mêmes penchants,
Soit à la ville, soit aux champs,
Nous demeurons toujours fidèles;
Mais hélas! je n'ai point des ailes
Pour me dérober aux méchants.
Que de fois, en mes plus beaux ans,
Recueilli par ma tendre mère,
Sous sa fenêtre hospitalière,
Dans mon lit j'entendis tes chants!
Tous deux nous avions des enfants.
Il m'en souvient bien, je fus père;

Et; vers le soir, dans nos vallons,
Sous sa voûte et près du vitrage
De quelque église de village,
Avec un de mes compagnons,
J'allais chercher tes jolis sons
Et la douceur de leur présage.
On eût dit que dans le saint lieu
Tu venais rendre grâce à Dieu
De t'avoir donné la pâture,
Ta vitesse et ton vol charmant.
Du bonheur source immense et pure,
N'est-ce pas lui dans la nature
Qui met partout le mouvement,
Et la vie, et le sentiment?
N'est-ce pas lui, pauvre hirondelle,
Qui d'un monde à l'autre t'appelle,
Qui te fait jouer dans les airs.
Comme moi jouer dans mes vers?
Lui qui jette au loin sous la neige,
Pour les rennes de la Norwége,
Et la mousse et ses velours verts,
Qui creuse au Lapon son asile,
Et par qui le chameau docile
Franchit le brasier des déserts?

Mais cet esprit qui nous inspire,
Dont on suit le charme et l'empire,
D'où vient-il? le savons-nous bien?
C'est un charme qui nous entraîne;
C'est un don: témoin La Fontaine,

Qui l'avait, et n'en savait rien.
Comme toi, gentille hirondelle,
Chétif et mince, sur mon aile,
Je vole errant dans l'univers.
Nous puisons dans les mêmes sources;
Car par instinct tu fais tes courses,
Et par instinct je fais mes vers.

Ducis.

A mon Ruisseau.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi je crains la foule,
Comme toi j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que la paix, des flots et des fleurs.

Le lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers;
Ton flot pour la mélancolie
Se plait à murmurer des vers.

Quand pourrai-je, aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,

Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau!

Que j'aime cette église antique,
Ces murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit „amen" à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite
(Nous vivons, hélas! peu d'instants)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

Ducis.

La Marguerite.

Tout rêveur au jardin je suis venu m'asseoir;
La nuit tombait déjà: sur sa tige élancée,

Chaque fleur au zéphyr racontait sa pensée,
Ou relevait son front pour se mieux laisser voir.

La rose en son bouton cachait un doux espoir,
Un œillet dénouait sa ceinture pressée,
Le lilas seul pleurait sa jeunesse passée,
Un iris s'entr'ouvrait sous le souffle du soir.

Le liseron errant, aux feuilles gracieuses,
Mêlait son étamine aux brunes scabieuses:
Toute fleur, toute feuille, avaient une beauté;

Mais je te voyais seule en ce divin parterre,
O blanche marguerite, oracle du mystère,
Que la lune baignait de sa molle clarté!

Mourier.

La Mésange.

Votre sourire est un sourire d'ange,
Mais votre cœur est un cœur de lutin . . .
Quoi! sans pitié, vous gardez la mésange,
Qui, sur vos pas, vient s'abattre un matin?
Dans une cage aux mignonnes tourelles,
Vous l'enfermez! . . . C'est une trahison.
Pour voltiger, si Dieu lui fit des ailes,
C'est mal à vous, de la mettre en prison.

Entendez-vous l'innocent caquetage
Du jeune oiseau pleurant sa liberté?
Lorsque du ciel lui vient son héritage,
Faut-il par vous qu'il soit déshérité?

Oh! non, vos mains, si pures et si belles,
Ne sauraient point distiller le poison! . . .
Pour voltiger, si Dieu lui fit des ailes,
C'est mal à vous, de la mettre en prison.

Y songez-vous, votre pauvre captive
Au bois, sans doute, avait quelques amours . . .
Voudriez-vous que, souffrante et plaintive
Dans le veuvage elle passât ses jours?
Sur les rameaux, comme sous les dentelles,
L'amour possède un merveilleux blason . . .
Pour voltiger, si Dieu lui fit des ailes,
C'est mal à vous, de la mettre en prison.

Cette mésange, hélas! peut être mère,
Et son absence au nid jette l'effroi.
N'augmentez pas la douleur trop amère
De ses petits, qui pourraient avoir froid.
Pour réchauffer ces doux êtres si frêles,
Laissez-la fuir, regagner sa maison.
Pour voltiger, si Dieu lui fit des ailes,
C'est mal à vous, de la mettre en prison.

Alexandre Guérin.

Le Nid.

Du nid charmant caché sous la feuillée,
Cruels petits lutins à la mine éveillée,
Hélas! pourquoi faire ainsi le tourment?
Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,

C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère! . . .
Enfants, n'y touchez pas!

Qui chantera Dieu, la brise et les roses?
Méchants, si vous tuez ces jeunes voix écloses?
Autour de vous tout s'en attristera.

Dieu seul a droit sur tout ce qui respire:
Ne pouvant rien créer, il ne faut rien détruire;
Beaux maraudeurs, prenez garde, il vous voit.

Laissons, laissons les bouquets à leur tige,
A l'air qu'il réjouit l'insecte, qui voltige;
Aux bois leur ombre et les nids aux buissons.
Ce nid, ce doux mystère,
Que vous guettez d'en bas,
C'est l'espoir du printemps,
C'est l'amour d'une mère! . . .
Enfants, n'y touchez pas!

Hippolyte Guérin.

Bergeronnette.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre ...
Petit oiseau, chante! . . . et demain,
Quand je marcherai, viens t'ebattre
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console:
Je n'ai point d'autre ami que toi.
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi!

Dovalle.

La Rose.

Du doux printemps aimable fleur,
Que tu me plais, rose chérie!
Mais, hélas! à peine fleurie
Tu perds ta brillante couleur.

Toutefois, quand le sort funeste
A décidé ta triste fin,
Au lieu de ton éclat divin,
De toi quelque parfum nous reste.

Ainsi quand d'un sage ici-bas
Soudain la paupière est fermée,
Il nous reste après son trépas
Le parfum de sa renommée.

Montemont.

Les Alouettes.

Des temps passés oubliant les outrages,
Je sommeillais; pourquoi me réveiller?
Qui vient ainsi becqueter mes vitrages?
Qui donc m'arrache à mon doux oreiller?
L'aurore accourt, sur nos vastes retraites
Éparpiller les roses de son teint.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Dieu! quel spectacle à mes yeux se présente!
Tout se revêt des plus vives couleurs!
Une rosée active et bienfaisante
Gorge de sucs le calice des fleurs.
En se glissant dans les feuilles discrètes,
L'abeille accourt y chercher son butin.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Astre immortel, voilà l'heure où je t'aime;
Souvent plus tard tes rayons imprudents
Pompent la terre, et te forcent toi-même
A soulever des orages ardents.
La foudre alors vient gronder sur nos têtes;

Malheur, hèlas! à celui qu'elle atteint!
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra le matin.

Ce vaste azur, quand le soleil se lève,
Est embaumé de parfums amoureux;
Vers l'éternel mon âme alors s'élève,
Et je devine un monde plus heureux.
L'écho muet de ces plaines muettes
Trahit pour moi les secrets du destin.
Filles des champs, gentilles alouettes,
Réveillez-moi quand naîtra la matin.

E. Debraux.

Le Chien de Berger.

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,
Plus fin, que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Toujours crotté, sans goût ni grâce,
Finaud n'est pas trop déplaisant,
Il a la queue en cor de chasse,
Les yeux brillants du ver luisant;
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre
Se dresse dru comme des clous,

Dès qu'il sent la trace du lièvre,
Dès qu'il sent la trace des loups.

Il entend la brebis, qui bêle,
Au loin il court la rallier;
Il joue avec la blanche agnèle,
Il lutte avec le vieux bélier;
Quand je siffle, ou quand je fais signe,
Il se donne du mouvement,
Comme un sergent, qui range en ligne
Les conscrits de son régiment.

Depuis dix ans à mon service,
Finaud est bon, il est très-bon;
Je ne lui connais pas de vice,
Il ne prend ni lard, ni jambon;
Il ne touche pas au fromage,
Non plus qu'au lait de mes brebis;
Il ne dépense à mon ménage
Que de l'eau claire et du pain bis.

Un jour, près d'une fondrière,
Jeanne en conduisant son troupeau,
Dégringola dans la rivière;
Finaud la repêcha dans l'eau.
Et moi j'aurai la récompense,
Jeanne me prend pour épouseur.
C'est tout de même vrai, j'y pense,
Que les chiens n'ont pas de bonheur!

J'aime mon chien, un bon gardien,
Qui mange peu, travaille bien,

Plus fin, que le garde champêtre;
Quand mes moutons je mène paître,
Du loup je ne redoute rien,
Avec mon chien, mon bon gardien,
Finaud, mon chien!

Pierre Dupont.

La Violette.

Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,
Ton doux parfum flatte nos sens,
Et tu sembles fuir nos hommages.
Comme le bienfaiteur discret,
Dont la main secourt l'indigence,
Tu me présentes le bienfait,
Et tu crains la reconnaissance.
Viens prendre place en nos jardins,
Quitte ce séjour solitaire;
Je te promets tous les matins
Une eau limpide et salutaire.
Que dis-je? Non; dans ces bosquets,
Reste, ô violette chérie!
Heureux qui répand des bienfaits,
Et comme toi cache sa vie.

Constant Dubos.

LA FAMILLE.

Plaintes d'une Femme abandonnée par son Amant, auprès du Berceau de son Fils.

Dors, mon enfant! clos ta paupière,
Tes cris me déchirent le cœur:
Dors, mon enfant! ta pauvre mère
A bien assez de sa douleur.

Lorsque, par de douces tendresses
Ton père sut gagner ma foi,
Il me semblait dans ses caresses
Naïf, innocent, comme toi:
Je le crus: où sont ses promesses?
Il oublie et son fils et moi.
Dors! mon enfant! etc.

Qu'à ton réveil un doux sourire
Me soulage dans mon tourment!
De ton père, pour me séduire,
Tel fut l'aimable enchantement.
Qu'il connaissait bien son empire!
Et qu'il en use méchamment!
Dors! mon enfant! etc.

Le cruel, hélas! il me quitte;
Il me laisse sans nul appui.
Je l'aimai tant avant sa fuite!
Oh! je l'aime encore aujourd'hui!

Dans quelque séjour qu'il habite,
Mon cœur est toujours avec lui.
Dors, mon enfant! etc.

Oui, le voilà! c'est son image
Que tu retraces à mes yeux;
Ta bouche aura son doux langage,
Ton front son air vif et joyeux;
Ne prends point son humeur volage,
Mais garde ses traits gracieux!
Dors, mon enfant! etc.

Tu ne peux concevoir encore,
Ce qui m'arrache ces sanglots.
Que le chagrin qui me dévore,
N'attaque jamais ton repos!
Se plaindre de ceux qu'on adore,
C'est le plus grand de tous les maux.
Dors, mon enfant! etc.

Sur la terre, il n'est plus personne
Qui se plaise à nous secourir;
Lorsque ton père m'abandonne,
A qui pourrais-je recourir?
Ah! tous les chagrins qu'il me donne,
Toi seul, tu peux les adoucir.
Dors, mon enfant! etc.

Mêlons nos tristes destinées,
Et vivons ensemble toujours;
Deux victimes infortunées
Se doivent de tendres secours;

J'ai soin de tes jeunes années;
Tu prendras soin de mes vieux jours.
Dors, mon enfant! etc.

Berquin.

Le Coucher d'un petit Garçon.

Couchez-vous, petit Paul! il pleut, c'est nuit, c'est l'heure,
Les loups sont au rempart; le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit: dormez! et l'ange gardien pleure,
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

— Je ne veux pas toujours aller dormir, et j'aime
A faire étinceler mon sabre aux feux du soir:
Et je tûrai les loups! je les tûrai moi-même!
Et le petit méchant tout nu vient se rasseoir.

— Où sommes-nous, mon Dieu, donnez-nous patience:
Et surtout, soyez, Dieu, soyez lent à punir;
L'âme qui vient d'éclore a si peu de science!
Attendez sa raison, mon Dieu, dans l'avenir.

L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre;
Il vous obéit mieux: au coucher du soleil,
Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble, ils plongent leur sommeil.

Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule;
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule.
Paul! trois fois la couveuse a compté ses enfants;
Son aile les enferme, et moi je vous défends!

La lune, qui s'enfuit toute pâle et fâchée,
Dit: Quel est cet enfant qui ne dort pas encor?
Sous son lit de nuage, elle est déjà couchée;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

Le petit mendiant perdu seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds nus et froids, doux martyr!
Dans la rue isolée, où sa misère pleure,
Mon Dieu! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir!

Et Paul qui regardait encor sa belle épée,
Se coucha doucement en pliant ses habits;
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos, par un ange assoupis.

Mme Desbordes-Valmore.

L'enfant qui dort.

Dans l'alcôve sombre
Près d'un humble autel,
L'enfant dort à l'ombre
Du lit maternel.
Tandis qu'il repose,
Sa paupière rose,
Pour la terre close
S'ouvre pour le ciel.

Il fait bien des rêves
Il voit par moments
Le sable des grèves
Plein de diamans!

Des soleils de flammes,
Et de belles dames
Qui portent des âmes
Dans leurs bras charmants.

Songe qui l'enchante!
Il voit des ruisseaux;
Une voix qui chante
Sort du fond des eaux.
Ses sœurs sont plus belles,
Son père est près d'elles,
Sa mère a des ailes
Comme les oiseaux.

Il voit mille choses
Plus belles encor:
Des lis et des roses
Plein le corridor;
Des lacs de délice
Où le poisson glisse,
Où l'onde se plisse
A des roseaux d'or!

Enfant, rêve encore!
Dors, ô mes amours!
Ta jeune âme ignore
Où s'en vont tes jours,
Comme une algue morte,
Tu vas, que t'importe!
Le courant t'emporte,
Mais tu dors toujours!

7

Sans soins, sans étude
Tn dors en chemin;
Et l'inquiétude
A la froide main,
De son ongle aride,
Sur ton front candide
Qui n'a point de ride
N'écrit pas: „Demain!“

Il dort, innocence!
Les anges sereins
Qui savent d'avance
Le sort des humains
Le voyant sans armes,
Sans peur, sans alarmes,
Baisent avec larmes
Les petites mains.

Leurs lèvres effleurent
Les lèvres de miel.
L'enfant voit qu'ils pleurent,
Et dit: Gabriel!
Mais l'ange le touche,
Et, berçant sa couche,
Un doigt sur sa bouche,
Lève l'autre au ciel.

Cependant sa mère,
Prompte à le bercer,
Croit qu'une chimère
Le vient oppresser;

Fière, elle l'admire,
L'entend qui soupire,
Et le fait sourire
Avec un baiser.

Victor Hugo.

Fragment.

Oh! bien loin de la voie
Où marche le pécheur,
Chemine où Dieu t'envoie!
Enfant! garde ta joie!
Lis! garde ta blancheur!

Sois humble! que t'importe
Le riche et le puissant!
Un souffle les emporte.
La force la plus forte
C'est un cœur innocent.

Bien souvent Dieu repousse
Du pied les hautes tours;
Mais dans le nid de mousse
Où chante une voix douce
Il regarde toujours!

Reste à la solitude!
Reste à la pauvreté!
Vis sans inquiétude!
Et ne te fais étude
Que de l'éternité!

Victor Hugo.

L'Enfant dans le Cercle de Famille.

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille,
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que Juin ait verdi mon seuil, ou que Novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire,
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes, de l'âme,
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poëtes saints, la grave causerie
S'arrête en souriant.

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix, qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux, que j'aime,
Frères, parens, amis et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,

De jamais voir, Seigneur! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Victor Hugo.

Enfants, je songe à vous!

A quoi je songe? — Hélas! loin du toit où vous êtes.
Enfants, je songe à vous! à vous, mes jeunes têtes,
Espoir de mon été déjà penchant et mûr,
Rameaux dont, tous les ans, l'ombre croît sur mon mur,
Douces âmes à peine au jour épanouies,
Des rayons de votre aube encor tout éblouies!

Je songe aux deux petits qui pleurent en riant.
Et qui font gazouiller sur le seuil verdoyant,
Comme deux jeunes fleurs qui se heurtent entr'elles,
Les jeux charmants mêlés de charmantes querelles!
Et puis, père inquiet, je rêve aux deux aînés
Qui s'avancent déjà de plus de flot baignés,
Laissant pencher parfois leur tête encor naïve,
L'un déjà curieux, l'autre déjà pensive!

Seul et triste au milieu des chants des matelots,
Le soir, sous la falaise, à cette heure où les flots,
S'ouvrant et se fermant comme autant de narines,
Mêlent au vent des cieux mille haleines marines,
Où l'on entend dans l'air d'ineffables échos
Qui viennent de la terre ou qui viennent des eaux,
Ainsi je songe! — à vous, enfants, maison, famille,
A la table qui rit, un foyer qui pétille,

A tous les soins pieux que répandent sur vous
Votre mère si tendre et votre aïeul si doux!
Et tandis qu'à mes pieds s'étend, couvert de voiles,
Le limpide océan, ce miroir des étoiles,
Tandis que les nochers laissent errer leurs yeux
De l'infini des mers à l'infini des cieux,
Moi, rêvant à vous seuls, je contemple et je sonde
L'amour que j'ai pour vous dans mon âme profonde,
Amour doux et puissant qui toujours m'est resté,
Et cette grande mer est petite à côté.

Victor Hugo.

La Prière pour Tous.

(Fragments).

Ma fille! va prier. — Vois, la nuit est venue.
Une planète d'or là-bas perce la nue;
La brume des coteaux fait trembler le contour;
A peine un char lointain glisse dans l'ombre... Écoute!
Tout rentre et se repose; et l'arbre de la route
Secoue au vent du soir la poussière du jour!

Le crépuscule, ouvrant la nuit, qui les recèle,
Fait jaillir chaque étoile en ardente étincelle;
L'occident amincit sa frange de carmin;
La nuit de l'eau dans l'ombre argente la surface;
Sillons, sentiers, buissons, tout se mêle et s'efface;
Le passant inquiet doute de son chemin.

Le jour est pour le mal, la fatigue et la haine.
Prions: voici la nuit! la nuit grave et sereine!

Le vieux pâtre, le vent aux brèches de la tour,
Les étangs, les troupeaux, avec leur voix cassée,
Tout souffre et tout se plaint. La nature lassée
A besoin de sommeil, de prière et d'amour!

C'est l'heure où les enfants parlent avec les anges.
Tandis que nous courons à nos plaisirs étranges,
Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Mains jointes et pieds nus, à genoux sur la pierre,
Disant à la même heure une même prière,
Demandent pour nous grâce au père universel!

Et puis ils dormiront. — Alors, épars dans l'ombre,
Les rêves d'or, essaim tumultueux, sans nombre,
Qui naît aux derniers bruits du jour à son déclin,
Voyant de loin leur souffle et leurs bouches vermeilles,
Comme volent aux fleurs de joyeuses abeilles,
Viendront s'abattre en foule à leurs rideaux de lin!

O sommeil du berceau! prière de l'enfance!
Voix qui toujours caresse et qui jamais n'offense!
Douce religion, qui s'égaie et qui rit!
Prélude du concert de la nuit solennelle!
Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile,
L'enfant dans la prière endort son jeune esprit!

* * *

Va donc prier pour moi! — Dis pour toute prière:
— Seigneur! Seigneur! mon Dieu, vous êtes notre père,
Grâce, vous êtes bon! grâce, vous êtes grand! —
Laisse aller ta parole où ton âme l'envoie;

Ne t'inquiète pas, toute chose a sa voie,
Ne t'inquiète pas du chemin, qu'elle prend!

Il n'est rien ici-bas, qui ne trouve pas sa pente.
Le fleuve jusqu'aux mers dans les plaines serpente;
L'abeille sait la fleur, qui recèle le miel.
Toute aile vers son but incessamment retombe:
L'aigle vole au soleil, le vautour à la tombe,
L'hirondelle au printemps et la prière au ciel!

* * *

Comme une aumône, enfant, donne donc ta prière
A ton père, à ta mère, aux pères de ton père;
Donne au riche à qui Dieu refuse le bonheur,
Donne au pauvre, à la veuve, au crime, au vice immonde.
Fais en priant le tour des misères du monde;
Donne à tous! donne aux morts! Enfin donne au Seigneur!

— Quoi! murmure ta voix, qui peut parler et n'ose,
Au Seigneur, au Très-Haut manque-t-il quelque chose?
Il est le saint des saints, il est le roi des rois!
Il se fait des soleils un cortège suprême!
Il fait baisser la voix à l'océan lui-même!
Il est seul! Il est tout! à jamais! à la fois! —

Enfant, quand tout le jour vous avez en famille,
Tes deux frères et toi, joué sous la charmille,
Le soir vous êtes las, vos membres sont pliés;
Il vous faut un lait pur et quelques noix frugales,

Et baisant tour à tour vos têtes inégales,
Votre mère à génoux lave vos faibles pieds.

Hé bien! il est quelqu'un dans ce monde où nous
sommes,
Qui tout le jour aussi marche parmi les hommes,
Servant et consolant, à toute heure, en tout lieu,
Un bon pasteur, qui suit sa brebis égarée,
Un pèlerin, qui va de contrée en contrée
Ce passant, ce pasteur, ce pèlerin, c'est Dieu!

Le soir il est bien las! il faut, pour qu'il sourie,
Une âme, qui le serve, un enfant, qui le prie,
Un peu d'amour! O toi, qui ne sais pas tromper,
Porte-lui ton cœur plein d'innocence et d'extase,
Tremblante et l'œil baissé, comme un précieux vase
Dont on craint de laisser une goutte échapper!

Porte-lui ta prière! et quand, à quelque flamme,
Qui d'une chaleur douce emplira ta jeune âme,
Tu verras, qu'il est proche, alors, ô mon bonheur,
O mon enfant! sans craindre affront, ni raillerie,
Verse, comme autrefois Marthe, sœur de Marie,
Verse, tout ton parfum sur les pieds du Seigneur!

Victor Hugo.

La Grand' mère.

„Dors-tu? — réveille-toi, mère de notre mère!
D'ordinaire en dormant ta bouche remuait;
Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.

Mais ce soir, on dirait la madone de pierre ;
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
Quel mal avons-nous fait, pour ne plus nous chérir?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre scintille et fume;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir.

Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
Tes enfants à leur tour seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie en invoquant ta sainte,
Il faudra bien long-temps nous serrer dans tes bras!

Donne-nous donc tes mains dans nos mains réchauffées.
Chante-nous quelque chant de pauvre troubadour.
Dis-nous ces chevaliers qui, servis par les fées,
Pour bouquets à leur dame apportaient des trophées,
Et dont le cri de guerre était un nom d'amour.

Dis-nous quel divin signe est funeste aux fantômes;
Quel ermite dans l'air vit Lucifer volant;
Quel rubis étincelle au front du roi des Gnômes;
Et si le noir démon craint plus, dans ses royaumes,
Les psaumes de Turpin que le fer de Roland.

Ou montre-nous la bible et les belles images,
Le ciel d'or, les saints bleus, les saintes à genoux,
L'enfant Jésus, la crèche, et le bœuf, et les mages;
Fais-nous lire du doigt, dans le milieu des pages,
Un peu de ce latin qui parle à Dieu de nous.

Mère!... Hélas! par degrés s'affaise la lumière,
L'ombre joyeuse danse autour du noir foyer,
Les esprits vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière;
Toi qui nous rassurais, veux-tu nous effrayer?

Dieu! que tes bras sont froids! rouvre les yeux...
Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas,
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère,
Tu parlais de la mort... dis-nous, ô notre mère!
Qu'est-ce donc que la mort? — Tu ne nous réponds pas!"

Leur gémissante voix long-temps se plaignit seule.
La jeune aube parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups;
Et, le soir, un passant, par la porte entr' ouverte
Vit, devant le saint livre et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

Victor Hugo.

Souvenir.

O vallons paternels! doux champs! humble chaumière,
Aux bords penchants des bois suspendus aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous les touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant des pâturages,
Ouvrez vous! ouvrez-vous! c'est moi!

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure.
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que dans l'air une voix, qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs!

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir;
A revenir, comme eux, laver leur tendre laine
Dans l'eau courante du lavoir;

J'aimais à me suspendre aux lianes légères,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux;

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,
Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevaux, dans les bois.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages!
Vous, qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère, que vous pleurez.

Je ne viens pas traîner dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur:

J'y viens vivre; et couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu, qui fait le jour;
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit,
Que ce sable léger, dont la fuite insensible
Nous marque l'heure, qui s'enfuit;

Voir, de vos doux vergers, sur vos fronts les fruits pendre;
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir;
Et, sur eux appuyé doucement redescendre:
C'est assez pour qui doit mourir.

— — — — — — — — — —

— — — — — — — — — —

Le chant meurt, la voix tombe; adieu, divin génie!
Remonte au vrai séjour de la pure harmonie:
Tes chants ont arrêté les larmes dans mes yeux.
Je lui parlais encore ... il était dans les cieux.

Alph. de Lamartine.

Le Foyer de ses Peres.

Il est doux de s'asseoir au foyer de ses pères,
A ce foyer jadis de vertus couronné,
Et de dire, en montrant le siége abandonné:
Ici chantait ma sœur, là méditaient mes frères,
Là ma mère allaitait son charmant nouveau-né;
Là le vieux serviteur nous contait l'aventure
Des deux jumeaux perdus dans la forêt obscure:
Là le fils de la veuve emportait notre pain;
Là sur le seuil couvert de deux figuiers antiques,
A l'heure où les brebis rentraient aux toits rustiques,
Le chien du mendiant venait lécher ma main!
Notre âme, en remontant à ses premières heures,
Ranime tour à tour ces fantômes chéris
Et s'attache aux débris de ces chères demeures,
S'il en reste au moins un débris!

Alph. de Lamartine.

L'Ange et l'Enfant.

Élégie à une mère.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

„Charmant enfant, qui me ressemble,"
Disait-il, „oh! viens avec moi!
„Viens, nous serons heureux ensemble,
„La terre est indigne de toi.

„Là, jamais entière allégresse:
„L'âme y souffre de ses plaisirs,
„Les cris de joie ont leur tristesse,
„Et les voluptés leurs soupirs.

„La crainte est de toutes les fêtes;
„Jamais un jour calme et serein
„Du choc ténébreux des tempêtes
„N'a garanti le lendemain.

„Eh quoi! les chagrins, les alarmes
„Viendraient troubler ce front si pur!
„Et par l'amertume des larmes
„Se terniraient ces yeux d'azur!

„Non, non, dans les champs de l'espace
„Avec moi tu vas t'envoler;
„La providence te fait grâce
„Des jours, que tu devais couler.

„Que personne dans ta demeure
„N'obscurcisse ses vêtements;
„Qu'on accueille ta dernière heure
„Ainsi que tes premiers moments.

„Que les fronts y soient sans nuage,
„Que rien n'y révèle un tombeau;
„Quand on est pur comme à ton âge
„Le dernier jour est le plus beau.“

Et secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor

Vers les demeures éternelles ...
Pauvre mère! ... ton fils est mort!

Reboul.

La jeune Mère italienne auprès du Berceau de son Enfant.

Parfois, dans Albenga, sur des feuilles de rose,
La jeune Italienne, au pied d'un grand melrose,
Vient bercer son enfant avec des mots si doux
Qu'on le croirait gardé par un ange à genoux;
Tandis qu'un rossignol, sur la branche élevée,
Enchante, au bord des eaux, sa flottante couvée,
Et que la lune calme, à travers l'arbre en fleur,
Laisse tomber du ciel ses perles de blancheur.

„Dors, mon fils! dors, mon fils! ces rameaux, heureux voiles,
„Sans dérober ton front au baiser des étoiles,
„Te protégent... Bercé par les flots murmurants,
„Que ta vie ait encor des flots plus transparents!
„Que chacun de tes jours, harmonieuse fête,
„Ressemble au nid d'oiseaux qui chantent sur ta tête,
„Et ne connaisse pas l'orage de douleurs
„Qui se lève sur nous après le mois des fleurs!

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille,
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés,
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.

„Dors, mon enfant! c'est l'heure où l'on voit, sous le
saule,
„Étinceler d'amour le ver luisant qui vole.
„Dors! je t'ai consacré les veilles de mon cœur.
„La nuit n'a pas de rêve égal à mon bonheur!
„Comme l'enfant Jesus rayonne sur sa mère,
„D'un souris de mon fils tout mon être s'éclaire;
„C'est mon astre, mon ciel, mon ange le plus beau;
„L'horizon de ma vie est autour d'un berceau.

Et l'oiseau, de ses chants, sur son nid qui sommeille,
Jette aux échos du ciel la sonore merveille;
Ou, mourant de langueur, de ses accords changés
Traîne en soupirs plaintifs les refrains prolongés.
„Dors, mon petit enfant! l'arbre qui t'environne
„Ouvre toutes ses fleurs dans l'air pour ta couronne!
„L'aurore a des rayons plus doux que ceux du soir.
„Dors! tes yeux bleus demain s'ouvriront pour me
voir;
„Demain viendra le jour; mais mon âme en prière
„Dans ton regard aimé cherchera la lumière.
„Silence! flots légers; oiseaux, chantez plus bas
„J'écoute mon enfant qui ne me parle pas."

Ainsi, près d'un berceau renfermant tout un monde,
Que son cœur débordé de tant d'amour inonde,
La jeune Italienne a soupiré ces mots,
Doux trésor de bonheur de sa tendresse éclos;
Mais ce n'est qu'une image incertaine, éphémère,
De l'extase des cieux dans le sein d'une mère.

A. Soumet.

A mon Père et à ma Mère.

Vivez, oh! vivez à toute heure
De cette paix intérieure
Dont vos jours purs sont parsemés!
Que l'aile des anges s'étende,
Que la grâce des cieux descende
Sur vos fronts, ô mes bien-aimés!

Sur vous, mon tendre père, âme candide et forte,
Qui croyez, dans un siècle où la foi presque morte
Relève lentement son autel abattu;
Vous dont la douce vie est une hymne éternelle,
Vous qui désabusant le sceptique rebelle
Le feriez croire à la vertu!

Sur vous, ma mère, vous dont le cœur poétique
S'éveilla, se forma dans le château gothique,
A l'ombre des donjons et des grands bois mouvants;
Vous qui ne compreniez dans ce désert sauvage
Que le bonheur de voir s'envoler le nuage
Et d'écouter le cri des vents!

Soyez bénis tous deux, appuis de mon enfance;
Vous m'avez abreuvé du lait de l'espérance,
Vous m'avez approché des sources de la foi!
Quel que soit l'horizon où mon essor m'entraîne,
Soyez bénis, votre âme accompagne la mienne,
Je la sens, qui palpite en moi!

Et j'élève vers Dieu la voix de ma tendresse,
Et je lui dis: „Seigneur, donnez-leur l'allégresse,

„Daignez, du haut du ciel, leur servir de soutien;
„Épanchez, prodiguez sans trêve, sans mesure,
„Ils sont dignes de tout, tant leur pensée est pure,
„Et moi je ne mérite rien.“

Tendres parts de moi-même, âmes sœurs de mon âme,
Que ne puis-je vous dire, avec des mots de flamme,
Ce que je sens pour vous d'amour au fond du cœur!
Que ne puis-je, du bord de mes arides voies,
Vous verser tout le miel des plus célestes joïes
Et ne garder que la douleur!

Vivez, oh! vivez à toute heure
De cette paix intérieure
Dont vos jours purs sont parsemés!
Que l'aile des anges s'étende,
Que la grâce des cieux descende
Sur vos fronts, ô mes bien-aimés!

Turquety.

L'Enfant et le Vieillard.

Oh! le lis est moins pur qu'un bel enfant candide,
Nouvellement tombé de vos mains, ô mon Dieu!
On sent bien qu'il vous quitte, et sur son front limpide
On voit la trace encor de vos baisers d'adieu.

Son bon ange gardien dans son âme nouvelle
N'aperçoit nul point noir: tout est blanc, radieux.
Jamais pour s'envoler l'ange n'ouvre son aile,
Et jamais il ne met la main devant ses yeux.

Dans le cœur de l'enfant point de lave de flamme,
Point de serpent caché qui jette son venin;
Tout est candeur: mon Dieu! vous faites sa jeune âme
Comme un calice d'or plein d'un parfum divin.

Mais l'enfant devient homme, et le vice s'éveille;
L'ange gardien s'endort, ou bien remonte au ciel;
Sur le calice d'or rarement l'homme veille;
Il le laisse remplir de limon et de fiel.

Puis il vieillit et voit ses passions éteintes;
Il se fait pur; sa main se lève pour bénir.
L'enfant et le vieillard, ce sont deux choses saintes:
L'un vient de fermer l'aile, et l'autre va l'ouvrir.

J'aime leurs cheveux blancs, j'aime leur tête blonde.
De notre pauvre terre ils ne sont qu'à moitié:
Ils ne touchent en rien aux passions du monde;
L'un en est pur, et l'autre en est purifié.

Il est doux, dans les jours de doute et de souffrance,
Où l'on n'a foi qu'au vice, où l'on pleure abattu,
D'avoir un bel enfant pour croire à l'innocence,
Un père en cheveux blancs pour croire à la vertu.

Mme. Anaïs Segalas.

La Fête de la Mère.

S'il est sur cette terre
Un éclair de bonheur,
Un rayon salutaire

Qui caresse le cœur,
Une lueur amie
Dans l'ombre de nos jours,
Des flots de poésie
Qui murmurent toujours;

S'il est des églantines
Qui ne se fanent pas,
Des roses sans épines
Aux buissons d'ici-bas;
Dans notre coupe amère
S'il est un peu de miel;
Si l'eau qui désaltère
Pour nous tombe du ciel;

Je crois que les prières
Qui nous valent ces biens
Sont celles de nos mères,
Ces bons anges gardiens!...
Je crois que leur voix sainte
Monte au plus haut des cieux,
Comme une chaste plainte,
Comme un encens pieux.

Si notre frêle enfance
Ignore les douleurs,
Si la douce espérance
La couvre de ses fleurs,
Ce sont toujours nos mères
Qui font nos fronts sereins,
Nos larmes éphémères,
Nos heures sans chagrins.

Ah! que notre tendresse
S'accroisse chaque jour!
Chérissons-les sans cesse,
Entourons-les d'amour!
Puis, lorsque de leur fête
Vient le mois adoré,
Si notre âme est poëte,
Prenons le luth doré,

Et disons-leur: Ma mère,
Le bonheur sur ton sein
N'est point la fleur légère
Qui meurt dès le matin;
C'est la divine flamme,
Le soleil bienfaisant
Qu'au cœur vrai de la femme
A mis le Tout-Puissant!

Sur ce triste rivage
Tout est faux, rien n'est pur;
Toujours quelque nuage
Du ciel corrompt l'azur;
Sur nos pas tout s'efface,
Comme un vain bruit d'écho,
Comme le flot qui passe,
Remplacé par le flot!

Un gracieux sourire
Cache un piége trompeur,
La candeur qu'on admire
Une âme sans pudeur;
Qui tout haut nous caresse,

Veut nous trahir tout bas;
O mère! ta tendresse
Seule ne trompe pas...

Sur elle je m'appuie
Comme un lis attristé
Qui, demandant la pluie
Duraut un jour d'été,
S'appuie au tronc du chêne
Dont le feuillage ami
Le dérobe à l'haleine
Des vents chauds du midi...

Ah! lorsque la tempête
Du séjour éthéré
Grondera sur ma téte,
Calme, je reviendrai,
Comme dans mon enfance,
Le front sur tes genoux,
Invoquer l'espérance
Et ses rêves si doux.

Des peines de la vie
Tu me consoleras,
Tu berceras, amie,
Mon sommeil dans tes bras;
Et moi, sur ta vieillesse
Je sèmerai des fleurs,
Des heures d'allégresse
Et des jours sans douleurs...

Élise Moreau.

Bonne Fille et bonne Mère.

Vois-tu ce vert sentier qui fuit dans la vallée,
Et se cache à demi sous des buissons en fleurs!
Viens-y prier ... il mène aux pieds d'un mausolée,
Dont chaque touffe d'herbe a grandi sous mes pleurs.

O mon enfant! c'est là que repose ma mère!
Ame pure, envolée au ciel avant le soir,
Et qui ne me laissa, dans cette vie amère,
Ni cœur pour m'appuyer, ni genoux pour m'asseoir.

Mais à l'heure suprême où sa bouche glacée,
Pour me bénir encor, avait peine à s'ouvrir;
Où dans sa froide main tenant ma main pressée,
Elle écoutait si Dieu lui disait de mourir.

Elle posa mon front sur sa faible poitrine,
Le caressa longtemps, et dit avec ferveur:
„Je quitte sans effroi cette pauvre orpheline;
„Car je vous la confie, ô mère du Sauveur!"

Puis, me parlant bien bas: „Blanche et frêle colombe,
„Tu ne vivras donc plus du pain de mon amour?
„Mais l'âme s'affranchit du néant de la tombe,
„Et mon âme sur toi veillera chaque jour."

Et son âme, ô ma fille! a tenu sa promesse!
Astre chéri! du haut des parvis éternels
Ses rayons ont glissé sur ma pâle jeunesse
Aussi doux que jadis ses baisers maternels.

Comme un phare, allumé dans une nuit obscure,
Son flambeau protecteur m'éclairait en tous lieux;

Sous un dais étoilé quand dormait la nature,
Souvent, pour me bercer, elle fuyait les cieux!

Partout je ressentais sa céleste présence;
De mille songes d'or entourant mon sommeil,
Comme aux jours embaumés de ma paisible enfance,
Elle semait de fleurs mes heures de réveil.

Si parfois un oiseau, m'effleurant de son aile,
Arrêtait près de moi son vol aventureux,
Ma tête s'inclinait, je m'écriais: „C'est elle!"
Et je croyais sentir ses doigts dans mes cheveux!

Dans le parfum léger des iris de la plaine,
Dans la feuille de saule où le vent tremblotait,
Dans le bruit sans échos des ailes du phalène,
Dans le nuage errant que l'onde reflétait,

Je devinais sa voix qui me disait: „Espère!"
Et quand j'eus bien pleuré sur mon triste destin,
C'est elle, mon enfant, qui m'envoya ton père
Pour parer mon midi des roses du matin.

O ma rêveuse Emma! lorsque tu vins au monde,
Sans doute, elle priait aux pieds du Tout-Puissant.
Tes yeux noirs et brillants, ta chevelure blonde,
L'éclatante fraîcheur de ton front innocent,

Tu les dois à ses vœux... Aime-la bien, ma fille;
Et la Vierge qui règne aux palais de l'azur
Ne voilera jamais cette étoile qui brille
Dans ton ciel de quinze ans si serein et si pur!

Sois bonne fille, Emma, tu seras bonne mère;
Tu verras qu'ici-bas le bonheur le plus doux,
Le seul qui ne soit point une ombre passagère,
C'est d'aimer ses enfants et chérir son époux.

Mais le jour en fuyant rembrunit la vallée;
Le soleil s'est couvert d'un grand rideau de feu;
Prions ... Oh! la prière auprès d'un mausolée
Est l'encens le plus saint qu'on puisse offrir à Dieu!

Élise Morceau.

Une Mère.

Viens, mon enfant, viens, ma fille chérie,
Toi, dont la vie est vierge de tourments;
Viens reposer ta tête si jolie
Sur ces genoux, qui t'ont bercé longtemps.
Ferme tes yeux, et sans crainte sommeille;
Comme autrefois je t'endors en chantant:
Et près de toi ta mère est là qui veille;
Sur mes genoux dors en paix, mon enfant.

Tu dors déjà! quel magique délire
Vient captiver ton sommeil innocent?
J'ai vu glisser sur ta bouche un sourire;
Ton cœur peut-être à moi pense à présent.
Ton front pâlit... Quelle crainte t'éveille?
Dans tes beaux yeux l'effroi se peint! pourtant
Auprès de toi ta mère est là qui veille;
Sur mes genoux dors en paix, mon enfant.

Le plus beau jour n'est jamais sans nuage;
Près du plaisir est placé le chagrin.
Sur toi jamais si grondait quelque orage,
Viens déposer tes peines dans mon sein.
Mais bannissons une crainte pareille,
Car l'avenir pour toi sera brillant:
Puis, près de toi ta mère est là qui veille;
Sur mes genoux dors en paix, mon enfant.

Eugène Lasage.

Chant d'une Mère au Berceau de son Enfant.

Dors, mon enfant; sur ton destin
Nul orage aujourd'hui ne gronde;
Ton innocence, à ton matin,
Est en paix avec tout le monde.

Sur le fleuve des premiers jours
Ton berceau s'enfuit et dérive,
Et ton œil, en suivant son cours,
Ne voit que des fleurs sur la rive.

Que de souhaits, combien de vœux
Planent sur ta frêle nacelle!
Quand les flots t'emportent sur eux,
Mon espoir vole devant elle.

Sur les rives de l'avenir
Oui, mon âme en riant s'élance:
Je vois mon bonheur à venir
Dans ce berceau que je balance.

Nul remords, nul triste souci
Ne rend ton existence amère;
Que le sort te sourie aussi,
Comme tu souris à ta mère.

Cher enfant, quand de mes aïeux,
Je joindrai la froide poussière,
Comme ces chants ferment tes yeux.
Que ta main ferme ma paupière!

Petit-Senn.

Près d'un Berceau.

Comme un pêcheur, quand l'aube est près d'éclore
Court épier le réveil de l'aurore,
Pour lire au ciel l'espoir d'un jour serein,
Ta mère, enfant, rêve à ton beau destin.
Ange des cieux que seras-tu sur terre?
Homme de paix, ou bien homme de guerre?
Prêtre à l'autel, beau cavalier au bal?
Brillant poëte, orateur, général?...
En attendant, sur mes genoux,
Ange aux yeux bleus, endormez-vous.

Son œil le dit, il est né pour la guerre,
De ses lauriers comme je serais fière:
Il est soldat... le voilà général;
Il court, il vole, il devient maréchal;
Le voyez-vous au sein de la bataille
Le front radieux, traverser la mitraille?
L'ennemi fuit, tout céde à sa valeur:
Sonnez, clairons! car mon fils est vainqueur:

En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous.

Mais non, mon fils! ta mère, en ses alarmes,
Craindrait pour toi le jeu sanglant des armes.
Coule plutôt tes jours dans le saint lieu,
Loin des périls, sous les regards de Dieu.
Sois cette lampe à l'autel allumée,
De la prière haleine parfumée;
Sois cet encens, qu'offre le Séraphin
A l'Éternel avec l'hymne divin!...
En attendant, sur mes genoux,
Mon beau lévite, endormez-vous.

Pardon, mon Dieu! dans ma folle tendresse,
J'ai de vos lois méconnu la sagesse:
Si j'ai péché, n'en punissez que moi;
J'ai seule, en vous, Seigneur, manqué de foi.
Près d'un berceau le rêve d'une mère
Devrait toujours n'être qu'une prière:
Daignez, mon Dieu, choisir pour mon enfant:
Vous voyez mieux, et vous l'aimez autant.
Et toi, mon ange, aux yeux si doux,
Repose en paix sur mes genoux.

Nettement.

A ma Hedwig.

Dans ton berceau repose,
Je veillerai sur toi,
Ange aux couleurs de rose,
Et tu prieras pour moi

De l'enfant, la prière
Traverse le ciel bleu,
Sur la brise légère
Qui la porte vers Dieu!

Ma fille, dors encore,
Il est pur ton sommeil!
Bientôt la blonde Aurore
Saluera ton réveil.
Tu souris: Ah! sans doute,
Un ange, jeune et beau
Te parle ou bien t'écoute
Penché sur ton berceau!

Rêves-tu de ta mère?
Aimable et belle enfant;
Ou de ton pauvre père?
Colombe au col si blanc!
Ah! rêve, rêve encore,
Je veillerai sur toi,
Jusqu'à ce qu'à l'aurore
Je te berce sur moi!

Un jonr, trop tôt peut-être,
Tu sentiras ton cœur;
Et tu voudras connaître
L'amour et le bonheur.
Mais, en cueillant la rose,
Si tu dois l'effeuiller,
Dans ton berceau repose,
Et crains de t'éveiller!

P. F.

LA JEUNESSE.

Sur la Mort d'une jeune Fille.

Son âge échappait à l'enfance.
Riant comme l'innocence,
Elle avait les traits de l'amour.
Quelques mois, quelques jours encore
Dans ce cœur pur et sans détour,
Le sentiment allait éclore.
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie,
Sans murmure contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface,
Ainsi meurt sans laisser de trace
Le chant d'un oiseau dans les bois.

Vicomte de Parny.

Le Rêve du Mousse.

L'air était froid, ma mère,
Oh! comme il était froid!
La brise était amère
Sur la flotte du roi;
Mais au fond de mon âme,
Dans des flots de soleil
Marseille aux yeux de flamme

Réchauffait mon sommeil.
Lorsqu'une blanche fée
De vos voiles coiffée
M'appelle au fond de l'eau.
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

— Viens, disait votre image,
— L'eau seul est entre nous,
— Trop vite ton jeune âge
— A quitté mes genoux.
— Viens, que je berce encore
— Tes rêves de printemps,
— Les flots en font éclore,
— Qui nous calment longtemps.
Et mon âme étonnée
Se réveille entraînée
Par les baisers de l'eau!
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

La flotte, dans les ombres,
En silence glissa,
Avec des ailes sombres,
Mon vaisseau s'effaça.
Sous sa lampe pieuse
Sans cesser de courir,
La lune curieuse
Me regardait mourir!
Je n'avais pas de plainte,
Trois fois ma force éteinte

S'évanouit dans l'eau...
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

C'en était fait du mousse,
Mère, sans votre voix;
Sa clameur forte et douce
Me réveilla trois fois!
Sous les vagues profondes
Nageait en vain la mort,
Vos deux bras sous les ondes
Me poussaient vers le port,
Et votre âme en prière
Semait une lumière
Entre le ciel et l'eau...
Bonjour, ma mère, oh!
Que mon rêve était beau!

Mme Desbordes Valmore.

Le Berceau d'Hélène.

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! je le vois toujours! j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums, j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or;
Peut-être qu'à cette heure il colore des roses,
Et que son doux reflet tremble dans le ruisseau:
Viens couler à mes pieds, clair ruisseau qui l'arroses,
Sous tes flots transparents montre-moi le berceau:
Viens, j'attends ta fraîcheur, j'appelle ton murmure
J'écoute, réponds-moi!

Sur tes bords, où les fleurs se fanent sans culture,
Les fleurs ont besoin d'eau, mon cœur sèche sans toi,
Viens, viens me rappeler, dans ta course limpide,
Mes jeux, mes premiers jeux, si chers, si décevants,
Des compagnes d'Hélène un souvenir rapide,
Et leurs rires lointains, faibles jouets des vents.
Si tu veux caresser mon oreille attentive,
N'as-tu pas quelquefois, en poursuivant ton cours,
Lorsqu'elles vont s'asseoir et causer sur ta rive,
N'as-tu pas entendu mon nom dans leurs discours?
Sur les roses peut-être une abeille s'élance!
Je voudrais être abeille et mourir dans les fleurs;
Ou le petit oiseau dont le lit s'y balance!
Il chante, elle est heureuse: et j'ai connu les pleurs.
Je ne pleurais jamais sous sa voûte embaumée;
Une jeune espérance y dansait sur mes pas:
Elle venait du ciel, dont l'enfance est aimée;
Je dansais avec elle; oh! je ne pleurais pas.
Elle m'avait donné son prisme, don fragile!
J'ai regardé la vie à travers ses couleurs.
Que la vie était belle! et, dans son vol agile,
Que ma jeune espérance y répandait de fleurs!
Qu'il était beau l'ombrage où j'entendais les Muses
Me révéler tout bas leurs promesses confuses;
Où j'osais leur répondre, et, de ma faible voix
Bégayer le serment de suivre un jour leurs lois!
D'un souvenir si doux l'erreur évanouie
Laisse au fond de mon âme un long étonnement.
C'est une belle aurore, à peine épanouie,
Qui meurt dans un nuage; et je dis tristement:

Qu'a-t-on fait du bocage où rêva mon enfance?
Oh! j'en parle toujours, j'y voudrais être encor!
Au milieu des parfums j'y dormais sans défense,
Et le soleil sur lui versait des rayons d'or.

Mme Desbordes Valmore.

Jeune Fille et jeune Fleur.

Il descend, le cercueil, et les roses sans taches
Qu'un père y déposa, tribut de sa douleur,
Terre, tu les portas, et maintenant tu caches
Jeune fille et jeune fleur.

Ah! ne les rends jamais à ce monde profane;
A ce monde de deuil, d'angoisse et de malheur:
Le vent brise et flétrit, le soleil brûle et fane
Jeune fille et jeune fleur.

Tu dors, pauvre Élisa, si légère d'années!
Tu ne sens plus du jour le poids et la chaleur.
Vous avez achevé vos fraîches matinées,
Jeune fille et jeune fleur.

Mais ton père, Élisa, sur la tombe s'incline;
De ton front jusqu'au sien a monté la pâleur!
Vieux chêne! ... Le temps a fauché sur ta racine
Jeune fille et jeune fleur.

Vicomte de Chateaubriand.

Jeunesse.

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,

C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux.
Souffrez que pour un jour je reprenne votre âge!
Laissez-moi me cacher, moi, l'heureux et le sage,
Pour pleurer avec vous!

J'avais donc dix-huit ans! j'étais donc plein de songes!
L'espérance en chantant me berçait de mensonges.
Un astre m'avait lui!
J'étais un dieu pour toi qu'en mon cœur seul je nomme!
J'étais donc cet enfant, hélas! devant qui l'homme
Rougit presque aujourd'hui!

O temps de rêverie, et de force, et de grâce!
Attendre tous les soirs une robe qui passe,
Baiser un gant jeté,
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!
Être pur, être fier, être sublime, et croire
A toute pureté!

A présent j'ai senti, j'ai vu, je sais. — Qu'importe?
Si moins d'illusions viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant.
Oh! que cet âge ardent, qui me semblait si sombre,
A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant!

Que vous ai-je donc fait, ô mes jeunes années!
Pour m'avoir fui si vite et vous être éloignées,
Me croyant satisfait?
Hélas! pour revenir m'apparaître si belles,

Quand vous ne pouvez plus me prendre sur vos ailes,
Que vous ai-je donc fait?

Oh! quand ce doux passé, quand cet âge sans tache
Avec sa robe blanche où notre amour s'attache,
Revient dans nos chemins,
On s'y suspend, et puis que de larmes amères
Sur les lambeaux flétris de vos jeunes chimères
Qui vous restent aux mains!

Oublions! oublions! Quand la jeunesse est morte,
Laissons-nous emporter par le vent qui l'emporte
A l'horizon obscur.
Rien ne reste de nous; notre œuvre est un problême.
L'homme, fantôme errant, passe sans laisser même
Son ombre sur le mur.

Victor Hugo.

Souvenir d'Enfance.

O champs de Bienassis! maison, jardin, prairies,
Treilles qui fléchissaient sous leur grappes mûries,
Ormes qui sur le seuil étendaient leurs rameaux,
Et d'où sortait le soir le chœur des passereaux;
Vergers où de l'été la teinte monotone
Pâlissait jour à jour aux rayons de l'automne,
Où la feuille en tombant sous les pleurs du matin
Dérobait à nos pieds le sentier incertain;
Pas égarés au loin dans de frais paysages,
Heures tièdes du jour coulant sous des ombrages,
Sommeils rafraîchissants goûtés au bord des eaux,

Songes qui descendaient, qui remontaient si beaux,
Pressentiments divins, intimes confidences,
Lectures, rêverie, entretiens, doux silences,
Table riche des dons que l'automne étalait,
Où les fruits du jardin, où le miel et le lait,
Assaisonnés des soins d'une mère attentive,
De leur luxe champêtre enchantaient le convive,
Silencieux réduit où des rayons de bois,
Par l'âge vermoulus et pliant sous le poids,
Nous offraient ces trésors de l'humaine sagesse
Où nos yeux altérés puisaient jusqu'à l'ivresse,
Où la lampe avec nous veillant jusqu'au matin,
Nous guidait au hasard, comme un phare incertain,
De volume en volume; hélas! croyant encore
Que le livre savait ce que l'auteur ignore,
Et que la vérité, trésor mystérieux,
Pouvait être cherchée ailleurs que dans les cieux!
Scènes de notre enfance, après que quinze ans rêvées,
Au plus pur de mon cœur impressions gravées,
Lieux, noms, demeure, et vous, aimables habitants,
Je vous revois encore après un si long temps,
Aussi présents à l'œil que le sont des rivages
A l'onde dont le cours reflète les images;
Aussi frais, aussi doux, que si jamais les pleurs
N'en avaient dans mes yeux altéré les couleurs;
Et vos riants tableaux sont à mon âme aimante
Ce qu'au navigateur battu par la tourmente,
Sont les songes dorés qui lui montrent de loin
Le rivage chéri, de son bonheur témoin,

L'ondoyante moisson que sa main a semée,
Et du toit paternel le seuil, ou la fumée!

Alph. de Lamartine.

Adieux au Collége de Belley.

Asile vertueux qui formas mon enfance
A l'amour des humains, à la crainte des dieux,
Où je sauvai la fleur de ma tendre innocence,
Reçois mes pleurs et mes adieux.

Trop tôt je t'abandonne; et ma barque légère,
Ne cédant qu'à regret aux volontés du sort,
Va se livrer aux flots d'une mer étrangère,
Sans gouvernail et loin du bord.

O vous dont les leçons, les soins et la tendresse,
Guidaient mes faibles pas au sentier des vertus,
Aimables sectateurs d'uue aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus!

Non, vous ne pourrez plus condescendre et sourire
A ces plaisirs si purs, pleins d'innocens appas;
Sous les poids des chagrins si mon âme soupire,
Vous ne la consolerez pas.

En butte aux passions, au fort de la tourmente,
Si leur fougue, un instant, m'écartait de vos lois,
Puisse au fond de mon cœur votre image vivante
Me tenir lieu de votre voix!

Qu'elle allume en mon cœur un remords salutaire,
Qu'elle fasse couler les pleurs du repentir,

Et que des passions l'ivresse téméraire
Se calme à votre souvenir.

Et toi, douce amitié, viens, reçois mon hommage;
Tu m'as fait dans tes bras goûter de vrais plaisirs:
Ce dieu tendre et cruel, qui m'attend au passage
Ne fait naître que des soupirs.

Ah! trop volage enfant, ne blesse point mon âme
De ces traits dangereux puisés dans ton carquois!
Je veux que le devoir puisse approuver ma flamme,
Je ne veux aimer qu'une fois.

Ainsi dans la vertu ma jeunesse formée
Y trouvera toujours un appui tout nouveau,
Sur l'océan du monde une route assurée,
Et son espérance au tombeau.

A son dernier soupir, mon âme défaillante
Bénira les mortels qui firent mon bonheur;
On entendra redire à ma bouche mourante
Leurs noms si chéris de mon cœur.

Alphonse de Lamartine.

Le vrai Bonheur.

J'ai fait le tour des choses de la vie;
J'ai bien erré dans le monde de l'art:
Cherchant le beau, j'ai poussé le hasard;
Dans mes efforts la grâce s'est enfuie.

A bien des cœurs où la joie est ravie
J'ai demandé du bonheur, mais trop tard!

A maint orage, éclos sous un regard,
J'ai dit: „Renais, ô flamme évanouie!"

Et j'ai trouvé, bien las enfin et mûr,
Que pour l'art même et sa beauté plus vive,
Il n'est rien tel, qu'une grâce naïve;

Et qu'en bonheur il n'est charme plus sûr,
Fleur plus divine aux gazons de la rive,
Qu'un jeune cœur embelli d'un front pur.

Sainte Beuve.

La pauvre Fille.

J'ai fui ce pénible sommeil,
Qu'aucun songe heureux n'accompagne,
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.
S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture ...
Mes yeux se sont mouillés de pleurs!

Oh! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau,
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre;
Je n'ai pas même de berceau,
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;

Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur.
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous son toit de feuillée.
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et de loin je vois sa famille
Autour du sarment, qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.

Vers la chapelle hospitalière,
En pleurant, j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas,
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi, qui ne se ferme pas.
Souvent je contemple la pierre,
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs,
Qu'en m'y laissant, peut-être y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents:
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printemps,
Loin des bras qui m'ont repoussée,
Reviens, ma mère; je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

A. Soumet.

La Nacelle.

Voyez cette nef, dont la voile
Brille d'or, de pourpre et d'azur,
Glisser sur l'eau comme l'étoile
Qui traverse un ciel calme et pur.

Sans doute sur un lit de roses,
Fatigué de divins plaisirs,
Ange des amours, tu reposes,
Bercé du souffle des zéphyrs...

Oh! viens aborder dans notre île!
Les ombrages y sont si doux!...
Mais voyez, à nos vœux docile,
Comme il se dirige vers nous.

Tressez des guirlandes légères,
Parez votre front ingénu!
Mortel ou dieu, jeunes bergères,
Qu'il soit ici le bien-venu!...

Mais d'effroi mon âme est glacée...
Ciel! à mon œil épouvanté,
Dans une barque fracassée,
S'offre un jeune homme ensanglanté.

„Creusez mon réduit funéraire,
„Faites cette aumône à mon deuil,"
Dit-il. „J'ai reçu le salaire
„Que le ciel réserve à l'orgueil.

„Un pirate au regard avide,
„Attiré par mon riche éclat,

„M'a criblé d'un plomb homicide
„Et laissé dans ce triste état.

„Adieu, mes amis... Soyez sages,
„Je meurs; profitez de mon sort,
„Et, pour faire d'heureux voyages,
„N'arborez point pavillon d'or.“

Reboul.

Souvenir d'Enfance.

Revenez, revenez, beaux jours de mon enfance,
De votre aspect riant charmer ma souvenance,
Comme dans le désert brûlant et spacieux
Sur la verte oasis se reposent les yeux.
Mon cœur, mon pauvre cœur, à la tristesse en proie,
En fouillant le passé vous retrouve avec joie,
Jours naïfs, plaisirs purs, emportés par le temps,
Ainsi que le parfum des fleurs par les autans;
Quand notre bon curé, d'un doigt glacé par l'âge,
Me caressait la joue et me disait: Sois sage!
Quand mes pieuses mains, aux prières du soir,
Pour ranimer ses feux balançaient l'encensoir:
Alors que, réveillé bien avant la lumière,
Pour mon premier voyage, à travers la portière,
Surpris, je contemplais dans l'Orient lointain,
Pour la première fois, trois heures du matin!
Quand, pour trouver des nids, fouillant dans ces bocages,
Le Vistre me voyait explorer ses rivages,

Et dans ses fraîches eaux trompant l'ardent midi,
Goûter tous les plaisirs du vagabond jeudi,
Jour alors le plus beau de toute la semaine,
Où l'écolier se voit affranchi de sa chaîne:
Ni sombre magister qui le fasse pâlir,
Ni de ces beaux habits que l'on craint de salir,
Qui me rendaient des jours de fête et de dimanche,
Quand j'en étais paré, l'allégresse moins franche.

Mais d'où vient que ces temps que j'invoque aujourd'hui
Pour pouvoir arracher mon âme à son ennui,
La ramènent encore à sa tristesse amère?
Hélas! c'est que bientôt je vis pleurer ma mère:
Mon père s'en alla par ce mal triste et lent
Qui fait voir chaque jour le soleil moins brillant,
Qui fait passer des nuits aux longues insomnies,
Qui, pour un seul trépas donnant vingt agonies,
Enlève fil à fil la trame de nos jours,
Où l'art ne peut donner que d'impuissants secours.
Que de fois, loin du lit où gisait sa souffrance,
Ma mère avec des yeux qui cherchaient l'espérance,
A dit au médecin qui nous donnait ses soins!
Ne le trouvez-vous pas mieux qu'hier? — Beaucoup moins.
Et ses yeux se mouillaient de larmes, et les miennes
Se mettaient à couler, voyant couler les siennes.
Puis elle me disait: Pourquoi gémir ainsi?
Enfant, de jour en jour tu deviens pâle aussi.
Bientôt dans la maison nous aurons deux malades

Va te distraire avec tes jeunes camarades
Et, sortant pour aller essayer le bonheur,
J'entendais une voix me dire au fond du cœur:
Comment te réjouir quand ta famille pleure!
Et, triste, je rentrais dans ma pauvre demeure,
Et, le front dans la main, sur la table accoudé,
Je me sentais encor de larmes inondé.

Reboul.

L'Adolescent.

Jeunes, contre la vie, amis, pourquoi s'aigrir?
N'écartons point la coupe où notre âge s'enivre.
C'est quand le cygne va mourir,
Qu'il chante le bonheur de vivre.

La vie est un fardeau si doux!
Si du nom de fardeau l'homme souvent l'appelle:
Amis, les beaux jours sont pour nous,
Dans la saison du cœur la vie est toujours belle.

Age heureux où fleurit un frais adolescent!
De chastes voluptés le sentiment l'inonde;
Comme un rayon du ciel l'amour vers lui descend,
Et remonte avec lui dans le céleste monde.

Là, sa pensée anime un être gracieux:
Et lorsque devant lui, dans l'ombre du mystère
Une beauté pensive apparaît sur la terre,
Sur la terre auprès d'elle il retrouve les cieux.

Comme l'abeille matinale
Qui sur les fleurs des champs promène ses plaisirs,
Vers de plus tendres fleurs, dans de vagues désirs,
Vole son âme virginale.

Mais son front inspiré salue un plus beau jour,
Un feu plus rayonnant jaillit de sa prunelle:
L'enthousiasme ardent l'emporte sur son aile,
La gloire vient brûler ce cœur brûlant d'amour.

Il veut sur l'horizon porter au loin sa tête
Ceinte de lauriers éclatants;
Il veut que l'avenir devienne sa conquête,
Que son nom voyageur passe au-delà des temps.

Il foule avec orgueil les grandeurs de la terre;
Les sceptres oubliés s'abaissent à sa voix.
Le sort jeta les rois au-dessus du vulgaire,
Le génie au-dessus des rois.

Age heureux! tout est beau, tout devient une fête:
Comme un parfum suave il va s'évaporant.
Oh! qu'alors est à plaindre un précoce mourant,
Quand il laisse après lui sa moisson imparfaite!

S'il tombe, comme un lis avant l'heure fané,
Le soir, dans le silence, une vierge timide,
Rêveuse, et vers le ciel levant un œil humide,
S'écrie en soupirant: „O jeune infortuné!"

Belmontet.

L'Enfant malade.

Retirez-vous, amis, laissez-moi seul près d'elle;
Que je presse sa main dans ma main paternelle,
Sa main sèche et brûlante! O l'enfant de mon cœur!
Qui charge ainsi tes yeux d'une épaisse langueur?
Quel feu court dans ton sang, le trouble le dévore?
Hier sur nos genoux tu folâtrais encore,
Hélas! et te voilà sur le lit des douleurs!
Lève tes yeux sur moi, lève-les, ou je meurs!
Tu m'entends donc enfin! je revois ton sourire....
Mais tu brûles toujours, ton pauvre cœur soupire;
Pourtant ta voix est calme, et ton regard si doux!
De ce mal inconnu tu crains peu le courroux;
Quand dix printemps à peine ont passé sur ta tête,
Tu braves, jeune fleur, le vent de la tempête,
Tu crois qu'elle réserve et sa grêle et ses traits
Pour le front élevé du chêne des forêts.
Non, la plus faible plante, au sein des prés cachée,
A la vie, à l'amour, est par elle arrachée.
Mais peut-être qu'un ange en secret t'a parlé!
En te montrant le ciel il t'aura révélé
Des destins ravissants, et des jeux sans alarmes,
Et des champs pleins de fleurs et des fêtes sans larmes;
Et tu souris, ma fille, à l'ange triomphant.
Ah! ne va pas le croire, enfant;
J'ai vu mourir, la mort est bien amère!
Cherche le ciel près de ton père;
Ma fille, la vie a des biens,

De doux rêves, de doux liens;
Ne t'en va pas sans les connaître;
Les cieux les ignorent peut-être!
Le monde a des périls! je serai près de toi,
Je les connais, j'en défendrai ta vie,
Je la sauverai de l'envie;
Ses traits n'iront que jusqu'à moi.

Mais si la voix du ciel l'emporte sur ton père,
Si Dieu par un regard te ravit à la terre,
Je suis prêt, mon enfant, je quitte pour jamais
Mes champs et mes plaisirs, et tout ce que j'aimais.
Et dès que j'aurai vu de formes immortelles
S'embellir tes traits adorés,
Je te serre en mes bras, je m'attache à tes ailes,
Et je monte avec toi vers les parvis sacrés.
Pour éviter de Dieu le regard trop sévère,
Je cacherai mon front dans ton sein radieux;
Ta douce voix dira les mots de la prière,
Et ton père avec toi s'assiéra dans les cieux.

U. Guttinguer.

La jeune Fille dans les Prés.

Quand mon cœur s'abreuve de joie,
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?
La prairie au loin se déploie
Sous le vent qui vient l'effleurer.
Quel éclat dans cette verdure!
C'est un hymne de la nature...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Où vas-tu, pauvre jeune fille?
De bluets pourquoi te parer?
Ton beau front, où la fraîcheur brille,
Est si prompt à se colorer!
Que vas-tu chercher dans la vie?
Tu marches légère, ravie...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Jolie enfant, tu crois peut-être
Qu'un bonheur viendra t'entourer,
Que jeune fleur n'a qu'à paraître
Pour qu'on désire s'en parer.
La candeur qui tremble et soupire,
En la froissant on la respire...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Simple, tu crois que la parole
Ne sert jamais à colorer
Le mensonge, vive auréole
Dont l'homme est prompt à s'entourer;
L'amour est ton bonheur suprême;
Comme on le dit, tu crois qu'on aime...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Tu dis encor, pauvre et jolie,
Fi du plaisir qu'on veut dorer!
Tu ne sais pas que l'on oublie,
Pourras-tu longtemps l'ignorer?
Au cœur trompé naît l'artifice,
Et du plaisir il tombe au vice...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Passe, la plaine est rose et verte,
L'hirondelle vient l'effleurer;
Mais des fleurs dont elle est couverte
Crois-tu qu'un Dieu sait la parer?
Ta main distraite et nonchalante
Brise en jouant la frêle plante...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

Quel âge as-tu? Seize ans à peine!
Seule ici, pourquoi t'égarer?
Tu cours en tous sens dans la plaine;
Ton chemin, peux-tu l'ignorer?
Ta robe atteste ta misère;
Passe... Tu n'as donc pas de mère?...
Pourquoi suis-je prêt à pleurer?

E. Drouineau.

A Noémi.

Noémi, frais bouton de rose,
Enfin sur mon sein je te pose,
Tu fixes mes regards ravis.
Grâce aux souffrances de ta mère,
Tu boiras à la coupe amère;
Je te vois, je te tiens; tu vis.

Tu vis!... et le bonheur m'enivre,
Comme s'il était bon de vivre,
Et qu'il fût doux de voir le jour.
Tu vis, et mon âme se noie

Dans des flots d'ineffable joie,
Et n'est plus qu'espoir et qu'amour.

Et toi, sur le courant perfide
Tu vas, confiante et candide,
Lancer ton fragile vaisseau:
Et tu ris, comme dans les langes
L'enfant divin riait aux anges
Veillant autour de son berceau.

Que ton sein doucement soupire!
Que de calme dans ton sourire!
Que d'innocence dans tes yeux!
Vois-tu donc ton ami céleste,
Protégeant ton berceau modeste,
Planer pur et silencieux?

Sais-tu que ton Dieu te contemple?
Sais-tu que ton âme est son temple?
Sais-tu que les cœurs innocents,
Comme toi, savent seuls lui plaire,
Et que d'une main tutélaire
Il bénit les petits enfants?

Sais-tu répondre à ma pensée,
Qui pour toi, sans être lassée,
Jour et nuit veille sans repos?
Dans mon âme saurais-tu lire
Qu'il te suffit d'un seul sourire
Pour me faire oublier mes maux?

Mais non... ton cœur sommeille encore;
Ignorante comme l'aurore

Qui sème ses fleurs sous les pas
De l'heure dont elle est suivie,
Si tu souris à cette vie,
Enfant, c'est que tu ne sais pas,

Tu ne sais pas que l'existence,
Pour charmer ta crédule enfance,
De roses a paré son seuil,
Et que tes larmes goutte à goutte
Un jour arroseront la route
Qui finira par un cercueil !

Tu ne sais pas, ô petit ange!
Qu'ici tout nous trompe et tout change,
Excepté pleurer et souffrir;
Et que cette mère fidèle,
Qui te réchauffe sous son aile,
Un jour ... tu la verras mourir!

Oui; ta douce béatitude
Fera place à l'inquiétude,
Et les sanglots soulèveront
Ce sein maintenant si paisible,
Et de la douleur inflexible
La main sillonnera ton front.

Oh! ne crains pas que je t'éveille;
Sans rêve encor longtemps sommeille;
Repose en paix auprès de moi.
Ta joie est dans ton ignorance,
Ignore jusqu'à l'espérance,
Et souris sans savoir pourquoi.

Mme Guinard.

Pensée.

Oh! qui me rendra ma jeunesse,
Ma jeunesse de dix-huit ans!
Qu'avec vous encor je renaisse,
Première saison, heureux temps,

Où l'azur du ciel se reflète
Au fleuve indolent de nos jours,
Age, où la famille est complète,
Age, où l'on aime pour toujours!

Auprès d'une mère et d'un père,
Quel malheur peut nous effrayer?
On s'endort, on rêve, on espère...
Une mort vient nous réveiller.

Hélas! à des lois infinies
L'univers marche résigné;
Il est d'étranges harmonies,
Tout a son poste désigné:

Au printemps des chants et des fetes,
Des zéphyrs à la jeune fleur;
Au sombre Océan les tempêtes;
Au cœur de l'homme la douleur.

Heureux du moins, (et je l'éprouve)
Si, dans la femme de son choix,
Celui qui perdit tout retrouve
Un écho de ces douces voix,

Un ressouvenir de ces âmes,
Un reflet des regards lointains,
Qui l'échauffaient, comme des flammes,
Et, comme elles, se sont éteints!

Émile Deschamps.

La jeune Fille agonisante.

L'huile sainte a touché les pieds de la mourante,
L'arrêt fatal est prononcé:
L'art n'a point de secours pour cette âme souffrante,
Le monde pour elle a cessé.
Tout s'éloigne, tout fuit; hélas! l'amitié même
A l'effroi des derniers adieux
Se dérobe en baissant les yeux.
Intrépide témoin de ce moment suprême,
La mère est seule enfin près de l'enfant qu'elle aime.

Elle s'enferme alors sous ses obscurs rideaux,
Ecarte loin du lit les funèbres flambeaux,
Et, d'un œil que la foi rassure,
Regarde sans pâlir le crucifix de bois
Que la vierge chrétienne a saisi de ses doigts,
Et l'eau sainte, et le buis à la sombre verdure,
Du chevet des mourants douloureuse parure.
Mais quand elle voit de plus près
Le sinistre frisson qui parcourt tous ses traits,
Et ce front d'où découle une sueur mortelle,
Et cet œil qui s'éteint: „O mon enfant, dit-elle,
Si tu vis, je vivrai; mais si tu meurs, je meurs.

Déjà la tombe enferme et ton père et tes sœurs;
Seules, nous nous restons; toi seule es ma famille:
Et tu me quitterais! toi, mon sang, toi, ma fille!
Non, tu vivras pour moi; Dieu voudra te guérir.
Ta mère t'aime trop, tu ne peux pas mourir.
Je ne sais quelle voix me dit encore: „Espère!"
Hélas! pour espérer est-il jamais trop tard?
Jeune âme de ma fille, oh! suspends ton départ,
Et pour quitter ce monde attends dn moins ta mère!"

Ainsi la foi l'anime, et l'espoir la soutient.
Mais par quels soins touchants cet espoir s'entretient!
Elle courbe son front sur la jeune victime;
De son souffle abondant la réchauffe et l'anime,
Saisit sa froide main d'un doigt mal assuré,
Interroge le pouls dans sa marche égaré,
Joint le doux suc du miel au doux jus de l'orange,
Et dans sa bouche en feu versant ce frais mélange,
Par un breuvage heureux cherche à combattre enfin
Le brasier de la fièvre allumé dans son sein.
Et déjà cependant évoquant ses ténèbres,
Ses larves, ses terreurs, ses spectres menaçants,
L'agonie aux ailes funèbres
De la vierge expirante égarait tous les sens;
Et l'ange du départ sur ses lèvres muettes
Répandait de la mort les pâles violettes.
A ce spectacle affreux, le front humilié,
Pressant entre ses bras son Dieu crucifié:
„Toi seul peux la sauver, Dieu puissant! dit la mère;
Ce n'est qu'en ton secours maintenant que j'espère.

Oui, sur ma pauvre enfant j'appelle tes bontés.
Ses jours si peu nombreux sont-ils déjà comptés?
Tu vois l'affreuse lutte où se débat sa vie.
De ce calice amer tu bus j'usqu'à la lie,
Je le sais, et ta mort fut digne encor de toi;
Je n'ose à tes douleurs égaler ma misère,
Mais souviens-toi des maux que dut souffrir ta mère,
Et tu prendras pitié de moi.
La fille de Jaïr à ta voix fut sauvée:
Tu lui dis: „Levez-vous!“ La fille s'est levée;
De l'èternel sommeil elle dormait pourtant;
La mienne au moins respire et peut-être m'entend.“
En prononçant ces mots, elle craint d'en trop dire,
Et vers le lit revient soudain
S'assurer qu'en effet sa fille encor respire.
Puis sous les blancs rideaux qu'a soulevés sa main,
De la mère du Christ apercevant l'image:
„Toi qui fus mère aussi, tu conçois mes douleurs:
D'un hymen trop fécond voilà le dernier gage;
Je vouai son enfance à tes blanches couleurs.
Ce nom, ce vêtement m'étaient d'un doux présage;
Et, quand ma fille et moi, nous tenant par la main,
Nous allions à l'église invoquer ta puissance,
Les compagnes de son enfance
Voyant de loin, par le chemin,
Et sa blanche tunique et son voile de lin,
Se disaient: „Celle-là, dans ses destins prospères,
„Aura des jours d'amour, d'innocence et de paix.“
Et moi, l'œil attaché sur ses chastes attraits,
Je me trouvais encore heureuse entre les mères.“

Ainsi disait la mère, et la nuit s'écoulait:
Depuis neuf jours elle veillait.

Déjà l'aube naissant a rougi le nuage;
Le jour se lève armé de feux plus éclatants.
Le jour la voit encor devant la sainte image:
Longtemps elle y gémit, elle y pria longtemps.
Tandis qu'elle priait: „Ma mère ... où donc est-elle?
Dit une faible voix. Oh! viens ... Je me rappelle
Qu'un étrange sommeil a pesé sur mes yeux!
Dieu! quel songe à la fois triste et délicieux!
Dans mon accablement je me sentais ravie
Loin de notre humble terre et par-delà les cieux.
C'était un autre jour, c'était une autre vie.
Dans ce monde nouveau, paisible, exempt de soins,
D'étoiles et de fleurs ta fille couronnée,
Cherchait ta main pour guide et tes yeux pour témoins;
De fronts purs et joyeux j'étais environnée,
Et mon âme pourtant ne goûtait qu'à moitié
Ce bonheur imparfait dont j'étais étonnée.
Ma mère ... où donc est-elle? ai-je aussitôt crié ...
Et les anges, en chœur, vers toi m'ont ramenée.“

Campenon.

A une Enfant.

Le bonheur vient de vous comme il vous vient du ciel.
Alfred de Musset.

Quoi! ni mon front penché sous la mélancolie,
Ni le nombre des jours que Dieu mit entre nous,

Quoi! rien ne vous fait peur, ô sylphide jolie?
Volage enfant, m'aimeriez-vous?

Toujours courant vers moi, m'arrêtant au passage,
Les yeux, les mains en l'air, vous sautez en criant;
Je m'incline, et je sens sur mon triste visage
Votre visage souriant.

J'aime les gais souhaits de votre âme crédule,
Vos aveux transparents comme un calme ruisseau;
Votre souffle est de rose, et votre voix module
Comme un petit gosier d'oiseau.

Je ne sais quel parfum de joie et de mystère
Eveille dans mon cœur un enfant gracieux;
Ses baisers sont si purs! Les enfants sur la terre
Me front croire aux anges des cieux.

Ah! je veux être enfant! jouons, jouons encore;
Rions, chantons tous deux, tous deux faisons du bruit;
Jeune étoile, brillez! que votre fraîche aurore
Rayonne dans ma sombre nuit!

Encor quelques retours de neige et de zéphire,
Vos yeux scintilleront de feux plus séduisants:
Serez-vous plus heureuse? Hélas! je le désire!
Qui n'a pleuré ses premiers ans?

Lafon Labatut.

Enfant, ne pleure pas.

Stances.

Enfant, ne pleure pas: l'incarnat sur ta joue

Encore avec le lis et le corail se joue;
Les maux ne t'ont pas fait pâlir,
Le cristal de tes yeux, limpide comme l'onde,
Au contact vénéneux des passions du monde
Encor n'a pas pu se ternir.

En fils étincelants ta blonde chevelure,
Conduite par la main de la seule nature,
Vient cacher ton front à demi;
Et lorsque chaque soir ton frêle corps sommeille,
Ton bras blanc sur tes yeux se replie en corbeille
Agité par un songe ami...

Encor tu peux courir joyeux dans la vallée,
Ramasser à tes pieds l'anémone étoilée
Pour en couronner ta fraîcheur,
De tes cris enjoués éveiller la campagne,
Et faire retentir l'écho de la montagne
A chaque penser de ton cœur.

Tu peux sur chaque front faire naître un sourire,
Car de l'inimitié le dangereux délire
Ne s'étend pas jusqu'à l'enfant:
Tes mots frais et naïfs que tout le monde écoute,
Comme un miel précieux qu'on cueille goutte à goutte
Sont gardés et redits souvent.

Chacun en toi veut voir les progrès de la vie;
En toi ton père s'aime, à toi s'identifie
Son bonheur à venir.

Sa bouche avec transport se colle sur ta lèvre,
Et lorsque pour ton bien, de baisers il te sèvre
Il se sèvre aussi d'un plaisir:

Enfant, ne pleure pas, car le chemin de l'âge
T'apparaît maintenant sous un brillant nuage;
Des ans tu respires le nard;
Et si quelque chagrin vient planer sur ta tête,
C'est un feu d'avenir qui sur ta courte fête
Est venu passer au hasard.

Un jour tu connaîtras le souci qui dévore,
Et les fleurs que tu prends aux rayons de l'aurore
Sécheront un jour dans ta main;
En vain tu chercheras leurs feuilles dispersées,
Elles s'envoleront et tomberont glacées,
Avec les débris du festin.

Toujours tu n'auras pas une mère qui pense
A ces besoins nombreux qui, même dans l'enfance,
Font sentir leur étrange poids.
Nul ne viendra pour toi jeter le grain en terre,
Et ne prendra pour lui, sans demander salaire,
Un léger côté de ta croix.

Ne pleure pas enfant, car la source des larmes
Coule grande et long-temps sur le sein des alarmes,
Comme sur un lit de cailloux;
Et fontaine sans fin, quand une fois on l'ouvre,
Elle roule la vie; et c'est en vain qu'on couvre,
Un débris à son flot jaloux.

Elle ébranle en courant chaque fibre sonore,
Et qui n'a pas souffert, la fait vibrer encore,
Comme une corde que l'on rompt.
Le tombeau.... le tombeau, dont le nom t'épouvante,
Est souvent plus aimé que la main d'une amante,
Qui touche et soutient notre front.

Si tu pleures encor, pleure le jour qui passe,
L'heure qui te caresse et qui soudain s'efface,
Et n'aime pas celle qui vient:
Sèche, sèche ces pleurs qui jettent un nuage
Sur ce front adoré, dont la main de l'orage
Respecte le tendre carmin.

Enfant, tes pleurs font mal; à ton âge la joie,
Est un de ces parfums que le Seigneur envoie,
Afin que l'on ne dise pas
Qu'il nous a mis ici pour voir notre torture,
Que pour sa gloire il faut que chaque créature
Vive de douleur ici-bas.

Vole, vole, joyeux au sein de la prairie
L'enfance pour nous est l'Eden de la vie,
C'est le firmament de nos jours,
Plus tard tu reviendras, veuf de toute espérance,
Demander un bonheur; un moment de l'enfance,
Un des moments, hélas! si courts!..

P. F.

L'AMOUR.

Chanson.

Un ruisseau m'endormait en tombant dans la Seine:
Mille oiseaux m'éveillaient, et ranimaient ma veine:
Une Aurore naissante éclairait un chemin,
D'où le Zéphyr et Flore avec leur douce haleine
Faisaient neiger sur moi la rose et le jasmin:
J'aperçus tout-à-coup la beauté que j'adore;
J'oubliai les ruisseaux,
Je n'ouïs plus d'oiseaux,
Je ne vis plus de Flore,
De roses, de jasmins, de Zéphyr, ni d'Aurore.

Alex. Lainez.

Désir.

Que ne suis-je la fougère,
Où sur le soir d'un beau jour
Se repose ma bergère
Sous la garde de l'amour!
Que ne suis-je le zéphire
Qui rafraîchit ses appas,
L'air que sa bouche respire,
La fleur qui naît sous ses pas!

Que ne suis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans son sein!

Que ne suis-je la parure
Qu'elle met sortant du bain!
Que ne suis-je cette glace,
Où son minois répété
Offre à nos yeux une grâce
Qui sourit à la beauté!

Que ne suis-je l'oiseau tendre
Dont le ramage est si doux,
Qui lui-même vient l'entendre,
Et mourir à ses genoux!
Que ne suis-je le caprice
Qui caresse son désir,
Et lui porte en sacrifice
L'attrait d'un nouveau plaisir!

Que ne puis-je par un songe
Tenir son cœur enchanté!
Que ne puis-je du mensonge
Passer à la vérité!
Les dieux qui m'ont donné l'être,
M'ont fait trop ambitieux,
Car enfin je voudrais être
Tout ce qui plaît à ses yeux.

Riboutté.

Le Rosier.

Je l'ai planté, je l'ai vu naître,
Ce beau rosier où les oiseaux

Au matin, près de ma fenêtre,
Viennent chanter sous ses rameaux.

Joyeux oiseaux, troupe amoureuse,
Ah! par pitié, ne chantez pas:
L'amant qui me rendait heureuse
Est parti pour d'autres climats.

Pour les trésors du nouveau monde
Il fuit l'amour, brave la mort.
Hélas! pourquoi chercher sur l'onde
Le bonheur qu'il trouvait au port?

Vous, passagères hirondelles,
Qui revenez chaque printemps,
Oiseaux voyageurs, mais fidèles,
Ramenez-le-moi tous les ans.

De Leyre.

Pauvre Jacques.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

Quand tu venais partager mes travaux,
Je trouvais ma tâche légère.
T'en souvient-il? tous les jours étaient beaux.
Qui me rendra ce temps prospère?

Quand le soleil brille sur nos guérets,
Je ne puis souffrir la lumière:

Et quand je suis à l'ombre des forêts,
J'accuse la nature entière.

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère;
Mais à présent que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre.

La Marquise de Travanet.

Élégie.

Que le bonheur arrive lentement!
Que le bonheur s'éloigne avec vitesse!
Durant le cours de ma triste jeunesse,
Si j'ai vécu, ce ne fut qu'un moment.
Je suis puni de ce moment d'ivresse.
L'espoir qui trompe a toujours sa douceur,
Et dans nos maux du moins il nous console;
Mais loin de moi l'illusion s'envole,
Et l'espérance est morte dans mon cœur.
Ce cœur, hélas! que le chagrin dévore,
Ce cœur malade et surchargé d'ennui
Dans le passé veut ressaisir encore
De son bonheur la fugitive aurore,
Et tous les biens qu'il n'a plus aujourd'hui;
Mais du présent l'image trop fidèle
Me suit toujours dans ses rêves trompeurs,
Et sans pitié la vérité cruelle
Vient m'avertir de répandre des pleurs.
J'ai tout perdu: délire, jouissance,

Transports brûlants, paisible volupté,
Douces erreurs, consolante espérance;
J'ai tout perdu, l'amour seul est resté!

Parny.

L'Orage.

Il pleut, il pleut, bergère;
Presse tes blancs moutons;
Allons sous ma chaumière,
Bergère, vite, allons;
J'entends sur le feuillage
L'eau qui tombe à grand bruit;
Voici, voici l'orage;
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre?
Il roule en approchant;
Prends un ami, bergère,
A ma droite, en marchant,
Je vois notre cabane...
Et, tiens, voici venir
Ma mère et ma sœur Anne,
Qui vont l'étable ouvrir.

Bon soir, bon soir, ma mère;
Ma sœur Anne, bon soir;
J'amène ma bergère
Près de vous pour ce soir.
Va te sécher, ma mie,
Auprès de nos tisons;

Sœur, fais-lui compagnie.
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère,
Son tant joli troupeau;
Donnez plus de litière
A son petit agneau.
C'est fait. Allons près d'elle.
Eh bien! donc, te voilà?
En corset qu'elle est belle!
Ma mère, voyez-la.

Soupons; prends cette chaise,
Tu seras près de moi;
Ce flambeau de mélèze
Brûlera devant toi;
Goûte de ce laitage.
Mais tu ne manges pas?
Tu te sens de l'orage,
Il a lassé tes pas.

Eh bien! voilà ta couche,
Dors-y jusques au jour;
Laisse-moi sur ta bouche
Prendre un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

Fabre dÉglantine.

La Musette.

O ma tendre musette,
Musette des amours,
Toi qui chantais Lisette,
Lisette et ses beaux jours,
D'une vaine espérance
Tu m'avais trop flatté :
Chante son inconstance
Et ma fidélité.

C'est l'amour, c'est sa flamme
Qui brille dans ses yeux :
Je croyais que son âme
Brûlait des mêmes feux.
Lisette à son aurore
Respirait le plaisir.
Hélas ! si jeune encore
Sait-on déjà trahir ?

Sa voix, pour me séduire,
Avait plus de douceur.
Jusques à son sourire,
Tout en elle est trompeur ;
Tout en elle intéresse,
Et je voudrais, hélas !
Qu'elle eût plus de tendresse,
Ou qu'elle eût moins d'appas.

O ma tendre musette,
Console ma douleur ;
Parle-moi de Lisette :

Ce nom fait mon bonheur.
Je la revois plus belle,
Plus belle tous les jours:
Je me plains toujours d'elle,
Et je l'aime toujours.

La Harpe.

Premières Leçons.

(Fragment).

— — — — — — — — — — — —

Toujours ce souvenir m'attendrit et me touche,
Quand lui-même appliquant la flûte sur ma bouche,
Riant et m'asseyant sur lui, près de son cœur,
M'appelait son rival et déjà son vainqueur.
Il façonnait ma lèvre inhabile et peu sûre
A souffler une haleine harmonieuse et pure.
Et ses savantes mains, prenant mes jeunes doigts
Les levaient, les baissaient, recommençaient vingt fois,
Leur enseignant ainsi, quoique faibles encore
A fermer tour à tour les trous du buis sonore.

— — — — — — — — — — — —

André Chénier.

L'Amour vrai.

De ma Céline amant modeste,
Si je n'ai reçu qu'un aveu,
Il vaut à lui seul tout le reste;
Amour sincère vit de peu.

J'ai captivé plus d'une belle,
Mais mon cœur, ah! croyez-moi bien,
Les donnerait toutes pour celle,
Qui ne m'a jamais donné rien.

Quoique Céline soit charmante,
Je ne suis heureux qu'à demi,
Quoiqu'elle ait le cœur d'une amante,
Je n'ai que les droits d'un ami.
Mais en vain son âme rebelle
Refuse un plus tendre lien:
Je donnerais mes jours pour celle,
Qui ne m'a jamais donné rien.

C'est ainsi, que sous la ramée
Chantait un soir le troubadour,
Non loin de là sa bien-aimée
Entendit ces accents d'amour.
Or, il obtint de cette belle
Un prix, qu'il méritait si bien;
Il eut un doux baiser de celle,
Dont il n'avait eu jamais rien.

Millevoye.

L'Inquiétude.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse

Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux:
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,
N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis: j'aime, et d'une voix si tendre,
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

Millevoye.

Le Bouton de Rose.

Bouton de rose,
Tu seras plus heureux que moi;
Car je te destine à ma Rose,

Et ma Rose est ainsi que toi
Bouton de rose.

Au sein de Rose
Heureux bouton, tu vas mourir.
Moi, si j'étais bouton de rose,
Je ne mourrais que de plaisir
Au sein de Rose.

Au sein de Rose.
Tu pourras trouver un rival;
Ne joûte pas, bouton de rose,
Car, en beauté, rien n'est égal
Au sein de Rose.

Bouton de rose,
Adieu, Rose vient, je la vois:
S'il est une métempsychose,
Grands dieux, par pitié, rendez-moi
Bouton de rose!

La princesse Constance de Salm.

Adieux d'une Amie.

Je vous quitte à regret, les dieux m'en sont témoins:
Puissent-ils vous bénir! Je confie à vos soins
Les plantes, que par choix cultivait ma tendresse,
Les rameaux, que mes dons courbaient sous leur richesse,
Les oiseaux familiers qui, nourris dans ces bois,
Descendaient sur ma trace et venaient à ma voix.
Qu'au lever du soleil ma gazelle chérie

Trouve sur vos genoux l'onde et l'herbe fleurie;
En souvenir de moi protégez-la toujours;
Mêlez, en lui parlant, mon nom à vos discours.

Casimir Delavigne.

Maudit printemps.

Je la voyais de ma fenêtre
A la sienne tout cet hiver;
Nous nous aimions sans nous connaître;
Nos baisers se croisaient dans l'air;
Entre ces tilleuls sans feuillage,
Nous regarder comblait nos jours.
Aux arbres tu rends leur ombrage;
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Il se perd dans leur voûte obscure,
Cet ange éclatant, qui là-bas
M'apparut, jetant la pâture
Aux oiseaux, un jour de frimas:
Ils l'appelaient, et leur manége
Devint le signal des amours.
Non, rien d'aussi beau que la neige!
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Sans toi, je la verrais encore
Lorsqu'elle s'arrache au repos,
Fraîche, comme on vous peint l'Aurore
Du jour entr' ouvrant les rideaux.
Le soir encor je pourrais dire:
Mon étoile achève son cours;

Elle s'endort, sa lampe expire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours ?

C'est l'hiver, que mon cœur implore;
Ah! je voudrais, qu'on entendît
Tinter sur la vitre sonore
Le grésil léger, qui bondit.
Que me fait tout ton vieil empire,
Tes fleurs, tes zéphyrs, tes longs jours!
Je ne la verrai plus sourire.
Maudit printemps, reviendras-tu toujours?

Béranger.

S'il l'avait su!

S'il avait su quelle âme il a blessée,
Larmes du cœur, s'il avait pu vous voir,
Ah! si ce cœur, trop plein de sa pensée,
De l'exprimer eût gardé le pouvoir,
Changer ainsi n'eût pas été possible;
Fier de nourrir l'espoir qu'il a déçu,
A tant d'amour il eût été sensible,
S'il l'avait su.

S'il avait su tout ce qu'on peut attendre
D'une âme simple, ardente et sans détour,
Il eût voulu la mienne pour l'entendre;
Comme il l'inspire, il eût connu l'amour.
Mes yeux baissés recélaient cette flamme,
Dans leur pudeur n'a-t-il rien aperçu?

Un tel secret valait toute son âme,
S'il l'avait su.

Si j'avais su, moi-même, à quel empire
On s'abandonne en regardant ses yeux,
Sans le chercher comme l'air qu'on respire,
J'aurais porté mes jours sous d'autres cieux.
Il est trop tard pour renouer ma vie,
Ma vie était un doux espoir déçu:
Diras-tu pas, toi qui me l'as ravie,
Si j'avais su!

Mme Desbordes-Valmore.

Romance.

Je ne sais plus d'où naissait ma colère;
Il a parlé ... Ses torts sont disparus,
Ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire;
Où fuyais-tu ma timide colère?
Je ne sais plus.

Je ne veux plus regarder ce que j'aime.
Dès qu'il sourit tout mes pleurs sont perdus:
En vain par force ou par douceur suprême,
L'amour et lui veulent encor que j'aime.
Je ne veux plus.

Je ne sais plus le fuir en son absence,
Tous mes sermons alors sont superflus.
Sans me trahir, j'ai bravé sa présence:
Mais sans mourir supporter son absence,
Je ne sais plus!

Mme Desbordes-Valmore.

A Toi.

Puisqu'ici bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;

Puisqu'ici toute chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Je te donne à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'aie en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans nombre,
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Purs de soupçons,
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,

Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse que les heures
Bercent rêvant,
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur dont rien ne reste,
L'amour ôté!

La Fille d'O-Taïti.

„O! dis-moi, tu veux fuir? et la voile inconstante
„Va bientôt de ces bords t'enlever à mes yeux?
„Cette nuit j'entendais, trompant ma douce attente,
„Chanter les matelots qui repliaient leur tente!
„Je pleurais à leurs cris joyeux!

„Pourquoi quitter notre île? En ton île étrangère,
„Les cieux sont-ils plus beaux? a-t-on moins de douleurs?
„Les tiens, quand tu mourras, pleureront-ils leur frère?
„Couvriront-ils tes os du plane funéraire,
„Dont on ne cueille pas les fleurs?

„Te souvient-il du jour où les vents salutaires
„T'amenèrent vers nous pour la première fois?
„Tu m'appelas de loin sous nos bois solitaires,
„Je ne t'avais point vu jusqu'alors sur nos terres,
„Et pourtant je vins à ta voix.

„Oh! j'étais belle alors; mais les pleurs m'ont flétrie.
„Reste, ô jeune étranger! ne me dis pas adieu!
„Ici, nous parlerons de ta mère chérie;
„Tu sais que je me plais aux chants de ta patrie,
„Comme aux louanges de ton Dieu!

„Tu rempliras mes jours; à toi je m'abandonne.
„Que t'ai-je fait pour fuir? Demeure sous nos cieux
„Je guérirai tes maux, je serai douce et bonne,
„Et je t'appellerai du nom que l'on te donne
„Dans le pays de tes aïeux!

„Je serai, si tu veux, ton esclave fidèle,
„Pourvu que ton regard brille à mes yeux ravis;
„Reste, ô jeune étranger! reste, et je serai belle;
„Mais tu n'aimes qu'un tems, comme notre hirondelle:
„Moi, je t'aime comme je vis.

„Hélas, tu veux partir. — Aux monts qui t'ont vu naître
„Sans doute quelque vierge espère ton retour.
„Eh bien! daigne avec toi m'emmener, ô mon maître!
„Je lui serai soumise, et l'aimerai peut-être,
„Si ta joie est dans son amour.

„Loin de mes vieux parens, qu'un tendre orgueil enivre,
„Du bois où dans tes bras j'accourus sans effroi,!
„Loin des fleurs, des palmiers, je ne pourrai plus vivre.
„Je mourrai seule ici. Va, laisse-moi te suivre,
„Je mourrai du moins près de toi.

„Si l'humble bananier accueillit ta venue,
„Si tu m'aimas jamais, ne me repousse pas.

„Ne t'en va pas sans moi dans ton île inconnue,
„De peur que ma jeune âme, errante dans la nue,
„N'aille seule suivre tes pas!"

Quand le matin dora les voiles fugitives,
En vain on la chercha sous son dôme léger;
On ne la revit plus dans les bois, sur les rives.
Pourtant la douce vierge, aux paroles plaintives,
N'était pas avec l'étranger.

Victor Hugo.

Attente.

Monte, écureuil, monte au grand chêne,
Sur la branche des cieux prochaine,
Qui plie et tremble comme un jonc.
Cigogne, aux vieilles tours fidèle
Oh! vole! et monte à tire d'aile
De l'église à la citadelle,
Du haut clocher au grand donjon.

Vieux aigle, monte de ton aire
A la montagne centenaire
Que blanchit l'hiver éternel;
Et toi qu'en ta couche inquiète
Jamais l'aube ne vit muette,
Monte, monte, vive alouette,
Vive alouette, monte au ciel!

Et maintenant, du haut de l'arbre,
Des flèches de la tour de marbre,
Du grand mont, du ciel enflammé,

A l'horizon, parmi la brume,
Voyez-vous flotter une plume,
Et courir un cheval qui fume,
Et revenir mon bien-aimé?

Victor Hugo.

Adieu de l'Hôtesse arabe.

Puisque rien ne t'arrête en cet heureux pays,
Ni l'ombre du palmier, ni le jeune maïs,
Ni le repos, ni l'abondance;
Ni de voir à ta voix battre le jeune sein
De nos sœurs, dont, les soirs, le tournoyant essaim
Couronne un coteau de sa danse:

Adieu, voyageur blanc! J'ai sellé de ma main,
De peur qu'il ne te jette aux pierres du chemin,
Ton cheval à l'œil intrépide;
Ses pieds foulent le sol, sa croupe est belle à voir,
Ferme, ronde et luisante, ainsi qu'un rocher noir
Que polit une onde rapide.

Tu marches donc sans cesse! oh! que n'es-tu de ceux,
Qui donnent pour limite à leurs pieds paresseux
Leur toit de branches ou de toiles!
Qui, rêveurs, sans en faire, écoutent les récits,
Et souhaitent, le soir, devant leur porte assis,
De s'en aller dans les étoiles!

Si tu l'avais voulu, peut-être une de nous,
O jeune homme, eût aimé te servir à genoux
Dans nos huttes toujours ouvertes;

Elle eût fait, en berçant ton sommeil de ses chants,
Pour chasser de ton front les moucherons méchants,
Un éventail de feuilles vertes.

Mais tu pars! Nuit et jour tu vas seul et jaloux.
Le fer de ton cheval arrache aux durs cailloux
Une poussière d'étincelles;
A ta lance qui passe et dans l'ombre reluit,
Les aveugles démons qui volent dans la nuit,
Souvent ont déchiré leurs ailes.

Si tu reviens, gravis, pour trouver ce hameau,
Ce mont noir qui de loin semble un dos de chameau;
Pour trouver ma hutte fidèle,
Songe à son toit aigu comme une ruche à miel,
Qu'elle n'a qu'une porte et qu'elle s'ouvre au ciel,
Du côté d'où vient l'hirondelle.

Si tu ne reviens pas, songe un peu quelquefois
Aux filles du désert, sœurs à la douce voix,
Qui dansent pieds nus sur la dune;
O beau jeune homme blanc, bel oiseau passager,
Souviens-toi: car peut-être, ô rapide étranger
Ton souvenir reste à plus d'une!

Adieu donc! — Va tout droit. Garde-toi du soleil,
Qui dore nos fronts bruns, mais brûle un teint vermeil,
De l'Arabie infranchissable;
De la vieille, qui va seule et d'un pas tremblant
Et de ceux, qui le soir avec un bâton blanc
Tracent des cercles sur le sable.

Victor Hugo.

Encore à Toi.

A toi! toujours à toi! que chanterait ma lyre?
A toi l'hymne d'amour! A toi l'hymne d'hymen!
Quel autre nom pourrait éveiller mon délire?
Ai-je appris d'autres chants? sais-je un autre chemin?

C'est toi dont le regard éclaire ma nuit sombre;
Toi, dont l'image luit sur mon sommeil joyeux;
C'est toi qui tiens ma main, quand je marche dans l'ombre,
Et les rayons du ciel me viennent de tes yeux!

Mon destin est gardé par ta douce prière:
Elle veille sur moi, quand mon ange s'endort;
Lorsque mon cœur entend ta voix modeste et fière,
Au combat de la vie il provoque le sort.

N'est'il pas dans le ciel de voix qui te réclame?
N'es-tu pas une fleur étrangère à nos champs?
Sœur des vierges du ciel, ton âme est pour mon âme
Le reflet de leurs feux et l'écho de leurs chants!

Quand ton œil noir et doux me parle et me contemple,
Quand ta robe m'effleure avec un léger bruit,
Je crois avoir touché quelque voile du temple,
Je dis comme Tobie: Un ange est dans ma nuit!

Lorsque de mes douleurs tu chassas le nuage,
Je compris qu'à ton sort mon sort devait s'unir,
Pareil au saint pasteur, lassé d'un long voyage,
Qui vit vers la fontaine une vierge venir!

Hélas! je t'aime tant qu'à ton nom seul je pleure,
Je pleure, car la vie est si pleine de maux!
Dans ce morne désert tu n'as point de demeure,
Et l'arbre où l'on s'assied lève ailleurs ses rameaux.

Mon Dieu! mettez la paix et la joie auprès d'elle.
Ne troublez pas ses jours, ils sont à vous, Seigneur!
Vous devez la bénir, car son âme fidèle
Demande à la vertu le secret du bonheur.

Victor Hugo.

Fragment.

Vois, cette branche est rude, elle est noire et la nue
Verse la pluie à flots sur son écorce nue;
Mais attends, que l'hiver s'en aille, et tu vas voir
Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle,
Et du demanderas comment un bourgeon frêle
Peut, si tendre et si vert jaillir de ce bois noir.

C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune;
C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune;
C'est que tout ici-bas a ses reflux constants;
C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire;
C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire;
C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps.

Victor Hugo.

Apparition.

Toi qui du jour mourant consoles la nature,
Parais, flambeau des nuits, lève-toi dans les cieux;
Étends autour de moi, sur la pâle verdure,
Les douteuses clartés d'un jour mystérieux!
Tous les infortunés chérissent ta lumière;
L'éclat brillant du jour repousse leurs douleurs:
Aux regards du soleil ils ferment leur paupière,
Et rouvrent devant toi leurs yeux noyés de pleurs.

Viens guider mes pas vers la tombe
Où ton rayon s'est abaissé,
Où chaque soir mon genou tombe
Sur un saint nom presque effacé
Mais quoi! la pierre le repousse!...
J'entends!... oui! des pas sur la mousse!
Un léger souffle a murmuré:
Mon œil se trouble, je chancelle:
Non, non, ce n'est plus toi: c'est elle
Dont le regard m'a pénétré!...

Est-ce bien toi? toi qui t'inclines
Sur celui qui fut ton amant?
Parle; que tes lèvres divines
Prononcent un mot seulement;
Ce mot que murmurait ta bouche,
Quand, planant sur ta sombre couche,
La mort interrompit ta voix.
Sa bouche commence!... ah! j'achève,

Oui, c'est toi! ce n'est point un rêve!
Anges du ciel, je la revois!...

Ainsi donc l'ardente prière
Perce le ciel et les enfers!
Ton âme a franchi la barrière
Qui sépare deux univers!
Gloire à ton nom, Dieu! qui l'envoie!
Ta grâce a permis que je voie
Ce que mes yeux cherchaient toujours.
Que veux-tu? faut-il que je meure?
Tiens, je te donne pour cette heure
Toutes les heures de mes jours.

Mais quoi! sur ce rayon déjà l'ombre s'envole!
Pour un siècle de pleurs, une seule parole!
Est-ce tout?... C'est assez!... Astre que j'ai chanté,
J'en bénirai toujours ta pieuse clarté,
Soit que dans nos climats, empire des orages,
Comme un vaisseau voguant sur la mer des nuages,
Tu perces rarement la triste obscurité;
Soit que sous ce beau ciel, propice à ta lumière,
Dans un limpide azur poursuivant ta carrière,
Des couleurs du matin tu dores les coteaux;
Ou que, te balançant sur une mer tranquille,
Et teignant de tes feux sa surface immobile,
Tes rayons argentés se brisent dans les eaux.

Alph. de Lamartine.

A Elvire.

Lorsque seul avec toi, pensive et recueillie,
Tes deux mains dans la mienne, assis à tes côtés,
J'abandonne mon âme aux molles voluptés
Et je laisse couler les heures que j'oublie;
Lorsqu'au fond des forêts je t'entraîne avec moi,
Lorsque tes doux soupirs charment seuls mon oreille,
Ou que, te répétant les serments de la veille,
Je te jure à mon tour de n'adorer que toi;
Lorsqu'enfin, plus heureux, ton front charmant repose
Sur mon genou tremblant qui lui sert de soutien,
Et que mes doux regards sont suspendus au tien,
Comme l'abeille avide aux feuilles de la rose;
Souvent alors, souvent, dans le fond de mon cœur,
Pénètre comme un trait une vague terreur;
Tu me vois tressaillir; je pâlis, je frissonne,
Et troublé tout-à-coup dans le sein du bonheur,
Je sens couler des pleurs dont mon âme s'étonne.
Tu me presses soudain dans tes bras caressants,
Tu m'interroges, tu t'alarmes,
Et je vois de tes yeux s'échapper quelques larmes
Qui viennent se mêler aux pleurs que je répands.
„De quel ennui secret ton âme est-elle atteinte?“
Me dis-tu: „cher amour, épanche ta douleur;
„J'adoucirai ta peine en écoutant ta plainte,
„Et mon cœur versera le baume dans ton cœur.“

Ne m'interroge plus, ô moitié de moi-même!
Enlacé dans tes bras, quand tu me dis: Je t'aime;
Quand mes yeux enivrés se soulèvent vers toi,

Nul mortel sous les cieux n'est plus heureux que moi!
Mais jusque dans le sein des heures fortunées
Je ne sais quelle voix que j'entends retentir
Me poursuit, et vient m'avertir
Que le bonheur s'enfuit sur l'aile des années,
Et que de nos amours le flambeau doit mourir.
D'un vol épouvanté, dans le sombre avenir
Mon âme avec effroi se plonge,
Et je me dis: Ce n'est qu'un songe
Que le bonheur qui doit finir.

Alph. de Lamartine.

Invocation.

O toi! qui m'apparus dans ce désert du monde,
Habitante du ciel, passagère en ces lieux!
O toi! qui fit briller dans cette nuit profonde
Un rayon d'amour à mes yeux;

A mes yeux étonnés montre-toi tout entière;
Dis-moi quel est ton nom, ton pays, ton destin.
Ton berceau fut-il sur la terre?
Ou n'es-tu qu'un souffle divin?

Vas-tu revoir demain l'éternelle lumière?
Ou dans ce lieu d'exil, de deuil, et de misère,
Dois-tu poursuivre encor ton pénible chemin?
Ah! quel que soit ton nom, ton destin, ta patrie,
Ou fille de la terre, ou du divin séjour,
Ah! laisse-moi, toute ma vie,
T'offrir mon culte ou mon amour.

Si tu dois, comme nous, achever ta carrière,
Sois mon appui, mon guide, et souffre qu'en tous lieux
De tes pas adorés je baise la poussière.
Mais si tu prends ton vol, et si, loin de nos yeux,
Sœur des anges, bientôt tu remontes près d'eux,
Après m'avoir aimé quelques jours sur la terre,
Souviens-toi de moi dans les cieux.

Alph. de Lamartine.

Le premier Amour.

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus aux pieds de l'oranger,
Il est, près du sentier, sous la haie odorante,
Une pierre petite, étroite, indifférente
Aux pas distraits de l'étranger!

La giroflée y cache un seul nom sous ses gerbes,
Un nom que nul écho n'a jamais répété!
Quelquefois seulement le passant arrêté,
Lisant l'âge et la date en écartant les herbes,
Et sentant dans ses yeux quelques larmes courir,
Dit! Elle avait seize ans! c'est bien tôt pour mourir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Dit: Elle avait seize ans! — Oui, seize ans! et cet âge
N'avait jamais brillé sur un front plus charmant!

Et jamais tout l'éclat de ce brûlant rivage
Ne s'était réfléchi dans un œil plus aimant!
Moi seul, je la revois, telle que la pensée
Dans l'âme où rien ne meurt, vivante l'a laissée;
Vivante! comme à l'heure où les yeux sur les miens,
Prolongeant sur la mer nos premiers entretiens,
Ses cheveux noirs livrés au vent qui les dénoue,
Et l'ombre de la voile errante sur sa joue,
Elle écoutait le chant du nocturne pêcheur,
De la brise embaumée aspirait la fraîcheur,
Me montrait dans le ciel la lune épanouie,
Comme une fleur des nuits dont l'aube est réjouie,
Et l'écume argentée, et me disait: Pourquoi
Tout brille-t-il ainsi dans les airs et dans moi?
Jamais ces champs d'azur semés de tant de flammes,
Jamais ces sables d'or où vont mourir les lames,
Ces monts, dont les sommets tremblent au fond des cieux,
Ces golfes, couronnés de bois silencieux,
Ces lueurs sur la côte, et ces chants sur les vagues!
N'avaient ému mes sens de voluptés si vagues!
Pourquoi comme ce soir n'ai-je jamais rêvé?
Un astre dans mon cœur s'est-il aussi levé?
Et toi, fils du matin! dis, à ces nuits si belles
Les nuits de ton pays, sans moi, ressemblaient-elles?
Puis regardant sa mère assise auprès de nous,
Posait pour s'endormir son front sur ses genoux.

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées!
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;

Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
        Je veux rêver et non pleurer!

Que son œil était pur, et sa lèvre candide!
Que son ciel inondait son âme de clarté!
Le beau lac de Némi qu'aucun souffle ne ride
A moins de transparence et de limpidité!
Dans cette âme, avant elle, on voyait ses pensées;
Ses paupières, jamais sur ses beaux yeux baissées,
Ne voilaient son regard d'innocence rempli,
Nul souci sur son front n'avait laissé son pli;
Tout folâtrait en elle; et ce jeune sourire
Qui plus tard sur la bouche avec tristesse expire,
Sur sa lèvre entr'ouverte était toujours flottant,
Comme un pur arc-en-ciel sur un jour éclatant!
Nulle ombre ne voilait ce ravissant visage,
Ce rayon n'avait pas traversé de nuage!
Son pas insouciant, indécis, balancé,
Flottait comme un flot libre où le jour est bercé,
Ou courait pour courir; et sa voix argentine,
Écho limpide et pur de son âme enfantine,
Musique de cette âme où tout semblait chanter,
Égayait jusqu'à l'air qui l'entendait monter!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
        Je veux rêver et non pleurer!

Mon image en son cœur se grava la première,
Comme dans l'œil qui s'ouvre, au matin, la lumière;

Elle ne regarda plus rien après ce jour;
De l'heure qu'elle aima, l'univers fut amour!
Elle me confondait avec sa propre vie,
Voyait tout dans mon âme; et je faisais partie
De ce monde enchanté qui flottait sous ses yeux,
Du bonheur de la terre et de l'espoir des cieux.
Elle ne pensait plus au temps, à la distance,
L'heure seule absorbait toute son existence;
Avant moi cette vie était sans souvenir,
Un soir de ces beaux jours était tout l'avenir!
Elle se confiait à la douce nature
Qui souriait sur nous; à la prière pure
Qu'elle allait, le cœur plein de joie, et non de pleurs,
A l'autel qu'elle aimait répandre avec ses fleurs;
Et sa main m'entraînait aux marches de son temple,
Et comme un humble enfant, je suivais son exemple,
Et sa voix me disait tout bas: Prie avec moi!
Car je ne comprends pas le ciel même sans toi!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez ô mes tristes pensées!
Je veux rêver, et non pleurer!

Voyez, dans son bassin, l'eau d'une source vive
S'arrondir comme un lac sous son étroite rive,
Bleue et claire, à l'abri du vent qui va courir
Et du rayon brûlant qui pourrait la tarir!
Un cygne blanc nageant sur la nappe limpide,
En y plongeant son cou qu'enveloppe la ride,
Orne sans le ternir le liquide miroir,

Et s'y berce au milieu des étoiles du soir;
Mais si, prenant son vol vers des sources nouvelles,
Il bat le flot tremblant de ses humides ailes,
Le ciel s'efface au sein de l'onde qui brunit,
La plume à blancs flocons y tombe, et la ternit,
Comme si le vautour, ennemi de la race,
De sa mort sur les flots avait semé la trace;
Et l'azur éclatant de ce lac enchanté
N'est plus qu'une onde obscure où le sable a monté!
Ainsi, quand je partis, tout trembla dans cette âme;
Le rayon s'éteignit; et sa mourante flamme
Remonta dans le ciel pour n'en plus revenir;
Elle n'attendit pas un second avenir,
Elle ne languit pas de doute en espérance
Et ne disputa pas sa vie à la souffrance.
Elle but d'un seul trait le vase de douleur,
Dans sa première larme elle noya son cœur!
Et, semblable à l'oiseau, moins pur et moins beau qu'elle,
Qui le soir pour dormir met son cou sous son aile,
Elle s'enveloppa d'un muet désespoir,
Et s'endormit aussi; mais, hélas! loin du soir!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissons le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Elle a dormi quinze ans dans sa couche d'argile,
Et rien ne pleure plus sur son dernier asile;
Et le rapide oubli, second linceul des morts,

A couvert le sentier qui menait vers ces bords;
Nul ne visite plus cette pierre effacée,
Nul n'y songe et n'y prie!.. excepté ma pensée,
Quand remontant le flot de mes jours révolus,
Je demande à mon cœur tous ceux qui n'y sont plus!
Et que, les yeux flottants sur de chères empreintes,
Je pleure dans mon ciel tant d'étoiles éteintes!
Elle fut la première, et sa douce lueur
D'un jour pieux et tendre éclaire encor mon cœur!

Mais pourquoi m'entraîner vers ces scènes passées?
Laissez le vent gémir et le flot murmurer;
Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!
Je veux rêver et non pleurer!

Un arbuste épineux, à la pâle verdure,
Est le seul monument que lui fit la nature;
Battu des vents de mer, du soleil calciné,
Comme un regret funèbre au cœur enraciné,
Il vit dans le rocher sans lui donner d'ombrage;
La poudre du chemin y blanchit son feuillage,
Il rampe près de terre, où ses rameaux penchés
Par la dent des chevreaux sont toujours retranchés;
Une fleur, au printemps, comme un flocon de neige,
Y flotte un jour ou deux; mais le vent qui l'assiége
L'effeuille, avant qu'elle ait répandu son odeur,
Comme la vie, avant qu'elle ait charmé le cœur!
Un oiseau de tendresse et de mélancolie
S'y pose pour chanter sur le rameau qui plie!
Oh! dis, fleur que la vie a fait sitôt flétrir,
N'est-il pas une terre où tout doit refleurir...?

Remontez, remontez à ces heures passées!
Vos tristes souvenirs m'aident à soupirer!
Allez où va mon âme! Allez, ô mes pensées,
Mon cœur est plein, je veux pleurer!

Alph. de Lamartine.

Adieu.

Adieu! je crois qu'en cette vie
Je ne te reverrai jamais.
Dieu passe, il t'appelle et m'oublie;
En te perdant je sens que je t'aimais.

Pas de pleurs, pas de plainte vaine:
Je sais respecter l'avenir.
Vienne la voile qui t'emmène,
En souriant je la verrai partir.

Tu t'en vas pleine d'espérance,
Avec orgueil tu reviendras;
Mais ceux qui vont souffrir de ton absence,
Tu ne les reconnaîtras pas.

Adieu; tu vas faire un beau rêve
Et t'enivrer d'un plaisir dangereux;
Sur ton chemin l'étoile qui se lève
Longtemps encore éblouira tes yeux.

Un jour tu sentiras peut-être
Le prix d'un cœur qui nous comprend,
Le bien qu'on trouve à le connaître,
Et ce qu'on souffre en le perdant.

Musset.

Elle est malade.

Pourquoi mouiller de pleurs le chevet de ton lit?
Si ton regard s'éteint, si ta voix s'affaiblit,
Si ta lèvre se décolore,
Mon ange... ne crains pas, de son charme vainqueur
Qu'une autre pût jamais t'effacer de mon cœur;
C'est par l'âme que je t'adore.

Si jamais (que ce jour se tienne loin encor!)
Si, repliant ton cou sous l'aile de la mort,
Tu t'endormais, ô ma colombe,
De balcon en balcon je n'irais pas le soir
Chanter afin qu'une autre à mes yeux se fît voir,
Mais j'irais m'asseoir sur ta tombe.

Et là, le front baissé, les yeux mouillés de pleurs,
Je te réveillerais sous mes vives douleurs;
Et le bruit de ton vol funèbre,
En passant à travers le saule aux longs cheveux,
Me serait préférable aux plus tendres aveux
De la beauté la plus célèbre.

Reboul.

Les Feuilles mortes.

Mes jours sont condamnés, je vais quitter la terre,
Il faut dire adieu sans espoir de retour!
Vous, qui pleurez, hélas! bel ange tulélaire,
Laissez tomber sur moi vos doux regards d'amour
Du céleste séjour entr'ouvrez-moi les portes.
Et du maître éternel pour adoucir la loi,

Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prîrez Dieu pour moi!

Oui, le premier printemps va fleurir sur ma tombe,
Oui, ce jour qui m'éclaire est mon dernier soleil —
Et des arbres jaunis chaque feuille, qui tombe,
Me montre du trépas le lugubre appareil.
Oui, des oiseaux du ciel les légères cohortes
Chanteront dans les airs, sans causer mon effroi!
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes
Si vous m'avez aimé, vous prîrez Dieu pour moi.

Sans vous, sans votre amour je quitterais la vie,
Sans y rien regretter, comme un séjour de deuil;
Aux chagrins, aux revers, ma jeunesse asservie
Voit la mort comme un phare et non comme un écueil;
Mais j'ai par vos doux soins des douleurs les plus fortes
Bravé les traits cruels, sans trouble et sans effroi!
Quand vous verrez tomber, tomber les feuilles mortes,
Si vous m'avez aimé, vous prîrez Dieu pour moi.

Adolphe Porte.

Epanchement.

Oh! dis-moi, le sais-tu, mon seul bien, mon seul rêve,
Sais-tu que sur le sol où j'allais dépérir,
Un rayon de tes yeux a réchauffé la sève
De l'arbuste prêt à mourir?...

Sais-tu que ma pauvre âme, errante et solitaire,
Devina dans ton âme, à ses parfums de miel,

Une rose cachée, une fleur de mystère
Epanouie au vent du ciel;

Et que j'ai vu par toi descendre à travers l'ombre
L'amour, chaste lueur qu'aucun mortel ne fuit,
Et qui se vient poser sur un visage sombre,
Comme l'étoile sur la nuit?

Edouard Turquety.

Aurore.

Où vas-tu, souffle d'aurore,
Vent de miel qui viens d'éclore,
Fraîche haleine d'un beau jour?...
Où vas-tu, brise inconstante,
Quand la feuille palpitante
Semble frissonner d'amour?

Est-ce au fond de la vallée,
Dans la cime échevelée
D'un saule où le ramier dort?
Poursuis-tu la fleur vermeille,
Ou le papillon qu'éveille
Un matin de flamme et d'or?...

Va plutôt, souffle d'aurore,
Bercer l'âme que j'adore:
Porte à son lit embaumé
L'odeur des bois et des mousses,
Et quelques paroles douces
Comme les roses de mai.

Edouard Turquety.

A une jeune Italienne.

Février grelottait, blanc de givre et de neige,
La pluie, à flots soudains, battait l'angle des toits,
Et déjà tu disais : — Oh ! mon Dieu, quand pourrai-je
Aller cueillir enfin la violette au bois ?

Notre ciel est pleureur et le printemps de France,
Frileux comme l'hiver, s'asseoit près des tisons ;
Paris est dans la boue au beau mois où Florence
Égraine ses trésors sous l'émail des gazons.

Vois, les arbres noircis contournent leurs squelettes,
Ton âme s'est trompée à sa douce chaleur,
Tes yeux bleus sont encor les seules violettes,
Et le printemps ne rit que sur ta joue en fleur.

Théophile Gautier.

A Isabelle.

Adieu ! ce triste mot nous a fait tressaillir.
Vous partez ! Désormais nous n'irons plus cueillir
Les fleurs écloses dans la plaine ;
Ni sur un pan de mur qu'embrasse un lierre frais,
Nous asseoir, et parler longtemps de nos secrets,
Dont j'ai l'âme encor toute pleine.

Je vous aurais tout dit : regrets, vagues désirs,
Tristesse, gaîté folle et fugitifs plaisirs,
Projets souvent remplis d'audace,
Mais mourant inconnus ; comme de ses rameaux

Un insecte léger tombe, et va sur les eaux
Périr sans y laisser de trace.

Et tant d'autres projets qui brûlèrent mon front,
Et que parents, amis, jamais ne connaîtront,
Non plus que vous, chère Isabelle;
Car le sort qui vous presse, étend sur vous sa main:
C'est une fleur qu'il ôte ainsi de mon chemin,
Hélas! parce qu'elle est trop belle.

Olivier.

Adieu.

C'était une douce habitude
Celle de vous voir tous les jours.
Hélas! chaque chose a son cours;
Tout fuit, gloire, plaisir, étude,
Amitié.... même les amours; —
Mon âme entière à votre perte,
Où fixer mes yeux et mes pas,
Parmi cette foule déserte
Où, demain, vous ne serez pas?

Ils me disent qu'il faut sourire
Aux fleurs, soupirs du printemps,
Que l'hirondelle et le zéphire
Doivent, jusques à dix-sept ans,
Rajeunir mon cœur et ma lyre...
Mais je vois tout, sans y songer,
Le soleil y perd sa puissance,

Et je ne sais qu'à votre absence
Combien les jours vont alonger.

Émile Deschamps.

A Miss E. O.

Lorsqu'en ancien voisin, qui conserve ses droits,
Aux heures de travail chez vous j'entre, et vous vois
Assise et cultivant auprès de votre mère
Les arts, ces fruits si doux dont l'écorce est amère,
Et que sur une main votre front s'appuyant.
Vous relevez vers moi ce grand œil suppliant,
Qui semble interroger à la fois et se plaindre,
Malgré moi je me sens triste et tout près de craiudre
Que quelque préférence, un ruban, un baiser,
A votre jeune sœur donnés sans y penser,
Ou qu'une main distraite à la main qui la presse,
Ne rendant pas toujours caresse pour caresse,
N'éveille en votre cœur un sentiment jaloux;
Que, ne vous croyant pas comprise autour de vous,
Vous n'en ayez dans l'âme une douleur secrète,
Dont votre œil transparent est le seul interprète;
Qu'un ver caché habite en ton sein, pauvre fleur!
Mais, sous la dent du ver la fleur perd sa couleur;
Mais le chagrin pâlit, et vous êtes si rose,
Mais il fuit le plaisir, et que je vous propose
Quelque spectacle, un bal, vous voilà souriant,
Et l'enfant redevient joueur, insouciant.

Jeune Anglaise de l'Inde, oh! dis-moi, je t'en prie,
D'où te vient par moments cet air de rêverie?
Ton cœur si pur encor, le sens-tu s'affliger
D'un amour qu'il inspire et ne peut partager?
Je le sais, tu n'es pas, toi, de ces jeunes filles
Pareilles au chasseur qui va par les charmilles,
Tirant sur le feuillage, et qui ne cherche pas,
Lorsqu'il a le gibier qu'il faut à son repas,
Si quelque pauvre oiseau n'est point là, sur la route,
Traînant l'aile et perdant tout son sang goutte à goutte,
Qui chantait tout-à-l'heure, et qui doit oublier
Les gais repas du soir dans le rouge sorbier,
Et l'étang effleuré d'une aile aventureuse,
Et les bains au soleil dans le sable qu'on creuse,
Le nid bercé du vent sous les grands arbres verts,
Et les printemps si doux au sortir des hivers! —
Toi, tu n'es pas coquette, et si tu veux qu'on t'aime,
Ce n'est pas vanité, c'est pour aimer de même. —

Serait-ce que l'amour s'éveille dans ton cœur?
Qu'entre tous les vaincus tombe aussi le vainqueur?
Dis : est-ce amour, pitié, jalousie ou souffrance,
Ou bien que ta prunelle a plus de transparence,
Et que de longs cils noirs tes yeux bleus recouverts
Paraissent plus rêveurs pour être moins ouverts?

Vailly.

A qui pense-t-il ?

Ange aux yeux de flammes,

Tu sais nos secrets;
Tu lis dans nos âmes,
Dis-moi ses regrets.
Sur l'onde en furie,
Cherchant le péril,
Loin de sa patrie,
A qui pense-t-il?

Quand ses blanches voiles
Flottent dans les airs,
Quand l'or des étoiles
Brille sur les mers,
Quand seul il admire
L'onde sans péril,
Si son cœur soupire,
A qui rêve-t-il?

Alors qu'il succombe
Au plus triste ennui,
Et qu'une colombe
Vole devant lui,
Dans ce doux présage
Sauveur du péril,
Voit-il un message?...
Et qui nomme-t-il?

Quand l'orage gronde
Au sein de la nuit,
Qu'on entend sous l'onde
Un funeste bruit;
Si dans la tempête

Un affreux péril
Plane sur sa tête...
Pour qui tremble-t-il?

Mais de son empire
Est-il étonné?
Tout ce qu'il inspire
L'a-t-il deviné?
Un jour s'il arrive
Au port sans péril,
De loin sur la rive
Qui cherchera-t-il?

Delphine Gay.

Reproches.

Pour la première fois vous avez fui mon cœur,
Ce cœur où vous pleuriez, où vous versiez votre âme,
Vous avez un secret qu'en vain, moi, je réclame;
Moi, que vous aimiez tant, mon regard vous fait peur,
Pour la première fois vous avez fui mon cœur.

Vous avez oublié qu'il est doux de pleurer,
Quand on a bien longtemps voulu cacher ses larmes;
Contez-moi vos chagrins, vos secrètes alarmes
Tout ce qui vous fait craindre ou vous laisse espérer;
Vous avez oublié qu'il est doux de pleurer.

Oh! pleurez avec moi votre bonheur perdu,
Et nos rêves d'enfants, trop fragile chimère;
Pleurez pour que vos yeux retrouvent leur lumière,

Et pour que le repos au moins vous soit rendu.
Oh! pleurez avec moi votre bonheur perdu.

De votre lourd secret donnez-moi la moitié;
Soulagez votre cœur de ce poids qui l'oppresse;
Cachez entre mes bras un aveu qui vous blesse,
Je vous conjure, enfant, de vous ayez pitié!
De votre lourd secret donnez-moi la moitié.

Mon âme est à la vôtre attachée à toujours,
Malgré le ciel contraire, et malgré vous peut-être;
Ainsi qu'une ombre amie elle doit apparaître
Dans votre vie amère et dans vos heureux jours.
Mon âme est à la vôtre attachée à toujours.

Hélas! si vous vouliez un peu vous souvenir
De ce temps où mon cœur réfléchissait le vôtre,
Où nous marchions ensemble en pensant l'un à l'autre,
Vous verriez le passé plus beau que l'avenir,
Hélas! si vous vouliez un peu vous souvenir.

Le printemps est fini, n'effeuillons pas les fleurs
Qu'il a laissé tomber de sa fraîche couronne,
Car l'hiver vient si vite et sa main les moissonne,
Et nos pleurs les suivront, mais que lui font nos pleurs?
Le printemps est fini, n'effeuillons pas les fleurs.

Marie Nodier Menessier.

La Lisette de Béranger.

(A Béranger.)

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,

La Lisette du chansonnier
Dont vous chantez plus d'une chansonnette
Matin et soir, sous le vieux marronnier.
Ce chansonnier dont le pays s'honore,
Oui, mes enfants, m'aima d'un tendre amour;
Son souvenir m'enorgueillit encore,
Et charmera jusqu'à mon dernier jour.

Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille,
Comme j'étais gentille...
Je parle de longtemps.
Teint frais, regard qui brille,
Sourire aux blanches dents,
Alors, ô mes enfants,
Grisette de quinze ans,
Ah! que j'étais gentille.

Vous parlerai-je de sa gloire?
Son nom des rois causait l'effroi.
Dans ses chansons se trouve son histoire:
Le monde, enfants, la connaît mieux que moi.
Ce que je sais, moi, c'est qu'il fut sincère,
Bon, généreux, ange consolateur.
Oui, c'est assez de bonheur sur la terre,
Qu'un peu d'amour d'un aussi noble cœur.
Si vous saviez, etc.

Lui qui d'un beau ciel et d'ombrages
Avait besoin pour ses chansons,
Fidèle au peuple, il vengea ses outrages,

Et respira l'air impur des prisons.
Des insensés, qu'aveuglait leur puissance,
Juraient alors d'étouffer ses accents;
Mais dans les fers son luth chantait la France,
La liberté, Lisette et le printemps.
Si vous saviez, etc.

Un jour, enfants, dans ce village,
Un marchand d'images passant
Me proposa (Dieu l'envoyait, je gage)
De Béranger un portrait ressemblant.
J'aurais donné jusqu'à mes tourterelles;
Ces traits chéris, je les vois tous les jours.
Hier encor, de pervenches nouvelles,
De frais lilas, j'ai fleuri mes amours
Hier encor, j'ai fleuri mes amours!...
Si vous aviez, etc.

Frédéric Bérat.

Le Pâtre.

(De Goethe).

Là haut sur la montagne
Je me tiens souvent,
Et j'abaisse en rêvant
Mes yeux vers la campagne;
Mes brebis vont paissant,
Mon chien les accompagne,
Et me voilà rendu
Au pied de la montagne
Sans m'en être aperçu.

Là, mille fleurs dans l'herbe
Viennent, c'est un plaisir:
Et quand j'ai fait ma gerbe,
J'ignore, à qui l'offrir.
Sous un arbre j'essuie
La tempête et la pluie,
Et la porte là-bas
Reste fermée, hélas!
Tout est songe en la vie!

Je vois sur la maison
L'arc-en-ciel comme une aile;
Mais elle est partie, elle,
Elle a fuit du vallon.
Elle a traversé plaine
Et mer peut-être aussi!
Passez, troupeaux, ici,
Le pâtre a trop de peine,
Le pâtre a tant de peine.

P. F.

Mon Délire.

Je t'aimerai, j'adorerai mes chaînes,
Tant que la rose aura sa douce odeur,
Le ciel ses feux, la terre ses fontaines;
L'onde son cours et les bois leur fraîcheur,
Je t'aimerai.

Je t'aimerai, je te serai fidèle,
Tant que l'épine armera les buissons.

Que du caillou jaillira l'étincelle,
Tant que l'écho répétera ces sons:
Je t'aimerai.

Je t'aimerai tant que dans la nature
Succéderont les roses aux boutons,
Aux noirs frimas une aimable verdure,
Les fruits aux fleurs, les saisons aux saisons.
Je t'aimerai.

Anonyme.

LA VIE ET L'IDÉAL.

L'Elégie.

(Fragment de l'art poétique. Chant second.)

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poëte, il faut être amoureux.
Je hais ces vains auteurs dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines:
Ils ne savent jamais, que se charger de chaînes,
Que bénir leur martyre, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule,
Qu'amour dictait les vers que soupirait Tibulle;
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.

N. Boileau.

L'Ode.

(Fragment de l'art poétique. Chant second).

L'ode, avec plus d'éclat, et non moins d'énergie,
Élevant jusqu'au ciel son vol ambitieux,
Entretient dans ses vers commerce avec les dieux.
Aux athlètes dans Pise*) elle ouvre la barrière,
Chante un vainqueur poudreux au bout de la carrière;
Mène Achille sanglant aux bords du Simoïs,
Ou fait fléchir l'Escaut sous le joug de Louis.
Tantôt, comme une abeille ardente à son ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépouiller le rivage;
Elle peint les festins, les danses et les ris;
Vante un baiser cueilli sur les lèvres d'Iris,
Qui mollement résiste, et, par un doux caprice,
Quelquefois le refuse, afin qu'on le ravisse.
Son style impétueux souvent marche au hasard:
Chez elle un beau désordre est un effet de l'art.

N. Boileau.

Le Buisson.

S'il est un buisson quelque part
Bordé de blancs fraisiers ou de noires prunelles,
Où de l'œil de la vierge aux riantes prunelles,
Dans le creux des fossés, à l'abri d'un rempart!....

Ah! si son ombre printannière
Couvrait avec amour la pente d'un ruisseau,
D'un ruisseau qui bondit sans souci de son eau,
Et qui va réjouir l'espoir de la meunière...

*) Ces vers ont rapport à Pindar.

Si la liane aux blancs cornets
Y roulait en nœuds verts sur la branche embellie!
S'il protégeait au loin le muguet, l'ancolie,
Dont les filles des champs couronnent leurs bonnets!

Si ce buisson, nid de l'abeille,
Attirait quelque jour une vierge aux yeux doux,
Qui viendrait en dansant, et sans penser à nous,
De boutons demi clos enrichir sa corbeille!...

S'il était aimé des oiseaux;
S'il voyait sautiller la mésange hardie;
S'il accueillait parfois la linotte étourdie,
Echappée, en boîtant, au piége des réseaux!...

S'il souriait, depuis l'aurore,
A l'abord inconstant d'un léger papillon,
Tout bigarré d'azur, d'or et de vermillon,
Qui va, vole et revient, vole et revient encore!...

Si, dans la brûlante saison,
D'une nuit sans lumière éclaircissant les voiles,
Les vers luisants venaient y semer leurs étoiles,
Qui de rayons d'argent blanchissent le gazon!...

Si d'un couple naïf et tendre,
Il devait un beau soir surprendre les aveux,
Quand l'amant, de l'amante écartant les cheveux,
Lui dit tout bas un mot qu'elle brûlait d'entendre!...

Si, longtemps, des feux du soleil,
Il pouvait garantir une fosse inconnue!

Enfants! dites-le moi! l'heure est si bien venue!
Il fait froid. Il est tard. Je souffre, et j'ai sommeil.

Ch. Nodier.

Les Saisons du Nord.

Connaissez-vous ces bords qu'arrose la Baltique.
Et dont les souvenirs, aimés du barde antique,
Ont réveillé la harpe amante des torrents?
Connaissez-vous ces champs qu'un long hiver assiége,
L'orgueil des noirs sapins que respecte la neige
Ces rocs couverts de mousse et ces lacs transparents?

D'un rapide printemps la fugitive haleine
Y ranime en passant et les monts et la plaine;
Un prompt été le suit, et, prodigue de feux,
Se hâte de mûrir les trésors qu'il nous donne;
Car l'hiver menaçant laisse à peine à l'automne
Le temps de recueillir ses présents savoureux.

Mais ces rares beaux jours, quel charme les décore!
La nuit demi-voilée y ressemble à l'aurore:
Une molle douceur se répand dans les airs;
Et cette heure rapide où le soleil repose,
Glisse avec le murmure et les parfums de rose
Des bouleaux agités par la brise des mers.

Beaux climats du Midi, terres du ciel aimées!
Que sont au fils du Nord vos brises embaumées?
Les jasmins de Grenade et leurs parfums si doux

Ne pourraient l'arracher à sa mélancolie;
Sous vos rameaux en fleurs, citronniers d'Italie,
Il rêve un sol de glace et des cieux en courroux.

Mme. Amable Tastu.

Le Pressentiment.

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence,
Qui portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance.
C'est l'adieu d'un bonheur prêt à s'évanouir;
C'est un subit effroi dans une âme paisible:
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.

Pressentiment, dont j'éprouvai l'empire,
Oh! qui peut résister à tes vagues douleurs?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.

Oui, je t'ai vu, couvert d'un voile noir,
Aux plus beaux jours de mon jeune âge;
Tu formas le premier nuage
Qui des beaux jours lointains enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse;
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs,
Et je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,

Frappant l'air de nos doux accents,
Qui pouvait attrister mes sens?
Comme les fauvettes légères
Se rassemblent dans les bruyères,
La saison des fleurs et des jeux
Rassemblait notre essaim joyeux.
Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur;
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versai des larmes!
En revenant je ralentis mes pas;
Je remarquai du jour le feu prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre:
Mes compagnes dansaient... moi, je ne dansai pas.

Un mois après, j'errais dans ce lieu solitaire;
Hélas! ce n'était plus pour y chercher des fleurs:
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère!

Mme Desbordes-Valmore.

Le Prisonnier et le Papillon.

Hôte de la plaine éthérée,
Aimable et brillant papillon,
Comment de cet affreux donjon
As-tu su découvrir l'entrée?
A peine entre ses noirs créneaux
Un faible rayon de lumière

Jusqu'en mon cachot solitaire
Pénètre à travers les barreaux.

As-tu reçu de la nature
Un cœur sensible à l'amitié?
Viens-tu, conduit par la pitié,
Soulager les maux que j'endure?
Ah! ton aspect de ma douleur
Suspend et calme la puissance;
Tu me ramènes l'espérance
Prête à s'éteindre dans mon cœur!

Doux ornement de la nature,
Viens me retracer sa beauté!
Parle-moi de la liberté,
Des eaux, des fleurs, de la verdure;
Parle-moi du bruit des torrents,
Des lacs profonds, des verts ombrages,
Et du murmure des feuillages
Qu'agite l'haleine des vents.

As-tu vu les roses éclore?
As-tu rencontré des amants?
Dis-moi l'histoire du printemps
Et les nouvelles de l'aurore.
Dis-moi si dans le fond des bois
Le rossignol, à ton passage,
Quand tu traversais le bocage,
Faisait ouïr sa douce voix.

Le long de la muraille obscure
Tu cherches vainement des fleurs;

Chaque captif de ses malheurs
Y traça la vive peinture.
Loin du soleil et des zéphyrs,
Entre ces voûtes souterraines,
Tu voltigeras sur des chaînes,
Et n'entendras que des soupirs.

Léger enfant de la prairie,
Sors de ma lugubre prison:
Tu n'existes qu'une saison,
Hâte-toi d'employer la vie.
Fuis! tu n'auras hors de ces lieux,
Où l'existence est un supplice,
D'autres liens que ton caprice,
Et d'autre prison que les cieux.

Peut-être un jour dans la campagne,
Conduit par tes goûts inconstants,
Tu rencontreras deux enfants
Qu'une mère triste accompagne.
Vole aussitôt la consoler;
Dis-lui que son époux respire,
Que pour elle seule il soupire...
Mais, hélas! tu ne peux parler!

Etale ta riche parure
Aux yeux de mes jeunes enfants;
Témoin de leurs jeux innocents,
Plane autour d'eux sur la verdure.
Bientôt, vivement poursuivi,
Feins de vouloir te laisser prendre;

De fleurs en fleurs va les attendre
Pour les conduire jusqu'ici,

Leur mère les suivra sans doute,
Triste compagne de leurs jeux;
Vole alors gaîment devant eux
Pour les distraire de la route.
D'un infortuné prisonnier
Ils sont la dernière espérance;
Les douces larmes de l'enfance
Pourront attendrir mon geôlier.

A l'épouse la plus fidèle
On rendra le plus tendre époux;
Les portes d'airain, les verroux,
Tomberont bientôt devant elle...
Mais, ô ciel! le bruit de mes fers
Détruit l'erreur qui me console....
Hélas! le papillon s'envole,
Le voilà perdu dans les airs!

Le Comte de Maistre.

Couplet écrit sur l'Album d'une Amie.

Vous vous vantez d'avoir mon âge:
Sachez, que l'Amour n'en croit rien.
Jadis les Parques ont, je gage,
Mêlé votre fil et le mien.
Au hasard alors ces matrones
Faisant deux lots de notre temps,

J'eus les hivers et les automnes.
Vous les étés et les printemps.

Béranger.

Le Tems.

Près de la beauté que j'adore,
Je me croyais égal aux dieux;
Lorqu'au bruit de l'airain sonore,
Le tems apparut à nos yeux.
Faible comme une tourterelle
Qui voit la serre des vautours,
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Devant son front chargé de rides,
Soudain nos yeux se sont baissés:
Nous voyons à ses pieds rapides
La poudre des siècles passés.
Ah l'aspect d'une fleur nouvelle
Qu'il vient de flétrir pour toujours,
A! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Je n'épargne rien sur la terre;
Je n'épargne rien même aux cieux,
Répond-il d'une voix austère:
Vous ne m'avez connu que vieux.
Ce que le passé vous révèle
Remonte à peine à quelques jours.

Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Sur cent premiers peuples célèbres
J'ai plongé cent peuples fameux
Dans un abîme de ténèbres,
Où vous disparaîtrez comme eux.
J'ai couvert d'une ombre éternelle
Des astres éteints dans leur cours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Mais malgré moi de votre monde
La volupté charme les maux;
Et de la nature féconde,
L'arbre immense étend ses rameaux.
Toujours sa tige renouvelle
Des fruits que j'arrache toujours.
Ah! par pitié, lui dit ma belle,
Vieillard, épargnez nos amours!

Il nous fuit; et près de le suivre,
Les plaisirs, hélas! peu constans,
Nous voyant plus préssés de vivre,
Nous bercent dans l'oubli du tems.
Mais l'heure en sonnant nous rappelle
Combien tous nos rêves sont courts;
Et je m'écrie avec ma belle:
Vieillard, épargnez nos amours!

Béranger.

Les Rossignols.

La nuit a ralenti les heures :
Le sommeil s'étend sur Paris.
Charmez l'écho de nos demeures :
Éveillez-vous, oiseaux chéris.
Dans ces instants où le cœur pense,
Heureux, qui peut rentrer en soi !
De la nuit j'aime le silence :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Pour vous il n'est point de Zoïle ;
Mais croyez-vous, par vos accords,
Toucher l'avare au cœur stérile,
Qui compte à présent ses trésors ?
Quand la nuit, favorable aux ruses.
Pour son or le remplit d'effroi,
La pauvreté sourit aux Muses.
Doux rossignols, chantez pour moi.

Mais votre voix devient plus vive ;
Non, vous n'aimez pas les méchants.
Du printemps le parfum m'arrive
Avec la douceur de vos chants.
La nature, plus belle encore,
Dans mon cœur va graver sa loi.
J'attends le réveil de l'aurore :
Doux rossignols, chantez pour moi.

Béranger.

Ma Vocation.

Jeté sur cette boule
Laid, chétif et souffrant;
Étouffé dans la foule
Faute d'être assez grand;
Une plainte touchante
De ma bouche sortit.
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Le char de l'opulence
M'éclabousse en passant;
J'éprouve l'insolence
Du riche et du puissant;
De leur morgue tranchante
Rien ne nous garantit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

D'une vie incertaine
Ayant eu de l'effroi,
Je rampe sous la chaîne
Du plus modique emploi.
La liberté m'enchante,
Mais j'ai grand appétit,
Le bon Dieu me dit: Chante,
Chante, pauvre petit!

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse

Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchante,
Quand on se divertit,
Le bon Dieu me dit : Chante,
Chante pauvre petit !

Béranger.

Les Etoiles qui filent.

Berger, tu dis que notre étoile
Règle nos jours et brille aux cieux :
— Oui mon enfant ; mais dans son voile
La nuit la dérobe à nos yeux.
— Berger, sur cet azur tranquille,
De lire on te croit le secret :
Quelle est cette étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît ?

— Mon enfant, un mortel expire ;
Son étoile tombe à l'instant.
Entre amis que la joie inspire,
Celui-ci buvait en chantant.
Heureux, il s'endort immobile
Auprès du vin qu'il célébrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Mon enfant, qu'elle est pure et belle !
C'est celle d'un objet charmant.
Fille heureuse, amante fidèle,
On l'accorde au plus tendre amant.

Des fleurs ceignent son front nubile,
Et de l'hymen l'autel est prêt...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, c'est l'étoile rapide
D'un très-grand seigneur nouveau-né:
Le berceau qu'il a laissé vide,
D'or et de pourpre était orné.
Des poisons qu'un flatteur distille
C'était à qui le nourrirait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon enfant, quel éclair sinistre!
C'était l'astre d'un favori,
Qui se croyait un grand ministre
Quand de nos maux il avait ri.
Ceux qui servaient ce dieu fragile
Ont déjà caché son portrait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— Mon fils, quels pleurs seront les nôtres!
D'un riche nous perdons l'appui;
L'indigence glane chez d'autres,
Mais elle moissonnait chez lui.
Ce soir même, sûr d'un asile,
A son toit le pauvre accourait...
— Encore une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

— C'est celle d'un puissant monarque!...
Va, mon fils, garde ta candeur:
Et que ton étoile ne marque
Par l'éclat ni par la grandeur.
Si tu brillais sans être utile,
A ton dernier jour on dirait:
Ce n'est qu'une étoile qui file,
Qui file, file, et disparaît.

Béranger

La Tombe et la Rose.

La tombe dit à la rose:
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours?
La rose dit à la tombe:
Que fais-tu de ce qui tombe:
Dans ton gouffre ouvert toujours?

La rose dit: — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre et de miel.
La tombe dit: — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel!

Victor Hugo.

L'Auteur.

Data fata secutus.

Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.

Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même tems sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas!

O l'amour d'une mère! — amour que nul n'oublie!
Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie!
Table toujours servie au paternel foyer!
Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier!

Je pourrai dire un jour, lorsque la nuit douteuse
Fera parler les soirs ma vieillesse conteuse,
Comment ce haut destin de gloire et de ferveur
Qui remuait le monde aux pas de l'empereur,

Dans son souffle orageux m'emportant sans défense
A tous les vents de l'air fit flotter mon enfance.
Car lorsque l'aquilon bat ses flots palpitants,
L'océan convulsif tourmente en même temps
Le navire à trois ponts qui tonne avec l'orage,
Et la feuille échappée aux arbres du rivage!

Maintenant jeune encore et souvent éprouvé,
J'ai plus d'un souvenir profondément gravé,
Et l'on peut distinguer bien des choses passées
Dans ces plis de mon front que creusent mes pensées.
Certes, plus d'un vieillard sans flamme et sans cheveux,
Tombé de lassitude au bout de tous ses vœux,
Pâlirait s'il voyait, comme un gouffre dans l'onde,
Mon âme où ma pensée habite comme un monde,
Tout ce que j'ai souffert, tout ce que j'ai tenté,
Tout ce qui m'a menti comme un fruit avorté,
Mon plus beau tems passé sans espoir qu'il renaisse,
Les amours, les travaux, les deuils de ma jeunesse,
Et quoiqu'encore à l'âge où l'avenir sourit,
Le livre de mon cœur à toute page écrit!

Si parfois de mon sein s'envolent mes pensées,
Mes chansons, par le monde en lambeaux dispersées;
S'il me plaît de cacher l'amour et la douleur
Dans le coin d'un roman ironique et railleur;
Si j'ébranle la scène avec ma fantaisie;
Si j'entre-choque aux yeux d'une foule choisie
D'autres hommes comme eux, vivant tous à la fois
De mon souffle et parlant au peuple avec ma voix;
Si ma tête, fournaise où mon esprit s'allume,

Jette le vers d'airain qui bouillonne et qui fume
Dans le rhythme profond, moule mystérieux
D'où sort la strophe ouvrant ses ailes dans les cieux;
C'est que l'amour, la tombe, et la gloire, et la vie,
L'onde qui fuit, par l'onde incessamment suivie,
Tout souffle, tout rayon, ou propice ou fatal,
Fait reluire et vibrer mon âme de cristal,
Mon âme aux mille voix, que le Dieu que j'adore
Mit au centre de tout comme un écho sonore!

D'ailleurs j'ai purement passé les jours mauvais,
Et je sais d'où je viens si j'ignore où je vais.
L'orage des partis avec son vent de flamme
Sans en altérer l'onde a remué mon âme;
Rien d'immonde en mon cœur, pas de limon impur
Qui n'attendit qu'un vent pour en troubler l'azur!

Après avoir chanté, j'écoute et je contemple,
A l'empereur tombé dressant dans l'ombre un temple,
Aimant la liberté pour ses fruits, pour ses fleurs,
Le trône pour son droit, le roi pour ses malheurs;
Fidèle enfin au sang qu'ont versé dans ma veine
Mon père, vieux soldat, ma mère, Vendéenne!

Victor Hugo.

Date Lilia.

Oh! si vous rencontrez quelque part sous les cieux
Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
Que suivent quatre enfants dont le dernier chancelle,

Les surveillant bien tous; et, s'il passe auprès d'elle
Quelque aveugle indigent que l'âge appesantit,
Mettant une humble aumône aux mains du plus petit;
Si, quand la diatribe autour d'un nom s'élance,
Vous voyez une femme écouter en silence,
Et douter, puis vous dire: — Attendons pour juger.
Quel est celui de nous qu'on ne pourrait charger?
On est prompt à ternir les choses les plus belles.
La louange est sans pieds et le blâme a des ailes. —
Si, lorsqu'un souvenir, ou peut-être un remords,
Ou le hasard, vous mène à la cité des morts,
Vous voyez, au détour d'une secrète allée,
Prier sur un tombeau dont la route est foulée,
Seul avec des enfants, un être gracieux
Qui pleure en souriant comme l'on pleure aux cieux;
Si de ce sein brisé la douleur et l'extase
S'épanchent comme l'eau des fêlures d'un vase;
Si rien d'humain ne reste à cet ange éploré,
Si, terni par le deuil, son œil chaste et sacré,
Bien plus levé là-haut que baissé vers la tombe,
Avec tant de regret sur la terre retombe
Qu'on dirait que son cœur n'a pas encor choisi
Entre sa mère au ciel et ses enfants ici;
Quand, vers Pâque ou Noël, l'église, aux nuits tombantes,
S'emplit de pas confus et de cires flambantes,
Quand la fumée en flots déborde aux encensoirs,
Comme la blanche écume aux lèvres des pressoirs,
Quand au milieu des chants d'hommes, d'enfants, de femmes,

Une âme selon Dieu sort de toutes ces âmes;
Si, loin des feux, des voix, des bruits et des splendeurs.
Dans un repli perdu parmi les profondeurs,
Sur quatre jeunes fronts groupés près du mur sombre
Vous voyez se pencher au regard voilé d'ombre,
Où se mêle, plus doux encor que solennel,
Le rayon virginal au rayon maternel;
Oh! qui que vous soyez, bénissez-la. C'est elle!
La sœur, visible aux yeux, de mon âme immortelle!
Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours!
Toit de mes jeunes ans qu'espèrent mes vieux jours!
C'est elle, la vertu sur ma tête penchée;
La figure d'albâtre en ma maison cachée;
L'arbre qui, sur la route où je marche à pas lourds,
Verse des fruits souvent et de l'ombre toujours;
La femme dont ma joie est le bonheur suprême;
Qui, si nous chancelons, ses enfants ou moi-même,
Les soutient de la main et me soutient du cœur;
Sans parole sévère et sans regard moqueur,
Celle qui, lorsqu'au mal, pensif, je m'abandonne,
Seule peut me punir et seule me pardonne;
Qui de mes propres torts me console et m'absout;
A qui j'ai dit: toujours! et qui m'a dit: partout!
Elle! tout dans un mot! c'est dans ma froide brume
Une fleur de beauté que la bonté parfume;
D'une double nature hymen mystérieux!
La fleur est de la terre et le parfum des cieux.

Victor Hugo.

Que suis-je?

Que suis-je? Esprit, qu'un souffle enlève.
Comme une feuille morte échappée aux bouleaux,
Qui sur une onde en pente erre de flots en flots,
Mes jours s'en vont de rêve en rêve.

Tout me fait songer: l'air, les prés, les monts, les bois.
J'en ai pour tout un jour des soupirs d'un hautbois
D'un bruit de feuilles remuées;
Quand vient le crépuscule, au fond d'un vallon noir,
J'aime un grand lac d'argent, profond et clair miroir,
Où se regardent les nuées.

J'aime une lune ardente et rouge comme l'or,
Se levant dans la brume épaisse, ou bien encor
Blanche au bord d'un nuage sombre;
J'aime ces chariots lourds et noirs, qui la nuit,
Passant devant le seuil des fermes avec bruit,
Font aboyer les chiens dans l'ombre.

Victor Hugo.

Tu pleurais.

Oh! pourquoi te cacher? Tu pleurais seule ici.
Devant tes yeux rêveurs qui donc passait ainsi?
Quelle ombre flottait dans ton âme?
Était-ce long regret ou noir pressentiment,
Ou jeunes souvenirs dans le passé dormant,
Ou vague faiblesse de femme?

Voyais-tu fuir déjà l'amour et des douceurs,
Ou les illusions, toutes ces jeunes sœurs
Qui le matin, devant nos portes,
Dans l'avenir sans borne ouvrant mille chemins,
Dansent, des fleurs au front et les mains dans les mains,
Et bien avant le soir sont mortes?

Ou bien te venait-il des tombeaux endormis
Quelque ombre douloureuse avec des traits amis,
Te rappelant le peu d'années,
Et demandant tout bas quand tu viendrais, le soir,
Prier devant ces croix de pierre ou de bois noir
Où pendent tant de fleurs fanées?

Mais non, ces visions ne te poursuivaient pas.
Il suffit pour pleurer de songer qu'ici-bas
Tout miel est amer, tout ciel sombre;
Que toute ambition trompe l'effort humain,
Que l'espoir est un leurre, et qu'il n'est pas de main
Qui garde l'onde ou prenne l'ombre!

Toujours ce qui là-bas vole au gré du zéphyr,
Avec des ailes d'or, de pourpre et de saphir,
Nous fait courir et nous devance;
Mais adieu l'aile d'or, pourpre, émail, vermillon,
Quand l'enfant a saisi le frêle papillon,
Quand l'homme a pris son espérance!

Pleure. Les pleurs vont bien, même au bonheur; tes chants

Sont plus doux dans les pleurs, tes yeux purs et touchants
Sont plus beaux quand tu les essuies.
L'été, quand il a plu, le champ est plus vermeil,
Et le ciel fait briller plus frais au beau soleil
Son azur, lavé par les pluies !

Pleure comme Rachel, pleure comme Sara.
On a toujours souffert ou bien on souffrira.
Malheur aux insensés qui rient !
Le Seigneur vous relève alors que nous tombons.
Car il préfère encor les malheureux aux bons,
Ceux qui pleurent à ceux qui prient.

Pleure afin de savoir ! Les larmes sont un don.
Souvent les pleurs, après l'erreur et l'abandon,
Raniment nos forces brisées.
Souvent l'âme, sentant, au doute qui s'enfuit,
Qu'un jour intérieur se lève dans sa nuit,
Répand de ces douces rosées.

Pleure ; mais tu fais bien, cache-toi pour pleurer,
Aie un asile en toi. Pour t'en désaltérer,
Pour les savourer avec charmes,
Sous le riche dehors de ta prospérité,
Dans le fond de ton cœur, comme un fruit pour l'été,
Mets à part ton trésor de larmes.

Car la fleur, qui s'ouvrit avec l'aurore en pleurs,
Et qui fait à midi de ses belles couleurs
Admirer la splendeur timide,

Sous ses corolles d'or, loin des yeux importuns,
Au fond de ce calice où sont tous ses parfums,
Souvent cache une perle humide.

Victor Hugo.

Pour les Pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout à l'entour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustres,
Candélabres ardents, cercle étoilé de lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous, qu'il est là sous le givre et la neige
Ce père sans travail, que la famine assiége?
Et qu'il se dit tout bas: Pour un seul que de biens
A son large festin que d'amis se récrient!
Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient!
Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens!

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,

Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et sur un peu de paille, étendue et muette
L'aïeule, que l'hiver, hélas! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau!

Car Dieu mit ces degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns: Jouissez! aux autres: Enviez!

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable,
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui, qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache; —
Oh! que ce soit la charité!

Donnez, riches! L'aumône est sœur de la prière.
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout roidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges;
Afin d'être meilleurs; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise: Il a pitié de nous!
Afin que l'indigent, que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu, qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel:
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

Victor Hugo.

A un Voyageur.

Ami! vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfants dans vos mains tenant les têtes blondes,
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!
„— Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère?"
— Ils voyagent aussi!

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune:
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux!
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes:
On le fait à pas lents parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous!

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.
Hélas! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor!

Je les ai vus partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme;
Mais, le cercueil fermé, mon âme a vu leur âme
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.

Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre
Et vont où nous irons!

Voyageur! voyageur! quelle est notre folie!
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie,
Des plus chers, des plus beaux?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
Efface de tombeaux?

Victor Hugo.

A Mr. Louis B.

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux, Pau, Bayonne et ses charmants rivages,
Toulouse la Romaine, où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli tout enfant la poésie en fleurs,
Passez par Blois. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route,
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers qui haussent votre front,

Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire au temps des crues;
...Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi,
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble
Comme au cimier d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.
Regardez à vos pieds. —

Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers,
C'est là. — Regardez bien: c'est le toit de mon père,
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre,
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé!

Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites: „Notre ami
„Ne reverra jamais son vieux père endormi!

„Hélas! il a perdu cette sainte défense
„Qui protége la vie encore après l'enfance,
„Ce pilote prudent, qui pour dompter le flot
„Prête une expérience au jeune matelot.
„Plus de père pour lui! plus rien qu'une mémoire!

„Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire!
„Plus de récits guerriers! plus de beaux cheveux blancs
„A faire caresser par les petits enfants!
„Hélas! il a perdu la moitié de sa vie,
„L'orgueil de faire voir à la foule ravie
„Son père, un vétéran, un général ancien!
„Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
„Et le seuil paternel qui tressaille de joie
„Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie!

„Le grand arbre est tombé! resté seul au vallon,
„L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
„Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
„Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
„Se rallie inquiet autour du père seul,
„Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
„C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
„On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie.
„C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
„De travailler pour tous, d'agir et de mourir!

Victor Hugo.

La Captive.

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,

Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

Pourtant j'aime une rive
Où jamais des hivers
Le souffle froid n'arrive
Par les vitraux ouverts.
L'été, la pluie est chaude;
L'insecte vert qui rôde
Luit, vivante émeraude,
Sous les brins d'herbe verts.

Smyrne est une princesse
Avec son beau chapel;
L'heureux printemps sans cesse
Répond à son appel,
Et, comme un riant groupe
De fleurs dans une coupe,
Dans ses mers se découpe
Plus d'un frais archipel.

J'aime ces tours vermeilles,
Ces drapeaux triomphants,
Ces maisons d'or, pareilles
A des jouets d'enfants;
J'aime, pour mes pensées
Plus mollement bercées,
Ces tentes balancées
Au dos des éléphants.

Dans ce palais de fées
Mon cœur, plein de concerts,
Croit, aux voix étouffées
Qui viennent des déserts,
Entendre les génies
Mêler les harmonies
Des chansons infinies
Qu'ils chantent dans les airs!

J'aime de ces contrées
Les doux parfums brûlants,
Sur les vitres dorées
Les feuillages tremblants,
L'eau que la source épanche
Sous le palmier qui penche
Et la cigogne blanche
Sur les minarets blancs.

J'aime en un lit de mousses
Dire un air espagnol,
Quand mes compagnes douces,
Du pied rasant le sol,
Légion vagabonde,
Où le sourire abonde,
Font tournoyer leur ronde
Sous un rond parasol.

Mais surtout, quand la brise
Me touche en voltigeant,
La nuit, j'aime être assise,

Être assise en songeant;
L'œil sur la mer profonde,
Tandis que, pâle et blonde,
La lune ouvre dans l'onde
Son éventail d'argent.

Victor Hugo.

Après la Description d'une Bataille.

Accourez maintenant, amis, épouses, mères!
Venez compter vos fils, vos amants et vos frères!
Venez sur ces débris disputer aux vautours
L'espoir de vos vieux ans, les fruits de vos amours!
Que de larmes sans fin sur eux vont se répandre,
Dans vos cités en deuil que de cris vont s'entendre,
Avant qu'avec douleur la terre ait reproduit,
Misérables mortels! ce qu'un jour a détruit!
Mais au sort des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible:
Demain la douce aurore en se levant sur eux.
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée,
Les vents balaieront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements!

Alph. de Lamartine.

Le Songe.

Quand autrefois dans cette arène,

Où tout mortel suit son chemin,
En coureur, que la gloire entraîne,
Je m'élançais, l'âme sereine,
Un flambeau brillant à la main;

Des Muses belliqueux élève,
Quand je rêvais nobles assauts,
Couronne et laurier, lyre et glaive,
Étendards poudreux qu'on enlève,
Baisers cueillis sous des berceaux;

Partout vainqueur, amant, poëte,
Pensais-je, hélas! que mon flambeau,
Au lieu de triomphe et de fête,
N'éclairerait que ma défaite
Et mes ennemis jusqu'au tombeau?

La destinée à ma jeunesse
Semblait sourire avec amour;
J'aimais la vie avec ivresse,
Ainsi, qu'on aime une maîtresse
Avant la fin du premier jour.

Il a fui, mon rêve éphémère...
Tel, d'un sexe encore incertain,
Un bel enfant près de sa mère
Poursuit la flatteuse chimère
De son doux rêve du matin.

Tout s'éveille, et lui dort encore;
Déjà pourtant il n'est plus nuit;
L'aube blanchit devant l'Aurore;

Sous l'œil du dieu, qui la dévore,
L'Aurore rougit et s'enfuit.

Il dort son sommeil d'innocence;
Avec l'aube son front blanchit;
Puis par degrés il se nuance
Avec l'Aurore, qui s'avance
Et qui bientôt s'y réfléchit.

Un voile couvre sa prunelle
Et cache le ciel à ses yeux;
Mais un songe le lui révèle;
En songe, son âme étincelle
Des rayons, qui peignent les cieux.

O coule, coule, onde nouvelle,
Suis mollement ton cours vermeil!
Peux-tu jamais couler plus belle,
Que sous la grotte maternelle,
Aux premiers rayons du soleil?

Que j'aime ce front sans nuage,
Qu'arrose un plus frais coloris!
Bel enfant, quel charmant présage,
Parmi les fleurs de ton visage,
Fait soudain éclore un souris?

Dans la vie encore ignorée
As-tu cru voir un bonheur pur?
Un ange te l'a-t-il montrée
Brillante, sereine, azurée.
A travers ses ailes d'azur?

Ou quelque bonne fée Urgèle,
Promettant palais et trésor
Au filleul mis sous sa tutèle,
Pour te promener t'aurait-elle
Ravi sur son nuage d'or?

Mais le soleil suit sa carrière,
Et voilà qu'un rayon lancé
De l'enfant perce la paupière;
Ses yeux s'ouvrent à la lumière;
Il pleure... le songe est passé!

Sainte-Beuve.

Le Nid.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble:
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble?
Pour le couvrir vois-tu les rameaux se ployer?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse;
Ils sont tous endormis!... Oh! viens, ta voix est douce;
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor la mère les recouvre;
Son œil appesanti se referme et s'entr'ouvre;
Et son amour souvent lutte avec le sommeil.
Elle s'endort enfin... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile;
A peine s'il contient sa famille tranquille;

Mais là le jour est pur, et le sommeil est doux!
C'est assez!... Elle n'est ici que passagère;
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand!.. Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour... et mourir?

Émile Souvestre.

Le Voyage du Poëte.

A Sainte Beuve qui revenait d'Italie.

O poëte voilé par la mélancolie!
Doux amant du silence et de la liberté,
O tendre pélerin! tu reviens d'Italie,
De la belle Italie où Virgile a chanté.

Après avoir battu les sentiers et les grèves,
Vu les mille tableaux, ouï les mille bruits,
Tu reviens palpitant et tu chantes tes rêves,
Comme par souvenir chante l'oiseau des nuits.

Car ton âme n'est pas de ces âmes muettes
Qui vont péniblement traîner leur corps ailleurs.
Ton âme a pris son vol dans le ciel des poëtes,
Pour goûter l'ambroisie en des pays meilleurs.

Ton âme a voyagé comme la blonde abeille,
Qui s'enivre en buvant aux bouquets des chemins.
La muse la plus fraîche a rempli ta corbeille,
Et tu jettes sur nous les fleurs à pleines mains.

Arsène Houssaye.

A Mr. Reboul de Nimes.

C'est moi, Reboul, c'est moi qui frappe à votre porte;
Vous ignorez mon nom; ouvrez toujours, n'importe.
Pauvre, je viens à vous pour demander du pain:
Mais non pas de ce pain qui nourrit le vulgaïre;
Ami, de celui-là l'homme ne manque guère:
C'est d'un autre aliment que le poëte a faim.

C'est de ce pain qui rend notre âme forte et libre,
Qui fait qu'au fond du cœur la corde aimante vibre,
Que l'homme est plus soumis et plus audacieux;
De ce pain dont jamais on ne se rassasie,
Dont les divins parfums, qu'on nomme poésie,
Donnent à notre voix quelques notes des cieux.

C'est de ce pain doré, dont la pâte est pétrie
Par les Muses pour ceux qu'adopte la patrie,
Pour ceux qu'elle présente en disant; „Les voici!"
De ce pain dont le suc plus doux qu'un lait de mère
Nourrit Châteaubriand comme il nourrit Homère;
Et de ce pain, Reboul, vous en avez aussi.

Boulanger par hasard, poëte par nature,
Chez vous l'âme et le corps trouvent leur nourriture;

Après une pratique, il vient un courtisan.
Pourquoi comme les rois le soir êtes-vous triste?
Pourquoi? — C'est que le soir vous devenez artiste;
Le jour vous êtes gai, vous êtes artisan.

O maître, ouvrez-moi donc; nommez-moi votre frère;
Et m'élevant alors jusque dans votre sphère,
Vous m'apprendrez l'accord sonore et triomphant
Qui dans le monde au loin porta votre génie,
Et fit monter si haut, d'un souffle d'harmonie,
Le boulanger de Nîme avec „l'Ange et l'Enfant“,

„L'Ange et l'Enfant“, si sainte et si touchante histoire,
Qui dit qu'un séraphin, mystère doux à croire,
Descend sur un berceau comme sur un autel,
Qui des mères peut-être adoucit la souffrance,
Qui nous fit dans la mort trouver une espérance,
Et qui du premier coup vous rendit immortel.

Mais si le sort vous place au front une couronne,
Si la muse vous met près d'elle sur son trône,
Aux mœurs de votre état restez fidèle encor:
C'est mal de renier l'écusson de famille,
Soit qu'il porte deux pains en croix sous une grille,
Ou bien un champ d'azur et trois fleurs de lis d'or.

Le comte de Resseguier.

Ma Chambre.

Qu'est-ce donc à présent ce qu'on nomme une fête?
— C'est un tumulte, un bruit à vous fendre la tête;

C'est un lustre au plafond comme un soleil aux cieux,
Et des milliers d'éclairs à vous crever les yeux;
Ce sont mille propos, et pas une pensée;
C'est l'heure du bonheur en tourments dépensée.

Oh! que chez moi je trouve un bien-être plus sûr!
Le portrait de ma mère incliné sur le mur
Me tient sous son regard; et cette image aimée
Protége mes loisirs dans ma chambre fermée.
Mes secrets douloureux j'aime à les lui donner,
J'aime ce souvenir qui semble pardonner.

J'aime mes arts à moi: musique, poésie,
Mon chapelet de Rome et mes coussins d'Asie.
Rêvant alors de tout, et de moi-même un peu,
Je pense à ma famille, à mes amis, à Dieu,
Ce bonheur par degrés s'éteint comme une flamme,
Mais il laisse longtemps un rayon dans mon âme.

— Demandez à demain, il vous le dira, lui,
Ce que vous restera des fêtes d'aujourd'hui!

Le comte de Resseguier.

Une Fille du Ciel.

Au milieu de la foule et des bruits de la terre,
Hélas! elle a passé, rapide et solitaire,
Comme le ruisseau clair et pur
Qui, sous les peupliers de sa rive isolée,
Murmure et court, sans nom, à travers la vallée,
Se perdre au sein d'un lac d'azur.

Belle de cette grâce où le ciel se révèle,
Semant partout l'amour et l'espoir autour d'elle,
Séchant les larmes sur ses pas,
Aux yeux des malheureux elle était apparue
Comme une déité favorable, accourue
Pour les secourir ici-bas.

Mais loin du sol natal pauvre fleur exilée,
Transplantée en ce monde, infertile vallée,
Où tout, hélas! vient se flétrir,
Loin d'un ciel qui, jaloux de l'éclat de ses charmes,
Aimait à lui verser ses rayons et ses larmes,
Comment eût-elle pu fleurir!

Bientôt des aquilons sans relâche battue,
Frêle plante, on la vit, sous leurs coups abattue,
Languir: le regret dévorant,
Comme le ver caché sous un bouton de rose,
Flétrit et dessécha son visage si rose
Et sa lèvre au souffle odorant.

Sa vie alors ne fut qu'une souffrance lente,
Que le cri douloureux d'une âme impatiente
Qui, d'une aile captive encor,
Bat ses chaînes, voyant l'aube céleste éclore,
Et vers ces champs lointains qu'un jour si pur colore,
Cherche en vain à prendre l'essor.

Aussi quand du départ l'heure fut arrivée,
Voyant enfin sa tâche ici-bas achevée,
La joie éclata dans ses yeux;
Pour la première fois son pâle et doux visage

Rayonna d'un sourire, et ce fut le présage
    De son prochain retour aux cieux.

Puis, s'armant de constance ainsi que d'une armure,
Des mains de la douleur elle prit sans murmure
    Sa coupe, et la vida d'un trait;
Puis de son voile blanc, comme pour une fête,
A l'aspect de la mort elle couvrit sa tête,
    Et lui dit: — Partons, tout est prêt.

Ce fut le dernier mot que murmura sa bouche;
Son front appesanti retomba sur sa couche,
    Ses yeux se fermèrent au jour.
Heureuse qui, longtemps avant le soir, comme elle,
S'endort pour s'éveiller avec l'aube éternelle,
    Au sein du céleste séjour.

Eugène Faure.

L'Hirondelle et le Prisonnier.

Hirondelle gentille,
Voltigeant à la grille
    Du cachot noir,
Vole, vole, sans crainte,
Autour de cette enceinte.
    J'aime à te voir.

Légère aérienne,
Dans ta robe d'ébène
    Lorsque le vent
Soulève ta plume

Comme un flocon d'écume
  Ton corset blanc.

D'où viens-tu? Qui t'envoie
Porter si douce joie
  Au condamné?
Oh! charmante compagne,
Viens-tu de la montagne
  Où je suis né?

Viens-tu de la patrie
Eloignée et chérie
  Du prisonnier?
Fée aux luisantes ailes,
Conte-moi des nouvelles
  Du vieux foyer.

Oh! dis-moi si la mousse
Est toujours aussi douce,
  Et si parfois,
Au milieu du silence,
Le son du cor s'élance
  Au fond des bois.

Si la blanche aubépine,
Au haut de la colline,
  Fleurit toujours;
Dis-moi si l'homme espère
Encor sur cette terre
  Quelque beau jour.

Il pleut, la nuit est sombre,
Le vent souffle dans l'ombre

De la prison.
Hélas! pauvre petite,
As-tu froid? entre vite
Au noir donjon.

Tu t'envoles, j'y songe,
C'est que tout est mensonge,
Espoir heurté.
Il n'est dans cette vie
Qu'un bien digne d'envie,
La liberté.

Attribuée à M. de Peyronnet.

Marie.

O maison du Moustoir! combien de fois la nuit,
Ou lorsque sur le port j'erre parmi le bruit,
Tu m'apparais! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus; dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant;
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton, un air breton si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît, comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et dans ses souvenirs où je me sens revivre,

Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre!
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet des bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire et le lavoir, et la grange; en un coin
Les pommes par monceaux et les meules de foin;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crêche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre, et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire, aux poutres du plafond
Un rayon du soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit; à deux pas
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
(Vers la porte, en tournant) sur le bahut énorme,
Pêle-mêle bassins, vases, de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer.
Penchée en travaillant vers le grillon qui crie,
A son rouet j'aperçois la petite Marie,
Qui, sous la jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler de loin me dit: „C'est vous!"

Brizeux.

Marie.

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,

D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson,
Qui venait au soleil dormir près du gazon;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée,
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée;
Seuls, dis-je, en ce désert, riant, causant d'amour,
Sous l'arche du vieux pont nous passâmes le jour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière;
Des insectes sans nombre, ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Phalènes, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus; mais déjà ma jeune paysane
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane;
En voyant la pauvrette en ses doigts remuer;
„Elle n'a que sa vie, oh! pourquoi la tuer?“
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,

Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu. —
Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas! et bien des ans! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants,
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans refleuriront toujours.

Brizeux.

La Résignation.

Le lit où je repose est baigné de mes pleurs ;
Comme l'herbe des champs ma jeunesse est fanée,
Et si j'ai vu passer une belle journée,
C'était une eau rapide entraînant quelques fleurs.

Sur cette mer du monde où le nocher s'égare,
Crédule, j'ai vogué sur la foi de l'orgueil,
Et quand les vents poussaient mon navire à l'écueil,
Nulle main sur le bord n'a fait briller le phare.

Me voilà séparé de tout ce qui m'est cher ;
Que votre volonté, mon Dieu, soit accomplie !
Ma bouche se résigne, et du calice amer
Je saurai, s'il le faut, boire jusqu'à la lie.

De Loy.

Souvenez-vous de moi!

Qu'avec plaisir, ô fleur pâle et charmante
Je te retrouve dans ces lieux!
Plus que l'éclat de la rose naissante,
Ton faible azur plait à mes yeux.
Pour embellir un dernier jour d'automne,
Le printemps te laisse après soi.
J'aime ce nom, ce doux nom qu'on te donne:
    Souvenez-vous de moi.

Mon œil distrait, errant dans la prairie,
T'a reconnue avec transport.
Suis-moi, rappelle à mon âme attendrie
Les moments passés sur ce bord.
Mais non, fleuris et meurs sur ce rivage;
J'y voudrais mourir près de toi...
Je pars... Vous tous dont j'emporte l'image,
    Souvenez-vous de moi!

Toi que j'ai vue au fond du noir abîme,
Auprès de l'antre du torrent;
Du vieux rocher, toi qui pares la cime
Et les murs du saint monument;
Si l'on revient visiter l'ermitage,
Qu'un doux regard tombe sur toi!
Vous qui ferez le saint pèlerinage,
    Souvenez-vous de moi.

Vous reverrez la chapelle pieuse,
L'autel où nous avons prié,
Le bois, le mont, l'antre, l'onde écumeuse;

Moi, je n'aurai rien oublié,
Dites-vous bien que d'ennuis oppressée,
Du destin j'accuse la loi;
Que près de vous erre encor ma pensée;
Souvenez-vous de moi.

Ma voix s'éteint, mon luth que j'abandonne,
Exhale ses derniers accords;
Roseau brisé, jouet des vents d'automne,
Ils m'entraînent sur d'autres bords.
Près de revoir le monde et ses orages,
Mon cœur frémit d'un vague effroi,
Ah! sans retour si je fuis ces rivages,
Souvenez-vous de moi!

Pauline Flaugergues.

Simple Vie.

Oh! laissez-moi mes rêveries,
Mes beaux vallons, mon ciel si pur,
Mes ruisseaux coulant aux prairies,
Mes bois, mes collines fleuries,
Et mon fleuve aux ondes d'azur!

Laissez ma vie au bord de l'onde
Comme elle suivre son chemin,
Inconnue aux clameurs du monde,
Toujours pure, mais peu profonde,
Et sans peine du lendemain.

Laissez-la couler, lente et douce,
Entre les fleurs, près des coteaux,

Jouant avec un brin de mousse,
Avec une herbe qu'elle pousse,
Avec le saule aux longs rameaux.

Mon âme est un oiseau qui chante
Sous la ramée, au fond des bois;
Sa plainte est naïve et touchante;
La solitude, qu'elle enchante,
Donne mille échos à sa voix.

Mes heures, à tout vent bercées,
S'en vont, se tenant par la main:
Sous leurs pas légers mes pensées
Éclosent belles et pressées
Comme l'herbe aux bords du chemin.

On dit que la vie est amère;
O mon Dieu! ce n'est point pour moi:
La poésie et la prière,
Comme une sœur, comme une mère,
La bercent pure devant toi.

Enfant, elle poursuit un rêve,
Une espérance, un souvenir,
Comme un papillon sur la grève:
Et chaque beau jour qui se lève
Lui semble tout son avenir.

Les jours lui tombent goutte à goutte,
Mais doux comme un rayon de miel,
Il n'en est point qu'elle redoute,
O mon Dieu! c'est ainsi sans doute,
Que vivent tes anges au ciel.

La mort doit nous être donnée
Douce après ces jours de bonheur;
Comme une fleur demi-fanée,
Au soir de sa longue journée,
On penche sa tête, et l'on meurt.

Et si l'on croit, si l'on espère,
Qu'est-ce, mourir? Fermer les yeux,
Se recueillir pour la prière,
Livrer l'âme à l'ange, son frère,
Dormir pour s'éveiller aux cieux.

Justin Maurice.

Le Proscrit.

Il est doux, quand le soir embaume au loin la rive
Des parfums qu'il enlève au sein naissant des fleurs,
Quand s'endort le fracas d'une journée active,
Et qu'aux brises du lac l'air éteint ses chaleurs;
Il est doux de sentir la beauté que l'on aime,
Auprès de soi pensive, à cette heure suprême,
Et de sourire ensemble, et de verser des pleurs.

Heure délicieuse,
Ravissement du soir,
Où l'âme, sérieuse,
N'a pas besoin d'espoir,
Et trouve un divin charme
A vivre d'une larme
Que nul œil ne peut voir!

Il est doux, le matin, quand les Alpes rayonnent
Au salut du soleil qui vient dans un ciel pur,
Quand les pommiers voisins de roses se couronnent,
Que l'alouette chante au fond du vaste azur,
Il est doux de s'asseoir au banc de la famille,
Près d'un fils à l'œil noir, près d'une blonde fille,
Et d'avoir un jardin fermé d'un petit mur.

Une cloche lointaine
Chante ; et là, dans la cour,
Une claire fontaine
Murmure nuit et jour ;
C'est le ciel et la terre ;
C'est la pensée austère
Dans un hymne d'amour.

Il est doux, il est doux d'avoir une patrie,
Des montagnes, des bois, un lac, un fleuve à soi,
Vignes, vergers, champs d'or, fraîche et verte prairie,
Un cimetière en fleurs, un autel pour sa foi !
Oh ! qu'il est donc amer d'errer à l'aventure,
Privé de tous ces biens, et, devant la nature
Qui vous sourit, de dire : il n'est-là rien pour moi !

De colline en colline,
Dans le bois triste et noir,
L'exilé s'achemine,
Par les sentiers, le soir.
Au foyer de son père
Il rêve, et désespère
De jamais s'y rasseoir.

Qui pourrait dire alors quelles sombres pensées
Se roulent dans son âme en orages de feu?
L'infortune présente, et des douleurs passées,
Et le bonheur perdu, tout saigne. Un long adieu,
Comme un torrent sans fin, résonne en sa mémoire,
Lorsqu'il voit s'effacer une étoile sans gloire,
Qu'au livre d'or du ciel raya la main de Dieu.

Olivier.

La Soirée perdue.

Moi dont tout le bonheur, dont le plus cher désir
Est de voir près de vous s'écouler mon loisir,
Sans que nul importun survienne;
Sans ouvrir le logis qu'à la seule amitié,
Qui joint nos maux et donne à chacun sa moitié,
A moi la vôtre, à vous la mienne;

Moi qui voudrais jouir ainsi de mes beaux ans,
J'ai dû subir l'ennui, les plaisirs languissants
D'une longue et fade soirée,
Où sur mon siège assis, distrait et fatigué,
Je riais au hazard, j'avais l'air d'être gai,
Maudissant l'heure et sa durée.

Vous étiez là pourtant! Mais, séparés tous deux,
Je m'accordais à peine un coup d'œil hasardeux,
Tant ma jeunesse est innocente!
Vous étiez là! J'aimais à le penser ainsi;
Mais mon cœur, quand mes yeux disaient: elle est ici,
Leur répondait: elle est absente.

Enfin de cet ennui le martyre a cessé!
Et sous mon humble toit, gîte pauvre et glacé,
Tout seul, je viens finir ma veille.
J'ai ranimé le feu dans le foyer mourant,
Car la bise nocturne élève en murmurant
Sa triste voix à mon oreille.

La neige, sous des cieux par le froid azurés,
Couvre d'un blanc linceul les maisons et les prés,
Et moi, comme au printemps, je rêve.
Je rêve de deux fleurs qu'unit le même appui,
Et de tous leurs efforts se rattachant à lui,
Qu'un vent les courbe ou les relève.

Olivier.

La Feuille.

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien,
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer;
Je vais où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Arnault.

Le Rêve de Marie.

Tu veux, pauvre Marie,
Pour voir Paris,
Quitter mère chérie
Et le pays!
Du moins jusqn'à l'aurore
Attends pour te mettre en chemin,
Et dans mes bras encore
Dors, mon enfant, jusqu'à demain.

Crois-moi, pauvre Marie,
Reste en ce lieu;
On dit qu'à Paris l'on oublie
Sa mère et Dieu.
Et tu pourrais, pauvre Marie,
Oublier là ta mère et Dieu!
Oui, tu pourrais, pauve Marie,
Oublier là ta mère et Dieu!...

L'enfant fait sa prière,
Rêveuse encor,
Au front baise sa mère,
Et puis s'endort!...
Pendant qu'elle sommeille
Auprès de son lit elle entend
Sa mère, qui la veille

Tout bas lui dire en sanglotant:
Crois-moi, pauvre Marie,
Reste en ce lieu;
On dit qu'à Paris l'on oublie
Sa mère et Dieu.

Pourtant elle s'exile,
Malgré cela;
Joyeuse en la grande ville,
Oui, la voilà.
Plus d'une heureuse image
Durant à ses yeux l'avenir,
De son humble village
Efface le doux souvenir.
Crois-moi, pauvre Marie,
Reste en ce lieu;
On dit qu'à Paris l'on oublie
Sa mère et Dieu.

Enfin Dieu la renvoie,
Après deux ans
Au chaume de Savoie:
Il était temps!
Thérèse et toi, mon frère,
C'est vous enfin, que je revois!
Et notre bonne mère?
— Morte de chagrin, loin de toi!

Soudain ce mot l'éveille!...
A son chevet
Sa mère est toujours là, qui veille:

L'enfant rêvait...
Pleurant de joie, elle s'écrie :
Plus de Paris et plus d'adieu !
Car je pourrais, pauvre Marie,
Oublier là ma mère et Dieu !

Gustave Lemoine.

A un jeune Homme hypocondre,

un jour de printemps.

Ami, n'avez-vous pas dans votre âme profonde
Un petit coin sensible aux beautés de ce monde,
Et lorsque brille au ciel tout l'éclat d'un beau jour,
N'éprouvez-vous jamais des mouvements d'amour ?
N'est-ce pas un bonheur qui fait aimer la vie
De voir comme au printemps refleurit la prairie,
Et comme, après l'hiver triste et silencieux,
La terre qui renaît, semble un canton des cieux ?
D'un penser déchirant votre âme est accablée ;
Votre image aujourd'hui m'apparaît si voilée ! . . .
Allez, mon cher, allez voir les nouveaux gazons,
Et des petits oiseaux écouter les chansons.
La verdure des prés, une voix innocente,
Rafraîchissent le cœur, rendent l'âme contente.
Aspirez ce bon air, savourez ces odeurs,
Qui s'exhalent partout de mille arbres en fleurs.
Oh ! n'assombrissez pas votre âme ainsi vous-même ;
Jouissez des bienfaits d'un Dieu bon, qui vous aime.
Il fit le bois paisible où vous allez rêver ;

Écoutez ce doux chant mollement s'élever:
Le rossignol ainsi près de lui vous appelle;
Sa voix dans votre cœur cherche un écho fidèle,
Qui redise avec lui ce cri qu'aiment les cieux:
Oh! que la terre est belle, et que je suis heureux.

Caumont.

A l'Espérance.

Espérance qui m'accompagnes
Depuis qu'ensemble nous allons,
A travers bois, prés et montagnes
Ai-je trouvé les chemins longs?

De lassitude sur la route,
Dis-moi, jamais me suis-je assis?
Nous marchons gaîment et j'écoute
Ce que tu me fais de récits.

L'arbre nous donne son ombrage,
L'oiseau nous chante ses chansons;
Il est si beau notre voyage
Toujours nous le recommençons.

A son lever toujours l'aurore
Nous voit nous remettre en chemin;
Hier nous faisions route encore,
Nous ferons route encor demain.

Pèlerins que ta joie allége
De repos n'ont jamais besoin,

Aussi jamais te demandai-je:
„Le terme est-il encore loin?“

A travers bois, prés et montagnes,
A tes côtés pressant le pas,
Espérance qui m'accompagnes,
Marchons toujours, n'arrivons pas.

Qu'en de lointains projets l'ambitieux s'égare;
Moi, mes vœux ne vont point au-delà du printemps;
Je dis, prêt a jouir des dons qu'il nous prépare:
„Viennent l'ombre et les fleurs, mes désirs sont contents!“

Que l'avare en sa joie aride et solitaire
Sur son coffre penché s'enivre de son or!
Quand je verrai de fleurs s'émailler le parterre,
Mes yeux contempleront un plus charmant trésor.

Des nouvelles des cours qu'un autre s'inquiète!
Qu'importe ce que font les ministres des rois?
Moi, je ne veux savoir, inutile poëte,
Que ce qu'ont de nouveau les champs, les prés, les bois.

Philomèle au bocage hier s'est fait entendre!
C'est ma nouvelle à moi; mon cœur en est joyeux.
Autre nouvelle encore, et que j'aime à répandre.
Un chèvre-feuille en fleurs a récréé mes yeux.

Gaillon.

Le Passager.

Jeté sur la mer de la vie,
Passager jeune et malheureux,
Je vais sans guide et sans patrie,
Errant sous un ciel orageux.

Quand, sur la foi de son étoile,
Plus d'un pilote audacieux
Sans crainte a déployé sa voile
En fredonnant des airs joyeux;

A travers cette onde infidèle,
Où le suit mon œil incertain,
Je n'ai pas même une nacelle
Qui puisse accueillir mon destin.

Cependant, loin de la tempête,
Son front s'est couronné de fleurs....
Et les vents sifflent sur ma tête!
Et mes yeux sont mouillés de pleurs!

Ah! comment éviter l'orage?
Quel asile est paisible et sûr?
Qui peut m'indiquer un rivage
Que protége un ciel toujours pur?

J'irais vers la terre chérie
Dont il féconde le sillon,
Comme une fleur pâle et flétrie,
Chercher encore un doux rayon.

Et sous un ombrage fertile,
Au souffle embaumé du zéphyr,
L'onde à mes pieds, toujours tranquille,
Viendrait murmurer et mourir.

Mais sur mon front, que décolore
Un aquilon injurieux,
Je ne verrai point cette aurore
Se lever pour moi dans les cieux.

Sous le flot irrité qui gronde
J'aurai disparu sans retour,
Avant que mon œil ait sur l'onde
Surpris la lueur d'un beau jour.

H. Rolle.

A Madame ***

Puisque les anges ne descendent plus sur la terre, il faut bien se plaindre aux femmes.

Oh! laissez moi vous dire et vous redire encore,
A vous, qui n'avez pas de sourire moqueur,
Tous les âpres soucis dont l'ardeur me dévore,
Tous les maux de mon cœur.

Prêtez, prêtez l'oreille à la plainte brisée
D'un pauvre infortuné qu'environnent des sourds;
Puis, comme un grain d'encens dans une urne embrasée,
Un seul mot de secours!

Un seul mot de secours qui parfume mon âme;
Car pour tromper en moi les tourments du regret,
Que faut-il bien souvent? d'une bouche de femme
Le son le plus distrait.

Un ami, de nos maux partageant la souffrance,
Nous aide à supporter la vie et ses combats,
Mais la femme fait croire à la belle espérance,
Le seul bien d'ici-bas.

Que dis-je? vous parlez, ma peine est adoucie;
Qu'un de vos plis m'effleure, et je rêve enchanté:
Tel au simple toucher la robe de Messie
Ramenait la santé!

Entre deux souvenirs mes douleurs suspendues
Me rendent tour à tour un triste et doux émoi:
Deux femmes!... pour jamais l'une et l'autre perdues,
Revivent près de moi!

Tandis que mes regrets et la voix maternelle
En songe me font croire au céleste séjour,
La vierge du passé, touchante, me rappelle
Mes délices d'un jour.

Si j'ai cherché la gloire en ma première ivresse,
De ses brillants reflets si l'on me vit épris,
C'était pour la jeter aux pieds d'une maîtresse
Comme un joyau de prix.

J'ai tout perdu, la gloire et son puissant délire;
J'ai tout maudit; de rien je ne suis plus jaloux.

Eh bien! l'acharnement du sort n'a pu détruire
La foi que j'ai dans vous.

C'est à peine pourtant si je vous ai connue;
A peine à mes côtés vos lèvres quelquefois
Ont-elles fait sonner au travers de ma nue
Une riante voix.

Mais, s'il n'est un ingrat, le pâtre solitaire
Bénit en s'éloignant le chêne où, de ses traits
Tandis que le soleil brûlait au loin la terre,
Calme, il goûta le frais!

Lafon Labatut.

MÉDITATIONS.

Ghazel

ou

Chanson orientale du Poëte Hafiz.

Printemps et rose parfumée,
Sans le léger zéphyr, sans le tendre souris
D'une compagne bien aimée
Perdent leur prix.

Ruisseau, les bords où tu te joues,
Les enclos ombragés, et les bosquets fleuris,
Sans belles aux vermeilles joues,
Perdent leur prix.

L'incarnat des lèvres charmantes,
Sans l'amour, sans le miel des doux baisers surpris,
Et sans voluptés soupirantes,
Perd tout son prix.

Le cours de l'onde qui serpente,
Les bois se balançant en mobiles abris,
Sans le rossignol qui les chante,
Perdent leur prix.

Les jardins, les fleurs, le vin même,
Ces biens délicieux dont nos sens sont épris,
Dans l'absence de ce qu'on aime
Perdent leur prix.

Auprès de la beauté nubile
Qu'anime la fraîcheur d'un brillant coloris,
L'art du pinceau le plus habile
Perd tout son prix.

La vie à l'or est comparable;
Si je ne la dépense au gré des jeux, des ris,
Sa trame, frêle et peu durable,
N'a plus de prix.

N. L Lemercier.

Vanité des Grandeurs.

Que t'importe, mon cœur, ces naissances de roi,
Ces victoires, qui font éclater à la fois
Cloches et canons en volées,
Et louer le Seigneur en pompeux appareil;
Et la nuit, dans le ciel des villes en éveil,
Monter des gerbes étoilées?

Porte ailleurs ton regard sur Dieu seul arrêté!
Rien ici-bas qui n'ait en soi sa vanité:
La gloire fuit à tire d'aile,
Couronnes, mitres d'or, brillent, mais durent peu;
Elles ne valent pas le brin d'herbe, que Dieu
Fait pour le nid de l'hirondelle!

Hélas! plus de grandeur contient plus de néant!
La bombe atteint plutôt l'obélisque géant,
Que la tourelle des colombes.

C'est toujours par la mort, que Dieu s'unit aux rois;
Leur couronne dorée a pour faîte sa croix,
Son temple est pavé de leurs tombes.

Quoi! hauteur de nos tours, splendeur de nos palais,
Napoléon, César, Mahomet, Périclès,
Rien, qui ne tombe et ne s'efface!
Mystérieux abîme où l'esprit se confond!
A quelques pieds sous terre un silence profond,
Et tant de bruit à la surface!

Victor Hugo.

Rêves.

Amis, loin de la ville,
Loin des palais de roi,
Loin de la cour servile,
Loin de la foule vile,
Trouvez-moi! trouvez-moi!

Aux champs, où l'âme oisive
Se recueille en rêvant,
Sur une obscure rive
Où du monde n'arrive
Ni le flot, ni le vent,

Quelque asile sauvage,
Quelque abri d'autrefois,
Un port sur le rivage,
Un nid sous le feuillage,
Un manoir dans les bois!

Trouvez-le-moi bien sombre,
Bien calme, bien dormant,
Couvert d'arbres sans nombre,
Dans le silence et l'ombre
Caché profondément.

Que là, sur toute chose,
Fidèle à ceux, qui m'ont,
Mon vers plane, et se pose
Tantôt sur une rose,
Tantôt sur un grand mont.

Qu'il puisse avec audace
De tout nœud détaché,
D'un vol que rien ne lasse,
S'égarer dans l'espace
Comme un oiseau lâché.

On croit sur la falaise,
On croit dans les forêts,
Tant on respire à l'aise
Et tant rien ne nous pèse,
Voir le ciel de plus près!

Là tout est comme un rêve;
Chaque voix a des mots,
Tout parle, un chant s'élève
De l'onde sur la grève,
De l'air dans les rameaux.

Que, l'été, la charmille
Me dérobe un ciel bleu;

Que l'hiver ma famille,
Dans l'âtre assise, brille
Tout rouge au grand feu!

Dans les bois, mes royaumes,
Si le soir l'air bruit,
Qu'il semble, à voir leurs dômes,
Des têtes de fantômes
Se heurtant dans la nuit!

Ainsi, noués en gerbe,
Reverdiront mes jours
Dans le donjon superbe,
Comme une touffe d'herbe
Dans les brèches des tours.

Mais, donjon ou chaumière,
Du monde délié,
Je vivrai de lumière,
D'extase et de prière,
Oubliant, oublié!

Victor Hugo.

Méditation.

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie.
Courses! pays lointains! voyages! folle envie!
C'est assez d'accomplir le voyage éternel.
Tout chemine ici-bas vers un but de mystère.
Où va l'esprit dans l'homme? où va l'homme sur terre?
Seigneur! Seigneur! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais? — Qui percera vos voiles,
Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles?
Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder?
Où donc est la science? où donc est l'origine?
Cherchez au fond des mers cette perle divine,
Et l'océan connu, l'âme reste à sonder!

Que faire et que penser? — Nier, douter, ou croire!
Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire!
Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin,
Disant tout bas: j'irai, Seigneur, où tu m'envoies.
Il espère; et de loin, dans les trois sombres voies,
Il écoute, pensif, marcher le genre humain!

Victor Hugo.

Le Poëte mourant.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine,
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter,
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure;
Faut-il gémir? faut-il chanter?...

Chantons, puisque mes doigts sont encor sur la lyre;
Chantons, puisque la mort, comme au cygne, m'inspire
Aux bords d'un autre monde un cri mélodieux.
C'est un présage heureux donné par mon génie;
Si notre âme n'est rien qu'amour et qu'harmonie,
Qu'un chant divin soit ses adieux!

La lyre en se brisant jette un son plus sublime;
La lampe qui s'éteint tout à coup se ranime,
Et d'un éclat plus pur brille avant d'expirer;
Le cygne voit le ciel à son heure dernière;
L'homme, seul, reportant ses regards en arrière,
Compte ses jours pour les pleurer.

Qu'est-ce donc que des jours pour valoir qu'on les pleure?
Un soleil, un soleil; une heure, et puis une heure;
Celle qui vient ressemble à celle qui s'enfuit;
Ce qu'une nous apporte, une autre nous l'enlève:
Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve,
Voilà le jour; puis vient la nuit.

Ah! qu'il pleure, celui dont les mains acharnées
S'attachant comme un lierre aux débris des années,
Voit avec l'avenir s'écrouler son espoir!
Pour moi, qui n'ai point pris racine sur la terre,
Je m'en vais sans effort comme l'herbe légère
Qu'enlève le souffle du soir.

Le poëte est semblable aux oiseaux de passage,
Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage,
Qui ne se posent pas sur les rameaux des bois;
Nonchalamment bercés sur le courant de l'onde,
Ils passent en chantant loin des bords; et le monde
Ne connaît rien d'eux, que leur voix.

Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux ma main novice encore.
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel;

Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

L'airain retentissant dans sa haute demeure,
Sous le marteau sacré tour-à-tour chante et pleure,
Pour célébrer l'hymen, la naissance ou la mort;
J'étais comme ce bronze épuré par la flamme,
Et chaque passion, en frappant sur mon âme,
En tirait un sublime accord.

Telle durant la nuit la harpe éolienne,
Mêlant au bruit des eaux sa plainte aérienne,
Résonne d'elle-même au souffle des zéphyrs.
Le voyageur s'arrête étonné de l'entendre;
Il écoute, il admire, et ne saurait comprendre
D'où partent ces divins soupirs.

Ma harpe fut souvent de larmes arrosée:
Mais les pleurs sont pour nous la céleste rosée:
Sous un ciel toujours sec le cœur ne mûrit pas.
Dans la coupe écrasé, le jus du pampre coule,
Et le baume flétri sous le pied qui le foule
Répand ses parfums sur vos pas.

Dieu d'un souffle brûlant avait formé mon âme;
Tout ce qu'elle approchait s'embrasait de sa flamme:
Don fatal! et je meurs pour avoir trop aimé!
Tout ce que j'ai touché s'est réduit en poussière!
Ainsi le feu du ciel tombé sur la bruyère
S'éteint quand tout est consumé.

Mais le temps? — Il n'est plus. — Mais la gloire?
et qu'importe
Cet écho d'un vain son qu'un siècle à l'autre apporte,
Ce nom, brillant jouet de la postérité?
Vous qui de l'avenir lui promettez l'empire,
Écoutez cet accord que va rendre ma lyre!...
Les vents déjà l'ont emporté!

Ah! donnez à la mort un espoir moins frivole.
Et quoi! le souvenir de ce son qui s'envole
Autour d'un vain tombeau retentirait toujours?
Ce souffle d'un mourant, quoi! c'est-là de la gloire!
Mais vous qui promettez les temps à sa mémoire,
Mortels, possédez-vous deux jours?

J'en atteste les dieux! depuis que je respire,
Mes lèvres n'ont jamais prononcé sans sourire
Ce grand nom, inventé par le délire humain;
Plus j'ai pressé ce mot, plus je l'ai trouvé vide,
Et je l'ai rejeté, comme une écorce aride
Que nos lèvres pressent en vain.

Dans le stérile espoir d'une gloire incertaine,
L'homme livre, en passant au courant qui l'entraîne
Un nom de jour en jour dans sa course affaibli;
De ce brillant débris, le flot du temps se joue;
De siècle en siècle il flotte, il avance, il échoue
Dans les abîmes de l'oubli.

Je jette un nom de plus à ses flots sans rivage;
Au gré des vents, du ciel, qu'il s'abîme ou surnage,

En serai-je plus grand? Pourquoi? ce n'est qu'un nom.
Le cygne qui s'envole aux voûtes éternelles,
Amis! s'informe-t-il si l'ombre de ses ailes
Flotte encor sur un vil gazon?...

Mais pourquoi chantais-tu? Demande à Philomèle
Pourquoi, durant les nuits, sa douce voix se mêle
Au doux bruit des ruisseaux sous l'ombrage roulant:
Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie.
Mortel, de tous ces biens qu'ici-bas l'homme envie
A l'heure des adieux je ne regrette rien;
Rien, que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence
D'un cœur pressé contre le mien.

Au pieds de la beauté sentir frémir sa lyre,
Voir d'accord en accord l'harmonieux délire
Couler avec le son et passer dans son sein;
Faire pleuvoir les pleurs de ces yeux qu'on adore,
Comme, au souffle des vents, les larmes de l'aurore
Tombent d'un calice trop plein;

Voir le regard plaintif de la vierge modeste
Se tourner tristement vers la voûte céleste,
Comme pour s'envoler avec le son qui fuit,
Puis retombant sur vous plein d'une chaste flamme,

Sous ces cils abaissés laisser briller son âme,
Comme un feu tremblant dans la nuit;

Voir passer sur son front l'ombre de sa pensée,
La parole manquer à sa bouche oppressée,
Et de ce long silence entendre enfin sortir
Ce mot qui retentit jusque dans le ciel même,
Ce mot, le mot des dieux et des hommes... Je t'aime!
Voilà ce qui vaut un soupir.

Un soupir! un regret! inutile parole!
Sur l'aile de la mort mon âme au ciel s'envole,
Je vais où leur instinct emporte nos désirs.
Je vais, où le regard voit briller l'espérance;
Je vais, où va le son qui de mon luth s'élance,
Où sont allés tous mes soupirs!

Comme l'oiseau qui voit dans les ombres funèbres,
La foi, cet œil de l'âme, a percé mes ténèbres:
Son prophétique instinct m'a révélé mon sort.
Aux champs de l'avenir combien de fois mon âme,
S'élançant jusqu'au ciel sur des ailes de flamme,
A-t-elle devancé la mort!

N'inscrivez point de nom sur ma demeure sombre.
Du poids d'un monument ne chargez pas mon ombre:
D'un peu de sable, hélas! je ne suis point jaloux.
Laissez-moi seulement à peine assez d'espace
Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe
Puisse y poser ses deux genoux.

Souvent dans le secret de l'ombre et en silence,
Du gazon d'un cercueil la prière s'élance
Et trouve l'espérance à côté de la mort.
Le pied sur une tombe, on tient moins à la terre,
L'horizon est plus vaste, et l'âme plus légère
Monte au ciel avec moins d'effort.

Brisez, livrez aux vents, aux ondes, à la flamme,
Ce luth qui n'a qu'un son pour répondre à mon âme
Le luth des Séraphins va frémir sous mes doigts.
Bientôt, vivant comme eux d'un immortel délire,
Je vais guider, peut-être, aux accords de ma lyre,
Des cieux suspendus à ma voix.

Bientôt! . . . Mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle brise et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs.
Mon luth glacé se tait... Amis, prenez le vôtre;
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre
Au bruit de vos sacrés concerts.

Alph. de Lamartine.

L'Occident.

Et la mer s'apaisait, comme une urne écumante
Qui s'abaisse au moment où le foyer pâlit,
Et retirant du bord sa vague encor fumante,
Comme pour s'endormir rentrait dans son grand lit;

Et l'astre qui tombait de nuage en nuage,
Suspendait sur les flots un orbe sans rayon,

Puis plongeait la moitié de sa sanglante image,
Comme un navire en feu qui sombre à l'horizon;

Et la moitié du ciel pâlissait, et la brise
Défaillait dans la voile, immobile et sans voix,
Et les ombres couraient, et sous leur teinte grise
Tout sur le ciel et l'eau s'effaçait à la fois;

Et dans mon âme, aussi pâlissant à mesure,
Tous les bruits d'ici-bas tombaient avec le jour,
Et quelque chose en moi, comme dans la nature,
Pleurait, priait, souffrait, bénissait tour à tour!

Et vers l'occident seul, une porte éclatante,
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer,
Et la nue empourprée imitait une tente
Qui voile sans l'éteindre un immense foyer;

Et les ombres, les vents, et les flots de l'abîme,
Vers cette arche de feu tout paraissait courir,
Comme si la nature et tout ce qui l'anime
En perdant la lumière avaient craint de mourir!

La poussière du soir y volait de la terre,
L'écume à blancs flocons sur la vague y flottait;
Et mon regard long, triste, errant, involontaire,
Les suivait, et de pleurs sans chagrin s'humectait.

Et tout disparaissait; et mon âme oppressée
Restait vide et pareille à l'horizon couvert,
Et puis il s'élevait une seule pensée,
Comme une pyramide au milieu du désert!

O lumière ! où vas-tu ? Globe épuisé de flamme,
Nuages, aquilons vagues, où courez-vous ?
Poussière, écume, nuit ! Vous, mes yeux ! toi, mon âme !
Dites, si vous savez, où donc allons-nous tous ?

A toi, grand Tout ! dont l'astre est la pâle étincelle,
En qui la nuit, le jour, l'esprit, vont aboutir !
Flux et reflux divin de vie universelle,
Vaste océan de l'Être où tout va s'engloutir !...

Alph. de Lamartine.

Le Golfe de Baïa.

Vois-tu comme le flot paisible
Sur le rivage vient mourir ?
Vois-tu le volage zéphyr
Rider, d'une haleine insensible,
L'onde qu'il aime à parcourir ?
Montons sur la barque légère
Que la main guide sans efforts,
Et de ce golfe solitaire
Rasons timidement les bords.

Loin de nous déjà fuit la rive :
Tandis que d'une main craintive
Tu tiens le docile aviron,
Courbé sur la rame bruyante,
Au sein de l'onde frémissante
Je trace un rapide sillon.

Dieu! quelle fraîcheur on respire!
Plongé dans le sein de Téthys,
Le soleil a cédé l'empire
A la pâle reine des nuits;
Le sein des fleurs demi-fermées
S'ouvre, et de vapeurs embaumées
En ce moment remplit les airs;
Et du soir la brise légère
Des plus doux parfums de la terre
A son tour embaume les mers.

Quels chants sur ces flots retentissent?
Quels chants éclatent sur ces bords?
De ces doux concerts qui s'unissent
L'écho prolonge les accords.
N'osant se fier aux étoiles,
Le pêcheur, repliant ses voiles,
Salue, en chantant, son séjour:
Tandis qu'une folle jeunesse
Pousse au ciel des cris d'allégresse,
Et fête son heureux retour.

Mais déjà l'ombre plus épaisse
Tombe et brunit les vastes mers;
Le bord s'efface, le bruit cesse,
Le silence occupe les airs.
C'est l'heure où la mélancolie
S'assied pensive et recueillie
Aux bords silencieux des mers,
Et, méditant sur les ruines,

Contemple au penchant des collines
Ce palais, ces temples déserts.

O de la liberté vieille et sainte patrie !
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars * maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus!
Mais dans ton sein l'âme agrandie
Croit sur leurs monuments respirer leur génie,
Comme on respire encor dans un temple aboli
La majesté du dieu dont il était rempli.
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses,
Vieux Romanis, fiers Catons, mânes des deux Brutus!
Allons redemander à ces murs abattus
Des souvenirs plus doux, des ombres plus heureuses.

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Délie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.
Plus loin, voici l'asile où vint chanter le Tasse,
Quand, victime à la fois du génie et du sort,
Errant dans l'univers, sans refuge et sans port,
La pitié recueillit son illustre disgrâce.
Non loin des mêmes bords, plus tard il vint mourir;
La gloire l'appelait, il arrive, il succombe,

* Ceci était écrit en 1813.

La palme qui l'attend devant lui semble fuir,
Et son laurier tardif n'ombrage que sa tombe.

Colline de Baïa! poétique séjour!
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.
Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde,
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour!

Ainsi tout change, ainsi tout passe;
Ainsi nous mêmes nous passons,
Hélas! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Alph. de Lamartine.

Le Soir.

Le soir ramène le silence.
Assis sur ces rochers déserts,
Je suis dans le vague des airs
Le char de la nuit qui s'avance.

Vénus se lève à l'horizon;
A mes pieds l'étoile amoureuse,
De sa lueur mystérieuse
Blanchit les tapis de gazon.

De ce hêtre au feuillage sombre
J'entends frissonner les rameaux:

On dirait autour des tombeaux,
Qu'on entend voltiger une ombre.

Tout-à-coup, détaché des cieux,
Un rayon de l'astre nocturne,
Glissant sur mon front taciturne,
Vient mollement toucher mes yeux.

Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?

Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère?
Ces secrets cachés dans la sphère,
Où le jour va te rappeler?

Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux?
Viens-tu, la nuit, briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance?

Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui l'implore?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir?

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus:
Douce lumière, es-tu leur âme?

Peut-être ces mânes heureux
Glissent ainsi sur le bocage;
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux!

Ah! si c'est vous, ombres chéries!
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries.

Ramenez la paix et l'amour
Au sein de mon âme épuisée,
Comme la nocturne rosée
Qui tombe après les feux du jour.

Venez!... Mais des vapeurs funèbres
Montent des bords de l'horizon!
Elles voilent le doux rayon,
Et tout rentre dans les ténèbres.

Alph. de Lamartine.

L'Isolement.

Souvent sur la montagne, à l'ombre du vieux chêne,
Au coucher du soleil, tristement je m'assieds;
Je promène au hasard mes regards sur la plaine,
Dont le tableau changeant se déroule à mes pieds.

Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes,
Il serpente, et s'enfonce en un lointain obscur;
Là, le lac immobile étend ses eaux dormantes
Où l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Au sommet de ces monts couronnés de bois sombres
Le crépuscule encor jette un dernier rayon,
Et le char vaporeux de la reine des ombres
Monte, et blanchit déjà les bords de l'horizon.

Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs;
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.

Mais à ces doux tableaux mon âme indifférente
N'éprouve devant eux ni charme ni transports;
Je contemple la terre ainsi qu'une ombre errante:
Le soleil des vivants n'échauffe plus les morts.

De colline en colline en vain portant ma vue,
Du sud à l'aquilon, de l'aurore au couchant,
Je parcours tous les points de l'immense étendue,
Et je dis: Nulle part le bonheur ne m'attend.

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières?
Vains objets, dont pour moi le charme est envolé;
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Que le tour du soleil ou commence ou s'achève,
D'un œil indifférent je le suis dans son cours;
En un ciel sombre ou pur qu'il se couche ou se lève,
Qu'importe le soleil? je n'attends rien des jours.

Quand je pourrais le suivre en sa vaste carrière
Mes yeux verraient partout le vide et les déserts:

Je ne désire rien de tout ce qu'il éclaire,
Je ne demande rien à l'immense univers.

Mais peut-être au delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux.

Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi!
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi.

Quand la feuille des bois tombe dans la prairie,
Le vent du soir se lève et l'arrache aux vallons;
Et moi, je suis semblable à la feuille flétrie:
Emportez-moi comme elle, orageux aquilons!

Alph. de Lamartine.

Dans un Album.

Le livre de la vie est le livre suprême,
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui même:

On voudrait revenir à la page, où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts!

Alph. de Lamartine.

Le Vallon.

Mon cœur, lassé de tout, même de l'espérance,
N'ira plus de ses vœux importuner le sort;
Prêtez-moi seulement, vallons de mon enfance,
Un asile d'un jour pour attendre la mort.

Voici l'étroit sentier de l'obscure vallée:
Du flanc de ces côteaux pendent des bois épais
Qui, courbant sur mon front leur ombre entremêlée,
Me couvrent tout entier de silence et de paix.

Là, deux ruisseaux cachés sous des ponts de verdure
Tracent en serpentant les contours du vallon;
Ils mêlent un moment leur onde et leur murmure,
Et non loin de leur source ils se perdent sans nom·

La source de mes jours comme eux s'est écoulée:
Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour:
Mais leur onde est limpide, et mon âme troublée
N'aura pas réfléchi les clartés d'un beau jour.

La fraîcheur de leur lits, l'ombre qui les couronne,
M'enchaînent tout le jour sur les bords des ruisseaux;
Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au murmure des eaux.

Ah! c'est là qu'entouré d'un rempart de verdure,
D'un horizon borné qui suffit à mes yeux,
J'aime à fixer mes pas, et, seul dans la nature,
A n'entendre que l'onde, à ne voir que les cieux.

Alph de Lamartine.

La Lune.

La lune est dans le ciel, et le ciel est sans voiles;
Comme un phare avancé sur un rivage obscur,
Elle éclaire de loin la route des étoiles,
Et leur sillage blanc dans l'océan d'azur.
Astre aux rayons muets, que ta splendeur est douce,
Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,
Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,
Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux!
Mais pourquoi t'eveiller quand tout dort sur la terre
Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère;
Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs
Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs;
Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,
Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes,
Mais fermant sa demeure aux célestes clartés,
Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.
Quand la nuit vient à t'ouvrir ta modeste carrière,
Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,
Et le monde insensible à ton morne retour,
Froid comme ces tombeaux, objets de ton amour.

A peine sous ce ciel où la nuit suit tes traces,
Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,
Hors un pauvre pêcheur soupirant vers le bord,
Qui, tandis que le vent le berce loin du port,
Demande à tes rayons de blanchir la demeure
Où de son long retard ses enfants comptent l'heure;
Ou quelque malheureux, qui, l'œil fixé sur toi,
Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi!

Alph. de Lamartine.

Souvenir.

En vain le jour succède au jour.
Ils glissent sans laisser de trace;
Dans mon âme rien ne t'efface,
O dernier songe de l'amour!

Je vois mes rapides années
S'accumuler derrière moi,
Comme le chêne autour de soi
Voit tomber ses feuilles fanées.

Mon front est blanchi par le temps;
Mon sang refroidi coule à peine,
Semblable à cette onde qu'enchaîne
Le souffle glacé des autans.

Mais ta jeune et brillante image,
Que le regret vient embellir,
Dans mon sein ne saurait vieillir:
Comme l'âme, elle n'a point d'âge.

Non, tu n'as pas quitté mes yeux;
Et quand mon regard solitaire,
Cessa de te voir sur la terre,
Soudain je te vis dans les cieux.

Là, tu m'apparais telle encore
Que tu fus à ce dernier jour,
Quand vers ton céleste séjour
Tu t'envolas avec l'aurore.

Ta pure et touchante beauté
Dans les cieux même t'a suivie;
Tes yeux, où s'éteignait la vie,
Rayonnent d'immortalité!

Du zéphyr l'amoureuse haleine
Soulève encor tes longs cheveux;
Sur ton sein leurs flots onduleux
Retombent en tresses d'ébène.

L'ombre de ce voile incertain
Adoucit encor ton image,
Comme l'aube qui se dégage
Des derniers voiles du matin.

Du soleil la céleste flamme
Avec les jours revient et fuit;
Mais mon amour n'a pas de nuit,
Et tu luis toujours sur mon âme.

C'est toi que j'entends, que je vois
Dans le désert, dans le nuage,

L'onde réfléchit ton image,
Le zéphyr m'apporte ta voix.

Tandis que la terre sommeille,
Si j'entends le vent soupirer,
Je crois t'entendre murmurer
Des mots sacrés à mon oreille.

Si j'admire ces feux épars
Qui des nuits parsèment le voile,
Je crois te voir dans chaque étoile
Qui plaît le plus à mes regards.

Et si le souffle du zéphire
M'enivre du parfum des fleurs,
Dans ses plus suaves odeurs
C'est ton souffle que je respire.

C'est ta main qui sèche mes pleurs,
Quand je vais, triste et solitaire,
Répandre en secret ma prière
Près des autels consolateurs.

Quand je dors, tu veilles dans l'ombre;
Tes ailes reposent sur moi;
Tous mes songes viennent de toi,
Doux comme le regard d'une ombre.

Pendant mon sommeil, si ta main
De mes jours déliait la trame,
Céleste moitié de mon âme,
J'irais m'éveiller dans ton sein!

Comme deux rayons de l'aurore,
Comme deux soupirs confondus,
Nos deux âmes ne forment plus
Qu'une âme, et je soupire encore!

Alph. de Lamartine.

Pensée d'Automne.

Au déclin de l'automne, il est souvent des jours
Où l'année, on dirait, va se tromper de cours.
On oublie à ses pieds la pelouse flétrie,
Et la branche tombée, et la feuille, qui crie;
Trois fois, près de partir, un charme vous retient,
Et l'on dit: „N'est-ce pas le printemps, qui revient?“
Avant la fin du jour il est encore une heure,
Où, pélerin lassé, qui touche à sa demeure,
Le soleil au penchant se retourne pour voir,
Malgré tant de sueurs regrettant d'être au soir;
Et, sous ce long regard, où se mêle une larme,
La nature confuse a pris un nouveau charme;
Elle hésite un moment, comme dans un adieu;
L'horizon à l'entour a rougi tout en feu;
La fleur en tressaillant a reçu la rosée
Le papillon revole à la rose baisée,
Et l'oiseau chante au bois un ramage brillant:
„N'est-ce pas le matin? n'est-ce pas l'orient?“
Oh! si pour nous aussi dans cette vie humaine
Il est au soir une heure, un instant, qui ramène
Les amours du matin et leur volage essor,

Et la fraîche rosée, et les nuages d'or ;
Oh ! si le cœur, repris aux pensers de jeunesse,
(Comme s'il espérait, hélas! qu'elle renaisse)
S'arrête, se relève, avant de défaillir,
Et s'oublie un seul jour à rêver sans vieillir,
Jouissons, jouissons de la douce journée,
Et ne la troublons pas, cette heure fortunée.

Sainte-Beuve.

Espérance.

Quand le dernier reflet d'automne
A fui du front chauve des bois,
Qu'aux champs la bise monotone
Depuis bien des jours siffle et tonne,
Et qu'il a neigé bien des fois,

Soudain une plus tiède haleine
A-t-elle passé sous le ciel :
Soudain, un matin, sur la plaine,
De brumes et de glaçons pleine,
Luit-il un rayon de dégel :

Au soleil, la neige s'exhale ;
La glèbe se fond à son tour ;
Et sous la brise matinale,
Comme aux jours d'ardeur virginale,
La terre s'enfle encor d'amour.

L'herbe d'abord inaperçue,
Reluit dans le sillon ouvert ;

La sève aux vieux troncs monte et sue;
Aux flancs de la roche moussue
Perce déjà le cresson vert.

Le lierre, après la neige blanche,
Reparaît aux crêtes des murs;
Point de feuille, au bois, sur la branche;
Mais le suc en bourgeons s'épanche,
Et les rameaux sont déjà mûrs.

Le sol rend l'onde, qu'il recèle;
Et le torrent, longtemps glacé,
Au front des collines ruisselle,
Comme des pleurs aux yeux de celle
Dont le désespoir a passé.

Oiseaux, ne chantez pas l'aurore,
L'aurore du printemps béni;
Fleurs, ne vous pressez pas d'éclore;
Février a des jours encore,
Oh! non, l'hiver n'est pas fini.

Ainsi, dans l'humaine vieillesse,
Non loin de l'éternel retour,
La brume par moments nous laisse,
Et notre œil, malgré sa faiblesse,
Entrevoit comme un nouveau jour,

Étincelle pâle et lointaine
De soleils plus beaux et meilleurs,
Reflet de l'ardente fontaine,

Aurore vague, mais certaine,
Du printemps, qui commence ailleurs!

Sainte-Beuve.

Souffrances d'Hiver.

Le souffle de l'automne a jauni les vallées,
Leurs feuillages errants dans les sombres allées
Sur le gazon flétri retombent sans couleurs.
Adieu l'éclat des cieux! Leur bel azur s'altère,
Et le soupir charmant de l'oiseau solitaire
A disparu comme les fleurs.

L'aquilon seul gémit dans les campagnes nues;
Tout se voile; les cieux, vaste océan des nues,
Ne reflètent sur nous qu'un jour terne et changeant:
L'orage s'est levé, l'hiver s'avance et gronde,
L'hiver, saison des jeux pour les riches du monde,
Saison des pleurs pour l'indigent.

Oh! le vent déchaîné sème en vain les tempêtes,
Heureux du monde! il passe et respecte vos fêtes:
L'ivresse du plaisir embellit vos instants;
Et, malgré les hivers, vous respirez encore
Dans les tardives fleurs que vos soins font éclore
Un dernier souffle du printemps.

Et le bal recommence, et la beauté s'oublie
Aux suaves concerts de la molle Italie,
A ces accords touchants de grâce et de langueur;
Et, bercée à ces bruits qu'un doux écho prolonge,

Votre âme à chaque instant traverse comme un songe
Tous les prestiges du bonheur.

Mais la douleur aussi veille autour de sa proie. —
Soulevez, soulevez ces longs rideaux de soie
Qui défendent vos nuits des lueurs du matin.
Hélas! à votre seuil que verrez-vous paraître...
Quelque femme éplorée, ou bien encor peut-être
Un vieillard tout pâle de faim.

Oh! vous ne savez pas ce qu'on souffre à toute heure
Sous ces toits indigents, frêle et triste demeure,
Où l'aquilon pénètre et que rien ne défend:
Non, vous ne savez pas ce que souffre une mère,
Qui, glacée elle-même au fond de sa chaumière,
Ne peut réchauffer son enfant!

Non, vous n'avez pas vu ces fantômes livides
Sous vos balcons dorés tendre des mains avides;
Le bruit des instruments vous dérobe à moitié
Ce cri que j'entendais au pied de vos murailles,
Ce cri du désespoir qui va jusqu'aux entrailles...
Oh! pitié, donnez, par pitié!

Pitié pour le vieillard dont la tête s'incline!
Pitié pour l'humble enfant! Pitié pour l'orpheline
Qu'un peu d'or ou de pain sauve du déshonneur.
Ils sont là, leur voix triste essaie une prière:
Dites: Resterez-vous aussi froids que la pierre
Où s'agenouille la douleur?

Je le demande au nom de tout ce qui vous aime;
Je le demande au nom de votre bonheur même,
Par les plus doux penchants et par les plus saints nœuds;
Et, si ces mots sacrés n'ont pu toucher votre âme,
S'il faut un nom plus grand, chrétiens, je le réclame
Au nom du Christ, pauvre comme eux.

Donnez: ce plaisir pur, ineffable, céleste,
Est le plus beau de tous, le seul dont il nous reste
Un charme consolant que rien ne doit flétrir;
L'âme trouve en lui seul la paix et l'espérance.
Donnez: il est si doux de rêver en silence
Aux larmes qu'on a pu tarir!

Donnez: et quand viendra cette heure où la pensée,
Sous le vent de la mort languit tout oppressée,
Le frisson de vos cœurs sera moins douloureux;
Et quand vous paraîtrez devant le juge austère,
Vous direz: J'ai connu la pitié sur la terre,
Je puis la demander aux cieux.

Edouard Turquety.

Le Saule pleureur.

O saule ! un secret charme auprès de toi m'arrête:
J'aime tes longs rameaux aux funèbres couleurs,
Qui brillants de rosée, inclinent sur ma tête
Une ombre légère et des pleurs.

Ici, le bord des eaux se couvre de ton ombre;
Là, t'avançant plus loin comme un voile agité,

Tu laisses par moments ta chevelure sombre
Caresser le lac attristé.

Mais c'est avec lenteur que tes rameaux s'étendent
Près des humides bords confidents de ton deuil:
Linceul mystérieux, sur l'onde ils se répandent
Comme un cyprès sur un cercueil.

Le jour ne perce point ton épaisse feuillée,
Ta fraîche obscurité resiste à tous ses feux:
Ainsi la joie effleure une âme désolée,
Sourde à l'ivresse des heureux.

Sous ton ombrage aimé ma pensée incertaine
Oublie et l'avenir et ses vagues ennuis:
Un souvenir plus doux quelquefois me ramène
Vers des temps presque évanouis.

Au travers des rameaux j'entrevois une image;
Un céleste regard me suit avec amour;
Et seul, interrompant ces songes d'un autre âge
Que j'osai caresser un jour,

Un vent inattendu de son haleine amie
Fait retentir longtemps le feuillage froissé,
Et porte le réveil à mon âme endormie
Dans les visions du passé.

Glissez, rameaux légers, sur ma tête inclinée;
Rapide voyageur, je n'ai que peu d'instants;
Doux saule, si ta vue aujourd'hui m'est donnée,
Doux saule, est-ce encor pour longtemps?

Quand viendra l'heure sombre où, tout-à-coup glacée,
L'existence s'arrête au souffle du trépas,
Où l'œil est sans regard, où le cœur sans pensée
Ne chérit plus rien ici-bas;

Vous frémirez encor sur mon front immobile,
Rameaux flottants du saule, ombrages suspendus:
Alors je dormirai... plus pâle et plus tranquille...
Mais vous ne m'éveillerez plus.

Edouard Turquety.

Rêverie.

Encor si l'on savait le secret de la tombe:
Si l'âme s'élevait ainsi qu'une colombe
A travers le ciel bleu, vers cette immensité
Où Dieu jouit de tout et de l'éternité!
Si l'âme, se trouvant sous la forme d'un ange,
S'enivrait à jamais de bonheurs sans mélange;
Si, rejetant la coupe où l'on boit tant de fiel,
Les âmes qui s'aimaient se revoyaient au ciel!
Si des mondes roulants l'ineffable harmonie,
La majesté de Dieu, sa puissance infinie,
L'orgueil d'être immortel, de voir créer sans fin,
D'unir son chant d'amour au chant du séraphin.
Si les plaisirs sacrés du céleste domaine,
Qui n'auraient point de mot dans toute langue humaine,
Dont notre esprit a soif et qu'il ne conçoit pas,
Se montraient devant nous au-delà du trépas!

Oui, j'en crois ce besoin que Dieu mit en notre âme,
Ce vague instinct des cieux, qui m'attire et m'enflamme,
Ce désir éthéré qui n'a rien d'ici bas,
Il est un autre monde un terme à nos combats :
Une fête éternelle, où Dieu même convie,
Un bonheur indicible, un grand but à la vie,
Un sublime repos aux élans de l'esprit,
Un amour, Eliza, qui jamais ne tarit ;
Un port aux affligés, libres de toute crainte,
Devant le Dieu de tous, une égalité sainte,
Des prix à la vertu, des regrets aux pervers,
Un culte universel au Dieu de l'univers.

G. Drouineau.

Les Feuilles de Saule.

L'air était pur ; un dernier jour d'automne
En nous quittant arrachait la couronne
Au front des bois ;
Et je voyais, d'une marche suivie,
Fuir le soleil, la saison et ma vie,
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,
Je repoussais l'importune présence
Des jours mauvais ;
Sur l'onde froide où l'herbe encor fleurie
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,
Et je rêvais !...

Au saule antique, incliné sur ma tête,
Ma main enlève, indolente et distraite,
Un vert rameau.
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,
Suivant des yeux sa course passagère
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile!
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir.
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée
Va devenir.

Un seul instant je l'avais vue à peine,
Comme un esquif que la vague promène,
Voguer en paix;
Soudain le flot la rejette au rivage,
Ce léger choc décida son naufrage....
Je l'attendais!...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle
J'osais prévoir.
Mais vainement j'espérais un miracle;
Un vent rapide emporta mon oracle
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,
Où mon talent sur l'aile du zéphire
S'est envolé,

Vais-je exposer sur l'élément perfide
Un vœu plus cher?... Non, non, ma main timide
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,
Ne put bannir une sombre tristesse,
Un vague effroi:
Un cœur malade est crédule aux présages;
Ils amassaient de menaçants nuages
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre.
Je m'éloignai pensive et solitaire,
Non sans effort;
Et dans la nuit mes songes fantastiques,
Autour du saule aux feuilles prophétiques
Erraient encor.

Mme. Amable Tastu.

Le Bonheur.

Mes amis ont raison, j'aurais tort, en effet,
De me plaindre; en tous points mon bonheur est parfait.
J'ai trente ans, je suis libre, on m'aime assez, personne
Ne me hait; ma santé, grâce au ciel! est fort bonne;
L'étude, chaque jour, m'offre un plaisir nouveau,
Et justement le temps est aujourd'hui très-beau.

Quand j'étais malheureux, j'étais triste et maussade,
J'allais au fond des bois, rêveur, le cœur malade,
Pleurer. — C'était pitié! J'aimais voir l'eau couler,
Et briller ses flots purs, et mes pleurs les troubler.

Mais maintenant je suis heureux, gai, sociable;
J'ai l'œil vif et le front serein; — je suis aimable.
Le ruisseau peut courir à l'aise et murmurer;
Dans son onde à l'écart je n'irai point pleurer.

Quand j'étais malheureux, souvent, lassé du monde,
Je m'abîmais au sein d'une extase profonde;
Dans un ciel de mon choix mes sens étaient ravis:
Indicibles plaisirs de longs regrets suivis!

Maintenant j'ai quitté les folles rêveries;
C'est pour herboriser que j'aime les prairies.
A rêver quelquefois si je semble occupé,
C'est qu'un passage obscur, en lisant, m'a frappé.
Quand j'étais malheureux, je voulais aimer, vivre:
Maintenant je n'ai plus de temps, je fais un livre.

Vous qui savez des chants pour calmer la douleur,
Pour calmer la douleur ou lui prêter des charmes,
Quand vos chants du malheur auront tari les larmes,
Consolez-moi de mon bonheur.

J. J. Ampère.

Le Fleuve.

Soit que l'onde bouillonne et se creuse, en grondant,
Parmi les durs rochers un lit indépendant;

Soit qu'elle suive en paix une pente insensible,
Un pouvoir inconnu vers un but invisible
L'appelle: elle obéit, et, torrent ou ruisseau,
Ne verra jamais les fleurs de son berceau.
Le fleuve réfléchit dans sa course limpide
Et l'immobile azur et l'orage rapide;
Les chants joyeux d'amour, les cris des matelots,
Rien ne l'arrête; il passe, arrosant de ses flots
Tantôt de frais gazons, des bois, de beaux rivages,
Tantôt d'impurs marais et des landes sauvages;
Puis apparaît soudain la sombre et vaste mer,
Et le fleuve gémit et tombe au gouffre amer!

Ainsi, cher Jule, ainsi nos douteuses journées,
Le front chargé de deuil, ou de fleurs couronnées,
S'écoulent promptement, jusqu'au jour redouté,
Où, pour les engloutir, s'ouvre l'éternité!

Emile Deschamps.

Rêveries.

J'aime à voir dans le ciel les nuages voler,
Et sous une brise légère
La cime des forêts doucement s'ébranler,
Les blés en tourbillons se heurter et rouler,
Comme des escadrons de guerre.

J'aime à voir sous mes pieds, j'aime à voir sous ma main
Ces fleurs qui croissent sans culture;

Et fier de ma conquête, à surprendre en chemin,
Sous leur robe d'émail, d'albâtre ou de carmin,
Quelques secrets de la nature.

Surtout j'aime à rêver, à marcher, à m'asseoir
Dans leur brillante colonie,
A contempler des nuits le magique encensoir
Ce blanc lychnis qui n'a de parfums que le soir;
Triste symbole du génie!

J'aime sur l'églantier ces insectes dorés,
Guerriers tout armés, dont les races
Habitent d'une fleur les remparts diaprés,
Agitant au soleil et leurs dards azurés,
Et le bronze de leurs cuirasses.

J'aime à les voir, groupés sur leur soyeux parquet,
De retour après leurs maraudes,
Scintiller dans la rose où se tient leur banquet,
Comme on voit dans un bal scintiller un bouquet
Et de saphirs et d'émeraudes.

Comme un matin, pour eux, est toute une saison,
La troupe se hâte, et butine,
Se soumettant au sort, changeant de garnison,
Quand le temps destructeur a semé le gazon
Des débris de leur églantine.

Qu'importe! n'ont-ils pas des palais à choisir?
A midi sur les eaux s'étale
La fleur du nénuphar, ouverte au doux loisir;
Là, chacun d'eux vivra, comme un puissant visir
Dans une pompe orientale.

Là, modérant les feux d'un ciel éblouissant,
Sous le nacre de la corolle
Murmure à petit bruit quelque flot caressant,
Azuré, lumineux, qui glisse en les berçant
Dans leur odorante gondole.

De leurs rames de gaze agitant l'air brumeux,
Là, de bleuâtres Demoiselles,
Fêtant du nénuphar les hôtes bienheureux,
Éventails animés, se balancent sur eux,
Avec leurs frémissantes ailes.

Enivrés à demi dans leur palais mouvant,
Couchés sur de molles hermines,
Inondés de parfums, je les ai vus souvent,
Fatigués de leurs jeux, dormir en s'abreuvant
Dans les flots d'or des étamines.

Ainsi sur les étangs les brillants Charançons,
La Cétoine, la Cicindelle,
La rouge Criocère et le sylphe aux doux sons,
N'interrompent jamais leurs ébats, leurs chansons,
Que sous le bec de l'hirondelle!

Léger, brillant comme eux, mais plus sûr du butin,
Le Bupreste, aux guerres furtives,
Renverse aussi parfois leur rempart incertain,
Transforme en champ de mort leur salle de festin,
Et fait son repas des convives.

Car chacun ici-bas a sa part de malheurs:
Qui combat, risque les défaites.
Le bonheur a son terme, et le cri des douleurs,

Comme dans les cités, retentit dans les fleurs,
La mort est de toutes les fêtes.

Saintine.

Repos de l'Ame.

C'en est fait, j'ai quitté les désirs de ce monde,
Comme un vieux vêtement que les vers ont rongé;
Et mes yeux dessillés, perçant la nuit profonde,
Jusques au sein de Dieu sans terreur ont plongé;
Ah! quel est ce bruit sourd de saintes harmonies?
Qu'entends-je dans les cieux, dans les rochers lointains?...
Avais-je donc, mon Dieu, dans mon âme deux vies,
Une pour cette argile et l'autre pour tes saints?
Hier encor courbé sous l'obscure poussière,
Je ne comprenais rien à ton mystique nom;
Je priai, néanmoins, et ton regard de père
A fait descendre en moi ta bénédiction;
Elle est là.... Je la sens comme un parfum céleste
Qui s'attache en cristal au calice des fleurs,
Et de l'être charnel en mon cœur il ne reste
Qu'un tardif repentir et de vieilles douleurs!...
L'atmosphère aujourd'hui me semble moins pesante;
J'ai trouvé le secret des hymnes de l'oiseau;
Ils résonnent en moi comme une voix aimante,
Comme un chant oublié que j'appris au berceau!....
Tel qu'un homme éveillé par un songe pénible
S'arrache en frémissant des bras du cauchemar,

Fils impur de la nuit et fantôme invisible
Qui comprime le cœur qu'il perce de son dard,
Ecartant de la main ces images impures
Qu'on appelle ici-bas plaisirs et volupté,
J'ai d'une onde divine arrosé mes souillures
Pour oublier enfin ce que j'avais été;
Et j'ai dit au Seigneur: „Seigneur, que votre face
Ne se détourne pas de sur un cœur meurtri
Qui devant votre trône, afin de trouver grâce,
A retrempé son âme aux torrents de l'oubli;
Que votre éternité d'un misérable atome
Ne mesure jamais l'inévitable erreur:
La faiblesse toujours est l'excuse de l'homme,
Et l'oubli du péché la vertu du Seigneur!"

P. F.

PLAINTES.

Epitre au Marquis d'Argens.*

Ami, le sort en est jeté;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adversité,
J'accourcis le terme arrêté,
Que la nature, notre mère,
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper dans les mains de la parque,
Le fil trop alongé de ses tardifs fuseaux;
Et sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire;
Souvent quarante ans de travaux

* Le grand Frédéric écrivait cette belle épître en l'année 1757, lorsqu'il était très-malheureux et avait pris la triste résolution, de se suicider.

Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs; adieu, chimères;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis:
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis,
Au sein de la philosophie,
École de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie,
Et je sus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.
Adieu, divine volupté:
Adieu, plaisirs charmants, qui flattez la mollesse,
Et dont la troupe enchanteresse
Par des liens de fleurs enchaîne la gaîté;
Compagnes dans notre jeunesse
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'insipide vieillesse,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah! que l'amour me le pardonne,
Plaisirs, si je vous abandonne,
(Ma Muse ne sait point flatter)
Quand neuf lustres complets m'annoncent mon automne;
Plaisirs, je vous voyais tout prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu! courbé sous la tristesse,
Est-ce à moi de nommer les plaisirs, l'allégresse?
Et sous les griffes du vautour,

Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou soupirer d'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'astre de la lumière
N'éclaira que des jours signalés par nos maux.
Depuis long-temps, Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter sur ma triste paupière.
Je disais au matin, les yeux chargés de pleurs:
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs:
Je disais à la nuit: ton ombre va paraître
Pour éterniser mes douleurs.
Lassé de voir toujours la scène injurieuse
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuse
Décharger contre moi la haine furieuse,
Et les traits dangereux de leurs iniquités ;
J'espérais que du temps le tardif bénéfice,
Ferait renaître enfin un destin plus propice,
Que les cieux long-temps obscurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons et des orages,
Seraient à la fin éclaircis
Par l'astre lumineux, qui perçant les nuages,
De ses rayons brillants dorant les paysages,
Ramènerait des jours par ses feux radoucis.
Je me trompais, hélas! Tout accroît mes soucis.
La mer mugit : l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre sur ma tête:
Environné d'écueils couverts de mes débris,

A l'aspect des dangers qui partout me menacent,
Les cœurs des pilotes se glacent,
Et cherchent, mais en vain, un port ou des abris.
Du bonheur de l'état la source s'est tarie;
La palme a disparu, les lauriers sont fanés.
Mon âme de soupirs et de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle survivre aux jours infortunés
Qui sont près d'éclairer la fin de ma patrie?
Devoirs jadis sacrés, désormais superflus!
Défenseur de l'état, mon bras ne peut donc plus
Venger son nom, venger sa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus?
Nos héros sont détruits, nos triomphes perdus
Par le nombre, par la puissance,
Accablés, à-demi vaincus,
Nous perdons jusqu'à l'espérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O mânes de Caton, ô mânes de Brutus!
C'est votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur et les abus;
C'est votre flambeau funéraire
Qui m'instruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes simples citoyens, Rome, en des temps sublimes
Étaient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce siècle les plus grands rois?
Il en est encor un qui jaloux de ces droits,

Résolu fermement à vivre et mourir libre,
De lâches préjugés osant braver les lois
Imite les vertus du Tibre.
Ah! pour qui doit ramper, abattu sans espoir
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monstres politiques,
De triumvirs ingrats, superbes, despotiques,
Vivre devient un crime, et mourir un devoir.
Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable;
Ce n'est pas ce squelette au regard effrayable,
Ce spectre redouté des timides humains;
C'est un asile favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains. —
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Qne ta sagesse aime la vie;
Enfant des arts et d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces et de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,
Tes destins sont égaux, tes désirs sont contents.
Ainsi sans crainte et sans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourments
Ta prudente philosophie
Trouve dans ces amusements
Que ton goût sagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agréments,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéants.

Pour moi, que le torrent des grands événements
Entraîne en sa course orageuse,
Je suis l'impulsion fâcheuse
De ses rapides mouvements :
Vaincu, persécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde,
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la fable est féconde,
N'en a souffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainsi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un destin barbare, et trompant leurs bourreaux
D'un noble effort brisent leurs chaînes,
Sans m'embarrasser des moyens,
Je romps les funestes liens
Dont la subtile et fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon âme.
Adieu, d'Argens ; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cause.
Au moins ne pense pas du néant du caveau
Que j'aspire à l'apothéose.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propose,
C'est que tant qu'ici-bas le céleste flambeau
Eclairera tes jours, tandis que je repose,
Et lorsque le printemps paraissant de nouveau
De son sein abondant t'offre les fleurs écloses,
Chaque fois, d'un bouquet de myrthes et de roses,
Tu daignes parer mon tombeau.

Frédéric le Grand, roi de Prusse.

A ses Amis.

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre.
L'espoir que des amis pleureront notre sort
Charme l'instant suprême et console la mort.
Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques
Quelque bord fréquenté des pénates rustiques,
Des regards d'un beau ciel doucement animé,
Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
Qu'à mes mânes éteints je demande un asile:
Afin que votre ami soit présent à vos yeux,
Afin qu'au voyageur amené dans ces lieux,
La pierre, par vos mains, de ma fortune instruite,
Raconte en ce tombeau quel malheureux habite.
Quels maux ont abrégé ses rapides instants;
Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
Ah! le meurtre jamais n'a souillé mon courage;
Ma bouche du mensonge ignora le langage;
Et jamais, prodiguant un serment faux et vain,
Ne trahit le secret recélé dans mon sein.
Nul forfait odieux, nul remords implacable
Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
Vos regrets la verront pur et digne des pleurs;
Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs
Et ce brillant midi, qu'annonçait mon aurore,
Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclore,

Que mes naissantes fleurs auront en vain promis.
Oui, je veux vivre encore au sein de nos amis.
Souvent à vos festins, qu'égaya ma jeunesse,
Au milieu des éclats d'une vive allégresse,
Frappés d'un souvenir, hélas! amer et doux.
Sans doute, vous direz: Que n'est-il avec nous!

André Chénier.

Tristesse.

Sans parents, sans amis, et sans concitoyens,
Oublié sur la terre, et loin de tous les miens,
Par les vagues jeté dans cette île farouche,
Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort.
Je compte les moments, je souhaite la mort.
Et pas un seul ami, dont la voix m'encourage,
Qui près de moi s'asseie et voyant mon visage
Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
Me dise: „Qu'as-tu donc?“ et me presse la main!

André Chénier.

Le Gondolier.

Près des bords où Venise est reine de la mer,
Le gondolier nocturne, au retour de Vesper,
D'un aviron léger bat la vague aplanie,
Chante Renaud, Tancrède et la belle Herminie.
Il aime ses chansons, il chante sans désir,

Sans gloire, sans projets, sans craindre l'avenir;
Il chante, et plein du Dieu, qui doucement l'anime,
Sait égayer du moins sa route sur l'abîme.
Comme lui, sans échos je me plais à chanter;
Et les vers inconnus, que j'aime à méditer,
Adoucissent pour moi la route de la vie,
Où de tant d'aquilons ma voile est poursuivie.

André Chénier.

Jambe.

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
Ne s'informe plus de son sort.
Les enfants, qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs,
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent, s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Que pouvaient mes amis? oui, de leur main chérie
Un mot a travers ces barreaux
A versé quelque baume en mon âme flétrie.
De l'or peut-être à mes bourreaux...
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez, amis! vivez contents.

En dépit de Bavus soyez lents à me suivre.
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune,
Vivez, amis! vivez en paix.

André Chénier.

La jeune Captive.

L'épi naissant mûrit de la faulx respecté;
Sans crainte du pressoir, le pampre, tout l'été.
Boit les doux présents de l'aurore;
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
Quoique l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
Je ne veux point mourir encore.
Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la mort,
Moi je pleure et j'espère; au noir souffle du nord
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?
L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance:
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.
Est-ce à moi de mourir! Tranquille je m'endors,

Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.
Ma bien-venue au jour me rit dans tous les yeux;
Sur des fronts abattus, mon aspect dans ces lieux
Ranime presque de la joie.
Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux, qui bordent le chemin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.
Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson:
Et, comme le soleil, de saison en saison.
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.
O mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.
Pour moi Palès* encore a des asiles verts;
Les amours des baisers, les Muses des concerts;
Je ne veux pas mourir encore.
Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois
S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive,
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents.

* La déesse des bergers et des troupeaux.

De sa bouche aimable et naïve.
Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours,
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

André Chénier.

Stances.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour ;
Peut-être avant que l'heure en cercle promenée
Ait posé, sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant,
Le sommeil du tombeau pressera mes paupières.
Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres.

Derniers vers d'André Chénier.

Adieu.

La fleur laissant tomber sa tête languissante,
Semble dire au zéphyr, pourquoi m'éveilles-tu?
Zéphyr, ta vapeur bienfaisante
Ne rendra point la vie à mon front abattu.
Je languis; le matin à ma tige épuisée
Apporte vainement le tribut de ses pleurs,
Et les bienfaits de la rosée
Ne ranimeront point l'éclat de mes couleurs.
Il approche le noir orage.
Sous l'effort ennemi d'un souffle détesté
Je verrai périr mon feuillage.
Demain le voyageur témoin de ma beauté,
De ma beauté sitôt flétrie,
Viendra pour me revoir; ô regrets superflus!
Il viendra, mais dans la prairie
Ses yeux ne me trouveront plus.

Charles Louis Chénier.

(Strophes écrites sur les murs de la prison de Saint Lazare en l'an 1794.)

La Chûte des Feuilles.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre:
Et dans le vallon solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,

Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans:
„Bois que j'aime! adieu ... je succombe;
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,*
Tu m'as dit: Les feuilles des bois
„A tes yeux jauniront encore,
„Et c'est pour la dernière fois.
„La nuit du trépas t'environne:
„Plus pâle qu'une fleur d'automne,
„Tu t'inclines vers le tombeau.
„Ta jeunesse sera flétrie
„Avant l'herbe de la prairie,
„Avant le pampre du côteau.
Et je meurs!... De la vie à peine
J'avais compté quelques instants;
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Et, couvrant ce triste chemin
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, si mon amante voilée
Aux détours de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée!"

* Il y avait un temple très-célèbre d'Esculape à Épidaure.

Il dit, s'éloigne... et sans retour!...
Sa dernière heure fut prochaine:
Vers la fin du troisième jour
On l'inhuma sous le vieux chêne.
Sa mère peu de temps, hélas!
Visita la pierre isolée;
Mais son amante ne vint pas,
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Millevoye.

Adieu d'un jeune Poëte à la Vie.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents,
Il guérit mes remords, il m'arme de constance:
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis riants ont dit dans leur colère:
Qu'il meure, et sa gloire avec lui!
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père:
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage.
Tout trompe ta simplicité:
Celui que tu nourris court vendre ton image,
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs;

Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même épureront, par leur long artifice,
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs:
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais! et vous, douce verdure
Et vous, riant exil des bois!
Ciel! pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours! que leur mort soit pleurée!
Qu'un ami leur ferme les yeux!

Gilbert.

Plaintes d'un Père délaissé par son Fils.

Fut-il pour l'œil d'un père un plus affreux réveil?
Malheureux, j'ai vu naître et pâlir le soleil,
Sans que ses premiers feux, ni sa clarté mouvante
De mes sens éperdus aient calmé l'épouvante.
Je marchais, je courais, je criais: O mon fils!
Mon fils!... L'écho lui seul répondait à mes cris.
Je rentrai vers le soir, me disant sur ma route,
Prés du toit paternel mon fils m'attend sans doute.
Personne sur le seuil, nul vestige, aucun bruit;
Je m'y retrouvai seul, et seul avec la nuit.
Que son astre à regret sembla mesurer l'heure!
Combien ma solitude agrandit ma demeure!
Mes yeux, de pleurs noyés, s'attachaient sans espoir
Sur cette place vide, où tu devais t'asseoir.
J'accusai de ta mort le tigre, le reptile,
Nos rochers, dont les flancs te devaient un asile;
Ces arbres du vallon, mes hôtes, mes amis,
Muets témoins du crime et qui l'avaient permis,
Tout, l'univers entier, les humains et moi-même,
Avant de t'accuser, ô toi, mon bien suprême,
Toi l'unique soutien d'un père vieillissant,
Toi, que j'avais nourri, toi mon fils, toi mon sang,
Confondant jusqu'aux dieux dans ma haine implacable,
Je n'excusai que toi, toi seul étais coupable!

C. Delavigne.

Souvenir.

Toujours je pleure au nom de mon enfant:
Sans sa beauté rien n'est beau dans ma vie.
Du monde et de ses biens c'est le seul que j'envie,
Mais je ne l'attends plus, la mort me le défend.

Je le revois dans la fleur éphémère;
Elle apparaît pour sourire et périr;
Comme elle, mon enfant, sur le sein de sa mère,
Après avoir souri, se pencha pour mourir.

Je le revois partout où de mon âme
S'attache encor la mourante langueur:
Quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
Je le revois toujours: n'est-il pas dans mon cœur?

Mon doux enfant! ma plus vive tendresse!
Quel autre amour me tiendrait lieu de toi?
De te garder, mon fils, je ne fus pas maîtresse;
Mais ta fidèle image, oh! comme elle est à moi!

Mme Desbordes Valmore.

Le vieux Vagabond.

Dans ce fossé cessons de vivre.
Je finis vieux, infirme et las.
Les passants vont dire: „Il est ivre."
Tant mieux! Ils ne me plaindront pas.
J'en vois, qui détournent la tête;

D'autres me jettent quelques sous.
Courez vite; allez à la fête.
Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,
Parce qu'on ne meurt pas de faim.
J'espérais voir de ma détresse
L'hôpital adoucir la fin.
Mais tout est plein dans chaque hospice,
Tant le peuple est infortuné!
La rue, hélas! fut ma nourrice:
Vieux vagabond, mourons, où je suis né!

Aux artisans, dans mon jeune âge,
J'ai dit: Qu'on m'enseigne un métier.
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,
Répondaient-ils, va mendier.
Riches qui me disiez: Travaille,
J'eus bien des os de vos repas;
J'ai bien dormi sur votre paille.
Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme;
Mais non; mieux vaut tendre la main.
Au plus, j'ai dérobé la pomme
Qui mûrit au bord du chemin;
Vingt fois pourtant on me verrouille
Dans les cachots, de par le roi.
De mon seul bien on me dépouille.
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie?
Que me font vos vins et vos blés,
Votre gloire et votre industrie,
Et vos orateurs assemblés?
Dans vos murs ouverts à ses armes
Lorsque l'étranger s'engraissait,
Comme un sot j'ai versé des larmes.
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,
Hommes, que ne m'écrasiez-vous?
Ah! plutôt vous deviez m'instruire
A travailler au bien de tous:
Mis à l'abri du vent contraire,
Le ver fût devenu fourmi;
Je vous aurais chéris en frère.
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

J. P. Béranger.

Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait: je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France;
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Depuis trois ans je vous conjure,
De m'apporter un souvenir
Du vallon, où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine;
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour.
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas:
Elle écoute, et puis elle pleure.
De son amour ne me parlez-vous pas?

Ma sœur est-elle mariée?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

Sur leurs corps, l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin:
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.

Pour moi, plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas.
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas?

J. P. Béranger.

Les Oiseaux.

Couplets adressés à Mr. Arnault, partant pour son exil en 1816.

L'hiver redoublant ses ravages
Désole nos toits et nos champs;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leur chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants:
Les oiseaux, que l'hiver exile,
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous en gémissons!
Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux, que l'hiver exile,
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage

S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux, qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux, que l'hiver exile,
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur leur vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux, que l'hiver exile,
Reviendront avec le printemps.

J. P. Béranger.

Pourquoi pleurer?

„O madame! pourquoi ce chagrin qui vous suit,
„Pourquoi pleurer encore,
„Vous, femme au cœur charmant, sombre comme la nuit,
„Douce comme l'aurore?

„Qu'importe que la vie, inégale ici-bas
„Pour l'homme et pour la femme,
„Se dérobe et soit prête à rompre sous vos pas?
N'avez vous pas votre âme?

„Votre âme qui bientôt fuira peut-être ailleurs
„Vers les régions pures,

„Et vous emportera plus loin que nos douleurs,
„Plus loin que nos murmures!
„Soyez comme l'oiseau, posé pour un instant
„Sur des rameaux trop frêles,
„Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
„Sachant qu'il a des ailes!

Victor Hugo.

Hymne à la douleur.

Tu fais l'homme, ô douleur! oui, l'homme tout entier,
Comme le creuset l'or, et la flamme l'acier,
Comme le grès noirci des débris qu'il enlève,
En déchirant le fer, fait un tranchant au glaive;
Qui ne t'a pas connu, ne sait rien d'ici-bas,
Il foule mollement la terre, il n'y vit pas;
Comme sur un nuage il flotte sur la vie;
Rien n'y marque pour lui la route en vain suivie;
La sueur de son front n'y mouille pas sa main,
Son pied n'y heurte pas les cailloux du chemin,
Il n'y sait pas, à l'heure où faiblissent ses armes,
Retremper ses vertus aux flots brûlants des larmes,
Il n'y sait point combattre avec son propre cœur,
Ce combat douloureux dont gémit le vainqueur,
Élever vers le ciel un cri qui le supplie,
S'affermir par l'effort sur son genou qui plie,
Et dans ses désespoirs, dont Dieu seul est témoin,
S'appuyer sur l'obstacle et s'élancer plus loin!

* * *

Pour moi, je ne sais pas à quoi tu me prépares,
Mais tes mains de leçons ne me sont point avares;
Tu me traites, sans doute, en favori des cieux,
Car tu n'épargnes pas les larmes à mes yeux!

Alph. de Lamartine.

La Tristesse.

L'âme triste est pareille
Au doux ciel de la nuit,
Quand l'astre qui sommeille
De la voûte vermeille
A fait tomber le bruit;

Plus pure et plus sonore,
On y voit sur ses pas
Mille étoiles éclore,
Qu'à l'éclatante aurore
On n'y soupçonnait pas.

Des îles de lumière
Plus brillante qu'ici,
Et des mondes derrière,
Et des flots de lumière
Qui sont mondes aussi!

On entend dans l'espace
Les chœurs mystérieux,
Ou du ciel qui rend grâce
Ou de l'ange qui passe
Ou de l'homme pieux!

Et pures étincelles
De nos âmes de feu,
Les prières mortelles
Sur leurs brûlantes ailes
Nous soulèvent un peu!

Tristesse qui m'inonde,
Coule donc de mes yeux,
Coule comme cette onde
Où la terre féconde
Voit un présent des cieux!

Et n'accuse point l'heure
Qui te ramène à Dieu!
Soit qu'il naisse ou qu'il meure,
Il faut que l'homme pleure
Ou l'exil, ou l'adieu!

Alph. de Lamartine.

Mon Ame est triste jusqu'à la Mort.

La nuit roule en silence autour de nos demeures,
Sur les vagues du ciel la plus noire des heures,
Nul rayon sur mes yeux ne pleut du firmament,
Et la brise n'a plus, même un gemissement,
Une plainte, qui dise à mon âme aussi sombre:
Quelque chose avec toi meurt et se plaint dans l'ombre!
Je n'entends au dehors que le lugubre bruit
Du balancier qui dit: le temps marche et te fuit!

Au dedans, que le pouls, balancier de la vie,
Dont les coups inégaux, dans ma tempe engourdie,
M'annoncent sourdement que le doigt de la mort
De la machine humaine a pressé le ressort,
Et que, semblable au char qu'un coursier précipite,
C'est pour mieux se briser qu'il s'élance plus vite!

Et c'est donc là le terme! — Ah! s'il faut une fois
Que chaque homme à son tour élève enfin la voix,
C'est alors! c'est avant qu'une terre glacée
Engloutisse avec lui sa dernière pensée!
C'est à cette heure même, où prête à s'exhaler,
Toute âme a son secret qu'elle veut révéler,
Son mot à dire au monde, à la mort, à la vie,
Avant que pour jamais, éteinte, évanouie,
Elle n'ait disparu, comme un feu de la nuit,
Qui ne laisse après soi ni lumière ni bruit!
. . . .

Ombre de nos désirs, trompeuse vérité
Que de nuits sans sommeil ne m'as-tu pas coûté?
A moi, comme aux esprits fameux de tous les âges,
Que l'ignorance humaine, hélas; appela sages,
Tandis qu'un fond du cœur riant de leur vertu,
Ils disaient en mourant : Science, que sais-tu?
Ah! si ton pur rayon descendait sur la terre,
Nous tomberions frappés comme par le tonnerre!
Mais ce désir est faux comme tous nos désirs;
C'est un soupir de plus parmi nos vains soupirs!
La tombe est de l'amour le fond lugubre et sombre,

La vérité toujours a nos erreurs pour ombre,
Chaque jour prend pour elle un rêve de l'esprit
Qu'un autre jour salue, adore et puis maudit!
Avez-vous vu, le soir d'un jour mêlé d'orage,
Le soleil qui descend de nuage en nuage,
A mesure qu'il baisse et retire le jour
De ses reflets de feu les dorer tour à tour?
L'œil les voit s'enflammer sous son disque qui passe,
Et dans ce voile ardent croit adorer sa trace;
Le voilà! dites-vous, dans la blanche toison
Que le souffle du soir balance à l'horizon!
Le voici dans les feux dont cette pourpre éclate!
Non, non, c'est lui qui teint ces flocons d'écarlate!
Non, c'est lui qui, trahi par ee flux de clarté,
A fendu d'un rayon ce nuage argenté!
Voile impuissant! le jour sous l'obstacle étincelle!
C'est lui! la nue est pleine et la pourpre en ruisselle!
Et tandis que votre œil à cette ombre attaché
Croit posséder enfin l'astre déjà couché,
La nue à vos regards fond et se décolore;
Ce n'est qu'une vapeur qui flotte et s'évapore;
Vous le cherchez plus loin, déjà, déjà trop tard!
Le soleil est toujours au delà le regard!
Et le suivant en vain de nuage en nuage,
Non, ce n'est jamais lui, c'est toujours son image!
Voilà la vérité. à Chaque siècle à son tour
Croit soulever son voile et marcher à son jour,
Mais celle qu'aujourd'hui notre ignorance adore,
Demain n'est qu'un nuage; un autre est près d'éclore
A mesure qu'il marche et la proclame en vain,

La vérité qui fuit trompe l'espoir humain,
Et l'homme qui la voit dans ses reflets sans nombre
En croyant l'embrasser n'embrasse que son ombre!
Mais les siècles déçus sans jamais se lasser
Effacent leur chemin pour le recommencer!
La vérité complète çst le miroir du monde;
Du jour qui sort de lui Dieu le frappe et l'inonde,
Il s'y voit face à face, et seul il peut s'y voir;
Quand l'homme ose toucher à ce divin miroir,
Il se brise en éclats sous la main des plus sages,
Et ses fragments épars sont le jouet des âges!
Chaque siècle, chaque homme, assemblant ces débris
Dit: Je réunirai ces lueurs des esprits,
Et dans un seul foyer concentrant la lumière,
La nature à mes yeux paraîtra tout entière!
Il dit, il croit, il tente, il rassemble en tous lieux
Les lumineux fragments d'un tout mystérieux,
D'un espoir sans limite en rêvant il s'embrase,
Des systèmes humains il élargit la base,
Il encadre au hasard, dans cette immensité,
Système, opinion, mensonge, vérité!
Puis, quand il croit avoir ouvert assez d'espace
Pour que dans son foyer l'infini se retrace,
Il y plonge ébloui ses avides regards,
Un jour foudroyant sort de ces morceaux épars!
Mais son œil, partageant l'illusion commune,
Voit mille vérités où Dieu n'en a mis qu'une!
Ce foyer, où le tout ne peut jamais entrer,
Disperse les lueurs qu'il devait concentrer,
Comme nos vains pensers l'un l'autre se détruisent,

Ses rayons divergents se croisent et se brisent,
L'homme brise à son tour son miroir en éclats,
Et dit, en blasphémant: Vérité, tu n'es pas!

Alph. de Lamartine.

Le Cri de l'Ame.

Quand le souffle divin qui flotte sur le monde
S'arrête sur mon âme ouverte au moindre vent,
Et la fait tout à coup frissonner comme une onde
Où le cygne s'abat dans un cercle mouvant!

Quand mon regard se plonge au rayonnant abîme,
Où luisent ces trésors du riche firmament,
Ces perles de la nuit que son souffle ranime,
Des sentiers du Seigneur innombrable ornement!

Quand d'un ciel de printemps l'aurore qui ruisselle,
Se brise et rejaillit en gerbes de chaleur,
Que chaque atome d'air roule son étincelle,
Et que tout sous mes pas devient lumière ou fleur!

Quand tout chante ou gazouille, ou roucoule ou bourdonne,
Que d'immortalité tout semble se nourrir,
Et que l'homme ébloui de cet air qui rayonne,
Croit qu'un jour si vivant ne pourra plus mourir!

Quand je roule en mon sein mille pensers sublimes,
Et que mon faible esprit ne pouvant les porter,

S'arrête en frissonnant sur les derniers abîmes,
Et, faute d'un appui, va s'y précipiter!

Quand dans le ciel d'amour où mon âme est ravie,
Je presse sur mon cœur un fantôme adoré,
Et que je cherche en vain des paroles de vie
Pour l'embraser du feu dont je suis dévoré!

Quand je sens qu'un soupir de mon âme oppressée
Pourrait créer un monde en son brûlant essor,
Que ma vie userait le temps, que ma pensée
En remplissant le ciel déborderait encor.

Jéhova! Jéhova! ton nom seul me soulage!
Il est le seul écho qui réponde à mon cœur!
Ou plutôt ces élans, ces transports sans langage,
Sont eux-mêmes un écho de ta propre grandeur!

Tu ne dors pas souvent dans mon sein, nom sublime,
Tu ne dors pas souvent sur mes lèvres de feu:
Mais chaque impression t'y trouve et t'y ranime,
Et le cri de mon âme est toujours toi, mon Dieu!

Alph. de Lamartine.

L'Hirondelle et le Proscrit. *

Pourquoi me fuir, passagère hirondelle,
Ah! viens fixer ton vol auprès de moi.

* Ces paroles, sous le pseudonyme Fougas, sont de Mr. de Lamartine. Elles ne se trouvent dans aucune édition de ses poésies.

Pourquoi me fuir lorsque ma voix t'appelle,
Ne suis-je pas étranger comme toi...

Peut-être hélas! des lieux qui t'ont vu naître
Un sort cruel te chasse ainsi que moi,
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre,
Ne suis-je pas voyageur comme toi...

Dans ce désert, le destin nous rassemble,
Va, ne crains pas de rester avec moi,
Si tu gémis, nous gémirons ensemble,
Ne suis-je pas exilé comme toi...

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu quitteras et mon asile et moi:
Tu voleras au pays du zéphire;
Ne puis-je, hélas! y voler comme toi!

Tu reverras ta première patrie,
Le premier nid de tes amours... et moi,
Un sort cruel confine ici ma vie;
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi?

Fougas.

Soupir.

Tout n'est qu'images fugitives;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives,
Abusent des lèvres fictives:
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe:
Tout trône est artificiel;
La plus haute gloire succombe;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueil sur son passage,
Et rien n'est calme que le ciel.

Reboul.

Plainte de la jeune Emma.

Parce que je suis jeune et vive,
On me croit légère; oh! non pas!
Je chante: écoutez bien. Une note plaintive
Accompagne le rire, et s'y mêle tout bas.

C'est que j'ai rencontré des regards dont la flamme
Semble avec mes regards ou briller ou mourir,
Et cette âme, sœur de mon âme,
Hélas! que j'attendais pour aimer et souffrir.

Ta bouche, ô mon ami! trop timide ou trop fière,
N'a trahi qu'à moitié le secret de tes vœux;
Moi, je t'appartiens tout entière;
Pour te voir seulement je chéris la lumière,
Et, chaque nuit, un songe achève tes aveux.

Aussi, pleine de trouble et d'ivresse et d'alarmes,
J'ai fui de tes yeux noirs la brûlante douceur;
Loin de toi, contre toi, j'ai cru trouver des armes;
Mes pas du bois natal ont cherché l'épaisseur;
La biche y vient à moi se sauver du chasseur...
Tout ce qui me charmait n'a plus rien de ces charmes,
Et même sans joie et sans larmes,
J'ai revu ma mére et ma sœur.

Ma mère, ma sœur, mes compagnes,
Vieux château, tout peuplé de souvenirs si doux,
Verts sentiers, mon beau lac, mes forêts, mes montagnes.
C'est moi, c'est votre Emma, la reconnaissez-vous?

Et vous, mes églantiers, dont ma rieuse enfance
Dépouillait les rameaux enfants,
Oserez-vous refleurir blancs
Comme aux jours de mon innocence?

Je souffre, on ne me comprend pas:
On s'étonne; on me dit que je suis jeune et vive,
Qu'il faut rire et chanter... je vais chanter, hélas!...
Pourvu qu'une note plaintive
Accompagne le rire et s'y mêle tout bas!

Emile Deschamps.

Le Passé.

Que j'ai souffert dans mes jeunes années,
Quand je croyais aux longs enchantements!

Que j'ai souffert aux heures fortunées,
Lorsque ma joie était dans mes tourments!
Tout est fini maintenant, et j'oublie,
J'oublie un nom que je disais tout bas:
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Le soir encore, à travers la vallée,
Voit-on passer, dans la blanche vapeur,
Comme autrefois, une femme voilée
Qui n'est pas seule, et dit pourtant: J'ai peur!
Sont-ils troublés, quand leur âme est ravie?
Des pas jaloux poursuivent-ils leurs pas?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Près de l'autel où l'encens s'évapore,
Va-t-on prier pour des êtres chéris?
Et s'aime-t-on, et s'écrit-on encore,
Et les billets sont-ils toujours surpris?
Un mot charmant donne-t-il la folie?
Un mot cruel donne-t-il le trépas?
Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Est-il encor, sous des gazes discrètes,
Des yeux d'azur, de longs cheveux dorés
De douces voix et des bouches muettes,
Et des adieux et des cœurs déchirés?
Puis des talents, et toujours de l'envie;
Puis des bienfaits, et toujours des ingrats?

Racontez-moi ce qu'on fait dans la vie;
Je ne vis plus, car je ne souffre pas.

Le Comte de Ressguier.

Elégie.

Je disais dans mon cœur: Au printemps de ma vie
Je vois l'automne se flétrir!
Je cherche vainement dans mon âme attendrie
Les jours de mon triste avenir.

Non, je ne verrai plus le Seigneur sur la terre
Au temple où l'on apprend sa loi;
Non, je ne verrai plus les cieux et la lumière,
Et ceux qui vivaient avec moi!

Mes jours sont écoulés, et je vais disparaître
Comme la tente du pasteur;
Je reporte ma vie au Dieu qui m'a fait naître;
J'ai bu la coupe du malheur!

Du matin jusqu'au soir je dis à la nature:
Je vais bientôt finir mes jours,
Et je vais à longs traits boire à la source pure;
Adieu! terre, adieu pour toujours!

Cette fleur d'un soleil, naguère si charmante,
Vient de se faner dans ma main:
Moi, jeune fleur comme elle, hélas! si tôt mourante,
Je n'aurai vécu qu'un matin!

La brise du désert, déjà sur ce rivage,
Emporte les feuilles des bois!
Je l'entends qui gémit sur la mousse sauvage
Où je reposais autrefois!

Là, je voyais le faon et la blanche gazelle
Courir au pied du mont Thabor;
Aux bosquets d'aloès la douce tourterelle
Seule paraît gémir encor!

Le cèdre du Liban, le palmier d'Idumée,
Brûlent sous les feux du midi;
Ils n'ont pu rafraîchir mon âme consumée,
Ni les beaux vallons d'Engaddi.

La rose du Jourdain est penchée et flétrie,
Ainsi que le lis du vallon:
Les vierges d'Israël cherchent la fleur chérie
Dans les campagnes d'Ascalon...

Du matin jusqu'au soir je pleure, je soupire,
Comme la colombe la nuit;
Sans peine et sans effort je succombe, et j'aspire
Où l'aurore éternelle luit.

Pauthier.

Romance.

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur:
N'est-ce point assez d'aimer sa maîtresse?
Et ne vois-tu pas, que changer sans cesse —
C'est perdre en désirs te temps du bonheur?

Il m'a répondu: Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez d'aimer sa maîtsesse;
Et ne vois-tu pas, que changer sans cesse —
Nous rend doux et chers les plaisirs passés?

J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur:
N'est-ce point assez de tant de tristesse?
Et ne vois-tu pas, que changer sans cesse —
C'est à chaque pas trouver la douleur?

Il m'a répondu: Ce n'est point assez,
Ce n'est point assez de tant de tristesse;
Et ne vois-tu pas, que changer sans cesse —
Nous rend doux et chers les chagrins passés?

Alfred de Musset.

Le Prisonnier.

Une voix qui console,
Pure et douce parole,
Rayon de miel,
Parfume la croyance,
Et fait à l'espérance,
Rêver le ciel.

Une larme qui passe,
Baiser d'amour l'efface,
Sans avenir!
Le prisonnier réclame
Ce long baiser de femme,
Et puis mourir.

Pour une fleur champêtre,
Qui croît sur la fenêtre
Du donjon noir,
Il demande sans cesse
La brise qui caresse
Un frêle espoir.

Il regrette en souffrance,
Les jours de son enfance,
Ses champs fleuris,
Il appelle sa mère,
Pleure, sur un calvaire,
Son beau pays.

Sur sa couche, il soupire,
Il implore un sourire,
Rêve enchanteur...
Sourire sans mélange,
Aux lèvres d'un archange,
C'est le bonheur.

Liberté qui l'oublie,
Abandon d'une amie,
Font ses ennuis;
Il écoute l'orage,
Qui mêle un chant sauvage
Au vent des nuits.

Ses yeux dans l'étendue
S'égarent sous la nue,
Pas de ciel bleu;

Mais pour lui la prière
Répand une lumière
Qui vient de Dieu!

Exilé de la terre,
C'est alors qu'il espère,
Sainte clarté...
Pour revoir la nature,
Il attend et murmure:
La Liberté!..

Ernest Martin.

Tristesse.

Quand les vents froids du nord, sifflant dans la vallée,
Courbaient des saules noirs la tête échevelée;
Quand la neige, en nos champs dépeuplés de gazon,
Laissait tomber des airs sa frileuse toison,
J'accusais tristement l'hiver de ma paresse,
Mais que l'herbe, disais-je, en nos prés reparaisse,
Que le ruisseau glacé recommence à courir,
L'abeille à voltiger, l'églantine à s'ouvrir,
Que l'oiseau, retrouvant ses palais de feuillages,
Comme un bouquet qui vole, anime les ombrages,
Et l'éclair endormi renaîtra dans mes yeux;
Mon front sera serein, mon cœur sera joyeux,
Et de mes vers captifs la source qui sommeille,
Va comme le ruisseau, l'églantine et l'abeille,

Bondir et murmurer, voltiger et fleurir.
Qui pourrait s'égayer, quand tout semble périr,
Quand, veuve du soleil, dont l'éclat la fait vivre,
La nature se meurt sous son manteau de givre!
Attendez que la terre ait cessé de pleurer,
Je chanterai peut-être au lieu de soupirer.
Tout est sombre à présent: voilà pourquoi ma lyre,
Pourquoi mon âme est triste, et ne sait pas sourire.
Le printemps maintenant rajeunit nos buissons,
Le torrent ne dort plus sous le joug des glaçons,
Avec le renouveau voici les hirondelles,
Qui baignent dans nos lacs la pointe de leurs ailes,
Et le gai loriot, rossignol du matin,
Qui fait luire au soleil ses plumes de satin.
Voici de fleurs en fleurs, l'abeille qui butine,
Chaque rayon du jour éveille une églantine.
Mon esprit cependant a gardé sa langueur,
Et l'hiver engourdi ne me sort pas du cœur,
J'ai changé de tristesse et non pas d'habitude;
C'est que la prévoyance est une morne étude,
Qui jette un voile noir sur toutes les saisons;
L'âme sans avenir n'a pas deux horizons.
L'ennui fane, en naissant, nos plus pures délices,
Et de nos plus beaux champs dévore les prémices.
Voilà pourquoi je pleure, et pourquoi mon amour
Au milieu du printemps n'en sent pas le retour.
Comme j'étais joyeux au sortir de l'enfance!
Mon incrédulité défiait la souffrance.
Les prés étaient plus verts, et les arbres plus beaux,
Et les airs, ce me semble, avaient bien plus d'oiseaux.

La nature, à cet âge, étincelle de charme.
Chaque idée, en passant, nous emporte une larme;
On essaie, on choisit vingt sentiers à la fois,
Et le plaisir dans tous éparpille sa voix.
On croit sur son génie assurer sa mémoire,
On assigne une forme aux rêves de la gloire,
Les serres de l'amour étreignent sans douleur.
Même en pleurant, l'espoir a les traits du bonheur.
Plus tard sans la choisir, on a reçu sa route:
Le peu que vaut la gloire, et le prix qu'elle coûte,
On le sait: le dégoût a mis sur nous la main:
La moitié de nos nœuds s'est rompue en chemin,
Ceux qu'on voudrait former deviennent impossibles,
Et ce cœur sillonné de rides invisibles,
Vieux, sans être un vieillard, l'esprit chauve et muet,
On s'avance, isolé, vers ce terme inquiet,
Qui nous promet de loin un repos dont on doute.
Quand on souffre, la mort ne vient que goutte à goutte.
Voilà pourquoi mon âme est si triste, et pourquoi
Le printemps, sans me voir, passe à côté de moi.

Jules le Fèvre.

Les Feuilles.

Soupir.

Frémissez, frémissez sur vos tiges sonores,
Feuilles qu'un vent du soir agite avec amour,
Feuilles aux sons divins, murmurantes mandores,

Qui donnez un salut au lit pourpré du jour!
J'aime à vous entendre bruire
Comme les ailes d'un oiseau,
Comme la voix en deuil d'un ami qui soupire
En courbant sous ses pas le gazon d'un tombeau!...

Pleurez-vous, chantez-vous, harpes mystérieuses,
Quand votre bruit d'abord faible, indécis, sans noms,
Comme un torrent grossi par des ondes nombreuses
Roule, mugit, s'étend, éclate en mille sons?
De vos vagues de bruit que roule
La force mystique de l'air,
Qu'elle extase d'amour à chaque instant découle
Comme un sel qu'à la rive abandonne la mer!...

Qu'il est doux le réveil de vos flots de verdure
Où l'oiseau de son nid pend le tissu soyeux,
Où le rayon s'égare, où l'abeille murmure,
D'où les parfums du soir s'élèvent vers les cieux!
Chacune de vous est un monde
Par des peuplades habité.
Des insectes brillants le nombre vous inonde
Le matin; et le soir, où sont-ils?... vanité!...

Vanité! Disparus!... Dans un jour, dans une heure,
Avec leurs ailes d'or, d'azur et de saphir!...
A peine le cristal dans leur verte demeure
Pouvait-il découvrir ces enfans du zéphyr,
Et la cruelle mort enlève
Ces êtres où le Tout-Puissant

Avait placé tant d'or, de bonheur et de sève
Qu'il peut en contenir dans un peu de néant...

Comme vous, ils avaient leurs voix et leur parure;
Plus que vous, ils avaient la vie et le plaisir,
Leurs artères battaient, et leur faible nature
Leur donnait le pouvoir d'entendre et de sentir.
Comme nous d'air et de lumière
Chaque instant ils prenaient leur part;
Mais ils n'avaient en eux qu'une vile poussière
Que le vent dans les airs peut rouler au hasard.

Feuilles, sous votre ombrage un insecte qui pense
Vient aussi vous parler, écouter votre accord.
Ame et corps, tout ensemble, éternelle substance
Comme un faible ciron recevra-t-il la mort?
Laissera-t-il aussi l'ombrage,
Où de doux rêves l'ont bercé,
Et lorsque son esquif quittera le rivage,
Tout sera-t-il pour lui dans le sein du passé?

Quand sur son front la mort aura battu de l'aile,
Sur la terre qu'il laisse, à la place qu'il perd,
Un autre viendra-t-il ? ou bien l'ombre éternelle
Viendra-t-elle y jeter le calme du désert?
Nul souvenir de son passage
Ne revivra-t-il dans les cœurs,
Et le pinceau du temps sur la fragile image
Epandra-t-il à flots ses plus noires couleurs?

Peut-être de l'oubli le voile impénétrable
Couvrira son tombeau, tandis que les humains,
Observant dans la nuit quelque monceau de sable,
Oublîront ces accents comme des bruits lointains?
L'homme sur les os de son père
Peut-être en riant passera;
Et pour chercher de l'or entr'ouvrira la terre
Où repose son fils, sans penser qu'il est là!!

C'est la vie!... on s'agite, on passe sur la sphère,
Où chaque homme conquiert sa place d'un instant,
On cueille des lauriers, un fleuron; le suaire
Inévitable et froid au bout seul nous attend;
Ceux qui d'une étreihte amoureuse
Pressaient notre main sans chaleur,
Pleurent un jour ou deux... et puis leur voix heureuse
Ne connaît plus, hélas! l'accent de la douleur!...

Nos noms sont pour l'ami qui le plus nous vénère
Des mots vides de sens par l'écho renvoyés,
Des roses que détruit un souffle délétère,
Des sons confus de plus dans mille sons noyés:
Et l'amitié, l'amour, la gloire
Sont encor nos dieux révérés!
Pauvres humains, quoi! toujours boire
Dans un vase d'erreurs, et toujours altérés!!!...

Suivrons-nous de nos corps les folles utopies,
Seront-ils donc nos dieux, eux faits ponr obéir,
Se dissoudre, se perdre au fond des gémonies,

Où le ver des tombeaux rampe pour se nourrir
De cet amas impur de fange,
Que la flamme un jour anima,
Pour servir de palais à ce qui tient de l'ange,
A l'âme, être d'en haut, fille de Jéhovah?

Non, que devant le Moi, ce frêle corps s'efface,
Qu'il périsse à jamais avec tous ses liens,
Qu'il parte et qu'ici-bas il ne tienne de place,
Que celle de la tombe, et que tous ces faux biens,
Qu'ici-bas les soins du vulgaire
Cherchent toujours sans les cueillir,
N'attirent plus mes pas; enfants de la matière
Qu'ils aillent vers leur mère, et moi vers l'avenir.

Un jour me dépouillant du vêtement d'argile,
Je déploîrai mon aile, et comme un cygne blanc
Qui s'envole en ridant la surface tranquille
Du lac qui le portait en le réfléchissant,
Mon âme trop long-temps captive
Dans les ténèbres d'ici-bas
Libre des fers pesants que le monde lui rive,
Montera jusqu'au ciel et ne s'éteindra pas.

Et vous, feuilles des bois que va jaunir l'automne,
Vous tomberez aussi, car vous n'avez qu'un jour;
Aux arbres comme à nous Dieu donne leur couronne,
La leur ôte du front, la leur rend tour-à-tour:
Sur le gazon et sur l'arène
Vous roulerez au gré des vents,

Comme un duvet léger que le corbeau d'ébène
Abandonne dans l'air au rayon du printemps.

Mes pas vous fouleront sous la neige glacée,
La herse vous mettra dans le fond du sillon,
Le pasteur, agitant sa torche nuancée
Au foyer qu'il allume au fond de l'horizon,
Jettera la feuille et la branche
Au sein du brasier pétillant,
Tenant entre ses mains sa brebis la plus blanche,
Réchauffera son pied à votre feu mourant.

Et puis vous ne serez qu'un vil amas de cendre
Que le pasteur ingrat oublîra pour toujours,
Où le torrent d'hiver qui bientôt va descendre,
En courant creusera la trace de son cours:
Moi qui vous chéris comme une âme
Je rechercherai vos débris,
En vain, hélas! le vent, la flamme,
Les champs, les eaux, les auront pris!...

Comme la vôtre un jour ma tombe méprisée
S'élèvera sans pleurs au milieu du vallon,
Et par l'onde du ciel quelquefois arrosée,
Disparaîtra bientôt dans un lit de gazon,
Seules par les frimas flétries
Vos sœurs viendront me visiter,
Qu'elles viennent bientôt, car puisque j'ai deux vies,
Celle d'ici me pèse, et je veux la quitter.

P. F.

LA PATRIE.

Le Retour dans la Patrie.

Qu'il va lentement le navire
A qui j'ai confié mon sort!
Au rivage où mon cœur aspire.
Qu'il est lent à trouver un port
France adorée!
Douce contrée!
Mes yeux cent fois ont cru te découvrir.
Qu'un vent rapide
Soudain me guide
Aux bords sacrés où je reviens mourir.
Mais enfin le matelot crie:
Terre! Terre! là-bas, voyez!
Ah! tous mes maux sont oubliés.
Salut à ma patrie!

Oui, voilà les rives de France:
Oui, voilà le port vaste et sûr,
Voisin des champs où mon enfance
S'écoula sous un chaume obscur.
France adorée!
Douce contrée!
Après vingt ans enfin je te revois.
De mon village
Je vois la plage:

Je vois fumer la cime de nos toits.
Combien mon âme est attendrie!
Là, ma mère m'attend toujours.
Salut à ma patrie!

Loin de mon berceau, jeune encore,
L'inconstance emporta mes pas
Jusqu'au sein des mers où l'aurore
Sourit aux plus riches climats.
France adorée!
Douce contrée!
Dieu te devait leurs fécondes chaleurs,
Toute l'année
Là, brille ornée
De fleurs, de fruits, et de fruits et de fleurs,
Mais là, ma jeunesse flétrie
Rêvait à des climats plus chers;
Là, je regrettais nos hivers.
Salut à ma patrie!

Poussé chez des peuples sauvages
Qui m'offraient de régner sur eux,
J'ai su défendre leurs rivages
Contre des ennemis nombreux.
France adorée!
Douce contrée!
Tes champs alors gémissaient envahis.
Puissance et gloire,
Cris de victoire,
Rien n'étouffa la voix de mon pays.

De tout quitter mon cœur me prie:
Je reviens pauvre mais constant.
Une bêche est là qui m'attend.
Salut à ma patrie!

Au bruit des transports d'allégresse,
Enfin le navire entre au port;
Dans cette barque où l'on se presse,
Hâtons-nous d'atteindre le bord.
France adorée!
Douce contrée!
Puissent tes fils te revoir ainsi tous!
Enfin j'arrive,
Et sur la rive
Je rends au ciel, je rends grâce à genoux.
Je t'embrasse, ô terre chérie!
Dieu! qu'un exilé doit souffrir!
Moi, désormais, je puis mourir.
Salut à ma patrie!

Béranger.

Adieux de Marie Stuart.

Adieu charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.
Toi que j'adoptai pour patrie
Et d'où je crois me voir bannir,

Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage;
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.
Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime,
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Ecossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance
Adieu! te quitter c'est mourir.
L'amour, la gloire, le génie
Ont trop énivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:

J'ai cru voir dans un songe horrible
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.
France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu, le vaisseau trop rapide.
Déjà vogue sous d'autres cieux;
Et la nuit dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!
Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter c'est mourir.

Béranger.

Adieux de Marie Stuart.

Quelle nuit!... quel songe pénible!...
J'achève un douloureux sommeil!
Hélas! la vérité, plus triste, plus terrible,
M'attendait au réveil!
Dans les fers je m'agite encore;
Mais le trépas bientôt les brise sans retour:

Le premier rayon de l'aurore
Doit éclairer mon dernier jour...
Dans la profondeur des nuages,
J'entends la foudre au loin gémir;
Le ciel, par la voix des orages,
De mon destin vient m'avertir.
Et toi, de mes tourmens artisan détestable,
Perfide Élisabeth, tu jouis de mes pleurs!
Dix-huit ans de malheurs
De ta vengeance infatigable
N'ont pu désarmer les fureurs!
Viens assister à mon supplice,
Que mon trépas comble tes vœux,
Et par le plus lâche artifice
Que ta haine encor me noircisse
Chez nos derniers neveux.
Tu ne saurais tromper la justice éternelle
Indulgente à l'erreur et terrible aux forfaits
Tu lui rendras compte, cruelle,
Des maux affreux que tu m'as faits!
Que vois-je?... une clarté fatale
A pénétré dans cette tour!
Et déjà l'aube matinale
Au monde ramène le jour.
J'écoute... On approche... On m'appelle!...
C'est la mort qui s'offre à mes yeux!
Un Dieu met dans mon sein une force nouvelle,
Mon âme s'affranchit de sa chaîne mortelle,
Et, brillante d'espoir, s'élève vers les cieux.

Jouy.

Le Montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
De France!
O mon pays, sois mes amours
Toujours!

Te souvient-il que notre mère,
Au foyer de notre chaumière,
Nous pressait sur son cœur joyeux,
Ma chère;
Et nous baisions ses blancs cheveux
Tous deux?

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour?

Te souvient-il du lac tranquille,
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent, qui courbait le roseau
Mobile,
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau?
Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne?

Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine:
Mon pays sera mes amours
Toujours!

Vicomte de Chateaubriand.

La Maladie du Pays.

Vous m'avez dit: „à Paris, jeune pâtre,
„Viens, suis-nous, cède à tes nobles penchants.
„Notre or, nos soins, l'étude, le théâtre,
„T'auront bientôt fait oublier les champs."
Je suis venu! mais voyez mon visage.
Sous tant de feux mon printemps s'est fané.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne, où je suis né!

La fièvre court triste et froide en mes veines;
A vos désirs cependant j'obéis.
Ces bals charmants, où les femmes sont reines,
J'y meurs, hélas! j'ai le mal du pays.
En vain l'étude a poli mon langage:
Vos arts en vain ont ébloui mes yeux.
Ah! rendez-moi, rendez-moi mon village,
Et la montagne, où je suis né!

Qu'entends-je, ô ciel! pour moi rempli d'alarmes:
„Pars, dites-vous, demain pars au réveil.
„C'est l'air natal, qui séchera tes larmes;

„Va refleurir à ton premier soleil."
Adieu, Paris, doux et brillant rivage,
Où l'étranger reste comme enchaîné.
Ah! je revois, je revois mon village,
Et la montagne, où je suis né!

Béranger.

Le Mal du Pays.

Je veux aller mourir aux lieux où je suis née;
Le tombeau d'Albertine est près de mon berceau;
Je veux aller trouver son ombre abandonnée;
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour! d'un long silence écouté sans effroi,
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne.
Qu'on me rende Albertine! elle avait cette voix
Qu'un souvenir du ciel à quelques femmes donne;
Elle a béni mon nom... autre part... autrefois!

Autrefois... qu'il est loin le jour de son baptême!
Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau:
Le sel qui l'ondoya fut dissout sur moi-même,
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre?
Sans clarté dans la vie, où s'adressent nos pas?

Inconnus aux mortels qui nous tendent leurs bras,
Pleurants, comme effrayés d'un sort involontaire.

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre?
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre!
Et qu'un ami n'a plus nos traits que dans son cœur?

Ah! quand je descendrai rapide, palpitante,
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,
Reconnaîtrai-je enfin la seule âme constante
Qui m'aimait imparfaite, et me grondait si bas?

Te verrai-je, Albertine! ombre pâle et craintive?
Jeune, tu t'envolas peureuse des autans:
Dénouant pour mourir ta robe de printemps,
Tu dis: „Semez ces fleurs sur ma cendre captive."

Oui! je reconnaîtrai tes traits pâles, charmants,
Miroir de la pitié qui marchait sur tes traces,
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces,
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements!

Oui, tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile,
Albertine! et tu sais l'autre vie avant moi.
Un soir, j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile;
Elle a baisé mon front, et j'ai dit: C'est donc toi!

Viens encor; viens! j'ai tant de choses à te dire!
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais! j'ai souffert.

O ma plus que sœur! viens: ce que je n'ose écrire,
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert!

Mme. Desbordes Valmore.

Mon Pays.

Oui, je t'aime d'amour, ô ma chère Bretagne,
Oui, je t'aime d'amour, avec ta pauvreté,
Avec ton sol de pierre et ta rude campagne,
Avec tes longs cheveux et ton front indompté!
L'étranger te délaisse,
Et dit: sombre pays!
Et c'est de ta tristesse
Que mon cœur est épris.
Car toujours une mère,
Une mère est belle pour son fils,
Et je t'aime, pauvre terre,
Car, c'est toi mon pays!

Voyez dans ces rochers un petit héritage,
Sol aride et brûlant sans tours et sans manoir!
On n'y voit point de fleurs, on n'y voit point d'ombrage,
Quatre murs seulement dans un champs de blé noir!
Mais mon cœur, pauvre chaume,
Qui vit mes premiers pas!
Pour le plus beau royaume
Ne te donnerait pas!

O bonheur! j'aperçois la passerelle en planches,
Et le torrent sauvage, où j'aimais tant à voir
Nos Bretonnes, pieds nus, avec leur coiffes blanches,
S'en aller, en chantant, du gros bourg au lavoir,
Mais l'image chérie
Fuit avec le sommeil;
O ma douce patrie,
Je te pleure au réveil.
S'il est loin de sa mère,
Il n'est plus de bonheur pour un fils!...
Je te pleure, pauvre terre,
Car je suis loin de toi, mon pays!

Gustave Lemoine.

Le Soleil de ma Bretagne.

La mer m'attend, je veux partir demain,
Soeur, laisse-moi, j'ai vingt ans, je suis homme!
Je suis Breton et je suis gentilhomme,
Sur l'océan je ferai mon chemin.
— Mais, si tu pars, mon frère,
Que ferais-je sur terre?
Toute ma vie à moi,
Tu sais bien, que c'est toi!
Oh! ne va pas, loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Sur un beau brick, qui portera ton nom,
Je reviendrai dans un an capitaine;
J'achèterai ces bois, ce beau domaine,
Et nous serons les seigneurs du canton!
— Mais n'as-tu pas, dit-elle,
Notre pauvre tourelle,
Pour trésor le bonheur,
Pour t'aimer tout mon cœur?
Oh! ne va pas loin de notre berceau;
Reste avec moi, ta sœur et ta compagne;
On vit heureux à la montagne,
Et puis de la Bretagne
Le soleil est si beau!

Mais il partit, quand la foudre grondait,
Dix ans passés, de lui pas de nouvelle!
Près du foyer, sa compagne fidèle
Pleurait toujours et toujours attendait.
Un jour à la tourelle
Un naufragé l'appelle,
Lui demande un abri.
C'est lui! mon Dieu, c'est lui!
— Oui, sœur, c'est moi! je reviens au berceau;
J'ai tant souffert, loin de toi, ma compagne!
Mais je l'oublie, en voyant ma montagne;
O ma Bretagne,
Que ton soleil est beau!

Gustave Lemoine.

Souvenir et Désir.

Souvenir du jeune âge
Sont gravés dans mon cœur,
Et je pense au village
Pour rêver le bonheur.
Ah! ma voix vous supplie
D'écouter mon désir:
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois le silence,
Les bords d'un clair ruisseau,
La paix et l'innocence
Des enfants du hameau,
Ah! voilà mon envie,
Voilà mon seul désir:
Rendez-moi ma patrie
Ou laissez-moi mourir.

E. de Planard.

Chanson bretonne.

Bien loin de la Bretagne
Où j'ai reçu le jour,
Bien loin de la montagne
Où j'ai pleuré d'amour;
A la fleur, qui boutonne,
Je dis souvent, souvent,

Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Ici quand tout repose,
J'accours chaque matin,
Voir l'horizon tout rose,
Là-bas, dans le lointain;
Au soleil, qui rayonne
Je dis souvent, souvent,
Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Quand un nuage passe
Là-haut, dans le ciel gris,
Et que le vent le chasse
Vers mon pauvre pays :
Aux pleurs je m'abandonne,
Et dis souvent, souvent,
Une chanson bretonne,
Que je chante en rêvant.

Où va mon chant fidèle?
Hélas! je n'en sais rien!
Ma pensée, où court-elle?
Oh! mon cœur le sait bien!
A lui, quand je pardonne
Tout en souffrant, souffrant,
Allez, chanson bretonne,
Que je chante en pleurant.

E. Barateau.

Ma Normandie.

Quand tout renaît à l'espérance,
Et que l'hiver fuit loin de nous,
Sous le beau ciel de notre France,
Quand le soleil revient plus doux,
Quand la nature est reverdie,
Quand l'hirondelle est de retour,
J'aime à revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

J'ai vu les champs de l'Helvétie,
Et ses châlets et ses glaciers.
J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise et ses gondoliers.
En saluant chaque patrie,
Je me disais: Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Il est un âge dans la vie
Où chaque rêve doit finir,
Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie,
C'est le pays qui m'a donné le jour.

Frédéric Bérat.

BALLADES ET CONTES.

Le Meunier de Sans-Souci.

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problême.
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même?
Le commun caractére est de n'en point avoir;
Le matin incrédule, on est dévot le soir.
Tel s'élève ou s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable! — et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
Je l'avouerai sans peine, et ferai plus encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond;
Redouté de l Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe, et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir des cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie.

Sur le coteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci.
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Très-bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire,
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... Ce doux nom, d'un favorable augure,
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure.
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre?
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage;
On avait fait des plans fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et d'un ton important:
„Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en donne?

„— Rien du tout; car j'entends ne le vendre à personne.
„Il vous faut, est fort bon; mon moulin est à moi,
„Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
„— Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y garde.
„— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
„Voilà mon dernier mot.“ Ce refus effronté,
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile;
Sans-Souci s'obstinait. „Entendez la raison,
„Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison:
„Mon vieux père y mourut; mon fils y vient de naître;
„C'est mon Potsdam, à moi. Je suis têtu peut-être:
„Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats,
„Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
„Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.“
Les rois mal aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric un moment par l'humeur emporté:
„Pardieu! de ton moulin c'est bien être entêté!
„Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
„Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
„Je suis le maître.„ — „Vous?... de prendre mon moulin?
„Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin.“
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans:

„Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
„Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique."
Qu'aurait on fait de mieux dans une république?

Andrieux.

Le Voyageur égaré dans les Neiges du Saint-Bernard.

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée
Couvre du Saint-Bernard les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt, et déjà, pour la dernière fois
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant, et vaincu de froidure,
Au bord d'un précipice il attend le trépas.

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants:
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux,

Et chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux.

Soudain, ô surprise, ô merveille!
D'une cloche il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille;
Une clarté subite a brillé dans la nuit.

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend:
Un chien jappe, et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

Le chien en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus:
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

Charles Chênedollé.

Trois Jours de Christophe Colomb.

„En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
„— Trois jours, leur dit Colomb, et je vous donne un monde.“
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde

L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote en silence, appuyé tristement
Sur la barre qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute des roulis le sourd mugissement,
Et des mats fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux:
L'ardente croix du sud épouvante ses yeux.
Enfin l'aube attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon de sa douce clarté:
„Colomb, voici le jour! le jour vient de renaitre!
„— Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité.“

Qu'importe! il est tranquille... Ah! l'avez-vous pensé?
Une main sur son cœur, si sa gloire vous tente,
Comptez les battements de ce cœur oppressé,
Qui s'élève et retombe, et languit dans l'attente;
Ce cœur, qui, tour à tour brûlant ou sans chaleur,
Se goufle de plaisir, se brise de douleur:
Vous comprendrez alors que durant ces journées
Il vivait, pour souffrir, des siècles par moments.
Vous direz: Ces trois jours dévorent des années,
Et sa gloire est trop chère au prix de ses tourments!

Oh! qui peindra jamais cet ennui dévorant
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend,
Fou sublime, insulté par des sages vulgaires?
Tu le fus, Galilée! Ah! meurs... Infortuné,

A quel horrible effort n'es-tu pas condamné,
Quand, pâle, et d'une voix que la douleur altère,
Tu démens tes travaux, ta raison et tes sens,
Le soleil qui t'écoute, et la terre, la terre,
Que tu sens se mouvoir sous tes pieds frémissants.

Le second jour a fui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
„Périra-t-il? Aux voix: — la mort! — la mort! — la mort!
„Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire."
Les ingrats! quoi! demain il aura pour tombeau
La mer où son audace ouvre un chemin nouveau,
Et peut-être demain ses flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard!

Il rêve: comme un voile étendu sur les mers,
L'horizon qui les borne à ses yeux se déchire,
Et ce monde nouveau qui manque à l'univers,
De ses regards ardents il l'embrasse, il l'admire.
Qu'il est beau, qu'il est frais ce monde vierge encor!
L'or brille sur ses fruits, ses eaux roulent de l'or;
Déjà, plein d'une ivresse inconnue et profonde,
Tu t'écriais, Colomb: „Cette terre est mon bien!..."
Mais une voix s'élève, elle a nommé ce monde,
O douleur! et d'un nom qui n'était pas le tien!...

Regarde: les vois-tu, la foudre dans les mains,
Vois-tu ces Espagnols altérés de carnage

Effacer, en courant, du nombre des humains
Le peuple désarmé qui couvre ce rivage?
Vois les palais en feu, les temples s'écroulant,
Le cacique étendu sur ce brasier brûlant;
Vois le saint crucifix, dont un prêtre inflexible
Menace les vaincus au sortir du combat,
S'élever dans ses mains plus sanglant, plus terrible
Que le glaive espagnol dans les mains du soldat.

La terre s'est émue; elle s'ouvre: descends!
Des peuples engloutis dans ces gouffres respirent,
Captifs, privés du jour, dont les bras languissants
Tombent lassés sur l'or des rochers qu'ils déchirent;
Cadavres animés, poussant des cris confus
Vers ce divin soleil qu'ils ne reverront plus,
S'agitant, se heurtant dans ses vapeurs impures,
Pour fuir par le travail le fouet qui les poursuit,
Et qu'une longue mort traîne dans les tortures
De cette nuit d'horreur à l'éternelle nuit.

Cet or, fruit douloureux de leur captivité,
Par le crime obtenu pour enfanter le crime,
Va servir d'un tyran la sombre cruauté,
Et peser sur le joug des sujets qu'il opprime,
Pour corrompre un ministre, enrichir un flatteur,
Payer l'injuste arrêt d'un noir inquisiteur,
Par cent chemins honteux, du trésor d'un seul homme
Il s'échappe, et, passant de bourreaux en bourreaux,
Va s'engloutir enfin dans le trésor de Rome,
Qui leur vend ses pardons au bord de leurs tombeaux.

De l'or! tout pour de l'or! les peuples débordés,
Dont ce monde éveilla l'avarice endormie,
Répandent dans ses champs, de leur foule inondés,
L'écume des humains que l'Europe a vomie.
Toi seul l'as dévasté ce continent désert
Que tu semblais créer quand tu l'as découvert;
Et des monceaux de cendre entassés sur la rive,
Des gouffres souterrains où l'on meurt lentement,
Des ossements blanchis, sort une voix plaintive
Qui pousse vers toi seul un long gémissement.

Par son rêve oppressé, Colomb, les bras tendus,
De sa couche brûlante écartait cette image.
Elle décroît, s'éfface, et ses traits confondus
Se dissipent dans l'air comme un léger nuage,
Tout change: il voit au nord un empire naissant
Sortir de ces débris fécondés par le sang;
Ses enfants opprimés s'arment au cri de guerre,
Du soc dont le tranchant sillonna leurs guérets,
Et du fer créateur, qui dans leurs mains, naguère,
Transformait en cités de sauvages forêts.

Ils ont crié: Victoire! ils montrent Washington,
Et Colomb réconnaît le héros véritable.
O vieux Cincinnatus, inflexible Caton,
Votre antique vertu n'est donc pas une fable!
Il a fait concevoir à nos cœurs corrompus
Cette étrange grandeur qu'ils ne comprenaient plus.
Un sage auprès de lui dans le conseil prend place,
Et, non moins révéré sous des traits différents,

Il gouverne, il découvre, et par sa double audace
Ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans.

Mais pourquoi ce concours, ces transports, ces clameurs?
Quel monarque ou quel dieu sur ce bord va descendre?
Un guerrier citoyen foule, en versant des pleurs,
Le sol républicain que jeune il vint défendre.
De respect et d'amour il marche environné.
Aux genoux d'un seul homme un peuple est prosterné;
Mais l'hôte bien-aimé, debout sur ce rivage,
Pour la liberté sainte a toujours combattu,
Et le peuple incliné dont il reçoit l'hommage
Ne s'est jamais courbé que devant la vertu.

Oh! combien cet empire a pris un noble essor
Depuis les yeux sanglants de sa virile enfance!
Quel avenir l'attend et se révèle encor
Dans la maturité de son adolescence!
Ne cherchant de lauriers que ceux qu'il doit cueillir,
Incorruptible et juste, il grandit sans vieillir,
Se joue avec les mers qu'il couvre de ses voiles,
Et montre, en souriant, aux léopards bannis
Son pavillon d'azur, où deux fois douze étoiles
Sont l'emblème flottant de ses peuples unis.

L'héroïque leçon qu'il offre aux opprimés
Sous les feux du midi produit l'indépendance:
D'autres républicains, contre l'Espagne armés,
En nommant Bolivar chantent leur délivrance.
Tel un jeune palmier, pour féconder ses sœurs,

Fleurit, et livre aux vents ses parfums voyageurs:
Tel ce naissant empire, et l'exemple qu'il donne,
Répand autour de lui comme un parfum sacré,
Qui vers les bords voisins s'exhale et les couronne
Des immortelles fleurs dont lui-même est paré.

„O liberté, dit-il, sors de ce doux sommeil
„Qu'à l'ombre de mes lois tu goûtes sur ces rives,
„Et que, pour s'affranchir, l'Europe à ton réveil
„Secoue, en m'appelant, ses mains long-temps captives:
„D'un regard de tes yeux réchauffe ces cœurs froids,
„Engourdis sous un joug dont ils aiment le poids;
„De tout pouvoir injuste éternelle ennemie,
„Va donc, fille du ciel, va par delà les mers,
„Va, toi qu'ils croyaient morte, et qui n'es qu'endormie
„Briser les fers rouillés de leur vieil univers!"

Colomb se ranimait à cette noble voix.
Terre! s'écria-t-on, terre! terre!... Il s'éveille;
Il court: oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre!... ô doux spectacle! ô transports! ô merveille!
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir!
Que dira Ferdinand, l'Europe, l'avenir?
Il la donne à son roi, cette terre féconde;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône; ah! c'était peu!... Que reçut-il? Des fers.

Casimir Delavigne.

La Neige.

I.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!
Quand seul dans un ciel pâle un peuplier s'élance,
Quand sous le manteau blanc qui vient de le cacher
L'"immobile corbeau sur l'arbre se balance,
Comme la girouette au bout du long clocher!

Ils sont petits et seuls ces deux pieds dans la neige.
Derrière les vitraux dont l'azur le protége,
Le roi pourtant regarde et voudrait ne pas voir,
Car il craint sa colère et surtout son pouvoir.

De cheveux longs et gris son front brun s'environne,
Et porte en se ridant le fer de la couronne;
Sur l'habit dont la pourpre a peint l'ample velours
L'empereur a jeté la lourde peau d'un ours.

Avidement courbé sur le sombre vitrage,
Ses soupirs inquiets impriment un nuage.
Contre un marbre frappé d'un pied appesanti,
Sa sandale romaine a vingt fois retenti.

Est-ce vous, blanche Emma, princesse de la Gaule?
Quel amoureux fardeau pèse à sa jeune épaule?
C'est le page Éginard, qu'à ses genoux le jour
Surprit, ne dormant pas, dans la secrète tour.

Doucement son bras droit étreint un cou d'ivoire,
Doucement son baiser suit une tresse noire,
Et la joue inclinée, et ce dos où les lis
De l'hermine entourés sont plus blancs que les plis.

Il retient dans son cœur une craintive haleine,
Et de sa dame ainsi pense alléger la peine,
Et gémit de son poids, et plaint ses faibles pieds
Qui dans ses mains, ce soir, dormiront essuyés.

Lorsqu' arrêtée Emma vante sa marche sûre,
Lève un front caressant, sourit et le rassure,
D'un baiser mutuel implore le secours,
Puis repart chancelante et traverse les cours.

Mais les voix des soldats résonnent sous les voûtes,
Les hommes d'armes noirs en ont fermé les routes;
— Éginard, èchappant à ses jeunes liens,
Descend des bras d'Emma qui tombe dans les siens

II.

Un grand trône, ombragé des drapeaux d'Allemagne,
De son dossier de pourpre entoure Charlemagne.
Les douze pairs debout sur ses larges degrés
Y font luire l'orgueil des lourds manteaux dorés.

Tous posent un bras fort sur une longue épée,
Dans le sang des Saxons neuf fois par eux trempée,
Par trois vives couleurs se peint sur leurs écus
La gothique devise autour des rois vaincus.

Sous les triples piliers des colonnes moresques,
En cercle sont placés des soldats gigantesques,
Dont le casque fermé, chargé de cimiers blancs,
Laisse à peine entrevoir les yeux étincelants.

Tous deux, joignant les mains, à genoux sur la pierre
L'un pour l'autre en leur cœur cherchant une prière,
Les beaux enfants tremblaient, en abaissant leur front
Tantôt pâle de crainte et rouge de l'affront.

D'un silence glacé régnait la paix profonde. —
Bénissant en secret sa chevelure blonde,
Avec un lent effort, sous ce voile, Éginard
Tente vers sa maîtresse un timide regard.

Sous l'abri de ses mains Emma cache sa tête,
Et, pleurant, elle attend l'orage qui s'apprête;
Comme on se tait encore, elle donne à ses yeux
A travers ses beaux doigts un jour audacieux.

L'empereur souriait en versant une larme
Qui donnait à ses traits un ineffable charme;
Il appela Turpin, l'évêque du palais,
Et d'une voix très-douce il dit: Bénissez-les.

Qu'il est doux, qu'il est doux d'écouter des histoires,
Des histoires du temps passé,
Quand les branches d'arbres sont noires,
Quand la neige est épaisse et charge un sol glacé!

Comte de Vigny.

Agar et Ismaël.

„Le vent souffle au désert, mon fils, arrêtons-nous;
Ta bouche est presque sans haleine;
Reposons-nous ici; tes yeux s'ouvrent à peine;
Tu dormiras sur mes genoux.

„Non, laisse-moi chercher un fruit qui te soutienne
L'ombre de ce palmier du soleil te défend:
En attendant que je revienne,
Dors, si tu peux, mon cher enfant."

Et la mère, tremblante, et cachant ses alarmes,
Ne vit qu'un sable aride, et se prit à courir;
Puis s'assit à l'écart, s'écriant tout en larmes:
„Je ne veux pas le voir mourir!

„Il pleure, et, pour calmer la soif qui le dévore,
Dans ce vaisseau d'argile il ne reste plus rien:
Nous ne sommes pourtant qu'à la troisième aurore:
La tente d'Abraham à Gessen brille encore,
Et mon fils est aussi le sien!

„Lui qui fut si joyeux de ton premier sourire,
Mon fils, tes derniers pleurs l'ont à peine attendri:
Et moi, qui l'aime encor, dans mon fatal délire,
Je maudis ma beauté, ce sein qui t'a nourri...
Mais lui, je ne puis le maudire.

„Que me reproche-t-il? ai-je pris du repos,
Lorsque ses moissonneurs descendaient des montagnes;

Ai-je de la citerne écarté ses troupeaux?
Ne l'ai-je pas aimé plus tôt que mes compagnes?

„Debout, près de sa tente, où j'ai cru demeurer,
Fuyez, nous a-t-il dit, j'ai fui sans murmurer:
Je sais que son cœur me regrette;
Car, en obéissant, j'ai détourné la tête,
Et j'ai vu mon maître pleurer.

„De mes pleurs cependant ma rivale se vante,
Et mon maître me chasse, et l'éxil est cruel...
Je n'étais, il est vrai, que son humble servante,
Mais j'étais mère d'Ismaël.

„Un grand peuple, dit-on, est promis à sa race:
Eh bien! mon Ismaël n'est-il pas jeune et beau?
Mais à ses yeux, mon fils, tu n'as pu trouver grâce,
Et tu vas, de mes bras, passer dans le tombeau!

„Bientôt, sous ce palmier je creuserai la terre;
Car, je l'espère au moins, tu mourras avant moi:
Puis, sur ta fosse solitaire,
Moi, je me coucherai pour dormir comme toi.

„Mes restes, je le sais, j'en suis presque contente,
Ne seront pas ensevelis.
Quand mon maître, du moins, sortira de sa tente,
Mes os lui marqueront la tombe de son fils.“

Se levant à ces mots, inquiète, égarée,
Elle court au palmier, dans son trouble mortel,
Puis s'arrête et frémit, et sa voix altérée
Appelle tout bas Ismaël.

Elle écoute, elle hésite; enfin elle s'élance:
L'enfant était debout; son doigt mystérieux
Semblait chercher sa mère et montrer à ses yeux
L'eau pure d'un ruisseau qui coulait en silence...
Puis le doigt de l'enfant se leva vers les cieux.

Guiraud.

Le Cid et le Juif.

(Romance imitée de Sepulvéda.)

Le Cid, ce gagneur de batailles,
Ce géant plus grand que nos tailles,
A San-Pedro de Cardenna,
Don Alfonse ainsi l'ordonna,
Conservé par un puissant baume,
Bardé de fer, coiffé du heaume,
Repose en un riche tombeau,
Ayant pour siége un escabeau;
Sa barbe de neige s'épanche
Sur sa cuirasse en nappe blanche
Avec ampleur et majesté.
Pour le défendre, à son côté,
Au sang more et chrétien trempée,
Pend Tisona, sa bonne épée.
A le voir assis, quoique mort,
On dirait d'un vivant qui dort.
Depuis sept ans, dans cette pose,
De ses exploits il se repose,
Et pour voir son corps vénéré,

Tous les ans, au jour consacré,
A San-Pedro la foule abonde.
— Une fois que la nef profonde
Était déserte, et qu'au saint lieu
Le Cid, resté seul avec Dieu,
Rêvait dans son tombeau sans garde,
Un juif arrive et le regarde,
Et parlant en soi-même ainsi,
Il se dit tout pensif: „Ceci
Est le corps du Cid, du grand homme,
Du vainqueur que partout on nomme!
On m'a raconté bien souvent
Que nul n'eût osé, lui vivant,
Se risquer dans cette entreprise
De toucher à sa barbe grise;
Maintenant, il gît morne et froid;
Son bras, qui répandait l'effroi,
La mort le désarme et l'attache,
Je vais lui toucher la moustache,
Nous verrons s'il se fâchera,
Et quelle mine il nous fera;
Le monde est loin, rien ne m'empêche
De tirer à moi cette mèche.
— Afin d'accomplir son dessein,
Le juif sordide étend la main;
Mais, avant que la barbe sainte
Par ses doigts crochus soit atteinte,
Le noble époux de Ximena,
A plein poing prenant Tisona,
Sort du fourreau deux pieds de lame…

Le juif, l'épouvante dans l'âme,
Tombe le front sur le pavé,
Et par les moines relevé,
Raconte l'aventure étrange;
Puis de religion il change,
Et sous le nom de Diégo Gil
Entre au couvent. — Ainsi soit-il!

Théophile Gautier.

Le Vengeur.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

I.

Les marins du Vengeur, sur des vagues tranquilles,
Se hâtaient vers la France; et leurs voiles dociles
Les guidaient sans effort pleines de vents heureux.
Pour voir grandir un peuple aux bords du Nouveau-Monde,
De l'Océan naguère ils avaient passé l'onde,
Et du retour enfin l'heure approchait pour eux.

Pleins d'espoir ils rêvaient à leur belle patrie.
Déjà l'astre du jour, dans la mer aplanie,
Répandait les splendeurs d'un radieux déclin;
Mais avant que la nuit, sur les flots descendue,
Des mers ait assombri la tranquille étendue,
A la rive sacrée ils toucheront enfin.

Sur le pont du vaisseau tête nue, en silence,
Ils attendaient..... Aux bords de l'horizon immense,

Les flots voilaient encor la France aux voyageurs;
Mais sur les flots en paix, pour l'heureux équipage,
Elle approchait toujours..., et, vers son doux rivage,
Se tournaient tous les yeux, tous les bras, tous les cœurs.

II.

Une voile! une voile! Est-ce une voile amie?
Conduit-elle un vaisseau de leur France chérie?
Voit-on ses trois couleurs, signal de liberté?
Non. — Déployant soudain pavillon d'Angleterre,
Aux marins du Vengeur il apporte la guerre,
Et déjà pour combattre avance avec fierté.

Il n'est pas seul... Un autre! et puis un autre encore!
Tous ont vu resplendir l'étendard tricolore,
Eblouissant drapeau flottant sur le Vengeur;
Et des mers et des cieux l'immensité tressaille;
Leurs canons, proclamant l'espoir d'une bataille,
Vomissent à la fois l'éclair provocateur.

Au belliqueux appel du tonnerre qui gronde,
Le Vengeur fuira-t-il sans que sa voix réponde?
Non.... Le Vengeur s'arrête, et sa voix répondra.
Devant les trois vaisseaux de la flotte ennemie,
Il est seul.... Mais il touche aux bords de sa patrie,
Et s'il doit succomber, la France le verra.

Des navires anglais, longtemps, comme un orage,
Le feu gronda terrible..... et longtemps son courage
Repoussa, glorieux, leur impuissant effort.
Et quand la sombre nuit, sur les flots descendue,

Déploya son grand voile et couvrit l'étendue,
Lutteur infatigable il triomphait encor.....

III.

Mais contre une tempête, implacable, éternelle,
Que pouvait un navire?..... Il fut brisé par elle,
Vit ses deux flancs ouverts par les flots envahis,
De ses mâts entendit tomber la tête altière,
Et bientôt, dévasté de l'avant à l'arrière,
Il traîna dans les mers ses canons endormis.

Et ses marins, hélas!.:. presque tout l'équipage
Désormais n'était plus qu'un funèbre assemblage
De grands débris humains couverts d'un étendard.
Bien peu restaient debout. — Mais, la main engourdie,
Et le cœur sans espoir, à la flotte ennemie,
Ceux-là ne lançaient plus qu'un impuissant regard.

Ceux-là se rendront-ils? Verront-ils leur navire,
Aux combats jusqu'alors si fier de les conduire,
S'engloutir tout entier sans tomber avec lui?
Le Vengeur, dans les flots, descendrait solitaire?
Et ses marins, à bord d'un vaisseau d'Angleterre,
Pour la première fois mendîraient un abri?.... .

Non... jamais... Si le nombre, accablant leur vaillance,
De leur main belliqueuse a trompé l'espérance,
Du mépris des vainqueurs la mort les défendra.
De ses flots l'océan doit leur faire une tombe,
Et chacun d'eux, à l'heure où le Vengeur succombe,
Avec sa liberté dans les flots descendra.

Et, réchauffant leurs seins, l'esprit de la patrie
Des marins mutilés réveilla l'energie:
Et sur un mât brisé s'éleva leur drapeau;
Et comme des géants, groupés sur des ruines,
Ils sentirent encor, sur leurs mâles poitrines,
Flotter les plis sacrés de son dernier lambeau.

IV.

Tous alors, pour adieux, de leurs voix unanimes,
Chantèrent à la France un de ces chants sublimes
Qui s'échappent des cœurs comme un élan d'amour.
Et l'Anglais, maîtrisé par cette voix soudaine,
Laissa dormir enfin son tonnerre et sa haine,
Et, jaloux des vaincus, fit silence à l'entour.

Tous les flots se taisaient... et leurs chants héroïques
Se répandaient au loin sur les mers atlantiques,
Et s'élevaient en chœur dans le calme des cieux.
Et la France , attentive à leur voix bien-aimée
Au bord des océans immobile et charmée,
Pleurait en écoutant leurs suprêmes adieux.

Mais ils chantaient toujours, tournés vers la patrie;
Et pour elle avec joie abandonnant leur vie,
Tranquilles et debout descendaient au cercueil.
Et quand tout l'équipage entra dans ses abîmes,
Pour donner un sépulcre à ces grandes victimes,
A leurs pieds l'océan s'ouvrit avec orgueil.

Et l'Anglais, dans son île emportant sa victoire,
Quitta ce lieu funèbre, y laissant la mémoire
D'un triomphe éclipsé par l'éclat d'un revers.
Et couvrant de clartés la tombe glorieuse
Des héros endormis, la nuit silencieuse
De tous ses astres d'or illumina les mers.

André Lemoyne.

Dernière Bénédiction.

L'orage s'est accru; les vents, depuis l'aurore,
Ont labouré le sein des mers,
Et le flot tourbillonne en face des éclairs
Qui déchirent le ciel sonore.
Tout à coup du milieu de ces vents déchaînés,
Là-bas, près du roc sombre où la houle est plus
haute,
Un cri part, cri d'angoisse: „Oh! venez tous, venez!
„Un navire se perd! — à la côte! à la côte!"

Un brick démâté, chancelant
Sous les assauts de la tempête,
Est là contre un écueil qui l'entrouvre et l'arrête,
Et le tient couché sur le flanc.
Il va sombrer: le flot qui le creuse avec joie
Fouille au fond de sa proie.
Le brick gémit et s'use à ce choc convulsif;
Mais l'onde n'est pas satisfaite,
La houle poursuivant sa victoire incomplète,

Le houle tour à tour l'arrache et le rejette
Aux angles du récif.

On voit le long du pont qui tremble
Des matelots debout, d'autres courbés ensemble,
Des femmes, des vieillards, haletants, pleins d'effroi
Puis une faible mère, effarée, enhardie,
Qni couvre de son corps, de ses bras, de sa vie,
Son enfant déjà froid.

Et tout à côté sur la plage,
Quelques pauvres pêcheurs accourus du village
Lancent leur barque avec effort:
Ils voudraient les sauver; mais le roulis plus fort
Repousse la barque au rivage.
On voit les naufragés, épuisés, éperdus,
Redoubler encor de prière;
On voit leur groupe solitaire
Tendre en se lamentant les bras à cette terre
Qu'ils ne toucheront plus.

Le flot s'amasse et frappe en maître,
Le brick cède, affaissé, fracassé sous le poids;
Il va s'ensevelir. — Vingt bouches à la fois
Font entendre une seule voix:
„Un prêtre! qu'on amène un prêtre!“

Il accourt; le voilà qui lutte avec le vent
Sur la pointe du roc sauvage,
Le front nu, les cheveux secoués par l'orage;
Il prie, et la pâleur qui couvre son visage
N'est pas la pâleur d'un vivant.

Il dompte enfin son trouble, il dévore l'angoisse,
Toute prête à rompre son sein,
Et s'approchant du bord que le flot hurlant froisse,
Il élève sa main.

„Frères, vous qui tremblez, frères, je vous adjure,
„Au nom du Christ, sauveur de toute créature
Et notre impérissable appui:
„L'aimez-vous? Croyez-vous d'une foi ferme et sûre?“
La foule s'écria: „Nous n'espérons qu'en lui.“

Et la vague toujours battue
Se ruait aux flancs du vaisseau,
Et chaque irruption détachait un lambeau;
Il semblait déjà fuir; le prêtre, à cette vue,
Reprend courage et continue
Par un appel nouveau:

„Frères, vous qui mourrez tout à l'heure, vos crimes
„Vous ont poussés, peut-être, aux portes des abîmes
„Frères, vous en repentez-vous?
„— Oui, murmura la foule expirante, éplorée,
„Pardon!“ — Le prêtre alors, d'une voix inspirée:
„Au nom de Jesus-Christ, frères, je vous absous.“

Il parlait, — le flot en délire
Écrase le navire;
Il sombre; un cri s'élève et meurt au même instant.
Le flot sans frein saisit le groupe palpitant,
Le fait un moment disparaître,
Puis, d'un bond furieux,

Lance ces corps glacés, tout brisés, tout hideux,
Sur la roche où priait le pretre.
— Le prêtre tomba froid comme eux.

Turquety.

Le Martyr.

Au cirque! un chrétien va combattre dans l'arène;
Encore un front qui tombe au souffle des faux dieux
Le voyez-vous là-bas? sa figure est sereine,
Son œil brille, on dirait qu'il entre dans les cieux.

Au cirque! à ce cri de fête
La foule accourt toute prête
A seconder les bourreaux.
Le préteur rit sous sa tente,
Et le tigre, dans l'attente,
Mord le fer de ses barreaux.

Le voilà! le voilà! le cirque entier s'agite;
Il est jeune, il est beau, le reste est oublié;
On dispute pourtant, on s'apaise, on s'irrite:
„Grâce, grâce!“ dit l'un; — l'autre: „Pas de pitié!“
Mais le préteur fait un geste,
Et la foule, qui proteste,
S'arrête de toutes parts;
Le tigre seul râle et crie,
On dirait qu'il remercie
Le grand peuple et ses Césars.

Et tout à coup, du fond de la vaste assemblée,
Du milieu des gradins pressés et suspendus,
Une femme apparaît la tête dévoilée,
La chevelure au vent, les deux bras étendus:
„Mon fils, mon fils, sois fidèle,
„Songe à Jésus qui t'appelle,
„A Jésus, ton seul appui!“
— Et l'enfant, d'une voix fière:
„Il est mort pour moi, ma mère,
„Je saurai mourir pour lui.“

Or, ce qui se passa dans ce moment suprême,
Ce que tous deux disaient et du cœur et des yeux,
Etonnait, remuait cette plèbe elle-même,
Quand on ouvrit le cirque au tigre furieux.
On se serre, on fait silence,
Le tigre en deux bonds s'élance,
Le poil dressé, l'œil ardent;
Il accourt droit à sa proie,
Il la saisit, il la broie
De sa griffe et de sa dent.

Et la victime expire à cette même place
Où tant d'autres viendront jeter le même adieu;
Et son dernier coup d'œil plonge encor dans l'espace,
Et son dernier soupir appelle encor son Dieu.
Et la mère! — pauvre mère!
Elle était tombée à terre
Au premier cri des vainqueurs;
Le tigre, applaudi par Rome,

En lacérant un seul homme,
Avait déchiré deux cœurs.

Courage, ô peuple fort, poursuis ta noble tâche!
Encor des flots de sang, encor de saints martyrs:
Invoque tour à tour et le tigre et la hache,
Ne te refuse rien, rien que les repentirs.
Cours à ces fêtes cruelles,
A ces luttes criminelles
Qui font gémir la raison;
J'aperçois pâle et muette,
La vengeance qui te guette
Des hauteurs de l'horizon!

Elle fondra sur toi, cité puissante et brave,
Elle t'arrachera ton glorieux manteau.
Le sort, que tu nommais jusqu'ici ton esclave,
Ébranlera tes murs d'un coup de son marteau.
Encore un reste d'années,
Et des splendeurs ruinées
Joncheront le sol couvert,
Et le Tibre, roi du monde,
Le Tibre ouvrira son onde
Aux cavales du désert!

O mère du grand peuple! il te faut, pour ta fête,
Le tigre de Zara dans le cirque grondant;
Voilà ce qui te charme. — Eh bien! sois satisfaite,
Un tigre inattendu te viendra d'Occident!
Mais, ô ville magnanime!

Sais-tu quel lutteur sublime
Doit combattre ce jour-là?
Ce sera toi-même, ô reine.
Et le tigre, à face humaine,
Aura le nom d'Attila!

Turquety.

Les petits Orphelins.

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés :
Malheur au pauvre sans demeure!
Loin des secours il faut qu'il meure:
Comme les champs alors tous les cœurs sont glacés.

De l'an renouvelé c'était la nuit première:
Les mortels, revenant de la fête du jour,
Hâtaient leur joie et leur retour;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis
Deux enfants, presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence,
Soupirant de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes,
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait baigné de larmes,
L'autre tendait sa main au refus des heureux.

„Nous voici deux enfants, nous n'avons plus de mère:
Elle mourut hier en nous donnant son pain;

Elle dort où dort notre père.
Venez ; nous avons froid, nous expirons de faim.“

Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus:
La foule, sans le voir, s'échappait fugitive;
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappaient à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait pas.
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas.

La lampe n'était pas éteinte;
L'heure, d'un triste son, vint soupirer minuit.
Au loin d'un char de fête on entendit le bruit,
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit, blanchis de neige et couchés sur la pierre,
Les appelle en pleurant... Ils ne se lèvent pas.

Leur pauvre enfance, hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur;
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Le plus grand, de son corps couvrant l'autre à moitié,
Avait porté sa main aux lèvres de son frère,
Comme pour arrêter l'inutile prière,
Comme pour l'avertir qu'il n'est plus de pitié.

Il dorment pour toujours, et la lampe encor veille:
On les plaint; on sait mieux plaindre que secourir.
Vers eux de toutes parts les pleurs viennent s'offrir;
Mais on ne venait pas la veille.

L. Belmontet.

La Nuit de Noël.

Tandis que les flots du torrent
Inondaient la forêt, par l'hiver dépouillée,
Une mère, à côté de son fils expirant,
Prolongeait sa triste veillée.

Muette et pâle de douleurs,
Dans sa cabane solitaire,
Elle pleurait... et sur la terre
Nul mortel n'a daigné s'informer de ses pleurs.

Sans se plaindre à l'Etre suprême,
Elle a vu fuir tous ses amis:
Pauvre mère, peut-être il faudra qu'elle-même
Du funeste linceul enveloppe son fils:

Son fils!... elle succombe à ces tristes pensées.
Tout-à-coup du hameau les cloches balancées
Vers le temple des champs appellent les mortels;
On célébrait alors, au pied des saints autels,
Cette nuit chaste et fortunée
Qui vit naître l'enfant, délices d'Israël;
Et de rayons purs couronnée,

L'étoile de Jacob se montrait dans le ciel.
Sa miraculeuse lumière,
L'airain qui retentit de moments en moments,
Dans le cœur navré d'une mère
Font naître par degrés d'heureux pressentiments.
Hélas! à force de tourments
Elle avait oublié jusques à la prière.

Faible, le front couvert de deuil,
Confiant à son Dieu l'objet de ses alarmes,
De sa triste cabane elle passe le seuil,
Et bientôt les autels sont baignés de ses larmes.

„Toi, dont le secours est promis
„Au chrétien souffrant et fidèle,
„Épouse du Seigneur, écoute-moi, dit-elle:
„J'abandonne pour toi la couche de mon fils.

„De tes demeures éternelles
„Daigne descendre dans ce lieu;
„Tu sentis comme moi les craintes maternelles,
„Tu tremblas pour ton fils, et ton fils était Dieu.

„Contre la tempête humaine
„Protége un lis mourant qui n'a plus de soutien;
„Mon enfant commençait à peine
„A prononcer le nom du sien.

„Ne m'en sépare pas; je l'entends qui m'appelle:
„De son lit de douleurs je reprends le chemin.

„Adieu, je reviendrai demain
„Déposer son berceau dans ta sainte chapelle.“

Elle dit, et déjà ses pas
Se sont tournés vers sa chaumière;
Mais, au retour de la lumière,
Dans l'église rustique elle ne revint pas.

Les cierges des morts s'allumèrent,
Et, devant le temple attristé,
Le soir, à leur pâle clarté,
Deux cercueils inégaux passèrent.

A. Soumet.

POÉSIES DIVERSES.

Les Femmes savantes.

C'est à vous que je parle, ma sœur.
Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens-dessus-dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses:
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point; mais elles vivaient bien;

Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil, et des aiguilles,
Dont elles travaillaient un trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à-présent sont bien loin de ces mœurs:
Elles veulent écrire, et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir;
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire,
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.
Une pauvre servante, au moins, m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée;
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas!
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse.
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin:
C'est lui qui, dans les vers, vous a tympanisées;

Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.

Molière. (Les femmes savantes.)

La Monarchie et l'État populaire.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses états.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense;
Avec discernement punit et récompense;
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte;
La voix de la raison jamais ne se consulte;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux;
L'autorité livrée aux plus séditieux.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part au bien dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent;
Assurés que chacun leur pardonne aisément,

Espérant à son tour un pareil traitement.
Le pire des états, c'est l'état populaire.

(Corneille. Cinna.)

Mort d'Hippolyte.

A peine nous sortions des portes de Trézène,
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés:
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;
Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes:
Ses superbes coursiers, qu'on voyait autrefois
Pleins d'une ardeur si noble obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs en ce moment a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond en gémissant à ce cri redoutable.
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé:
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé.
Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
S'élève à gros bouillons une montagne humide:
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
Son front large et armé de cornes menaçantes;
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes;
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;

Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté,
Le flot qui l'apporta recule épouvanté.
Tout fuit ; et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,
Pousse au monstre. et d'un dard lancé d'une main sûre
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang, et de fumée.
La frayeur les emporte, et, sourds à cette fois,
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix;
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent les mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leur flanc poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite;
L'essieu crie et se rompt: l'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé.
Excusez ma douleur; cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle:
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent: tout son corps n'est bientôt qu'une plaie,

De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit:
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques,
Où des rois ses aïeux sont les froides reliques.
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;
Les rochers en sont teints, les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle, et me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain:
„Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin après ma mort de la triste Aricie.
Cher ami, si mon père un jour désabusé
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende…“ A ce mot ce héros expiré
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré:
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père.

Racine. (Phèdre.)

La Solitude.

Dans cette aimable solitude,
Sous l'ombrage de ces ormeaux,
Exempt de soins, d'inquiétude,
Mes jours s'écoulent en repos.
Jouissant enfin de moi-même,
Ne formant plus de vains désirs,

J'éprouve que le bien suprême
C'est la paix, et non les plaisirs.

Ici rien ne manque à ma vie:
Mes fruits sont doux, mon lait est pur;
Sous mes pieds la terre est fleurie,
Le ciel, sur ma tête, est d'azur.
Si quelquefois un noir orage
Me cause un moment de frayeur,
Elle passe avec le nuage;
L'arc-en-ciel me rend mon bonheur.

Dans le monde où tout l'inquiète,
L'homme est en proie à la douleur;
A peine est-il dans la retraite
Que le calme naît dans son cœur.
De même cette onde en furie
Court dans ces rocs en bouillonnant,
Dès qu'elle arrive à ma prairie,
Elle serpente doucement.

Florian.

Épitre au Peuple.

Toi qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse,
Toi qui, né sans aïeux et vivant sans mollesse,
Portes seul dans l'état le fardeau de la loi,
Et sers par tes travaux ta patrie et ton roi,
D'utiles citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les cours, mais qu'estime le sage;

Peuple, j'ose braver cet insolent mépris :
D'autres flattent les grands : c'est à toi que j'écris.
Le conquérant détruit, tu conserves le monde ;
Il ravage la terre, et tu la rends féconde ;
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissants végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet art, dit-on, est vil : oserait-on le croire ?
Bienfaiteur des humains, quel titre pour ta gloire !
Ta bêche et ta charrue, utiles instruments,
Brillent plus à mes yeux que ces fins ornements,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs, semés autour des trônes.
Cet art est le premier ; il nourrit les mortels.
Dans l'enfance du monde il obtint des autels.
De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encore, je passe dans les villes.
La terre avec orgueil les porte sur son sein.
Là, dans tout son éclat brille le genre humain.
Là tous les arts unis, et ceux que nos misères
A l'humaine faiblesse ont rendus nécessaires,
Et ceux qu'un luxe utile, enfant des doux loisirs,
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs,
Aux règles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
Ces arts sont ton ouvrage, et reproduits cent fois,
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
Dompté sous les marteaux, le fer devient docile ;
Tu façonnes le bois, et tu pétris l'argile ;
Par tes savantes mains la toison des brebis,
Le lin, la soie et l'or sont tissus en habits.

La fange des métaux, sous tes doigts épurée,
Brille, aux besoins publics noblement consacrée;
Et le marbre poli s'élève jnsqu'aux cieux,
Pour les palais des rois ou les temples des dieux.
Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble industrie.
Par les nœuds du commerce embrassant l'univers,
Tes mains forment un pont sur l'abîme des mers.
Si les princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre.
Tes corps sont les remparts des états désolés;
C'est toi qui raffermis les trônes ébranlés.
Que je méprise un grand qui, fier de sa noblesse,
Dort inutile au monde, au sein de la mollesse;
Un stupide Crassus, énervé de langueur,
Qui fatigue mes yeux d'un luxe sans pudeur!
Nous admirons l'éclat; vains juges que nous sommes!
Le véritable honneur est d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont osé t'avilir,
Peuple; pour ton pays tu sais vivre et mourir.
Il est, il est encore un plus rare avantage;
La tranquille innocence est ton heureux partage.
Les rois ont des états, les grands ont des honneurs,
Le riche a des trésors, et le peuple a des mœurs.
Ce siècle malheureux foule aux pieds la nature.
Les noms de fils, d'époux, seraient-ils une injure?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croirait s'humilier:
C'est vous qui de vos cœurs leur prêtez la bassesse,
Ingrats, et la nature a toujours sa noblesse.

Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de sacré,
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.

Fatigués de plaisirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les courtisans altiers, dans leurs grandeurs suprêmes
D'un œil indifférent verront des malheureux;
Le pauvre est né sensible; il s'attendrit sur eux,
Il soulage leurs maux, ils ressent leurs alarmes,
Il goûte le plaisir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grâce et ces dehors flatteurs,
Des marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais son esprit, façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu;
Ce masque est la décence, et non pas la vertu.
L'élégance des mœurs annonce leur ruine:
Ces courtisans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard vantent l'humanité;
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.

Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du laboureur conduit par la simple nature!
Sous des dehors grossiers son cœur est généreux;
C'est l'or enseveli sous un terrain fangeux.

Peuple, les passions ne brûlent pas ton cœur,
Le travail entretient ta robuste vigueur.
Hélas, sans la santé que m'importe un royaume!
On veille dans les cours, et tu dors sous le chaume,
Tu conserves tes sens; chez toi le doux plaisir
S'aiguise par la peine, et vit par le désir;
Le souris d'une épouse, un fils qui te caresse,
Des fêtes d'un hameau la rustique allégresse,

Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font bénir le ciel, et charment ton destin.
Tes plaisirs sont puisés dans une source pure;
Ce n'est plus que pour toi qu'existe la nature.
  Qui vécut sans remords, doit mourir sans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort est terrible;
Et du trône au cercueil le passage est horrible.
Sur l'univers entier la mort étend ses droits:
Tout périt, les héros, les ministres, les rois.
Rien ne surnagera sur l'abîme des âges.
Ce globe est une mer couverte de naufrages.
Peuple, d'un œil serein envisage ton sort,
N'accuse point la vie, et méprise la mort.
La vie est un éclair; la mort est un asile.
Ton sort est d'être heureux: ta gloire est d'être utile:
Le vice seul est bas: la vertu fait le rang;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

Thomas.

A Frédéric le Grand,

en réponse à une lettre dont il honora l'auteur, à son avènement à la couronne.

Quoi, vous êtes monarque, et vous m'aimez encore!
Quoi, le premier moment de cette heureuse aurore
Qui promet à la terre un jour si lumineux,
Marqué par vos bontés, met le comble à mes vœux!
O cœur toujours sensible! âme toujours égale!

Vos mains du trône à moi remplissent l'intervalle.
Citoyen couronné, des préjugés vainqueur,
Vous m'écrivez en homme, et parlez à mon cœur.
Cet écrit vertueux, ces divins caractères,
Du bonheur des humains font les gages sincères.
Ah prince! ah digne espoir de nos cœurs captivés!
Ah! régnez à jamais comme vous écrivez.
Poursuivez, remplissez des vœux si magnanimes;
Tout roi jure aux autels de réprimer les crimes;
Et vous, plus digne roi, vous jurez dans mes mains
De protéger les arts et d'aimer les humains.
  Et toi,* dont la vertu brilla persécutée,
Toi qui prouvas un Dieu, mais qu'on nommait athée,
Martyr de la raison, que l'envie en fureur
Chassa de son pays par les mains de l'erreur,
Reviens; il n'est plus rien qu'un philosophe craigne;
Socrate est sur le trône, et la vérité règne.
  Cet or qu'on entassait, ce pur sang des états,
Qui leur donne la mort en ne circulant pas,
Répandu par ses mains, au gré de sa prudence,
Va ranimer la vie, et porter l'abondance.
La sanglante injustice expire sous ses pieds;
Déjà les rois voisins sont tous ses alliés,
Ses sujets sont ses fils, l'honnête homme est son frère;
Ses mains portent l'olive, et s'arment pour la guerre.
  Ainsi pense le juste, ainsi règne le sage:

* Le professeur Wolf, persécuté comme athée par les théologiens de l'université de Halle, chassé par Frédéric Guillaume I, et fait chancelier de la même université, à l'avenement de Frédéric II.

Mais il faut au grand homme un plus heureux partage;
Consulter la prudence, et suivre l'équité.
Ce n'est encor qu'un pas vers l'immortalité.
Qui n'est que juste est dur, qui n'est que sage est triste;
Dans d'autres sentiments l'héroïsme consiste:
Le conquérant est craint, le sage estimé;
Mais le bienfaisant charme, et lui seul est aimé;
Lui seul est vraiment roi, sa gloire est toujours pure;
Son nom parvient sans tache à la race future.
A qui se fait chérir faut-il d'autres exploits?
Trajan non loin du Gange enchaîna trente rois;
A peine a-t-il un nom fameux par la victoire:
Connu par ses bienfaits, sa bonté fait sa gloire.
Jérusalem conquise, et ses murs abattus,
N'ont point éternisé le grand nom de Titus:
Il fut aimé; voilà sa grandeur véritable.
O vous qui l'imitez, vous son rival aimable,
Effacez le héros dont vous suivez les pas;
Titus perdit un jour, et vous n'en perdrez pas.

Voltaire.

A ma Soeur de Baireuth.

O doux et cher espoir du reste de mes jours!
O sœur! dont l'amitié si fertile en secours
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriste,
Et d'un bras secourable au sein des maux m'assiste.

Vainement le destin m'accable de revers,
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.
Si sous mes pas tremblants la terre est entr'ouverte,
Si la foule des rois a conjuré ma perte,
Qu'importe? Vous m'aimez, tendre et sensible sœur;
Etant chéri de vous, il n'est plus de malheur.
J'ai vu, vous le savez, s'épaissir les nuages
Dont les flancs ténébreux ont vomi ces orages.
J'ai vu, vous le savez, tranquille et sans effroi,
Ces dangereux complots se tramer contre moi.
La fortune ennemie excitant la tempête,
M'ôta jusqu'aux moyens d'y dérober ma tête.
Soudain en s'élançant du gouffre des enfers,
La discorde parut et troubla l'univers.
Le trouble, la terreur, le désordre s'accroit,
La paix s'envole aux cieux, l'équité disparaît;
On respire le sang, le meurtre, les alarmes;
Les champs restent déserts, tout peuple est sous les armes.
Cet ange qui préside au destin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,
Arrache la fortune ou soudain la ramène,
Soutenait nos drapeaux d'une main incertaine;
Il permet que le nombre accable la vertu.
De la Prusse aux abois on crut la chûte sûre;
On présageait sa mort d'une faible blessure.
Ce qu'il restait de rois jusqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats sanglants tranquilles spectateurs,
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,

Des triumvirs vainqueurs grossissent la parti.
  Que dis-je? mes parens, pour combler la mesure,
En outrageant leur sang étouffent la nature,
Ou séduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de même enveloppés,
Couvrant leur trahison de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs se font les satellites.
  O décrets inconnus de la fatalité!
Qui prescrivez un terme à la prospérité,
O fortune inconstante! ô déesse légère!
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère,
On ne m'entendra point profanant l'art des vers
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je sais que je suis homme et né pour la souffrance,
Je dois à tes rigueurs opposer ma constance.
  Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi que par devoir je devais rendre heureux,
Ton danger que je vois, ton destin lamentable
Me perce au fond du cœur; c'est ton sort qui m'accable.
J'oublîrai sans regret le faste de mon rang,
Mais pour te relever j'épuiserai mon sang.
Oui, ce sang t'appartient, oui, mon âme attendrie
Immole avec plaisir ses jours à ma patrie.
Long-temps son défenseur, j'ose du même front
Ranimer nos guerriers à venger son affront,
Défier le trépas au pied de ses courtines,
Vaincre ou m'ensevelir, couvert sous ses ruines.
  Tandis que je m'apprête à braver mon destin,
Dieux! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin?

A travers les sanglots d'une douleur amère
Se distingue une voix... la mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas, que dis-je?.... c'en est fait.
Ah! du sort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs sur moi fondent en foule
Ma vie en vains regrets funestement s'écoule,
J'ai trop vécu, hélas! pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces moments d'alarmes
Par mes pressentiments fut arrosé de larmes!
Mon cœur, mon triste cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçait que trop ce cruel avenir.
J'espérais qu' Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon sang respecterait ma mère.
Hélas! je me trompais, la mort fuit mes malheurs,
Pour étendre sur vous ces livides horreurs.
Ce sombre monument est donc ce qui conserve
Vos restes précieux, mon auguste Minerve?
Je vous devais le jour, je vous devais bien plus;
Votre exemple instruisait à suivre vos vertus:
Malgré l'affreux trépas je les respecte encore,
Votre tombe est pour moi le lieu saint que j'honore.
Si tout n'est pas détruit, si sur les sombres bords
Les soupirs des vivants pénètrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur de vous se fait entendre,
Permettez que mes pleurs arrosent votre cendre,
Et qu'emplissant les airs de mes tristes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.
Du déclin de mes jours la fin empoisonnée,
D'un tissu de tourments remplit ma destinée.

Ainsi, mon seul asile et mon unique port
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

Frédéric le Grand, roi de Prusse.

A mon Frère Henri.

Tel que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ses ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense
Qui du monde au soleil occupe la distance,
Et perce jusqu'aux cieux:

Ou telle que soudain dans l'ombre étincelante
Dans son rapide cours la comète brillante
Eclaire l'horizon;
Elle éclipse les feux de la céleste voûte,
Et trace au firmament dans son oblique route
Un lumineux rayon:

Tel subjugué du dieu dont la fureur m'inspire,
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire
De ses transports divins,
Je prends un fier essor des fanges de la terre
Au palais d'où les dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accents ne sont plus ceux d'un mortel profane;
C'est Apollon lui-même animant mon organe

Qui parle par ma voix.
Des destins éternels la volonté secrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs augustes lois.

O Prussiens! c'est à vous que l'oracle s'adresse,
A vous que le destin barbarement oppresse
Par tant d'adversités;
Sachez qu'aucun état dans sa grandeur naissante
Ne fournit sans revers la course triomphante
De ses prospérités.

L'arbitre des destins, de ses mains libérales,
Verse sur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens et les maux,
Et sa fécondité sur les champs répandue
Fait croître également la casse et la ciguë,
Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune et de gloire
De l'archive du temps remplit la longue histoire
De cent revers cruels.
Une prospérité dont l'éclat se conserve,
Se refuse à nos vœux, le destin la réserve
Pour les dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous mine
Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine
De vos vastes états;
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,

Porte jusqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur et le trépas.

Cette hydre en redressant ses têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent sur vous;
En vain elle sentit de vos mains triomphantes
Les redoutables traits, ses têtes renaissantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'espérance superbe
Désire que nos murs ensevelis sous l'herbe
Attestent notre deuil.
O guerriers généreux! abattez leurs trophées;
Leurs couleuvres dans peu sous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'est dans les grands dangers qu'une âme magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté sublime
Du courage d'esprit:
Le lâche qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace sa tête,
Est le seul qui périt.

Au courage obstiné la résistance cède:
Un noble désespoir est l'unique remède
Aux maux désespérés;
Le temps termine tout, rien n'est long-temps extrême,
Et souvent le malheur devient la source même
Des biens tant désirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ses rameaux:
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe
Il s'élance, et dans peu de sa tête superbe
Il brave leurs assauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où son éclat expire,
Le soleil de la terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit:
Ses rayons renaissants au point du jour éclipsent
Le feu de ses rivaux; tous les astres pâlissent,
Et l'obscurité fuit.

Telle m'apparaissant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ses voiles funèbres
Attachant ses regards,
De nos calamités l'âme encor effrayée,
Sur nos lauriers flétris tristement appuyée,
Maudissant les hasards.

Avec elle pleurant ses revers mémorables,
Accablé par le poids des destins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmants et la naissante aurore
De ses jours fortunés.

Des dieux en ce séjour ne font plus de miracles;
Les mortels entourés de gouffres et d'obstacles,

Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux en don l'esprit et le courage,
Utiles instruments dont l'admirable ouvrage
Corrige le destin.

La mort est un tribut qu'on doit à la nature;
C'est lui rendre son bien dont on tira l'usure
Dans l'âge florissant:
Mévius le paya de même que Virgile,
Et le lâche Paris, et le vaillant Achille;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage
De vos lares, Prussiens.
L'amour de la patrie à Rome secourable
Changeait en demi-dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi! notre siècle est-il donc sans mérite?
Du monde vieillissant la masse décrépite
Est-elle sans vertus?
Par ses productions la nature épuisée
Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,
L'océan sans reflux?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères:
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illustré nos camps.
Nos triomphes fondés sur cent faits héroïques

Transmettent des Prussiens aux fastes historiques
La gloire et les talents.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,
De ses futurs exploits le modèle et l'exemple,
L'ornement et l'appui,
Soutenez cet état dont la gloire passée,
Mon frère, sur le point de se voir éclipsée,
S'obscurcit aujourd'hui

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent,
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,
O Prusse! à ta grandeur.
Ainsi ma muse annonce en ces heureux présages
Du bonheur de l'état jusqu'à la fin des âges
La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpents de l'envie,
Maudissant nos lauriers, l'affreuse calomnie
Frémisse de fureur;
Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales
Des traits empoisonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu sa colère implacable?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la postérité.
Une âme magnanime, amante de la gloire,
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire
A l'immortalité.

C'est ainsi que ma muse au pied d'un vieux trophée
A pu ressusciter de la lyre d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des sons hardis ma trompette guerrière
Des Prussiens aux combats d'une illustre carrière
Excita les transports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Sale,
Tandis qu'à ses fureurs la discorde infernale
Livrait tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtaient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Frédéric le Grand, roi de Prusse.

La Convalescence.

O jours de la convalescence!
Jours d'une pure volupté!
C'est une nouvelle naissance,
Un rayon d'immortalité.
Quel feu! tous les plaisirs ont volé dans mon âme.
J'adore avec transport le céleste flambeau;
Tout m'intéresse, tout m'enflamme;
Pour moi l'univers est nouveau.
Sans doute que le Dieu qui nous rend l'existence,
A l'heureuse convalescence
Pour de nouveaux plaisirs donne de nouveaux sens;
A ses regards impatients

Le chaos fuit, tout naît, la lumière commence;
Tout brille des feux du printemps.
Les plus simples objets, le chant d'une fauvette,
Le matin d'un beau jour, la verdure des bois,
La fraîcheur d'une violette,
Mille spectacles qu'autrefois
On voyait avec nonchalance,
Transportent aujourd'hui, présentent des appas
Inconnus à l'indifférence,
Et que la foule ne voit pas.

Gresset.

Le Jugement dernier.

„Quels biens vous ont produit vos sauvages vertus?
„Justes, vous avez dit: Dieu nous protège en père,
„Et partout opprimés vous rampez abattus
„Sous les pieds du méchant dont l'audace prospère.
„Implorez ce Dieu défenseur;
„En faveur de ses fils qu'il arme sa vengeance,
„Est-il aveugle et sourd? est-il d'intelligence
„Avec l'impie et l'oppresseur!

„Méchants, suspendez vos blasphèmes,
„Est-ce pour le braver qu'il vous donna la voix?
„Il nous frappe, il est vrai, mais, sans juger ses lois,
„Soumis, nous attendons qu'il vous frappe vous-mêmes.
„Ce soleil, témoin de nos pleurs,
„Amène à pas pressés le jour de sa justice,

„Dieu nous paîra de nos douleurs;
„Dieu viendra nous venger des triomphes du vice.

„Qu'il vienne donc ce Dieu, s'il a jamais été!
„Depuis que du malheur les vertus sont sujettes,
„L'infortuné l'appelle et n'est point écouté;
„Il dort au fond du ciel sur ses foudres muettes.
„Et c'est-là ce Dieu généreux!
„Et vous pouvez encore espérer qu'il s'éveille,
„Allez, imitez-nous; et tandis qu'il sommeille,
„Soyez coupables, mais heureux."

Quel bruit s'est élevé? la trompette sonnante
A retenti de tous côtés;
Et, sur son char de feu, la foudre dévorante
Parcourt les airs épouvantés.
Ces astres teints de sang, et cette horrible guerre
Des vents échappés de leurs fers,
Hélas! annoncent-ils aux enfants de la terre
Le dernier jour de l'univers?

L'océan révolté loin de son lit s'élance,
Et de ses flots séditieux,
Court, en grondant, battre les cieux,
Tout prêts à le couvrir de leur ruine immense.
C'en est fait: l'Éternel, trop long-temps méprisé,
Sort de la nuit profonde
Où, loin des yeux de l'homme, il s'était reposé;
Il a paru: c'est lui; son pied frappe le monde,
Et le monde est brisé.

Tremblez, humains; voici de ce juge suprême
Le redoutable tribunal:
Ici perdent leur prix l'or et le diadème;
Ici l'homme à l'homme est égal;
Ici la verité tient ce livre terrible
Où sont écrits vos attentats;
Et la réligion, mère autrefois sensible,
S'arme d'un cœur d'airain contre ses fils ingrats.

Sortez de la nuit éternelle,
Rassemblez-vous, âmes des morts;
Et reprenant vos mêmes corps,
Paraissez devant Dieu, c'est Dieu qui vous appelle.
Arrachés de leur froid repos,
Les morts du sein de l'ombre avec terreur s'élancent,
Et près de l'Éternel en désordre s'avancent
Pâles, et secouant la cendre des tombeaux.

O Sion! ô combien ton enceinte immortelle
Renferme en ce moment de peuples éperdus!
Le musulman, le juif, le chrétien, l'infidèle,
Devant le même Dieu s'assemblent confondus.
Quel tumulte effrayant! que de cris lamentables!
Ciel! qui pourrait compter le nombre des coupables
Ici, près de l'ingrat,
Se cachent l'imposteur, l'avare, l'homicide,
Et ce guerrier perfide
Qui vendit sa patrie en un jour de combat.

Coupables, approchez:
De la chaîne des ans les jours de la clémence

Sont enfin retranchés.
Insultez, insultez aux pleurs de l'innocence:
Son Dieu dort-il? répondez-nous?
Vous pleurez? vains regrets! ces pleurs font notre joie.
A l'ange de la mort Dieu vous a promis tous;
Et l'enfer demande sa proie.

Mais d'où vient que je nage en des flots de clarté?
Ciel! malgré moi, s'égarant sur ma lyre,
Mes doigts harmonieux peignent la volupté!
Fuyez pécheurs, respectez mon délire.
Je vois les élus du Seigneur
Marcher d'un front riant au fond du sanctuaire.
Des enfants doivent-ils connaître la terreur
Lorqu'ils approchent de leur père?

Quoi! de tant de mortels qu'ont nourris tes bontés,
Ce petit nombre, ô ciel! rangea ses volontés
Sous le joug de tes lois augustes!
Des vieillards! des enfants, quelques infortunés!
A peine mon regard voit entre mille justes,
S'élever deux fronts couronnés.

Que sont-ils devenus ces peuples de coupables
Dont Sion vit ses champs couverts?
Le Tout-puissant parlait; ses accents redoutables
Les ont plongés dans les enfers.
Là, tombent condamnés et la sœur et le frère,
Le père avec le fils, la fille avec la mère,
Les amis, les amants, et la femme et l'époux,

Le roi près du flatteur, l'esclave avec le maître,
Légion de méchants, honteux de se connaître,
Et livrés pour jamais au céleste courroux.

Le juste enfin remporte la victoire,
Et de ses longs combats, au sein de l'Éternel,
Il se repose environné de gloire;
Ses plaisirs sont au comble et n'ont rien de mortel,
Il voit, il sent, il connaît, il respire
Le Dieu qu'il a servi, dont il aima l'empire;
Il en est plein; il chante ses bienfaits;
L'Éternel a brisé son tonnerre inutile;
Et d'ailes et de faux dépouillé désormais,
Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Gilbert.

Consolation à Mr. du Perrier.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,

Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.

Mais elle était du monde, où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses:
L'espace d'un matin.

Penses-tu que plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil,
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil?

Non, non, cher du Perrier; aussitôt que la parque
Ote l'âme du corps,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne suit point les morts.

Ne te lasse donc plus d'inutiles complaintes,
Mais, sage à l'avenir;
Aime une ombre comme ombre, et des cendres éteintes
Éteins le souvenir.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles:
On a beau la prier;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et perdre patience
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos.

Malherbe.

La Retraite.

Tyrcis, il faut penser à faire la retraite:
La course de nos jours est plus qu'à demi faite,
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des vents notre nef vagabonde;
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable;
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers;
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois, que des toits des bergers.

O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs,
Et qui loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison content de la fortune,
A selon son pouvoir mesuré ses désirs!

Il laboure le champ que labourait son père:
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ces graves conseils, d'affaires accablés;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages,
Et n'observe des vents les sinistres présages,
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau;
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces;
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Il est content chez lui de les voir en tableaux.

Il voit de toutes parts prospérer sa famille,
La javelle à plein poing tomber sous la faucille,
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers;
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes,
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers.

Il coule sans chagrins les jours de sa vieillesse,
Dans ce même foyer où sa tendre jeunesse
A vu dans le berceau ses bras emmaillotés.
Il tient par les moissons régistre des années,
Et voit de temps en temps leurs courses enchaînées,
Vieillir avec lui les bois qu'il a plantés.

S'il ne possède pas ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques,

Où la richesse et l'art étalent leurs attraits;
Il jouit des beautés qu'ont les saisons nouvelles,
Il voit de la verdure et des fleurs naturelles
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Agréables déserts, séjour de l'innocence,
Où loin des vanités de la magnificence
Commence mon repos et finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, aimable solitude,
Si vous fûtes témoins de mon inquiétude,
Soyez-le désormais de mon contentement.

Racan.

La petite Mendiante.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim.
Ne rejetez pas sa prière!
Votre cœur vous dira pourquoi...
J'ai six ans, je n'ai plus de mère;
J'ai faim, ayez pitié de moi!

Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé;
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi si je demande,
Je ne demande que du pain;

Du pain! je ne suis pas gourmande;
Ah! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir;
Mais je suis si petite encore!
Ah! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et pour vous comme elle prîra!
Elle a faim, donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien! je vais rire et chanter;
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette,
Chacun me dit: „Éloigne-toi!“
Écoutez donc ma chansonnette;
Je chante, ayez pitié de moi!

Boucher de Perthes.

Fragment.

(X Satire.)

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris; c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,

Qui remue à longs flots de la matière humaine,
Un précipice ouvert à la corruption
Où la fange descend de toute nation ;
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.

Là, dans ce trou boueux, le timide soleil
Vient poser rarement un pied blanc et vermeil ;
Là, les bourdonnements nuit et jour dans la brume
Montent sur la cité comme une vaste écume ;
Là, personne ne dort, là, toujours le cerveau
Travaille, et comme l'arc tend son rude cordeau.
On y vit un sur trois, on y meurt de débauche ;
Jamais le front huilé, la mort ne vous y fauche,
Car les saints monuments ne restent dans ce lieu
Que pour dire : Autrefois il y avait un Dieu.

Là, tant d'autels debout ont roulé de leurs bases,
Tant d'astres ont pâli sans achever leurs phases,
Tant de cultes naissants sont tombés sans mûrir,
Tant de grandes vertus, là, s'en vinrent pourrir,
Tant de chars meurtriers creusèrent leur ornière,
Tant de pouvoirs honteux rougirent la poussière,
De révolutions au vol sombre et puissant
Crevèrent coup sur coup leurs nuages de sang,
Que l'homme, ne sachant où rattacher sa vie,
Au seul amour de l'or se livre avec furie.

Barbier.

La Napoléone. (1802).

Que le vulgaire s'humilie
Sur les parvis dorés du palais de Sylla,
Au-devant des chars de Julie,
Sous le sceptre de Claude et de Caligula;
Ils régnèrent en dieux sur la foule tremblante.
Leur domination sanglante
Accabla le monde avili;
Mais les siècles vengeurs ont maudit leur mémoire,
Et ce n'est qu'en léguant des forfaits à l'histoire
Que leur règne échappe à l'oubli.

Qu'une foule pusillanime
Brûle au pied des tyrans son encens odieux.
Exempt de la faveur du crime,
Je marche sans contrainte, et ne crains que les dieux.
On ne me verra point mendier l'esclavage
Et payer d'un coupable hommage
Une infâme célébrité.
Quand le peuple gémit sous la chaîne nouvelle,
Je m'indigne d'un maître, et mon âme fidèle
Respire encor la liberté.

Il vient cet étranger perfide
Insolemment s'asseoir au-dessus de nos lois;
Lâche héritier du parricide,
Il dispute aux bourreaux la dépouille des rois.
Sycophante vomi des murs d'Alexandrie
Pour l'opprobre de la patrie,
Et pour le deuil de l'univers,

Nos vaisseaux et nos ports accueillent le transfuge:
De la France abusée il reçoit un refuge,
Et la France en reçoit des fers.

Pourquoi détruis-tu ton ouvrage,
Toi qui fixas l'honneur au pavillon français?
Le peuple adorait ton courage,
La liberté s'exile en pleurant tes succès
D'un espoir trop altier ton âme s'est bercée.
Descends de ta pompe insensée,
Retourne parmi tes guerriers.
A force de grandeur crois-tu devoir t'absoudre?
Crois-tu mettre ta tête à l'abri de la foudre
En la cachant sous des lauriers?

Quand ton ambitieux délire
Imprimait tant de honte à nos fronts abattus,
Dans l'ivresse de ton empire
Rêvais-tu quelquefois le poignard de Brutus?
Voyais-tu s'élever l'heure de la vengeance
Qui vient dissiper ta puissance
Et les prestiges de ton sort?
La roche Tarpéienne est près du Capitole,
L'abîme est près du trône, et la palme d'Arcole
S'unit au cyprès de la mort.

En vain la crainte et la bassesse,
D'un culte adorateur ont bercé ton orgueil.
Le tyran meurt, le charme cesse,
La vérité s'arrête au pied de son cercueil.
Debout dans l'avenir la justice t'appelle;

Ta vie apparaît devant elle
Veuve de ses illusions.
Les cris des opprimés tonnent sur ta poussière,
Et ton nom est voué par la nature entière
A la haine des nations.

En vain aux lois de la victoire
Ton bras triomphateur a soumis le destin.
Le temps s'envole avec ta gloire,
Et dévore en fuyant ton règne d'un matin.
Hier j'ai vu le cèdre; il est couché dans l'herbe,
Devant une idole superbe,
Le monde est las d'être enchaîné.
Avant que tes égaux deviennent tes esclaves,
Il faut, Napoléon, que l'élite des braves
Monte à l'échafaud de Sidney.

Ch. Nodier.

L'Hymne de la Nuit.

Le jour s'éteint sur tes collines,
O terre où languissent mes pas!
Quand pourrez-vous, mes yeux, quand pourrez-vous, hélas!
Saluer les splendeurs divines
Du jour qui ne s'éteindra pas?
Sont-ils ouverts pour les ténèbres
Ces regards altérés du jour?
De son éclat, ô nuit! à tes ombres funèbres

30

Pourquoi passent-ils tour à tour?
Mon âme n'est point lasse encore
D'admirer l'œuvre du Seigneur;
Les élans enflammés de ce sein qui l'adore
N'avaient pas épuisé mon cœur!

Dieu du jour! Dieu des nuits! Dieu de toutes les heures!
Laisse-moi m'envoler sur les feux du soleil!
Où va vers l'occident ce nuage vermeil?
Il va voiler le seuil de tes saintes demeures
Où l'œil ne connaît plus la nuit ni le sommeil!
Cependant ils sont beaux à l'œil de l'éspérance
Ces champs du firmament ombragés par la nuit;
Mon Dieu! dans ces déserts mon œil retrouve et suit
Les miracles de ta présence!

Ces chœurs étincelants que ton doigt seul conduit,
Ces océans d'azur où leur foule s'élance,
Ces fanaux allumés de distance en distance,
Cet astre qui paraît, cet astre qui s'enfuit,
Je les comprends, Seigneur, tout chante, tout m'instruit
Que l'abîme est comblé par ta magnificence,
Que les cieux sont vivants, et que ta providence
Remplit de sa vertu tont ce qu'elle a produit!
Ces flots d'or, d'azur, de lumière,
Ces mondes nébuleux que l'œil ne compte pas,
O mon Dieu, c'est la poussière
Qui s'élève sous tes pas!

O nuits, déroulez en silence
Les pages du livre des cieux;
Astres, gravitez en cadence
Dans vos sentiers harmonieux;
Durant ces heures solennelles,
Aquilons, repliez vos ailes,
Terre, assoupissez vos échos;
Étends tes vagues sur les plages,
O mer! et berce les images
Du Dieu qui t'a donné tes flots.

Savez-vous son nom? La nature
Réunit en vain ses cent voix,
L'étoile à l'étoile murmure:
Quel Dieu nous imposa nos lois?
La vague à la vague demande:
Quel est celui qui nous gourmande?
La foudre dit à l'aquilon:
Sais-tu comment ton Dieu se nomme?
Mais les astres, la terre, et l'homme
Ne peuvent achever son nom.
Que tes temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!
Laissez-moi voir ce ciel que vous me dérobez!
Architecte divin, tes dômes sont de flamme!
Que les temples, Seigneur, sont étroits pour mon âme!
Tombez, murs impuissants, tombez!

Voilà le temple où tu résides!
Sous la voûte du firmament

Tu ranimes ces feux rapides
Par leur éternel mouvement!
Tous ces enfants de ta parole,
Balancés sur leur double pôle,
Nagent au sein de tes clartés,
Et des cieux où leurs feux pâlissent
Sur notre globe ils réfléchissent
Des feux à toi-même empruntés!
L'océan se joue
Aux pieds de son roi;
L'aquilon secoue
Ses ailes d'effroi;
La foudre te loue
Et combat pour toi;
L'éclair, la tempête
Couronnent ta tête
D'un triple rayon;
L'aurore t'admire,
Le jour te respire,
La nuit te soupire,
Et la terre expire
D'amour à ton nom!

Et moi, pour te louer, Dieu des soleils, qui suis-je?
Atome dans l'immensité,
Minute dans l'éternité,
Ombre qui passe et qui n'a plus été,
Peux-tu m'entendre sans prodige?
Ah! le prodige est ta bonté!
Je ne suis rien, Seigneur, mais ta soif me dévore;

L'homme est néant, mon Dieu, mais ce néant t'adore,
Il s'élève par son amour;
Tu ne peux mépriser l'insecte qui t'honore,
Tu ne peux repousser cette voix qui t'implore,
Et qui vers ton divin séjour,
Quand l'ombre s'évapore,
S'élève avec l'aurore,
Le soir gémit encore,
Renaît avec le jour.

Oui, dans ces champs d'azur que ta splendeur inonde
Où ton tonnerre gronde,
Où tu veilles sur moi,
Ces accents, ces soupirs animés par la foi,
Vont chercher d'astre en astre, un Dieu qui me réponde,
Et d'échos en échos, comme des voix sur l'onde,
Roulant de monde en monde,
Retentir jusqu'à toi.

Alph. de Lamartine.

La Branche d'Amandier.

De l'amandier tige fleurie,
Symbole, hélas! de la beauté,
Comme toi, la fleur de la vie
Fleurit et tombe avant l'été.

Qu'on la néglige ou qu'on la cueille,
De nos fronts, des mains de l'amour,

Elle s'échappe feuille à feuille,
Comme nos plaisirs jour à jour.

Savourons ces courtes délices;
Disputons-les même au zéphyr:
Épuisons les riants calices
De ces parfums qui vont mourir.

Souvent la beauté fugitive
Ressemble à la fleur du matin
Qui, du front glacé du convive,
Tombe avant l'heure du festin.

Un jour tombe, un autre se lève;
Le printemps va s'évanouir;
Chaque fleur que le vent enlève
Nous dit: Hâtez-vous d'en jouir.

Et, puisqu'il faut qu'elles périssent,
Qu'elles périssent sans retour,
Que les roses ne se flétrissent
Que sous les lèvres de l'amour.

Alph. de Lamartine.

L'Idée de Dieu.

Sinaï! Sinaï! quelle nuit sur ta cime!
Quels éclairs, sur tes flancs, éblouissent les yeux!
Les noires vapeurs de l'abîme
Roulent en plis sanglants leurs vagues dans tes cieux!

La nue enflammée
Où ton front se perd,
Vomit la fumée
Comme un chaume vert;
Le ciel d'où s'échappe
Éclair sur éclair,
Et pareil au fer
Que le marteau frappe,
Lançant coups sur coups
La nuit, la lumière,
Se voile ou s'éclaire,
S'ouvre ou se resserre,
Comme la paupière
D'un homme en courroux!

Un homme, un homme seul gravit tes flancs qui grondent,
En vain tes mille échos tonnent et se répondent,
Ses regards assurés ne se détournent pas!
Tout un peuple éperdu le regarde d'en bas;
Jusqu'aux lieux où ta cime et le ciel se confondent,
Il monte, et la tempête enveloppe ses pas!

Le nuage crève:
Son brûlant carreau
Jaillit comme un glaive
Qui sort du fourreau.
Les foudres portées
Sur ses plis mouvants,
Au hasard jetées

Par les quatre vents,
Entre elles heurtées.
Partent en tous sens,
Comme une volée
D'aiglons aguerris
Qu'un bruit de mêlée
A soudain surpris,
Qui, battant de l'aile,
Volent pêle-mêle
Autour de leurs nids,
Et loin de leur mère
La mort dans leur serre,
S'élancent de l'aire
En poussant des cris!

Le cèdre s'embrase,
Crie, éclate, écrase,
Sa brûlante base
Sous ses bras fumants!
La flamme en colonne
Monte, tourbillonne,
Retombe et bouillonne
En feux écumants;
La lave serpente,
Et de pente en pente
Étend son foyer;
La montagne ardente
Paraît ondoyer;
Le firmament double
Les feux dont il luit;

Tout regard se trouble,
Tout meurt ou tout fuit;
Et l'air qui s'enflamme,
Repliant la flamme
Autour du haut lieu,
Va de place en place
Où le vent le chasse
Semer dans l'espace
Des lambeaux de feu!

Sous ce rideau brûlant qui le voile et l'éclaire,
Moïse a seul, vivant, osé s'ensevelir;
Quel regard sondera ce terrible mystère?
Entre l'homme et le feu que va-t-il s'accomplir?
Dissipez, vains mortels, l'effroi qui vous attère!
C'est Jéhovah qui sort! Il descend au milieu
Des tempêtes et du tonnerre!
C'est Dieu qui se choisit son peuple sur la terre,
C'est un peuple à genoux qui reconnaît son Dieu!

L'Indien élevant son âme
Aux voûtes de son ciel d'azur,
Adore l'éternelle flamme
Prise à son foyer le plus pur;
Au premier rayon de l'aurore,
Il s'incline, il chante, il adore,
L'astre d'où ruisselle le jour;
Et le soir, sa triste paupière
Sur le tombeau de la lumière
Pleure avec des larmes d'amour!

Aux plages que le Nil inonde,
Des déserts le crédule enfant,
Brûlé par le flambeau du monde,
Adore un plus doux firmament.
Amant de ses nuits solitaires,
Pour son culte ami des mystères,
Il attend l'ombre dans les cieux
Et du sein des sables arides
Il élève des pyramides
Pour compter de plus près ses dieux.

La Grèce adore les beaux songes
Par son doux génie inventés;
Et ses mystérieux mensonges,
Ombres pleines de vérités!
Il naît sous sa féconde haleine
Autant de dieux que l'âme humaine
A de terreurs ou de désirs;
Son génie amoureux d'idoles
Donne l'être à tous les symboles
Crée un dieu pour tous les soupirs!

Sâhra! sur tes vagues poudreuses
Où vont des quatre points des airs,
Tes caravanes plus nombreuses
Que les sables de tes déserts?
C'est l'aveugle enfant du prophète,
Qui va sept fois frapper sa tête
Contre le seuil de son saint lieu!
Le désert en vain se soulève

Sous la tempête ou sous le glaive,
Mourons, dit-il, Dieu seul est Dieu!

Sous les saules verts de l'Euphrate,
Que pleure ce peuple exilé?
Ce n'est point la Judée ingrate,
Les puits taris du Siloé!
C'est le culte de ses ancêtres!
Son arche, son temple, ses prêtres,
Son Dieu qui l'oublie aujourd'hui
Son nom est dans tous ses cantiques
Et ses harpes mélancoliques
Ne se souviennent que de lui;

Elles s'en souviennent encore,
Maintenant que des nations
Ce peuple exilé de l'aurore
Supporte les dérisions!
En vain, lassé de le proscrire,
L'étranger d'un amer sourire
Poursuit ces crédules enfants;
Comme l'eau buvant cette offense,
Ce peuple traîne une espérance,
Plus forte que ses deux mille ans!

Le sauvage enfant des savanes,
Informe ébauche des humains,
Avant d'élever ses cabanes,
Se façonne un Dieu de ses mains;
Si, chassé des rives du fleuve

Où l'ours, où le tigre s'abreuve,
Il émigre sous d'autres cieux,
Chargé de ses dieux tutélaires :
Marchons, dit-il, os de nos pères,
La patrie est où sont les dieux !

Et de quoi parlez-vous, marbres, bronzes, portiques,
Colonnes de Palmyre ou de Persépolis !
Panthéons sous la cendre ou l'onde ensevelis,
Si vides maintenant, autrefois si remplis !
Et vous, dont nous cherchons les lettres symboliques,
D'un passé sans mémoire incertaines reliques,
Mystères d'un vieux monde en mystères écrits !
Et vous, temples debout, superbes basiliques,
Dont un souffle divin anime les parvis !
Vous nous parlez des dieux ! des dieux ! des dieux encore !
Chaque autel en porte un, qu'un saint délire adore,
Holocauste éternel que tout lieu semble offrir.
L'homme et les élements, pleins de ce seul mystère,
N'ont eu qu'une pensée, une œuvre sur la terre :
Confesser cet être et mourir !

Mais si l'homme occupé de cette œuvre suprême
Épuise toute langue à nommer le seul Grand.
Ah ! combien la nature, en son silence même,
Le nomme mieux encore au cœur qui le comprend !
Voulez vous, ô mortels que ce Dieux se proclame ?
Foulez au pied la cendre où dort le Panthéon

Et le livre où l'orgueil épèle en vain son nom!
De l'astre du matin le plus pâle rayon
Sur ce divin mystère éclaire plus votre âme
Que la lampe au jour faux qui veille avec Platon.

Montez sur ces hauteurs d'où les fleuves descendent
Et dont les mers d'azur baignent les pieds dorés,
A l'heure où les rayons sur leurs pentes s'étendent,
Comme un filet trempé ruisselant sur les prés!
Quand tout autour de nous sera splendeur et joie,
Quand les tièdes réseaux des heures de midi
En vous enveloppant comme un manteau de soie,
Feront épanouir votre sang attiédi!

Quand la terre exhalant son âme balsamique
De son parfum vital enivrera vos sens,
Et que l'insecte même, entonnant son cantique,
Bourdonnera d'amour sur les bourgeons naissants!
Quand vos regards noyés dans une vague atmosphère,
Ainsi que le dauphin dans son azur natal,
Flotteront incertains entre l'onde et la terre,
Et des cieux de saphir et des mers de cristal,

Écoutez dans vos sens, écoutez dans votre âme
Et dans le pur rayon qui d'en haut vous a lui!
Et dites si le nom que cette hymne proclame
N'est pas aussi vivant, aussi divin que lui?

Alph. de Lamartine.

Napoléon en 1811.

Quand il eut bien fait voir l'héritier de ses trônes
Aux vieilles nations comme aux vieilles couronnes,
Éperdu, l'œil fixé sur quiconque était roi,
Comme un aigle arrivé sur une haute cime,
Il cria tout joyeux avec un air sublime:
— L'avenir! l'avenir! l'avenir est à moi!

— Non, l'avenir n'est à personne!
Sire! l'avenir est à Dieu!
A chaque fois que l'heure sonne,
Tout ici-bas nous dit adieu.
L'avenir! l'avenir!.... mystère!
Toutes les choses de la terre,
Gloire, fortune militaire,
Couronne éclatante des rois,
Victoire aux ailes embrasées,
Ambitions réalisées,
Ne sont jamais sur nous posées
Que comme l'oiseau sur nos toits!

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure,
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure
Ouvrir ta froide main,
O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte,
Spectre toujours masqué qui nous suis côte à côte,
Et qu'on nomme demain!

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?

L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est un bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine;
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie; —
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel.

Victor Hugo.

Mazeppa.

I.

Ainsi, quand Mazeppa qui rugit et qui pleure,
A vu ses bras, ses pieds, ses flancs qu'un sabre effleure
Tous ses membres liés
Sur un fougueux cheval, nourri d'herbes marines
Qui fume, et fait jaillir le feu de ses narines
Et le feu de ses pieds;

Quand il s'est dans ses nœuds roulé comme un reptile,
Qu'il a bien réjoui de sa rage inutile
Ses bourreaux tout joyeux,
Et qu'il retombe enfin sur la croupe farouche,
La sueur sur le front, l'écume dans la bouche,
Et du sang dans les yeux,

Un cri part, et soudain voilà que par la plaine
Et l'homme et le cheval, emportés, hors d'haleine,
Sur les sables mouvants,

Seuls, emplissant de bruit un tourbillon de poudre,
Pareil au noir nuage où serpente la foudre
Volent avec les vents!

Ils vont. Dans les vallons comme un orage ils passent,
Comme des ouragans qui dans les monts s'entassent,
Comme un globe de feu;
Puis ne sont déjà plus qu'un point noir dans la
brume,
Puis s'effacent dans l'air comme un flocon d'écume
Au vaste océan bleu.

Il vont. L'espace est grand. Dans le désert immense,
Dans l'horizon sans fin qui toujours recommence
Ils se plongent tous deux.
Leur course comme un vol les emporte, et grands
chênes,
Villes et tours, monts noirs liés en longues chaînes,
Tout chancelle autour d'eux.

Et si l'infortuné, dont la tête brise,
Se débat, le cheval, qui devance la bise,
D'un bond plus effrayé,
S'enfonce au désert vaste, aride, infranchissable
Qui devant eux s'étend avec ses plis de sable,
Comme un manteau rayé,

Tout vacille et se peint de couleurs inconnues:
Il voit courir les bois, courir des larges nues,
Le vieux donjon détruit,
Les monts dont un rayon baigne les intervalles;

Il voit : et des troupeaux de fumantes cavales
Le suivent à grand bruit !

Et le ciel où déjà les pas du soir s'allongent,
Avec ses océans de nuages où plongent,
Des nuages encor,
Et son soleil qui fend leurs vagues de sa proue,
Sur son front ébloui tourne comme une roue
De marbre aux veines d'or.

Son œil s'égare et luit sa chevelure traîne,
Sa tète pend ; son sang rougit la jaune arène,
Les buissons épineux :
Sur ses membres gonflés la corde se replie,
Et comme un long serpent resserre et multiplie
Sa morsure et ses nœuds.

Le cheval qui ne se sent ni le mors ni la selle,
Toujours fuit, et toujours son sang coule et ruisselle,
Sa chair tombe en lambeaux.
Hélas ! voici déjà qu'aux cavales ardentes
Qui le suivaient, dressant leurs crinières pendantes,
Succèdent des corbeaux !

Les corbeaux, le grand-duc à l'œil rond, qui s'effraie,
L'aigle effaré des champs de bataille, et l'orfraie,
Monstre au jour inconnu,
Les obliques hiboux, et le grand vautour fauve,
Qui fouille au flanc des morts où son col rouge et chauve
Plonge comme un bras nu !

Tous viennent élargir la funèbre volée;
Tous quittent pour le suivre et l'yeuse isolée,
Et les nids du manoir.
Lui, sanglant, éperdu, sourd à leurs cris de joie,
Demande en les voyant qui donc là haut déploie
Ce grand éventail noir.

La uuit descend lugubre, et sans robe étoilée
L'essaim s'acharne et suit, tel qu'une meute ailée,
Le voyageur fumant.
Entre le ciel et lui, comme un tourbillon sombre
Il les voit, puis les perd, et les entend dans l'ombre
Voler confusément.

Enfiu, après trois jours d'une course insensée,
Après avoir franchi fleuves à l'eau glacée,
Steppes, forêts, déserts,
Le cheval tombe aux cris des mille oiseaux de proie,
Et son ongle de fer sur la pierre qu'il broie
Éteint ses quatre éclairs.

Voilà l'infortuné, gisant, nu, misérable,
Tout tacheté de sang, plus rouge que l'érable
Dans la saison des fleurs.
Le nuage d'oiseaux sur lui tourne et s'arrête;
Maint bec ardent aspire à ronger dans sa tête
Ses yeux brûlés de pleurs.

Eh bien! ce condamné qui hurle et qui se traîne,
Ce cadavre vivant, les tribus de l'Ukraine
Le feront prince un jour.

Un jour, semant les champs de morts sans sépultures,
Il dédommagera par de larges pâtures
L'orfraie et le vautour.

Sa sauvage grandeur naîtra de son supplice.
Un jour des vieux hetmans il ceindra la pelisse,
Grand à l'œil ébloui;
Et quand il passera, ces peuples de la tente,
Prosternés, enverront la fanfare éclatante
Bondir autour de lui!

II.

Ainsi lorsqu'un mortel, sur qui son dieu s'étale,
S'est vu lier vivant sur la croupe fatale,
Génie, ardent coursier,
En vain il lutte, hélas! tu bondis, tu l'emportes
Hors du monde réel dont tu brises les portes
Avec tes pieds d'acier!

Tu franchis avec lui déserts, cimes chenues
Des vieux monts, et les mers, et par-delà les nues,
De sombres régions;
Et mille impurs esprits que ta course réveille,
Autour du voyageur, insolente merveille,
Pressent leurs légions!

Il traverse d'un vol, sur tes ailes de flammes,
Tous les champs du possible, et les mondes de l'âme;
Boit au fleuve éternel;

Dans la nuit orageuse ou la nuit étoilée,
Sa chevelure, aux crins des comètes mêlée,
Flamboie au front du ciel.

Les six lunes d'Herschel, l'anneau du vieux Saturne,
Le pôle arondissant une aurore nocturne
Sur son front boréal,
Il voit tout; et pour lui ton vol, que rien ne lasse,
De ce monde sans borne à chaque instant déplace
L'horizon idéal.

Qui peut savoir, hormis les démons et les anges,
Ce qu'il souffre à te suivre, et quels éclairs étranges
A ses yeux reluiront,
Comme il sera brûlé d'ardentes étincelles,
Hélas! et dans la nuit combien de froides ailes
Viendront battre son front?

Il crie, épouvanté, tu poursuis implacable.
Pâle, épuisé, béant, sous ton vol qui l'accable
Il ploie avec effroi:
Chaque pas que tu fait semble creuser sa tombe,
Enfin le terme arrive... il court, il vole, il tombe,
Et se relève roi!

Victor Hugo.

Buonaparte.

De Deo.

I.

Quand la terre engloutit les cités qui la couvrent;
Que le vent sème au loin un poison voyageur;

Quand l'ouragan mugit quand des monts brûlants
s'ouvrent
C'est le réveil du Dieu vengeur.
Et si, lassant enfin les clémences célestes,
Le monde à ces signes funestes
Ose répondre en les bravant,
Un homme alors, choisi par la main qui foudroie,
Des aveugles fléaux ressaisissant la proie,
Paraît, comme un fléau vivant!
Parfois, élus maudits de la fureur suprême,
Entre les nations des hommes sont passés,
Triomphateurs longtemps armés de l'anathême, —
Par l'anathême renversés!
De l'esprit de Nemrod héritiers formidables,
Ils sont sur les peuples coupables
Régné par la flamme et le fer!
Et dans leur gloire impie, en désastres féconde,
Ces envoyés du ciel sont apparus au monde,
Comme s'ils venaient de l'enfer!

II.

Naguère, de lois affranchie,
Quand la reine des nations
Descendit de la monarchie,
Prostituée aux factions,
On vit, dant ce chaos fétide,
Naître de l'hydre régicide
Un despote, empereur d'un camp.
Telle souvent la mer qui gronde

Dévore une plaine féconde
Et vomit un volcan.

D'abord, troublant du Nil les hautes catacombes;
Il vint, chef populaire, y combattre en courant,
Comme pour insulter les tyrans dans leurs tombes,
Sous sa tente de conquérant. —
Il revint pour régner sur ses compagnons d'armes,
En vain l'auguste France en larmes
Se promettait des jours plus beaux;
Quand des vieux Pharaons il foulait la couronne,
Sourd à tant de néant, ce n'était qu'un grand trône
Qu'il rêvait sur leurs grands tombeaux !

Un sang royal teignit sa pourpre usurpatrice.
Un guerrier fut frappé par ce guerrier sans foi.
L'anarchie, à Vincenne, admira son complice, —
Au Louvre elle adora son roi.
Il fallut presque un Dieu pour consacrer cet homme
Le Prêtre-Monarque de Rome
Vint bénir son front menaçant;
Car sans doute, en secret effrayé de lui-même,
Il voulait recevoir son sanglant diadème
Des mains d'où le pardon descend.

III.

Lorsqu'il veut, le Dieu secourable
Qui livre au méchant le pervers,
Brise le jouet formidable

Dont il tourmentait l'univers.
Celui qu'un instant il seconde
Se dit le seul maître du monde,
Fier, il s'endort dans son néant;
Enfin, bravant la loi commune,
Quand il croit tenir sa fortune,
Le fantôme échappe au géant.

IV.

Dans la nuit des forfaits, dans l'éclat des victoires,
Cet homme, ignorant Dieu qui l'avait envoyé,
De cités en cités promenant ses prétoires,
Marchait, sur sa gloire appuyé.
Sa dévorante armée avait dans son passage,
Asservi les fils de Pélage,
Devant les fils de Galgacus;
Et quand dans leurs foyers il ramenait ses braves,
Aux fêtes qu'il vouait à ses vainqueurs esclaves,
Il invitait les rois vaincus!

Dix empires conquis devinrent ses provinces.
Il ne fut pas content dans son orgueil fatal. —
Il ne voulait pas dormir qu'en une cour de princes,
Sur un trône continental!
Ses aigles, qui volaient sous vingt cieux parsemées
Au nord, de ses longues armées,
Guidèrent l'immense appareil;
Mais là parut l'écueil de sa course hardie.
Les peuples sommeillaient: un sanglant incendie
Fut l'aurore du grand réveil!

Il tomba roi; — puis dans sa route,
Il voulut, fantôme ennemi,
Se relever, afin sans doute
De ne plus tomber à demi.
Alors, loin de sa tyrannie,
Pour qu'une effrayante harmonie
Frappât l'orgueil anéanti,
On jeta ce captif suprême
Sur un rocher, débris lui-même
De quelque ancien monde englouti!

Là, se refroidissant comme un torrent de lave,
Gardé par ses vaincus, chassé de l'univers,
Ce reste d'un tyran, en s'éveillant esclave,
N'avait fait que changer de fers.
Des trônes restaurés écoutant la fanfare.
Il brillait de loin comme un phare,
Montrant l'écueil au nautonnier,
Il mourut. — Quand ce bruit éclata dans nos villes,
Le monde respira dans les fureurs civiles,
Délivré de son prisonnier!

Ainsi l'orgueil s'égare en sa marche éclatante,
Colosse né d'un souffle et qu'un regard abat. —
Il fit du glaive un sceptre, et du trône une tente.
Tout son règne fut un combat.
Du fléau qu'il portait lui-même tributaire,
Il tremblait, prince de la terre;
Soldat, on vantait sa valeur,
Retombé dans son cœur comme dans un abîme,

Il passa par la gloire, il passa par le crime,
Et n'est arrivé qu'au malheur.

V.

Peuples, qui poursuivez d'hommages
Les victimes et les bourreaux,
Laisses-le fuir seul dans les âges: —
Ce ne sont point là les héros!
Ces faux dieux que leur siècle encense,
Dont l'avenir hait la puissance,
Vous trompent dans votre sommeil;
Tels que ces nocturnes aurores
Où passent de grands météores,
Mais que ne suit pas le soleil.

Victor Hugo.

Le Déluge.

(Fragment.)

Tous les vents mugissaient, les montagnes tremblèrent,
Des fleuves arrêtés les vagues reculèrent,
Et du sombre horizon dèpassant la hauteur,
Des vengeances de Dieu l'immense exécuteur,
L'océan apparut. Bouillonnant et superbe,
Entraînant les forêts comme le sable et l'herbe,
De la plaine inondée envahissant le fond,
Il se couche en vainqueur dans le désert profond,
Apportant avec lui comme de grands trophées
Les débris inconnus des villes étouffées,

Et là, bientôt plus calme en son accroissement,
Semble, dans ses travaux, s'arrêter un moment,
Et se plaire à mêler, à briser sur son onde
Les membres arrachés au cadavre du monde.

Ce fut alors qu'on vit des hôtes inconnus
Sur ces bords étrangers tout-à-coup survenus;
Le cèdre jusqu'au nord vint écraser le saule;
Les ours noyés, flottants sur les gazons du pôle,
Heurtèrent l'éléphant près du Nil endormi;
Et le monstre, que l'eau soulevait à demi,
S'étonna d'écraser dans sa lutte contre elle,
Une vague où nageaient le tigre et la gazelle.
En vain, des larges flots repoussant les premiers,
Sa trompe tournoyante arracha les palmiers;
Il fut roulé comme eux dans les plaines torrides,
Regrettant ses roseaux et ses sables arides,
Et de ses hauts bambous le lit flexible et vert,
Et jusqu'au vent de flamme exilé du désert.

Dans l'effroi général de toute créature,
La plus féroce même oubliait sa nature,
Les animaux n'osaient ni ramper ni courir;
Chacun d'eux résigné se coucha pour mourir.
En vain, fuyant aux cieux l'eau sur ses rocs venue,
L'aigle tomba des airs, repoussé par la nue.
Le péril confondit tous les êtres tremblants.
L'homme seul se livrait à des projets sanglants.
Quelques rares vaisseaux qui se faisaient la guerre,

Se disputaient longtemps le restes de la terre.
Mais pendant leurs combats, les flots non ralentis
Effaçaient à leurs yeux ces restes engloutis.
Alors un ennemi plus terrible que l'onde
Vint achever partout la défaite du monde;
La faim de tous les cœurs chassa les passions:
Les malheureux, vivants après leurs nations,
N'avaient qu'une pensée, effroyable torture,
L'approche de la mort, la mort sans sépulture,
On vit sur un esquif, de mers en mers jeté.
L'œil affamé du fort sur le faible arrêté;
Des femmes à grands cris insultaut la nature,
Y reclamaient du sort leur humaine pâture;
L'athée, épouvanté, de voir Dieu triomphant,
Puisait un jour de vie aux veines d'un enfant;
Des derniers réprouvés telle fut l'agonie.
L'amour survivait seul à la bonté bannie;
Ceux qu'unissaient entre eux des serments mutuels
Et qne persécutait la haine des mortels,
S'offraient d'eux-mêmes à l'onde avec un front tranquille,
Et contre leurs douleurs trouvaient un même asile.

Enfin le fléau lent qui frappaît les humains
Couvrit le dernier point des œuvres de leurs mains;
Les montagnes, bientôt par l'onde escaladées
Cachèrent dans son sein leurs têtes inondées.
Le volcan s'èteignit, et le feu périssant
Voulut enfin y rendre un combat impuissant;

A l'élément vainqueur il céda le cratère,
Et sortit en fumant des veines de la terre.

Rien ne se voyait plus, pas même des débris;
L'univers écrasé ne jetait plus ses cris.
Quand la mer eut des monts chassé tous les nuages,
On vit se disperser l'épaisseur des orages;
Et les rayons du jour dévoilant leur trésor
Lançaient jusqu'à la mer des jets d'opale et d'or;
La vague était paisible, et molle et cadencée,
En berceaux de cristal mollement balancée;
Les vents, sans résistance, étaient silencienx;
La foudre sans échos, expirait dans les cieux;
Les cieux devenaient purs, et réfléchis dans l'onde,
Teignaient d'un azur clair l'immensité profonde.

Alfred de Vigny.

Le Cor.

J'aime le son du cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuiile.

Que de fois seul, dans l'ombre, à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré!
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des paladins antiques.

O montagnes d'azur! ô pays adoré!
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,

Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons;
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit:
A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du cor?
Roncevaux! Roncevaux! dans la sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée.

Alfred de Vigny.

L'Aumône.

Donnez à l'indigent, donnez, heureux du monde!
Vous êtes en tout point semblables à cette onde
Qui, caressant des bords par des palmiers couverts,
Savoure avec orgueil leur ombre favorable,

Et s'avance pourtant d'un cours inexorable
Pour se perdre dans les déserts.

Donnez, car de la mort l'inflexible fantôme
Ne nous laisse emporter dans son fatal royaume
Que nos crimes et nos vertus;
Et, parmi les vertus, l'aumône est la plus belle,
La plus belle des fleurs dont l'éclat étincelle
Sur la couronne des élus.

Donnez, afin qu'ayant parcouru la carrière,
Vous puissiez sans gémir regarder en arrière,
Et trouver moins amer le moment du trépas,
Afin de ne pas voir l'espérance bannie,
Quand vos jours passeront devant votre agonie
Que vous ne les maudissiez pas.

Donnez, afin que, même aux terrestres demeures,
Le ciel de ses bontés accompagne vos heures
Et vous rende en tout triomphants,
Afin qu'en vos sillons il sème l'abondance,
Et qu'il tienne les eaux de la fausse science
Loin des lèvres de vos enfants...

De l'hydre des partis l'haleine empoisonnée,
Comme l'hiver enchaîne une onde fortunée,
Tient suspendu le cours de nos prospérités:
Des milliers de vaisseaux qui ne pouvaient suffire,
La voile maintenant dérobée au zéphire,
Dorment dans nos ports attristés.

Hélas! dans nos cités, naguère si splendides,
Erre, les bras croisés, et les regards avides,
Une effrayante oisiveté:
Dans l'atelier désert habite le silence;
Et l'on a vu frapper la maison de l'aisance
D'une soudaine pauvreté.

Pénétrez aux réduits de ces tristes familles,
Voyez: le haillon manque à la pudeur des filles!
Voyez le désespoir qui sait tout terrasser,
L'enfant dont les besoins ont dévoré les charmes,
Qui demande du pain et dont la mère en larmes
Ne peut, hélas! que l'embrasser!

Seigneur, notre misère est-elle assez profonde!...
Que ma faible parole, en charité féconde,
Rende tous les cœurs généreux!
Faites pleuvoir l'aumône aux accents de ma lyre!
La vanité n'a point commandé mon délire,
J'ai chanté pour les malheureux.

Reboul.

Stances.

Que j'aime à voir dans la vallée
Désolée,
Se lever comme un mausolée
Les quatre ailes d'un noir moutier!

Que j'aime à voir près de l'austère
Monastère
Au seuil du baron feudataire,
Là croix blanche et le bénitier!

Vous, des antiques Pyrénées
Les aînées,
Vieilles églises décharnées,
Maigres et tristes monuments,

Vous que le temps n'a pu dissoudre,
Ni la foudre,
De quelques grands monts mis en poudre
N'êtes-vous pas les ossements?

J'aime vos tours à tête grise,
Où se brise
L'éclair qui passe avec la brise...
J'aime vos profonds escaliers,

Qui, tournoyant dans les entrailles
Des murailles,
A l'hymne éclatant des ouailles
Font répondre tous les piliers!

Oh! lorsque l'ouragan, qui gagne
La campagne,
Prend par les cheveux la montagne
Que le temps d'automne jaunit;

Que j'aime, dans le bois qui crie
Et se plie,

Les vieux clochers de l'abbaye,
Comme deux arbres de granit!

Que j'aime à voir dans les vesprées
Empourprées,
Jaillir en veines diaprées,
Les rosaces d'or des couvents!

Oh! que j'aime, aux voûtes gothiques
Des portiques,
Les vieux saints de pierre athlétiques
Priant tout bas pour les vivants!

Musset.

La Poésie.

Chasser tout souvenir et fixer la pensée,
Sur un bel axe d'or, la tenir balancée,
Incertaine, inquiète, immobile pourtant;
Éterniser peut-être un rêve d'un instant;
Aimer le vrai, le beau, chercher leur harmonie;
Écouter dans son chœur l'écho de son génie;
Chanter, rire, pleurer, seul, sans but, au hasard;
D'un sourire, d'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Faire un travail exquis, plein de crainte et de charme,
Faire une perle d'une larme:
Du poëte ici-bas voilà la passion,
Voilà son bien, sa vie et son ambition.

Musset.

La Mendiante au Cimetière.

La pauvre femme est là, devant le cimetière,
Bien vieille, et ne pouvant presque se soutenir;
Elle implore l'aumône, et prie, et sa prière
Parle de mort et d'avenir.

Là, du matin au soir, tous ceux que l'on enterre
Passent devant ses yeux avec leur blanc linceul;
Là vient la jeune fille, et puis la pauvre mère,
Et puis l'enfant, et puis l'aïeul.

Elle voit les regrets, les douleurs et les larmes,
Elle sait que beaucoup ont tremblé de mourir;
Mais pour elle, elle peut y songer sans alarmes:
Pour elle, mourir c'est dormir.

Le monde dur et froid la dédaigne et la chasse,
Et personne ne vient s'attacher à son sort;
Mais, pour se consoler, d'avance elle a pris place
Dans cet asile de la mort.

Que l'on visite encore un jour ce cimetière,
Les yeux la chercheront et ne la verront pas:
Car elle aura quitté son vieux siège de pierre,
Pour reposer un peu plus bas.

Marmier.

L'Amitié.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,

Par tes soins consolants ç'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos derniers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,
N'a pas senti d'abord, par un instinet heureux,
Le besoin enchanteur, le besoin d'être deux,
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé ?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même, entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout: sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'aecepte? Il effaee à jamais
Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert de la feinte ennemie,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami
D'un ami! ce nom seul me eharme et me rassure.

C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui.
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le champ varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.
Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons. Plus de soins, plus d'importune image.
Amis, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois,
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je aperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié.
J'ai revu la nature, et tout est oublié.

Ducis.

Vérité.

Sans doute ils vous diront: Vous êtes bien crédule,
N'allez-vous pas souffrir, plus que lui, de ses maux!
Poëte, son chagrin s'évapore en vains mots,
Se cadence en soupirs que sa lyre module.

Vous partez; il languit, il se meurt... un instant;
Puis, de son art chéri rappelant la magie,

Il voit dans votre absence un sujet d'élégie,
Et de son désespoir se console en chantant.

Voilà ce qu'ils diront. — C'est leur joie et leur vie,
De blasphémer les arts, de nier l'amitié!
Mais vous, les croirez-vous ces discours de l'envie,
Qui refuse au talent jusques à la pitié?

Non, la douleur n'est point la muse du poëte;
Il lui faut des parfums, des sourires, des fleurs...
Quand mon cœur parle trop, ma voix devient muette
Et mon luth, loin de vous, se détend sous mes pleurs.

Émile Deschamps.

L'Océan.

Sombre océan, du haut de tes falaises,
Que j'aime à voir les barques du pêcheur!
Et de tes vents, sous l'ombre des mélèzes,
A respirer la lointaine fraîcheur!
Je veux, ce soir, visitant tes rivages,
Y promener mes rêves les plus chers;
J'aime de toi jusqu'à tes ravages,
Mon cœur souffrant s'apaise au bruit des mers:
Sombre océan, j'aime tes cris sauvages,
Les jours sont doux prés de tes flots amers!

Sombre océan, j'épuiserais ma vie
A voir s'enfler tes vagues en fureur;
Mon corps frissonne et mon âme est ravie,

Tu sais donner un charme à la terreur.
Depuis le jour où cette mer profonde
M'apparut noire aux lueurs des éclairs,
Nos lacs si bleus, la langueur de leur onde,
N'inspirent plus mes amours ni mes vers;
Sombre océan, vaste moitié du monde,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre océan, parfois ton front s'égaie,
Épanoui sous l'astre de Vénus;
Et mollement ta forte voix bégaie
Des mots sacrés à la terre inconnus.
Et puis ton flux s'élance, roule et saute,
Comme un galop de coursier aux crins verts;
Et se retire, en déchirant la côte
D'un bruit semblable au rire des enfers.
Sombre océan, superbe et terrible hôte,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Sombre océan, soit quand tes eaux bondissent,
Soit quand tu dors comme un champ moissonné,
De ta grandeur nos pensers s'agrandissent,
L'infini parle à notre esprit borné.
Qui, devant toi, quel athée en démence,
Nîrait tout haut le Dieu de l'univers!
Qui, l'Éternel s'explique par l'immense!
Dans ton miroir j'ai vu les cieux ouverts...
Sombre océan, par qui ma foi commence,
Les jours sont doux près de tes flots amers!

Émile Deschamps.

Le Tombeau du Poëte.

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps, que dévora son âme de poëte;
Mais nous tous, ses amis, nous revînmes le soir,
Près de ses restes froids, saintement nous asseoir,
Et nous jetions des vers à son ombre ravie,
Comme, en signe de deuil, pour saluer leurs noms,
Tonne au tombeau des rois la douleur des canons;
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie!)
Parvint à nous ce chant, tel que nous le donnons:

„O songes, confidents de l'éternel mystère,
„Songes, doux messagers des astres à la terre:
„Apprenez à cet ange, hélas! qui manque au ciel,
„Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
„Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
„Et le bruit de son rire, et le bruit de ses pas,
„Et de son front voilé les modestes appas;
„Et que des beaux instants, près d'elle si rapides,
„Mon immortalité ne me console pas!"

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin, ô mes amis! leur dis-je,
Vous voyez bien; (et certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe, en s'ouvrant, fait sortir.)
Quand on croit le poëte occupé d'un vain faste,
Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux,
Que pour son nom; — il traîne un mal silencieux,
Et trop jeune s'éteint, brûlé d'un amour chaste,
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux! —

Émile Deschamps.

L'Oreiller d'une petite Fille.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plumes choisies, et blanc, et fait pour moi!
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi!

Beaucoup, beaucoup d'enfants, pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir:
Ils ont toujours sommeil! ô destinée amère!
Maman! douce maman! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces pétits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi, j'embrasse le mien;
Et, seule en mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien.

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube au rideau bleu: c'est si gai de la voir!
Je vais dire tout bas ma plus tendre prière,
Donne encore un baiser, douce maman; bon soir!

Mme Desbordes-Valmore.

La Veillée du Nègre.

Le soleil de la nuit éclaire la montagne:
Sur le sable désert faut-il encor rester?
Doucement dans mes bras laisse-moi t'emporter,
Bon maître, éveille-toi! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

L'orage, dans son vol, a brisé les platanes;
Le navire sans voile a disparu dans l'eau:
De ton front tout sanglant j'ai lavé le bandeau;
Marchons, les pauvres noirs t'ouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

Je voudrais deviner ton rêve que j'ignore;
Oh! que ce rêve est long! finira-t-il demain?
Demain, en t'éveillant, presseras-tu ma main?
Oui, je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

Mais la lueur du jour s'étend sur le rivage,
Le flot porte sans bruit la barque du pêcheur,
Viens!... que ton front est froid! quelle triste blancheur!
Oh! maître! que ta voix me rendrait de courage!
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! dormiras-tu toujours?

Mme Desbordes-Valmore.

Lord Byron.

Il n'est plus! Il n'est plus! Toi, qui fus sa patrie,
Pleure, ingrate Albion: l'exil paya ses chants.
Berceau de ses aïeux, pleure, antique Neustrie;
Corneille et lui sont tes enfants.
Et toi, que son trépas livre sans espérance

Aux chaînes des tyrans, qu'auraient punis ses vers,
Pleure, esclave; son luth consolait ta souffrance.
Son glaive aurait brisé tes fers.

Les Grecs le vengeront, ils l'ont juré; la gloire
Prépare les funèbres jeux
Qu'ils vont offrir à sa mémoire.
Qu'ils marchent, que son cœur repose au milieu d'eux,
Enseveli par la victoire.
Alors, avec le fer du Croissant abattu,
Ils graveront sur son dernier asile:
„O sort, que ne l'épargnais-tu?
Il chantait comme Homère, il fût mort comme Achille!
Ah! quels que soient les lieux par sa tombe illustrés,
Temple de la vertu, des arts, de la vaillance,
Dont Londre est fière encore et qu'a perdu la France,
Son ombre doit s'asseoir sous tes parvis sacrés.
Westminstre, ouvre-toi! Levez-vous devant elle,
De vos linceuls dépouillez les lambeaux,
Royales majestés! et vous, race immortelle,
Majestés du talent, qui peuplez ces tombeaux!
Le voilà sur le seuil, il s'avance, il se nomme...
Pressez-vous, faites place à ce digne héritier!
Milton, place au poëte! Howe, place au guerrier!
Pressez-vous, rois, place au grand homme!

C. Delavigne.

Le Tailleur et la Fée.

Chanson chantée à mes amis, le jour anniversaire de ma naissance, le 19 Août 1822.

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint.
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau, qui n'était pas de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée.
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète:
„A cet enfant quel destin est promis?"
Elle répond: „Vois-le, sous ma baguette,
„Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
„Un coup de foudre ajoute à mes présages*):
„Ton fils atteint va périr consumé;
„Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé
„Vole en chantant braver d'autres orages."
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

„Tous les plaisirs, sylphes de la jeunesse,
„Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
„Au toit du pauvre il répand l'allégresse,
„A l'opulence il sauve des ennuis.

*) L'auteur fut frappé de la foudre dans sa jeunesse.

„Mais quel spectacle attriste son langage?
„Tout s'engloutit, et gloire et liberté:
„Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
„Il vient au port raconter leur naufrage.“
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie: „Eh quoi! ma fille
„Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
„Mieux jour et nuit vaudrait tenir l'aiguille,
„Que, faible écho, mourir en de vains sons.“
„Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes,
„De grands talents ont de moins beaux succès.
„Ses chants légers seront chers aux Français
„Et du proscrit adouciront les larmes.“
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Amis, hier, j'étais faible et morose,
L'aimable fée apparaît à mes yeux.
Ses doigts distraits effeuillaient une rose;
Elle me dit: „Tu te vois déjà vieux.
„Tel qu'aux déserts parfois brille un mirage,
„Aux cœurs vieillis s'offre un doux souvenir.
„Pour te fêter tes amis vont s'unir;
„Longtemps près d'eux revis dans un autre âge.“
Et puis la fée, avec ses gais refrains,
Comme autrefois dissipa mes chagrins.

Béranger.

Si j'étais petit Oiseau.

Moi, qui même auprès des belles
Voudrais vivre en passager,
Que je porte envie aux ailes
De l'oiseau vif et léger!
Combien d'espace il visite:
A voltiger tout l'invite!
L'air est doux, le ciel est beau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit l'oiseau.

C'est alors que philomèle
M'enseignant ses plus doux sons,
J'irais de la pastourelle
Accompagner les chansons.
Puis j'irais charmer l'ermite,
Qui, sans vendre l'eau bénite,
Donne aux pauvres son manteau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais dans le bocage,
Où des buveurs en gaîté,
Attendris par mon ramage,
Ne boiraient qu'à la beauté:
Puis ma chanson favorite
Aux guerriers, qu'on déshérite
Ferait chérir le hameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis j'irais sur les tourelles,
Où sont de pauvres captifs,
En leur cachant bien mes ailes,
Former des accords plaintifs.
L'un sourit à ma visite;
L'autre rêve dans son gîte
Aux champs, où fut son berceau.
Je volerais vite, vite. vite,
Si j'étais petit oiseau.

Puis voulant rendre sensible
Un roi, qui fuirait l'ennui,
Sur un olivier paisible
J'irais chanter près de lui:
Puis j'irais jusqu'où s'abrite
Quelque famille proscrite,
Porter de l'arbre un rameau.
Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau.

Béranger.

Mon Habit.

Soi-moi fidèle, ô pauvre habit, que j'aime!
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate n'eût pas fait mieux.
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrera de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe.
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis;
C'était ma fête, et pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras:
Tous ils sont prêts à nous fêter encore;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

A mon revers j'admire une reprise;
C'est encore un doux souvenir;
Feignant un soir de fuir la tendre Lise,
Je sens sa main me retenir.
On te déchire, et cet outrage
Auprès d'elle enchaîne mes pas.
Lisette a mis deux jours à tant d'ouvrage;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc et d'ambre
Qu'un fat exhale en se mirant?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand?
Pour des rubans la France entière
Fut en proie à de longs débats;
La fleur des champs brille à ta boutonnière;
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines,
Où notre destin fut pareil;
Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil.

Je dois bientôt, il me semble,
Mettre pour jamais habit bas:
Attends un peu, nous finirons ensemble:
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Béranger.

Rêve de Jeanne d'Arc dans sa Prison.

Je reconnais les fleurs, que vos pas ont foulées;
Compagnes du hameau, venez, c'est votre sœur,
Votre sœur, libre enfin, qui de l'air des vallées
N'a point oublié la douceur!
Pendant qu'on travaillait à la moisson vermeille.
Ma moisson de lauriers s'est faite... Oh! venez voir!
Je reviens sous mon toit, comme une jeune abeille
Rentre dans sa ruche le soïr.
Je verrai mes troupeaux chercher, à chaque aurore,
L'onduleuse vapeur, qui suit le cours des eaux.
Mes mains travailleront le lin, qui pend encore
A ma quenouille de roseaux.
Doux vallons, où passa mon enfance inconnue,
Comme une jeune fleur, que l'on cache aux autans,
Comme au beau lac, qui réfléchit la nue
Passe une hirondelle au printemps.
De vos prés, de vos champs, une image adorée
Me suivait sous l'azur flottant de mon drapeau,
Et je reviens mourir où je serai pleurée;
Mes sœurs, vous aurez mon tombeau!
Gardez, oh! gardez-moi ma place au cimetière

Un peu d'ombre, et la pierre où retrouvant mon nom,
Le voyageur dira sa plus longue prière
A genoux sur le haut gazon!

A. Soumet.

Malfilâtre.

„Sans qu'un ami vienne et me pleure,
Je perds déjà mon avenir;
Et du cercueil j'invoque l'heure,
Sans espérer un souvenir.
Depuis trois jours, jours de souffrance,
La faim s'agite dans mon sein;
La gloire était mon espérance:
O gloire! donne-moi du pain.

Au cercle des grands en délire
Je souriais dans ma douleur:
Ils écoutaient ma jeune lyre.
Ils ne voyaient pas ma pâleur.
La faim m'attendait sur ma couche,
Pour m'éveiller le lendemain.
Mes vers couraient de bouche en bouche,
Et moi, je n'avais pas de pain.

Peut-être un jour mon nom célèbre
Eût échappé des mains du temps;
Et le malheur, d'un vol funèbre,
Emporte au loin tout mon printemps.
Le soir, battu d'un long orage,

Si j'eusse osé tendre la main...
Mais la misère est sans courage:
Nul ne m'offrait un peu de pain.

Passant par toutes les alarmes,
Je sens mon esprit s'égarer;
La fièvre a desséché mes larmes,
Et je voudrais en vain pleurer.
Tout s'échappe de ma mémoire,
Mon désespoir seul est certain:
Si je meurs, je n'ai plus de gloire;
Si je vis, je n'ai plus de pain.

Des feux du soir le ciel se dore,
Du jour qui meurt fuit le flambeau;
Mourant, je crois le voir encore,
Avant d'entrer dans le tombeau.“
Il dit, se lève, puis retombe,
Pâle, et sa plainte appelle en vain.
Tout se tait comme dans la tombe...
Il ne demande plus de pain.

Belmontet.

Le Tombeau et la Fleur.

Triste décret du ciel!... Une femme, une mère,
Avait vu son enfant couché dans le cercueil;
Et tout ce qu'elle aimait, sa joie et son orgueil,
Dormir sous quelques pieds de terre!
Époux, amis, parents... que de soins superflus
Pour ranimer l'espoir en ce cœur qui succombe!...

Muette et désolée, elle ne vivait plus
Que pour pleurer sur une tombe!...
Un arbuste odorant, et par ses mains planté,
Sur ces restes si chers étendait son ombrage.
Là s'arrêtait souvent son regard attristé!
Quelques fleurs émaillaient ce verdoyant feuillage;
Une surtout, brillante au milieu de ses sœurs,
Souriait à la pauvre mère.
Elle semblait heureuse et fière
D'embellir ce lieu de douleurs!
Aussi, chaque matin une eau limpide et pure
Baignait son calice vermeil;
Du moindre vent, pour elle, on redoutait l'injure,
Mille soins caressants saluaient son réveil;
Et quand sa tige languissante
Se penchait sous les feux du jour,
Sous quelques frais rameaux une main prévoyante
La protégeait avec amour!...
Humble fleur, par le deuil choisie
Pour fêter et parer la mort,
Bientôt tu devins une amie
Pour ce cœur brisé par le sort!
Quand la dixième année enfin fut écoulée,
La mère, le front souriant,
S'approchait du tombeau, paisible, consolée,
Et venait pour la fleur autant que pour l'enfant.
De Dieu les bontés paternelles
Mesurent sagement le poids de nos douleurs!
Au temps il a donné deux ailes,
L'une, emportant nos biens, l'autre essuyant nos pleurs.

Léon Halévy.

La Feuille flétrie.

Pourquoi tomber déjà, feuille jaune et flétrie?
J'aimais ton doux aspect dans ce triste vallon.
Un printemps, un été, furent toute ta vie;
Et tu vas sommeiller sur le pâle gazon.

Pauvre feuille! il n'est plus le temps où ta verdure
Ombrageait le rameau dépouillé maintenant.
Si fraîche au mois de mai! faut-il que la froidure
Te laisse encore à peine un incertain moment!

L'hiver, saison des nuits, s'avance et décolore
Ce qui servait d'asile aux habitants des cieux;
Tu meurs, un vent du soir vient t'embrasser encore;
Mais ses baisers glacés pour toi sont des adieux.

Elisa Mercoeur.

Le Captif.

Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

Combien dans ces cachots creusés par l'injustice,
Combien mes jours captifs se traînent lentement!
C'est déjà le subir qu'attendre le supplice,
Et chaque heure nouvelle est un nouveau tourment.
O murs! sombre séjour de deuil et d'épouvante!
Ouvrez-vous, laissez-moi m'emparer de mon sort;
Laissez-moi, libre enfin de ma tombe vivante,
Me réfugier dans la mort.

Un rayon faible et pâle, à travers les ténèbres,
N'éclaire qu'à regret mon vaste souterrain,

Et n'offre à mes regards, sous les voûtes funèbres,
Que des portes de fer et des chaînes d'airain.
Seul et déshérité de toute la nature,
Les pleurs vont de mes jours éteindre le flambeau.
J'ai pour lit un rocher, du pain pour nourriture,
Et pour asile le tombeau.

Privé de l'air des cieux, de l'aspect de la terre,
Soleil, mes yeux jamais ne monteront vers toi:
Dans l'abîme où languit ma douleur solitaire,
Le monde des vivants n'existe plus pour moi.
O champs de ma patrie! ô fertiles rivages!
Rochers d'où mon regard interrogeait les mers,
Beaux vallons, verts côteaux, voluptueux ombrages,
Adieu pour jamais, je vous perds!

Quand d'un léger sommeil la douceur bienfaisante
Vient fermer un instant mes yeux lassés de pleurs,
De mon bonheur passé l'image séduisante,
Comme un baume céleste assoupit mes douleurs.
Je ressaisis ces jours où ma jeunesse ardente,
Aimant, pour tout connaître, à se multiplier,
Étendait en espoir sa course indépendante
Jusqu'aux bornes du monde entier.

J'embrasse d'un regard un horizon immense.
Combien ces flots sont purs! combien ces vents sont frais!
L'aigle avec majesté dans les airs se balance.
L'univers m'appartient; mais tout change. O regrets!

Plus mon songe était doux, plus sa fuite est terrible,
Mon rapide bonheur s'envole dans les airs.
Quand on se rêvait libre, hélas! qu'il est horrible
De s'éveiller au bruit des fers!

Si mon cœur égaré m'eût poussé vers le crime,
Si mon bras l'eût commis, je ne me plaindrais pas,
Et sous le fer des lois, d'un juste arrêt victime,
J'irais sans murmurer courber mes attentats.
Mais des mortels trompés quand la haine m'accable,
Puis-je ne pas gémir d'un trépas flétrissant?
La terre vainement m'a proclamé coupable,
Le ciel me proclame innocent.

Quoi! moi d'un meurtre affreux j'aurais été complice,
Et le nom d'assassin me suivrait au tombeau!
Sur la foi d'un soupçon faut-il que je périsse?
Je demandais un juge, et ne vois qu'un bourreau!
Condamné par les lois, absous par la nature,
L'homme pur de forfaits ne craint point le trépas;
La rage est dans son cœur, la douleur y murmure;
Mais le remords n'y frémit pas.

Trahi par les humains, je descends dans moi-même:
Là je trouve un appui, là j'obtiens un vengeur;
Là s'élève en secret un tribunal suprême,
Qui me rend le repos en me rendant l'honneur.
Mon âme, en sa vertu confiante et tranquille,
Ne dit pas à l'espoir un éternel adieu;
Si l'homme me repousse, il me reste un asile
Aux pieds du trône de mon Dieu.

Pourtant j'aimais à vivre, et je meurs jeune encore,
Et la fleur de mes ans tombe dans son matin;

Comme un soleil d'hiver voilé dès son aurore,
Astre décoloré, je touche à mon déclin.
Deux enfants, doux portrait d'une épouse chérie,
Faisaient battre mon sein et d'espoir et d'orgueil;
Mais l'éclat dont par eux s'embellissait ma vie
S'éteint dans la nuit du cercueil.

Heureux qui, s'entourant des fils de sa tendresse,
Riche de jours nombreux coulés dans le bonheur,
Couronné de répos, d'amour et de vieillesse,
Sur sa couche du soir expire avec honneur;
Le respect d'âge en âge escorte sa mémoire:
On le chérit encor lorsqu'il n'existe plus,
Et la postérité se lègue avec sa gloire
L'héritage de ses vertus.

Pour moi je vais mourir étranger dans le monde;
Je vais mourir flétri, mourir abondonné,
Semblable au malheureux qui de la lèpre immonde
A reçu dans ses flancs le germe empoisonné.
Mes fils ne viendront pas recueillir sur ma bouche
Ma dernière pensée et mes derniers adieux,
Ni l'œil en pleurs, autour de ma funèbre couche
Traîner le deuil religieux.

Tous deux, associés à l'erreur de la terre,
Dans leur amour pour moi ne verraient qu'un affront;
Ils baisseront les yeux au souvenir d'un père:

Mon seul nom prononcé fera rougir leur front.
L'opprobre et l'abandon, voilà leur héritage:
Nulle vierge aux autels n'acceptera leur main,
Et le peuple en fuyant dira sur leur passage:
„Malheur aux fils de l'assassin!“

Et toi, dont l'hyménée avait fait ma conquête,
Heureuse de dormir dans la paix du tombeau,
Réjouis-toi; tes yeux n'ont pas vu sur ma tête
Peser du déshonneur l'exécrable fardeau.
Veuve de ses plaisirs, si ma couche fidèle
Longtemps pleura l'épouse enlevée à l'époux,
La mort va nous rejoindre, et la tombe m'appelle
A son éternel rendez-vous.

La mort!... Quel bruit soudain ébranle mon abîme!
J'entends des bruits confus, j'entends des pas nombreux;
On accourt... L'échafaud réclame sa victime.
Eh bien, mon dernier jour sera le moins affreux.
Du fond de ces cachots ma paisible innocence
S'élève en souriant vers la divinité;
Mes tourments vont finir, ma liberté commence:
Je suis prêt pour l'éternité.

A. Bignan.

Le jeune Pâtre.

Voici la nuit, qui va descendre,
Les troupeaux couvrent le chemin:
Les chants du soir se font entendre,

Je reste seul! pauvre orphelin!
O pâtres, quittez vos bruyères,
Ceux, que vous aimez,
Sont là-bas!
On vous attend dans vos chaumières,
Allez, allez,
Moi l'on ne m'attend pas.

Moi, souffrant et pauvre, mon âme
Sans amour doit se consumer,
Jamais un doux regard de femme
Ne me dira: Veux tu m'aimer?

Hélas! ici, jusqu'à l'aurore
Je reste, et demain, sans espoir,
Demain, vous entendrez encore
Mon chant plaintif de chaque soir.
O pâtres, quittez vos bruyères,
Ceux, que vous aimez,
Sont là-bas!
On vous attend dans vos chaumières,
Allez, allez,
Moi l'on ne m'attend pas.

Émile Souvestre.

Le Sylphe.

Je suis un sylphe, une ombre, un rien, un rêve,
Hôte de l'air, esprit mystérieux,

Léger parfum que le zéphyr enlève,
Anneau vivant qui joint l'homme et les dieux.

De mon corps pur les rayons diaphanes
Flottent mêlés à la vapeur du soir;
Mais je me cache aux regards des profanes,
Et l'âme seule, en songe, peut me voir.

Rasant du lac la nappe étincelante,
D'un vol léger j'effleure les roseaux,
Et, balancé sur mon aile brillante,
J'aime à me voir dans le cristal des eaux.

Dans vos jardins quelquefois je voltige,
Et, m'enivrant de suaves odeurs,
Sans que mon poids fasse incliner leur tige,
Je me suspends au calice des fleurs.

Dans vos foyers j'entre avec confiance,
Et récréant son œil clos à demi,
J'aime à verser des songes d'innocence
Sur le front pur d'un enfant endormi.

Lorsque sur vous la nuit jette son voile,
Je glisse aux cieux comme un long filet d'or,
Et les mortels disent: „c'est une étoile
„Qui d'un ami nous présage la mort."

A. Dumas.

Le Départ du petit Savoyard.

Pauvre petit, pars pour la France;
Que te sert mon amour?, Je ne possède rien.

On vit heureux ailleurs; ici dans la souffrance:
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et satisfaite en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire:
Renonce aux baisers de ton fils.

Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?
Où mendier pour toi? Chez des pauvres aussi?
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie!

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde!
Seul, parmis les méchants, (car il en est au monde)
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir? —
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi: nous devons nous soumettre:
Ne pleure pas en me quittant;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.

Chante, tant que la vie est pour toi moins amère;
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau;
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu:
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie, et demande au riche: il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux: adieu.

A. Guiraud.

La Soeur grise.

J'ai laissé pour toujours la maison paternelle;
Mes jeunes sœurs pleuraient, ma pauvre mère aussi.
Oh! qu'un regret tardif me rendrait criminelle!
Ne suis-je pas heureuse ici?...

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée,
Dieu, qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens!
Et moi, qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée.

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point; et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître,
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère,
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu!...
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde?
Et qu'ai-je à faire avec le monde,
Dont le nom seul ici doit me glacer d'effroi?

Ici, la charité remplit mes chastes heures;
Le malheureux bénit ma main qui le défend:
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures:
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures,
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer,
Que des fleurs dont ma mère aimait à me parer
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille et je prie...: et ne dois point pleurer.

O de mes premiers jours images trop fidèles!
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs;
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses, comme elles.

Vaine illusion d'un instant,
Dont le charme confus et gracieux m'éveille!...
Mais la cloche plaintive a frappé mon oreille;
A son lit de douleur le malade m'attend.

Là, naguère une pauvre fille
Me disait en pleurant: „Dieu finit mes malheurs:
J'étais orpheline, et je meurs

Sans avoir connu ma famille."
Moi, j'ai quitté la mienne... Et nous mêlions nos pleurs.

J'avais une famille et pourtant je l'oublie;
Et mon cœur bat d'un noble orgueil
Quand le pauvre a pressé de sa main affaiblie
Ma main, qui doucement l'accompagne au cercueil.

Consolé par ma voix à son heure suprême,
Bien souvent le pécheur s'endort moins agité.
Que dis-je? le mourant me console lui-même
De ce monde si vain, qu'avant lui j'ai quitté.
Et lorsque dans ses yeux une dernière flamme
Révèle un saint espoir, né d'une ardente foi,
Je recommande à Dieu de recevoir son âme,
Au mourant, de prier pour moi!

Guiraud.

Ma Cavale.

O ma cavale au sabot noir,
Passons le seuil du vieux manoir;
Dévorons vite l'intervalle
Qui d'elle me sépare encor.
Ma belle et fougueuse cavale,
Partons, partons au son du cor.

Foule et déchire le gazon.
La lune monte à l'horizon:

Du rendez-vous d'amour c'est l'heure,
Ah ! qu'il est doux de la saisir.
En vérité, je chante et pleure
D'amour, de joie et de plaisir.

Oui, c'est bien là le vieux clocher
Dont le portail doit nous cacher ;
Et dans un galant équipage,
A l'autre bout du pont-levis,
Voici venir son petit page
Qui m'apporte un joyeux avis.

Allons un pas, un pas encor ;
Et maintenant donnons du cor.
A travers la longue avenue,
Je la distingue ; la voici.
De bonheur mon âme est émue.
Merci, ma cavale, merci.

Léon Buquet.

Ne pleure pas.

Sois confiante en Dieu, car la vie est amère :
Dieu, condamnant aux pleurs ta jeune âme de mère,
N'a pas voulu punir.
Il est clément et doux à celui qui l'implore,
Et s'il n'a pas permis à la rose d'éclore,
C'est qu'il sait l'avenir

Sous un soleil brûlant qui dessèche et qui fane,
Peut-être le destin, de son baiser profane,

La menaçait de loin:
Mais Dieu, de son front pur écartant l'anathème,
Pour qu'elle devînt belle, a prétendu lui-même
Et seul en prendre soin.

Pourquoi donc t'affliger et pleurer son absence?
Au ciel, où va mûrir son parfum d'innocence
Tu la retrouveras;
La mort, d'une autre vie n'est-elle pas l'aurore?
Ne pleure plus; un jour tu la verras encore
T'ouvrir ses petits bras.

Dépouillant par la mort l'enveloppe de fange,
L'enfant aux divins chœurs s'est mêlée, et, jeune ange,
N'ayant plus rien d'impur,
Une éternelle paix de bonheur l'environne,
Et Dieu lui fit là-haut une belle couronne,
Et deux ailes d'azur.

Elle est heureuse au moins, et je lui porte envie,
De s'envoler ainsi, d'échapper à la vie,
Où le malheur est roi:
Et que dans ton chagrin ce penser te recrée,
Car il est dans les cieux, auprès du Dieu qui crée,
L'ange venu de toi.

Près du trône éclatant, d'où la majesté sainte
D'amour et d'harmonie emplit la vaste enceinte,
Mains jointes, à genoux,
Et tournant quelquefois ses regards en arrière,

Cet ange, en murmurant sa fervente prière,
A souvenir de nous.

De nous, de toi surtout, et c'est pour toi qu'il prie.
Puis il se dit tout bas en cette autre patrie,
Où Dieu l'a transporté,
Qu'après avoir souffert sur terre avec courage,
Sa mère doit un jour être admise au partage
De sa félicité.

Et quand de cette vie, hélas! si tourmentée,
Ta pauvre âme, victime au sort fatal jetée,
Aura bu tout le fiel;
Quand la mort dans ses bras te prendra faible et lasse,
L'ange-enfant descendra pour te montrer la place
Qui t'est gardée au ciel.

Pourquoi donc ces sanglots, cette douleur profonde?
Il aurait, comme toi, souffert dans notre monde;
Mais parmi les élus
Il chante, il peut voir Dieu dans sa gloire infinie;
Et vivre, c'est avoir une longue agonie:
Ainsi ne pleure plus.

L. Buquet.

Un Nid.

Entre deux sillons solitaires
Où quelques brins de chaume, encor
Grisâtres, hérissent les terres

Qu'embellissait la moisson d'or;
Sous un ciel d'hiver qui grésille,
Un nid de frimas se garnit;
Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

Cette couche est vide et glacée,
Si chaude et si pleine au printemps;
Mais elle rend à ma pensée
Les harmonieux habitants:
Au fond, un débris de coquille
Atteste que Dieu la bénit;
Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

Aux yeux naïfs de la bergère,
Enclose en son noir capuchon,
S'offre la couchette légère
Qu'assiège plus d'un blanc flocon:
Sur sa joue une larme brille,
Et sa bouche tristement dit:
Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

Là, sous sa garde maternelle,
Je crois voir ce groupe charmant,
Faible encore, essayer son aile,
Puis se perdre au bleu firmament,
Comme une âme de jeune fille,
Vers son ange qui lui sourit.

Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

Chef-d'œuvre d'amour et de grâce,
Que te veut l'affreux tourbillon?
Pourquoi faut-il que le temps passe
Sa faux dans ton humble sillon!
Hélas! la joyeuse faucille
Sans t'insulter te découvrit:
Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

On dirait que le ciel s'abaisse
Sur nous tous chargé de frimas;
Combien d'oiseaux que la faim presse,
Tombent roidis dans nos climats!
Heureux ceux qu'octobre éparpille
Aux bords que zéphyr rajeunit!
Où sont l'oiselle et sa famille
Qui dormaient naguère en ce nid?

Et mon cœur, transi de souffrance,
Mort à ses jeunes visions,
Regrette l'âge où l'espérance
Lui couvait tant d'illusions.
Plus de concerts sous la charmille!
L'hiver à mes chagrins s'unit.
Où sont l'oiselle et sa famille.
Qui dormaient naguère en ce nid?

Lafon Labatut.

Commande, je serai docile.

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute rouge et toute troublée:
Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Désormais, si ma vue éveille tes remords,
Eh bien! parle, arrêtons, sous quel ciel, vers quels bords
Il faut pour toi que je m'exile;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars. — Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi;
Et lorsqu'au détour d'une rue,
Tout-à-coup à tes yeux m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur; ne crains pas mon regard,
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement, je t'en prie! oh! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira! mille accords,
Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,
Et se répandront sur ta route!
Et mille illusions, mille prospérités,
Comme des anges purs, iront à tes côtés,
Si ce jour-là le ciel m'écoute!

Brizeux.

Bonheur domestique.

Tous les jours m'apportaient une lettre nouvelle.
On m'écrivait: „Ami, viens, la saison est belle;
„Ma femme a fait pour toi décorer sa maison,
„Et mon petit Arthur sait bégayer ton nom."
Je partis, et deux jours d'une route poudreuse
M'amenèrent enfin à la maison heureuse,
A la blanche maison de mes heureux amis.
J'entrai, l'heure sonnait; autour d'un couvert mis,
Dès le seuil j'aperçus, en rond sous la charmille,
Pour le repas du soir la riante famille. —

„C'est lui, c'est lui!" — Soudain et siéges et repas,
On quitte tout, on court, on me presse en ses bras;

Et puis les questions, les pleurs mêlés de rire;
Et ces mots que toujours on se reprend à dire:
„C'est donc lui! le voilà! le voilà près de nous!"
Moi, je serrais les mains à ces tendres époux,
Et j'appelais Arthur qui, le doigt dans sa bouche,
De loin me regardait d'un œil noir et farouche.
Enfin on se rassied. — Rougissante à demi,
La jeune femme alors: „Vraiment de ton ami
Tant de fois tu parlas que, moi, sans le connaître,
Je le jugeais ainsi, mais moins pâle peut-être."
— „Et toi, de mon Emma que dis-tu? Sans façon?
Le paresseux pourtant de demeurer garçon!
— Non, non, laissez-moi faire; en ce bourg j'en sais une,
Comme il les sait aimer, douce, élégante et brune,
Presque une autre Marie. — Ah! poëte, tes vers
Nous ont souvent distraits de l'ennui des hivers:
Oh! la jolie enfant! mais les fraîches couronnes
Que tu cueilles pour elle et dont tu l'environnes!"
Dans le calme, la paix, les bienveillants discours,
Huit jours chez ces amis ont passé, mais si courts,
Si légers, que mon âme alors rassérénée,
Comme ailleurs un instant eût vu fuir une année.
Là nul vide rongeur, mais les soins du foyer,
L'ordre, pour chaque jour un travail régulier,
Une table modeste et pourtant bien remplie,
Cette gaîté de cœur qui se livre et s'oublie,
Autour de soi l'aisance, un parfum de santé,
Et toujours et partout la belle propreté;
Le soir, le long des blés cheminer dans la plaine,

Ou dans la carriole une course lointaine:
Enfin la nuit tombée, un pur et long sommeil,
Et les bonjours joyeux à l'heure du réveil.

Ami, comme un tissu jadis imprégné d'ambre,
Ici, ton souvenir, sous les bois, dans ma chambre,
Partout à moi s'attache, et tes félicités
Comme un chœur gracieux chantent à mes côtés;
Et voilà que cédant à cette fantaisie,
J'évoque de mon cœur la chaste poésie,
Qui dans un vers limpide a soudain reflété
Ta jeune et douce Emma, sa candeur, sa gaîté,
Entre sa mère et toi ton enfant qui se penche,
Et ta charmille en fleurs près de ta maison blanche.

Brizeux.

A ma Mère.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
A l'entour des remparts nous allions pas à pas:
„Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
„Un morne et froid désert où la nuit recommence;
„Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
„Tout cela n'est plus rien; et j'en ai pour huit jours,
„J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
„Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre:
„Songe à mes longs ennuis! et lasse enfin d'errer,

„Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.“
„Ah! souvent je l'ai dit: dans une humble cabane,
„Plutôt tourner son rouet, obscure paysanne!
„Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
„Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
„Mais vous, l'argent, l'orgueil, mille folles chimères
„Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
„Que nous sert, ô mon Dieu! notre fécondité,
„Si le toit paternel est par eux déserté?
„Si, quand nous viendra l'âge, (et bientôt j'en vois l'heure),
„Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
„Tournant languissamment les yeux autour de nous,
„Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux!“

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main:
„Je t'afflige, mon fils, je t'afflige... pardonne!
„Cest que, vois-tu, dans toi l'avenir m'abandonne:
„En toi j'ai plus qu'un fils; oui, je retrouve en toi
„Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
„A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme;
„Doux et bon, tu comprends les chagrins d'une femme;
„Tous les autres sont durs; toi, ta bouche et tes yeux,
„Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
„Pour uotre sort commun, demande à ton aïeule,

„J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule;
„Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars.
„Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
„L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère!
„— C'est bien, ne gronde pas. — Chez ta bonne grand'mère
„Rentrons. Tu sais son âge: en faisant tes adieux,
„Embrasse-la longtemps. — Ah! nous espérions mieux!"

Brizeux.

Prie et travaille.

Prie et travaille est la devise heureuse
D'un noble cœur, d'un esprit éclairé;
C'est d'une vie et pure et généreuse
L'art, le devoir et le bonheur sacré.

Prie et travaille était, dans le village,
Ce que disaient nos guerriers valeureux;
Ils priaient même au milieu du carnage,
Et pour l'honneur ils en travaillaient mieux.

Prie et travaille est ce que l'on répète
Au malheureux qui réclame un peu d'or;
Et ce conseil que souvent il rejette,
S'il le suivait, lui vaudrait un trésor

Prie et travaille est le refrain du sage;
Faibles mortels! récitez-le tout bas:
Ceux dont l'erreur fut l'éternel partage
Ne priaient guère et ne travaillaient pas.

Prie et travaille, ô toi que peut surprendre,
Loin d'un époux, le monde, le plaisir;
Par la prière occupe un cœur trop tendre,
Par le travail un dangereux loisir.

Prie et travaille en tes sombres retraites,
Beauté qu'à Dieu l'on veut sacrifier:
Crains, en priant, les biens que tu regrettes;
En travaillant cherche à les oublier.

Prie et travaille, homme vain, femme altière,
Riche qu'attire un pompeux attirail:
Que reste-t-il à notre heure dernière,
Hors la prière et les fruits du travail?

Prie et travaille, ou redoute le blâme;
Avec raison enfin on le redit;
Car la priére est le charme de l'âme,
Et le travail le repos de l'esprit.

La princesse Constance de Salm-Dyck.

La Violette.

O fille du printemps! douce et touchante image
D'un cœur modeste et vertueux,
Du sein de ces gazons tu remplis ce bocage

De tes parfums délicieux.
Que j'aime à te chercher sous l'épaisse verdure,
Où tu crois fuir mes regards et le jour!
Au pied d'un chêne vert qu'arrose une onde pure,
L'air embaumé m'annonce ton séjour.
Mais ne redoute pas cette main généreuse:
Sans te cueillir, j'admire ta fraîcheur;
Je ne voudrais pas être heureuse
Aux dépens même d'une fleur.
Ah! comme ton parfum, dont la suave odeur
S'exhale dans les airs sans dévoiler tes charmes,
Que ne puis-je, du pauvre en essuyant les larmes,
Lui dérober l'aspect du bienfaiteur!
Timide comme toi, je veux dans ma retraite
Et dans l'oubli passer mes jours;
Un peu d'encens, vaut-il ce trouble qui toujours
Poursuit notre gloire inquiète?
Simple en mes goûts, de paisibles loisirs
Rendent mon âme satisfaite;
Mon nom contente mes désirs,
Puisque l'amitié le répète.
L'avenir m'oubliera; mais, chère à mon époux,
Dans mon enfant trouvant mon bien suprême,
Bornant ce monde à ce que j'aime,
Je n'étonnerai point le vulgaire jaloux.
Oui, comme toi, cherchant la solitude,
Ne me plaisant qu'en ces vallons déserts,
J'y viens rêver, et soupirer ces vers,
Qui ne doivent rien à l'étude.

Mme la comtesse d'Hautpoul.

Le Bal.

Heureux temps, où j'aimais la danse pour la danse;
Où, la veille d'un bal, durant la nuit, mes yeux
Voyaient, demi-fermés, se former en cadence
Mille groupes joyeux!

Où mon réveil était un bonheur, un délire,
Où la première alors j'étais toujours debout,
Où mon cœur battait d'aise, où par un long sourire
Je répondais à tout.

Où, sans savoir encor, si j'étais laide ou belle,
J'ornais mes noirs cheveux d'une riante fleur,
Sans que mon front gardât, riant et pur comme elle,
Des traces de douleur!

Car j'ignorais alors que le ciel à la femme
Eût dit: „Tu grandiras pour aimer et souffrir!"
Et qu'aimer et souffrir fût même chose à l'âme,
Et fit toujours mourir.

Heureux temps, où mes pieds, dans leur folle vitesse,
Semblaient ne pas poser sur le parquet glissant,
Où mes regards, n'ayant ni langueur ni tristesse,
Trouvaient tout ravissant;

Où je ne cherchais pas, jalouse et soucieuse,
Du regard un regard, d'une main une main;
Où le bal le plus beau, pour mon âme oublieuse,
Était sans lendemain;

Où jamais au retour, une pensée amère,
N'ayant entremêlé de pleurs un court adieu,
Je m'endormais, donnant un baiser à ma mère,
Une prière à Dieu!

Que l'on m'eût dit alors: tu deviendras rêveuse,
Puis triste, toujours triste, et j'aurais ri longtemps,
Sans comprendre qu'on pût se trouver malheureuse
Plus de quelques instants!

Car ma jeune âme était paisible comme l'onde
Sur laquelle un beau jour avant l'orage a lui,
Et souriait au monde, hélas! tant que ce monde
Pour moi n'était pas lui!

Mme Valdor.

Une Nuit d'Exil.

D'un jour d'exil sonne la dernière heure;
Autour de moi tout, hélas! dort en paix;
Je veille seule en ma triste demeure,
Seule, livrée à d'éternels regrets.

Je pense à toi, bon et généreux père,
Dès ton automne au cercueil descendu!
Je pense à vous, ami noble et sincère,
Vous, égorgé sous mon œil éperdu!

Je vois toujours cet échafaud horrible
Qu'à la vertu le crime osa dresser;

J'entends toujours l'adieu qu'un cœur sensible
Dut tant souffrir de ne point m'adresser!

Depuis ce coup, qui m'eût ôté la vie,
Si le chagrin nous ouvrait le tombeau,
Chaque moment de ma longue agonie
Me vit gémir sur un revers nouveau.

J'ai tout perdu, bonheur, santé, richesse;
Et, quand par eux pouvaient finir mes maux,
Il m'a fallu douter de la tendresse
De ces amis qui m'ont dû le repos!

L'aspect d'un fils et l'amour d'une mère
Savaient encore au monde m'attacher,
Entre leurs bras j'oubliais ma misère;
Mais de leurs bras je me vis arracher.

Loin d'eux j'habite une perfide terre
Où d'un époux m'attendaient les malheurs;
Je vois ses yeux, privés de la lumière,
Ne plus s'ouvrir que pour verser des pleurs!

De ce tableau, qui par degrés me tue,
Je veux en vain m'épargner la douleur;
Si quelquefois j'en d'étourne ma vue,
Je le retrouve aussitôt dans mon cœur.

Matin et soir en tous lieux il m'obsède;
Il vient la nuit en rêve me chercher:
A ma souffrance il n'est point de remède,
Et je n'ai pas un cœur où l'épancher!

Toi, des mortels l'incorruptible juge,
Qui seul connais mes tourments, mes combats,
Du malheureux cher et dernier refuge,
Dieu de bonté ne m'abandonne pas!

Prends en pitié mon trouble déplorable;
Dieu, soutiens-moi contre l'adversité;
Ne permets pas qu'un désespoir coupable
M'ôte le jour et ton éternité!

O doux effet d'une ardente prière!
J'ai recouvré le calme et la raison;
Un sommeil pur vient clore ma paupière;
Dieu! je m'endors en bénissant ton nom.

Mad. Dufrenoy.

La Mer de la Grèce.

Et nos plaisirs rêveurs! les vagues et leur bruit,
Les étoiles, le chant prolongé dans la nuit;
    Souvenir qui me trouble encore!
Et nous lisions Homère; et dès la blonde aurore,
Je sentais, vers la mer l'œil fixé tout le jour,
Pour l'eau bleue et profonde un indicible amour,
    Et j'écoutais le vent sonore.
    Oh! c'était un charme puissant
D'entendre sa présence à la poupe fidèle,
Et de voir le vaisseau, sur l'onde alors glissant,
Fuir et pencher sa voile, ainsi qu'une hirondelle,
Quand, rasant l'eau joyeuse, elle y trempe son aile.

Pierre Lebrun.

L'Hirondelle.

Dis-moi, légère hirondelle,
Quand le printemps renouvelle
La parure de nos champs,
De quelles terres lointaines
Reviens-tu jusqu'en nos plaines,
Répéter tes jolis chants?

L'an passé, quand la verdure
Se fanait par la froidure,
Tu nous faisais tes adieux.
Mais elle vient de renaître,
Et tu viens de reparaître
Avec ton babil joyeux.

Mais, dis-moi, dans ton voyage
Quel guide fidèle et sage
T'a conduite en ton chemin?
Dis-moi, gentille hirondelle!
Est-ce sa voix qui t'appelle
Et t'éveille au grand matin?

Qui te montre la contrée
Où ta place est préparée
Plus loin que la vaste mer?
Qui te dit qu'en nos campagnes,
Nos hameaux et nos montagnes,
A fini le froid hiver?

Je le sais, vive hirondelle,
C'est Celui qui renouvelle

Les ouvrages de ses mains.
Oui, c'est Dieu, c'est Dieu lui-même,
C'est le monarque suprême
De la terre et des humains.

Malan.

Adieux de Jeanne d'Arc.

Adieu, vallons charmants, lieux de mélancolie,
Adieu, prés émaillés où paissent mes agneaux;
Hameau, séjour de paix où je reçus la vie,
Je ne dois plus revoir vos fertiles côteaux.
Et vous, fidèle écho, dont les accents magiques,
Quand j'adressais mes vœux à la mère de Dieu,
Doucement répétaient nos célestes cantiques,
Écho, Jeanne vous dit un éternel adieu.

Bosquets fleuris, oiseaux dont le joyeux ramage
Attirait mes loisirs sous ces ombrages frais,
Jeanne ne viendra plus rêver sous ce feuillage.
Adieu, Jeanne vous quitte, hélas! et pour jamais.
Errez, troupeau chéri, désormais sans bergère;
Moi, suivant du Très-Haut la sainte volonté!
Je dois conduire aux champs qu'ensanglante la guerre
Un plus noble troupeau par le ciel adopté.

Celui qui, sur Horeb, apparut à Moïse,
Celui qui, pour son peuple, en miracles fécond,
Protégea, conduisit à la terre promise
Les ingrats arrachés au joug de Pharaon;
Celui qui dans David plaça sa confiance

Et d'un simple berger fit un roi courageux,
Dans son temple m'a dit: „Viens, montre ma puissance,
Montre qu'un faible enfant peut tout quand je le veux."

„Prends le glaive vengeur, guide mon oriflamme...
Mais, pour prix de mon aide, au milieu des combats,
Fuis l'amour; que ses feux ne souillent point ton âme;
Fuis les pompes du monde et leurs trompeurs appas!
Que toujours à ma loi ton cœur reste fidèle;
Que toujours dans ce cœur je sois seul adoré!
Ma main bénira Jeanne, et sa gloire immortelle
Fera vivre son nom des siècles révéré."

„Va! lorsque tu verras accablés par le nombre
Les escadrons épars des courageux Français,
L'oriflamme à la main, jusque dans la nuit sombre,
Au milieu de son camp poursuis le fier Anglais.
Fais tourner contre lui le fléau de la guerre;
Tel que le moisonneur abat l'épi doré,
Jeanne renversera le vainqueur téméraire,
Et dans Rheims, en mon nom, Charles sera sacré."

„Le signal m'est donné: ce casque... le courage,
Le désir des combats qu'il porte dans mon cœur,
M'entraînent, malgré moi, vers ces champs de carnage
Où mon roi doit trouver la victoire et l'honneur.
Déjà des combattants les cris sourds m'avertissent...
Les instruments guerriers se mêlent à leur voix,
L'airain vomit la mort,... les armes retentissent...
O lieux chéris, adieu, pour la dernière fois!"

Baron de Cussy.

File, file, Jeanne.

Jeanne, sois sans crainte
Pour ton âme sainte,
Si la cloche tinte,
T'appelle au saint lieu!
Travaille avec zèle,
Ta tâche fidèle
Est toujours, ma belle,
Agréable à Dieu.
File, file, Jeanne,
Dieu, notre père, est indulgent,
Ta quenouille fait tomber la manne
Entre les mains de l'indigent.
File, file, Jeanne,
Travailler
C'est prier.

Depuis l'aube éclose,
Sous ton beau doigt rose,
Se métamorphose
La blancheur du lin;
A plus d'une épreuve,
Le pauvre s'abreuve,
File pour la veuve
Et pour l'orphélin!...
File, file, Jeanne, etc.

Fais tourner bien vite
Ton fuseau, petite,
Pour le saint ermite,

Le preux accablé ;
File avec constance
Pour chaque souffrance ;
Pour rendre la France
Au pauvre exilé !....
File, file, Jeanne,
Dieu, notre père, est indulgent,
Ta quenouille fait tomber la manne
Entre les mains de l'indigent.
File, file, Jeanne, etc.

F. Tourte.

Le Matin.

L'ombre commence à replier ses voiles,
L'air est frais, et le ciel est pur;
On voit encor briller quelques étoiles
Qui vont s'effacer dans l'azur.

Tandis que par degrés l'orient se colore,
Tout se réveille sous les cieux ;
Et les petits oiseaux ont, par leurs chants joyeux,
Salué la nouvelle aurore.

Que j'aime sa douce clarté !
Que j'aime à voir le jour renaître,
Et le soleil se lever et paraître,
Dans sa gloire et sa majesté !

Salut, ô féconde lumière,
Astre éclatant, noble flambeau !

Combien le Dieu qui traça ta carrière
Doit être grand, majestueux et beau!

Car tu n'es que sa créature;
Tu sembles, ô soleil, te promener en roi,
Et commander à la nature;
Mais celui qui t'a fait, est plus brillant que toi.

Gloire, amour et reconnaissance
A ce Dieu de bonté qui, dans mon cœur pieux,
Mit un flambeau divin pour guider mon enfance,
Comme il fit le soleil pour éclairer les cieux.

C'est ce flambeau sacré qui, chaque matinée,
Vient luire sur mon âme, et marquant mon devoir,
Règle l'emploi de ma journée,
Pour que je sois content le soir.

Puisse jamais aucun nuage
N'obscurcir dans mon sein sa féconde clarté!
Et puisse-t-il mûrir ma sagesse avec l'âge,
Comme l'autre soleil mûrit les fruits d'été!...

Mais voilà que, dans la vallée,
J'entends les chants du laboureur;
Une heure à méditer déjà s'est écoulée...
Allons par le travail honorer le Seigneur.

De Jussieu.

La Prière.

Heureux celui qui sait prier!
Heureux celui dont la jeune âme,

Brûlant d'une céleste flamme,
S'élève vers son Dieu pour le glorifier!

Quand l'astre du matin ramène la lumière,
J'admire son éclat, je bénis son retour,
Et le front incliné, j'adresse ma prière
Au créateur du jour.

Lorsque l'ombre descend du sommet des montagnes,
Quand le doux astre qui la suit,
D'un bleuâtre reflet colore nos campagnes,
J'adore l'auteur de la nuit.

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté!

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur,
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse.

De Jussieu.

L'Hirondelle.

„Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Disait l'hirondelle;
„Ah! j'ai vu, j'ai vu!" —
Oiseau, qu'as-tu vu?
„J'ai vu les enfants
„Parcourir les champs
„J'ai vu tout verdir;
J'ai vu tout fleurir!"

„Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Nous répétait-elle;
„Ah! j'ai vu, j'ai vu!" —
Dis donc, qu'as tu vu?
„J'ai vu les oiseaux
„Doubler leurs berceaux
„Du léger coton,
„Des fleurs en chaton."

„Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Dit-elle à l'aurore;
„Ah! j'ai vu, j'ai vu!" —
Dis-nous, qu'as tu vu?
„J'ai vu l'air du soir
„Des mers recevoir
„Ces nuages frais."
Oiseau, dis-tu vrai?

„Ah! j'ai vu, j'ai vu!"
Chante l'hirondelle;

„Ah! j'ai vu! j'ai vu!“ —
Oiseau, qu'as-tu vu?
„J'ai vu les déserts,
„J'ai passé les mers;
„J'ai tout vu dans l'air,
„Excepté l'hiver.“

„Moi, je n'ai rien vu,“
Dis-je à l'hirondelle,
„Moi, je n'ai rien vu;
„Pauvre et dépourvu,
„Je suis un enfant
„Encore ignorant;
„Mais je veux un jour
„Savoir à mon tour.“

Adélaïde Mongolfier.

Le dernier Jour de l'Année.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil.
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants,
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants,

Où s'attache à l'acier mobile
Qui compte sur l'émail fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura sans retour
Atteint sa dernière demeure:
L'aiguille aura fini son tour.
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en serait pas un, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler.
Mais des ans la fuite m'étonne,
Leurs adieux oppressent mon cœur;
Je dis: C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur;
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours.
Écoutons!..... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait...... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait! en vain je l'appelle:
Adieu!.... Salut, sa sœur nouvelle,

Salut! Quels dons chargent ta main?
Quel bien nous apporte ton aile?
Quels beaux jours dorment dans ton sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante,
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets.
Ainsi chaque soleil se lève,
Témoin de nos vœux insensés;
Ainsi toujours son cours s'achève
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique,
Répandant sa clarté magique
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir.

Mme A. Tastu.

Les Boeufs.

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,
Deux grands bœufs blancs marqués de roux;
La charrue est en bois d'érable,
L'aiguillon en branche de houx.
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine
Verte l'hiver, jaune l'été;
Ils gagnent dans une semaine

Plus d'argent qu'ils ne m'ont coûté.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme,
Eh bien! j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,
Creuser profond et tracer droit,
Bravant la pluie et les tempêtes,
Qu'ils fasse chaud, qu'il fasse froid.
Lorsque je fais halte pour boire,
Un brouillard sort de leur naseaux,
Et je vois sur leur corne noire
Se poser les petits oiseaux.
S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,
Ils sont plus doux que des moutons;
Tous les ans, on vient de la ville
Les marchander dans nos cantons,
Pour les mener aux Tuileries,
Au mardi-gras devant le roi,
Et puis les vendre aux boucheries;
Je ne veux pas, ils sont à moi.
S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,
Si le fils de notre régent
En mariage la demande,
Je lui promets tout mon argent;

Mais si pour dot il veut qu'on donne
Les grands bœufs blancs marqués de roux,
Ma fille, laissons la couronne
Et ramenons les bœufs chez nous.
S'il me fallait les vendre,
J'aimerais mieux me pendre;
J'aime Jeanne, ma femme,
Eh! bien, j'aimerais mieux
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Pierre Dupont.

Les Louis d'Or.

Un soir, le long de la rivière,
Sous l'ombre des noirs peupliers,
Près du moulin de la meunière,
Passait un homme de six pieds;
Il avait la moustache grise,
Le chapeau rond, le manteau bleu;
Dans ses cheveux soufflait la bise,
C'était le diable ou le bon Dieu.
Sa voix qui sonnait comme un cuivre
Et qui rendait le son du cor,
Me dit: „Au bois il faut me suivre,
„Je te promets cent Louis d'or!“

Je le suivis sans résistance,
Par son œil rouge ensorcelé;
Il m'aurait montré la potence,
Que je n'aurais pas reculé;
Il marchait plus vite qu'un lièvre
Et n'avait pas l'air de courir;

La frayeur me donnait la fièvre,
Je croyais que j'allais mourir.
Mais lui, pour me faire revivre,
Disait, rendant le son du cor:
„Au fond du bois il faut me suivre,
„Je te promets cent Louis d'or!

Au fond du bois nous arrivâmes;
Il faisait nuit, les arbres verts
Jetaient dans l'air de vertes flammes,
Je crus entrer dans les enfers;
J'entends un bruit épouvantable
Et je vois mon homme tout nu:
Holà! je reconnais le diable
A sa queue, à son front cornu;
Il me fait voir ouvert un livre
Où rien n'était écrit encor,
Et me dit de sa voix de cuivre!
„Veux-tu gagner cent Louis d'or?

„Jure ton sang, jure ton âme,
„Jure le diable et jure Dieu.
„Que tu n'épouseras pas femme
„Ni du hameau, ni d'autre lieu,
„Au moins avant ta quarantaine,
„Et qu'on te verra tous les jours
„Courir de fredaine en fredaine,
„Sans te fixer dans tes amours."
Quand sa griffe eut rougi le livre,
Sa voix résonna comme un cor;
Il me dit: „Signe et je te livre,
„En or sonnant, cent Louis d'or!"

Au lieu de signer sur la page
Où le diable avait mis ses doigts,
Je songeai qu'il était plus sage
De faire un grand signe de croix.
Le diable partit en fumée,
Et je fus transporté soudain
Chez ma meunière bien aimée
Dans une chambre du moulin.
Elle disait: Tiens, je te livre
Mon cœur, mon moulin, mon trésor.
Elle avait en gros sous de cuivre,
La belle avait cent Louis d'or!

Pierre Dupont.

Les vingt Sous de Périnette.

Périne a trouvé vingt sous!
„J'en achèterai, dit-elle,
„Un ruban pour être belle
„A la fête au bois des houx."
— Pourquoi ce ruban superbe,
Enfant, sur vos noirs cheveux?
Un bluet cueilli dans l'herbe
Sans rien coûter vous va mieux.
Ah! ah! ah! ah!
Périnette,
La brunette
Aux yeux doux,
Que ferez-vous, ma Périnette,
Que ferez-vous de vos vingt sous?

„Eh bien! avec cet argent,"
Dit la jeune fille en peine,
„Je doterai Madelaine,
„L'orpheline au vieux sergent!"
— C'est noble à vous, ma chérie,
De songer à la pourvoir;
Mais pour vingt sous, je vous prie,
Quel mari peut-elle avoir?
Périnette, etc.

Dans son cœur se ravisant,
„Oh! dit l'enfant bonne et sage,
„Aux pauvres de mon village,
„Tenez, j'en ferai présent!"
— Périne, c'est peu d'aumône
Pour calmer tant de douleur;
Mais puisque du cœur qui donne
Tout cadeau prend sa valeur,
Dieu vous voit, Périnette,
La brunette
Aux yeux doux,
Et Dieu là-haut, ma Périnette,
Se souviendra de vos vingt sous!

Hippolyte Guérin.

Le bon Curé.

C'était un curé de campagne;
Il donnait jusqu'à ses habits,
Disant que ce qu'un pasteur gagne

Doit revenir à ses brebis!
Enfants, vieillards courbés par l'âge,
De tous il était vénéré.
Dans Saint-Agnan, pauvre village,
Vivait ce bon curé.

Dans son église, le dimanche,
Il priait — que chacun priât;
Et puis, sous l'arbre, qui se penche,
Il voulait, le soir, qu'on dansât...
Parfois même au bal, sous l'ombrage,
Il venait, m'a-t-on assuré....
Aussi chacun dans le village
Aimait ce bon curé.

Répandant sur chaque souffrance
De la bible le divin miel,
Il n'avait qu'un mot: tolérance!...
Et certes, c'est un mot du ciel!
Au faible il rendait le courage,
L'espoir au cœur désespéré....
Ah! croyez moi, tout le village
Aimait ce bon curé.

Mais vient un jour où Dieu rappelle
Ceux, qu'il a nommés ses élus.
Ce jour vint, de gloire éternelle!
Le saint pasteur n'existait plus!
Une croix marque son passage
Aux lieux, où les cœurs l'ont pleuré...
Oui, ce jour-là, tout le village
Pleura ce bon curé!

Émile Barateau.

Jenny l'Ouvrière.

Voyez là-haut cette pauvre fenêtre,
Où du printemps se montrent quelques fleurs;
Parmi ces fleurs vous verrez apparaître
Une enfant blonde, aux plus fraîches couleurs...
C'est le jardin de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu...
Elle pourrait être riche et préfère
Ce qui lui vient de Dieu!

Dans son jardin, sous la fleur parfumée,
Entendez-vous un oiseau familier?
Quand elle est triste, oh! cette voix aimée,
Par un doux chant suffit pour l'égayer!
C'est le chanteur de Jenny l'ouvrière,
Au cœur content, content de peu...
Elle pourrait être riche et préfère
Ce que lui vient de Dieu!

Aux malheureux souvent elle abandonne
Ce qu'elle gagne, hélas! un peu de pain!
Qu'un pauvre passe, et comme elle est si bonne
En le voyant elle n'aura plus de faim.
C'est le bonheur de Jenny l'ouvrière!
Au cœur content, content de peu...
Elle pouvait être riche, et préfère
Ce qui lui vient de Dieu.

Émile Barateau.

TRADUCTIONS.

La Cloche.

(Poème traduit de Schiller.)

Compagnons, dans le sol s'est affermi le moule;
La cloche enfin va naître aux regards de la foule:
C'est aujourd'hui, le jour appelé par nos vœux!
Qu'une ardente sueur couvre vos bras nerveux;
L'honneur couronnera la peine et le courage
Des joyeux ouvriers, si Dieu bénit l'ouvrage!
Il faut associer, comme un puissant secours,
Au travail sérieux de sérieux discours;
Le dur travail, rebelle à des esprits frivoles,
S'accomplit sans efforts sous d'heureuses paroles.
Méditons entre nous sur les futurs bienfaits,
D'une cause vulgaire admirables effets.
Honte à qui ne sait pas réfléchir pour connaître!
Par la réflexion l'homme ennoblit son être,
S'exalte, et la raison fut donnée aux humains
Pour sentir dans leur cœur les œuvres de leurs mains.

Choisissons les tiges séchées
Des pins tombés sous les hivers,
Pour qu'au sein des tubes ouverts
Les flammes volent épanchées;
Dompté par les feux dévorants,
Que le cuivre à l'étain s'allie,

Afin que la masse amollie
Roule en plus rapides torrents.

Ce pieux monument que vont, avec mystère,
Édifier nos mains dans le sein de la terre,
Il parlera de nous des sommets de la tour:
Vainqueur, il franchira les temps, et tour à tour,
Comptera des humains les races disparues;
On verra dans le temple, à sa voix accourues,
Des familles sans nombre humilier leur front;
Aux pleurs de l'affligé ses plaintes s'uniront;
Et ce que les destins, loin de l'âge où nous sommes,
Dans leur cours inégal apporteront aux hommes,
S'en ira retentir contre ses flancs mouvants
Qui le propageront sur les ailes des vents.

Je vois frémir la masse entière,
L'air s'enfle en bulles; cependant
Des sels de l'alkali mordant,
Laissez se nourrir la matière.
Il faut que du bouillant canal
L'impure écume s'évapore,
Afin que la voix du métal
Retentisse pleine et sonore.

La cloche annonce au jour, avec des chants joyeux,
L'enfant dont le sommeil enveloppe les yeux.
Qu'il repose!... Pour lui, tristes ou fortunées,
Dans l'avenir aussi dorment les destinées.
Mais sa mère, épiant un sourire adoré,
Veille amoureusement sur son matin doré.

Hélas! le temps s'envole et les ans se succèdent.
Déjà l'adolescent, que mille vœux possèdent,
Tressaille, et de ses sœurs quittant les chastes jeux,
S'élance, impatient, vers un monde orageux.
Pélerin engagé dans ses trompeuses voies,
Qu'il a connu bientôt le néant de ses joies!
Il revient, étranger, au hameau paternel,
Et devant ses regards, comme un ange du ciel,
Apparaît, dans la fleur de sa grâce innocente,
Les yeux demi-baissés, la vierge rougissante.
Alors un trouble ardent, qu'il ne s'explique pas,
S'empare du jeune homme. Il égare ses pas,
Cherche les bois déserts et les lointains rivages,
Et, de ses compagnons fuyant les rangs sauvages,
Aux traces de la vierge il s'attache, et rêveur,
Adore d'un salut la douteuse faveur.
Des aveux qu'il médite il s'enivre lui-même;
Aux nuages, aux vents, il dit cent fois qu'il aime;
Sa main aux prés fleuris demande, chaque jour,
Ce qu'ils ont de plus beau, pour parer son amour;
Son cœur s'ouvre au désir, et ses rêves complices
Du ciel anticipé connaissent les délices.
Hélas! dans sa fraîcheur, que n'est-elle toujours,
Cette jeune saison des premières amours!

Comme les grands tubes brunissent!
Qu'un rameau, dans la masse admis,
Plonge... Quand ses bords se vernissent
On peut fondre. Courage, amis!
Tentons cette épreuve infaillible,

Par qui doit être révélé
Si le métal dur au flexible
S'est heureusement accouplé.

Car, où l'on voit la force à la douceur unie,
De ce contraste heureux naît la pure harmonie.
C'est ainsi qu'enchaîné par un attrait vainqueur,
Le cœur éprouvera s'il a trouvé le cœur.
L'illusion est courte, et sa fuite est suivie
D'un amer repentir aussi long que la vie.
Voici, des fleurs au sein, des fleurs dans ses cheveux,
La vierge, pâle encore de ses premiers aveux:
Sur son front couronné, sur sa pudique joue,
Le voile de l'épouse avec amour se joue,
Quand la cloche sonore, en longs balancements,
A l'éclat de la fête invite les amants:
La fête la plus belle et la plus fortunée,
Hélas! est du printemps la dernière journée;
Car avec la ceinture et le voile, en un jour,
La belle illusion se déchire, et l'amour
Menace d'expirer quand sa flamme est plus vive.
A l'amour fugitive que l'amitié survive,
Qu'à la fleur qui n'est plus succède un fruit plus doux.
Déjà, la vie hostile appelle au loin l'époux;
Il faut qu'il veille, agisse, ose, entreprenne, achève,
Pour atteindre au bonheur, insaisissable rêve.
D'abord il marche, aidé de la faveur des cieux:
L'abondance envahit ses greniers spacieux;
A ses nombreux arpents d'autres arpents encore
S'ajoutent; sa maison s'étend et se décore;

La mère de famille y règne sagement;
Du groupe des garçons gourmande l'enjoûment,
Instruit la jeune fille, aux mains laborieuses;
Vouée aux soins prudents des heures sérieuses,
Des rameaux du verger elle détache et rend
Tout le linge de neige à son coffre odorant;
Y joint la pomme d'or que janvier verra mûre;
Tourne le fil autour du rouet qui murmure,
Partage aux travailleurs la laine des troupeaux,
Les surveille et comme eux ignore le repos.
Du haut de sa demeure, au jour naissant, le père
Contemple, en souriant, sa fortune prospère,
Ses murs dont l'épaisseur affronte les saisons,
Et ses greniers comblés des dernières moissons,
Tandis que du printemps les haleines fécondes
Des ses jeunes épis bercent déjà les ondes.
D'une bouche orgueilleuse il se vante: „Aussi forts
Que ces rocs où du temps s'épuisent les efforts,
Pèsent les bâtiments que mon or édifie!“
Vienne l'adversité, leur splendeur la défie!“
— Malheureux! qui peut faire un pacte avec le sort
Le ciel rit, un point noir paraît, la foudre en sort.

Bien. Le rameau fait son épreuve.
Commençons la fonte... Un moment!
Avant de déchaîner le fleuve,
Avez-vous prié saintement?
A présent, allons! qu'on se range;
Ouvrez les canaux. — (Ah! que Dieu
Nous aide!) Voyez le mélange
Accourir en vagues de feu.

Il est de l'univers la plus pure merveille,
Le feu, quand l'homme en paix le dompte et le surveille,
Et c'est par son secours que l'homme est souverain.
Mais qu'il devient fatal lorsque, seule et sans frein,
Sa force enveloppant les vieux pins, les grands chênes,
Vole comme un esclave affranchi de ses chaînes.
Malheur, lorsque la flamme au gré des aquilons,
A travers les cités roule ses tourbillons!
Car tous les éléments ont une antique haine
Pour les créations de la puissance humaine.
Entendez-vous des tours bourdonner le beffroi?
A la rougeur du ciel, le peuple avec effroi
S'interroge; — au milieu des noirs flots de fumée,
S'élève, en tournoyant, la colonne enflammée.
L'incendie, étendant sa rapide vigueur,
Du front des bâtiments sillonne la longueur;
L'air s'embrase, pareil au gueules des fournaises;
La lourde poutre craque et se dissout en braises;
Les portes, les balcons s'écroulent... Plus d'abris;
Les enfants sont en pleurs sur les seuils en débris.
Les mères, le sein nu, comme de pâles ombres,
Courent; les animaux hurlent sous les décombres:
Tout meurt, tombe ou s'enfuit par de brûlants chemins.
Le sceau vole emporté par la chaîne des mains:
Ce fils, qui va tenter l'effrayante escalade,
Sauvera-t-il du moins son vieux père malade?...
L'orage impétueux accourt de l'occident,
La flamme s'en irrite, et l'accueille en grondant.
Sur la moisson séchée elle tombe et serpente,

Se redresse, et des toits soulève la charpente,
Comme un affreux géant qui veut toucher les cieux.
L'homme sous le destin fléchit silencieux.
Ses œuvres ont péri. Partout la flamme est reine,
Les murs brûlés, debout restent seuls, sombre àrène,
Où des froids ouragans s'engouffre la fureur:
La nue, en voyageant, y regarde, et l'horreur
Dans leurs concavités profondément séjourne.
Une dernière fois, l'homme en priant, se tourne
Vers sa fortune éteinte; et, bientôt plus serein,
Prend avec le bâton les vœux du pélerin.
Tout ce qui fut son bien n'est plus qu'un peu de cendre;
Mais un rayon de joie en son deuil vient descendre,
Voyez: il a compté les têtes qu'il chérit,
Pas une ne lui manque, et triste il leur sourit.

Le métal que la terre enferme
A comblé le moule. Ah! du moins,
L'œuvre arrivé pur à son terme
Paîra-t-il notre art et nos soins?
Mais si l'enveloppe fragile
Rompait sous le bronze enflammé!...
Peut-être, dans la sombre argile,
Le mal est déjà consommé!

Nous confions au sein de la terre profonde
L'ouvrage de nos mains; dans son ombre féconde,
Le prudent laboureur laisse tomber encor
L'humble grain, en espoir riche et flottant trésor.
Vêtus de deuil, hélas! nous venons à la terre,

D'un germe plus sacré déposer le mystère,
Pleins de l'espoir qu'un jour, du cercueil redouté,
Ce dépôt fleurira pour l'immortalité. —
Des hauts sommets du dôme, aux épaisses ténèbres,
La cloche a du tombeau tinté les chants funèbres.
Écoutez! Ses concerts, d'un accent inhumain,
Suivent un voyageur sur son dernier chemin.
C'est la mère chérie, hélas! la tendre épouse
Que vient du roi des morts l'avidité jalouse
Séparer des enfants, de l'époux expirant:
L'époux les reçut d'elle; et tous, l'un déjà grand,
L'autre dans ses bras, l'autre encore à sa mamelle,
Ils souriaient... Alors, rien n'était beau comme elle!
C'en est fait. Elle dort sous le triste gazon,
Celle qui fut longtemps l'âme de la maison.
Déjà manquent tes soins, ô douce ménagère!
Et demain, sans amour, va règner l'étrangère...

Laissons froidir la cloche; et vous,
Comme l'oiseau sous la feuillée,
Libres et joyeux, courez tous;
Voici l'heure de la veillée!
Le compagnon vole au plaisir,
Dans les cieux, en paix, il voit naître
Et briller les astres; le maître
Doit se tourmenter sans loisir.

Sous la forêt, où glisse une pâle lumière,
O voyageur, hâtez vos pas vers la chaumière;
L'Angelus des hameaux retentit dans les airs.

Le filet allongé pend sur les flots déserts.
L'agneau, devant les chiens, vers le bercail se sauve,
Le troupeau des grands bœufs au front large, au poil fauve,
S'arrache, en mugissant, aux délices des prés;
Il s'avance, couvert de festons diaprés,
Le lourd char des moissons, criant sous l'abondance,
Et les gais moissonneurs s'échappent vers la danse.
Cependant tous les bruits meurent dans la cité;
Près de l'ardent foyer, par l'aïeul excité,
S'arrondit la famille, et quelque vieille histoire
Enchante, en l'effrayant l'immobile auditoire.
La porte des remparts se ferme pesamment.
Sous son aile, l'oiseau courbe son front dormant.
La nuit, qui des méchants éveille le cortége,
Du citoyen que l'ordre et que la loi protége
N'épouvante jamais le sommeil innocent.
Ordre sacré, tes nœuds, joug aimable et puissant,
Resserrent les anneaux de l'égalité sainte;
Tu traças des cités et tu défends l'enceinte;
Ta noble voix, du fond de ses antres lointains,
Appela le sauvage à de meilleurs destins;
Sous le toit des mortels, dans leur premier ménage,
Tu pénétras, timide; et plus fort, d'âge en âge,
Soumis au frein des mœurs leurs rebelles penchants.
C'est toi qui présidas aux limites des champs,
Toi qui créas enfin cette autre idolâtrie,
Le plus saint des amours, l'amour de la patrie!
A son nom, mille bras, d'un mutuel secours,
S'animent; au milieu de cet heureux concours,

Sur tous les points rivaux les forces dispersées,
Tendent au bien commun, librement exercées;
Chacun, heureux et fier du poste qu'il a pris,
Des grands, au cœur oisif, brave les vains mépris.
Le plus noble ornement du citoyen qui pense,
C'est le travail; son œuvre en est la récompense.
Si les rois de splendeur marchent environnés,
De nos créations nous brillons couronnés;
Ils sont par le hasard, et nous par le génie.
Paix gracieuse, douce et divine harmonie,
Que nos bras fraternels enchaînent vos attraits!
Qu'il ne se lève plus le jour où j'entendrais
Des hordes d'étrangers, turbulente mêlée,
Parcourir, en vainqueurs, ma tranquille vallée;
Où l'horizon du soir rouge de pourpre et d'or,
Des chaumes embrasés resplendirait encor!

Maintenant, brisez l'édifice;
Pour que notre œil soit récréé,
Que notre cœur réjouisse
De l'œuvre par nos mains créé.
Que le marteau pesant résonne,
Jusqu'au moment où, des débris
De l'enceinte qui l'emprisonne,
Naîtra la cloche, au jour surpris.

C'est le maître prudent qui doit rompre le moule;
Mais, lorsqu'en flots brûlants, l'airain s'échappe et roule,
Quand sa puissance même a rejeté ses fers,
Il mugit, et semblable aux laves des enfers,

De sa captivité court punir ses rivages.
Tel, le flot populaire étend ses longs ravages,
Ah! malheur, lorsqu'au sein des états ménacés,
Des germes factieux fermentent amassés,
Et que le peuple enfin, las de sa longue enfance,
S'empare horriblement de sa propre défense!
Aux cordes de la cloche, alors, en rugissant,
Se suspend la révolte, aux bras ivres de sang.
L'airain qu'au Dieu de la paix la piété consacre,
Sonne un affreux signal de guerre et de massacre;
Un cri de toutes parts s'élève: Égalité!
Liberté!... chacun s'arme ou fuit épouvanté.
La ville se remplit; hurlant des chants infâmes,
Des troupes d'assassins la parcourent; les femmes
Avec les dents du tigre insultent sans pitié,
Le cœur de l'ennemi déjà mort à moitié,
Et du rire d'un monstre avec l'horreur se jouent.
De l'austère pudeur les liens se dénouent;
L'homme de bien fait place à la rébellion.
Certe, il est dangereux d'éveiller le lion,
La serre du vautour est sanglante et terrible;
Mais l'homme en son délire, est cent fois plus horrible.
Oh! ne prodiguons point par un jeu criminel,
Les célestes clartés à l'aveugle éternel;
Leur flambeau l'aide au mal, et d'une main hardie
Au lieu de la lumière, il répand l'incendie!

Dieu ne veut plus nous éprouver!
Voyez, du sol qui l'environne,
Lisse et brillante, la couronne

En étoile d'or s'élever;
Déjà le cintre métallique
En mille reflets joue à l'œil;
Déjà l'écusson symbolique
Du sculpteur satisfait l'orgueil.

Que le chœur de la danse à pas joyeux s'approche;
Venez tous, et donnons le baptêmê à la cloche...
Cherchons lui quelque nom propice et gracieux.
Qu'elle veille sur nous en s'approchant des cieux.
Balancée au-dessus de la verte campagne,
Que sa bruyante joie ou sa plainte accompagne
Les scènes de la vie en leurs jeux inconstants.
Qu'elle soit dans les airs comme une voix du temps
Que le temps, mesuré dans sa haute demeure,
De son aile, en fuyant, la touche, heure par heure.
Aux voluptés du crime apportant le remord,
Qu'elle enseigne aux humains qu'ils sont nés pour la mort,
Et que tout ici-bas s'évanouit et passe,
Comme sa voix qui roule et s'éteint dans l'espace!

Que les câbles nerveux de son lit souterrain
Arrachent lentement la cloche aux flancs d'airain.
Oh! qu'elle monte en reine à la voûte immortelle!
Elle monte, elle plane, amis, et puisse-t-elle,
Dissipant dans nos cieux les nuages épais,
De son premier accent nous annoncer la paix!

Émile Deschamps.

Le Roi des Aunes.

(De Goethe.)

Qui voyage si tard par la nuit et le vent?
C'est un homme à cheval qui lentement chemine
Et porte dans ses bras avec soin un enfant
Qu'il rechauffe sur sa poitrine.

„Mon fils, pourquoi cacher ta figure avec peur?"
„„Le roi des aunes! vois, vois son pâle visage,
Sa couronne et sa queue, et son corps de vapeur?""
„Non, enfant, ce n'est qu'un nuage."

— Mon doux ami, veux-tu t'en venir avec moi?
J'ai des jeux si riants que nous jouerons ensemble.
Le sable est plein de fleurs, et ma mère a pour toi
De beaux habits qu'elle rassemble.

„„Oh! mon père, as-tu donc compris ce que tout bas
Le roi des aunes vient murmurer au rivage?""
„Tais-toi, mon fils, tais-toi, repose dans mes bras,
Ce n'est que le bruit du feuillage."

— Dis-moi donc, mon enfant, eh bien! veux-tu venir?
Mes filles vont t'attendre. Elles sont jeunes, belles,
Elles dansent la nuit et veulent te chérir,
Te bercer, t'avoir avec elles.

„„Mon père, maintenant regarde de plus près,
Vois-tu ses filles? Vois, à cette place sombre.""
„Mon fils, ne sont-ce pas les vieux saules des prés
Qui projettent ainsi leur ombre "

— Je t'aime, doux enfant, tes beaux traits m'ont séduit,
Et si tu ne viens pas je t'enlève à la terre.
„„Mon père, le voilà qui me prend, me saisit,
Ah! comme il me fait mal, mon père.""

Le père hâte sa marche et presse sur son sein
L'enfant qu'un mauvais rêve alors semble poursuivre,
Et lorsqu'à leur demeure ils arrivent enfin,
Son fils avait cessé de vivre.

X. Marmier.

Prière de Marguerite.

(De Goethe.)

Penche vers moi, dans ta clémence,
Ton front où se peint la douleur.
Avec ta mortelle souffrance,
Avec le glaive dans le cœur.

Tu lèves les yeux vers ton père,
Tu regardes ton fils mourir.
Quoique ton âme encore espère,
Ta bouche exhale un long soupir.

Hélas! qui peut penser ou dire
Ce qui se passe au fond de moi?
Comme mon cœur tremble et désire,
Qui le saura si ce n'est toi?

Partout où je vais à toute heure,
Oh! je souffre, je souffre tant!
Et seule, je pleure, je pleure,
Mon cœur se brise en un instant.

Ces fleurs étaient sur ma fenêtre,
Elles ont connu mes douleurs.
A tes genoux, je viens les mettre,
Toutes humides de mes pleurs.

Lorsque autour de moi tout sommeille
Aux premiers rayons du matin,
Assise sur mon lit, je veille,
Pour m'attrister sur mon destin.

Sauve-moi la mort qui s'avance,
L'ignominie et la terreur.
Penche vers moi dans ta clémence,
Ton front où se peint la douleur.

X. Marmier.

Mignon.

(De Goethe.)

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent,
Où croit l'orange d'or sous un feuillage obscur?
Là plane un vent léger venu d'un ciel d'azur,
Là, près du myrte vert, les beaux lauriers grandissent.
La connais-tu? C'est là, mon bien-aimé, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la maison avec sa colonnade?
La chambre est bien parée et le salon brillant,
Et les marbres sculptés semblent en me voyant,
Dire: Que t'a-t-on fait, ô pauvre enfant malade?
La connais-tu? C'est là, mon protecteur, dis-moi,
C'est là que je voudrais m'en aller avec toi.

Connais-tu la montagne élevée au nuage?
Le mulet y poursuit son chemin nébuleux;
Le dragon y repose au fond d'un antre affreux,
Et le torrent bondit avec le roc sauvage.
La connais-tu? C'est-là, mon père, oh! dis-le moi,
C'est là qu'il te faudra m'emmener avec toi.

X. Marmier.

La Malédiction du Chanteur.

(D'après Uhland.)

I.

Autrefois un château couronnait ces hauteurs:
Il dominait la terre, il dominait les vagues;
Des jardins embaumés l'environnaient de fleurs
Et le chant des oiseaux s'y mêlait aux bruits vagues
Du feuillage inquiet et des sources en pleurs.

Victorieux et fier de ses vastes domaines,
Un monarque habitait ces murailles hautaines.
L'épouvante siégeait sur son front ténébreux;
Ses regards étaient pleins de sentences prochaines,
Le meurtre ensanglantait ses discours et ses jeux.

Deux ménestrels, voulant fléchir ce cœur sauvage,
Se mirent en chemin. L'un deux blanchi par l'âge,
Mais vigoureux encor, pressait un noir coursier.
L'autre, jeune homme blond, paraissait doux et sage,
Et, quoique sans monture, il suivait le premier.

„Mon fils, dit le vieillard, il y va de la gloire.
„Implore ton patron, cherche dans ta mémoire
„Les plus beaux de nos chants; mon fils, prépare-toi.
„Nos noms des ans lointains braveraient l'ombre noire,
„Si jamais nous pouvions toucher l'âme du roi."

II.

La foule se pressait dans la salle éclatante;
Au milieu des vapeurs que répand le sandal,
Sombre comme les feux du pôle boréal,
Le monarque trônait. Près de lui, bienveillante,
La reine avait l'éclat de la lune naissante.

Le vieillard préluda. Sous ses doigts assurés
Les notes s'épanchaient en rhythmes inspirés.
A ces graves accords, à ces flots d'harmonie,
Comme l'ange du soir aux cantiques sacrés,
Le disciple mêlait sa voix jeune et hardie.

Pâle d'émotion, il chantait tour-à-tour
L'âge d'or, le printemps, les grâces de la femme;
Il chantait la vertu, la dignité de l'âme,
Tout ce qui fait du cœur brûler la sainte flamme,
Tout ce qui dans l'esprit allume un noble amour.

Le courtisan cessa de railler, de sourire;
Le guerrier insolent courba son front hautain
Devant le Dieu du ciel. Pour la reine, un délire
De joie et de douleur l'oppressait, et sa main
Aux deux chanteurs jeta la rose de son sein.

„Vous séduisez ma femme et ce peuple imbécile,"
Dit le roi furieux, tremblant de tout son corps.
Et son glaive soudain fendit l'air trop docile.
Le jeune homme tomba; de sa poitrine habile
Le sang jaillit au lieu de célestes accords.

Et le morne auditoire, en voyant apparaître
L'orage inattendu, s'enfuit comme un troupeau.
Le jeune homme expira dans les bras de son maître.
Le vieillard l'entoura des plis de son manteau,
Le mit sur son cheval et quitta le château.

Mais, quand il fut devant la porte extérieure,
Il s'arrêta, saisit son divin instrument,
Sa harpe sans égale, et la brisa sur l'heure
Aux angles d'un pilier: puis, d'un air menaçant
Il étendit les bras vers l'antre du tyran:

„Malheur à toi! dit-il, caverne impitoyable!
„Qu'une douce chanson ne te charme jamais;
„Que tout bruit dans tes murs devienne lamentable;
„Sois le séjour des pleurs et des cris, ô palais!
„Jusqu'au jour où le temps couchera dans le sable.

„Tes infâmes créneaux, sur lesquels planera
„L'esprit de la vengeance. Et vous, brillants parterres,

„L'aspect de ce cadavre, aux livides paupières,
„Desséchera vos fleurs et vos eaux salutaires
„Et le désert sur vous peu à peu s'étendra.

„Malheur à toi, surtout, meurtrier du poëte!
„Que la gloire jamais ne couronne ta tête!
„Que la haine se lève et s'attache à tes pas!
„Sois maudit! que ton nom ne te survive pas!
„Qu'il ressemble aux vains bruits qu'emporte la tempête!"

Il se tut et le ciel châtia l'assassin.
Le palais maintenant n'a plus pierre sur pierre;
Comme pour attester sa richesse première,
Une colonne encore se dresse tout entière;
Mais elle croulera peut-être avant demain.

Les jardins ont fait place à des landes arides;
Nul arbre n'y répand son ombre; les ruisseaux
Ont suspendu le cours de leurs ondes limpides
Et, banni des vieux lais qui chantent les héros,
Le nom du roi maudit n'a pas trouvé d'échos.

Alfred Michiels.

La Revue nocturne.

(Du baron de Zedlitz).

A minuit de sa tombe
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche
Battant la caisse bien fort,

De ses bras décharnés
Remue conjointement
Les baguettes, bat la retraite,
Réveil et roulement.

La caisse sonne étrange,
Fortement elle retentit,
Dans leur fosse en ressuscitent
Les vieux soldats péris;

Et qui au fond du nord
Sous la glace enraidis,
Et qui trop chaudement gisent
Sous la terre d'Italie;

Et sous la bourbe du Nil
Et le sable de l'Arabie;
Ils quittent leur sépulture,
Leurs armes ils ont saisi.

Et à minuit de sa tombe
Le trompette se léve et sort,
Monte à cheval et sonne
La trompe bruyant et fort.

Alors sur chevaux aériens
Arrivent les cavaliers,
Vieux escadrons célèbres,
Sanglants et balafrés.

Sous le casque, leurs crânes blanchâtres
Ricanent, et fièrement

Leurs mains osseuses soulèvent
Leurs glaives longs et tranchants.

Et à minuit de sa tombe
Le chef se lève et sort,
A pas lents il s'avance
Suivi de l'état-major.

Petit chapeau il porte,
Habit sans ornements,
Petite épée pour arme
Au côté gauche lui pend.

La lune à pâle lueur
La vaste plaine éclaire;
L'homme au petit chapeau
Des troupes revue va faire.

Les rangs présentent les armes,
Lors sur l'épaule les mettant,
Toute l'armée devant le chef
Défile tambour battant.

On voit former un cercle
Des capitaines et généraux;
Au plus voisin à l'oreille
Le chef souffle un mot;

Ce mot va à la ronde,
Résonne le long de la Seine,
Le mot donné est: la France,
La parole: Sainte Hélène.

C'est là la grande revue
Qu'aux Champs-Élysées,
A l'heure de minuit
Tient César décédé.

Barthélemy.

Imprimerie d'Edouard Krampe à Brunswick.

